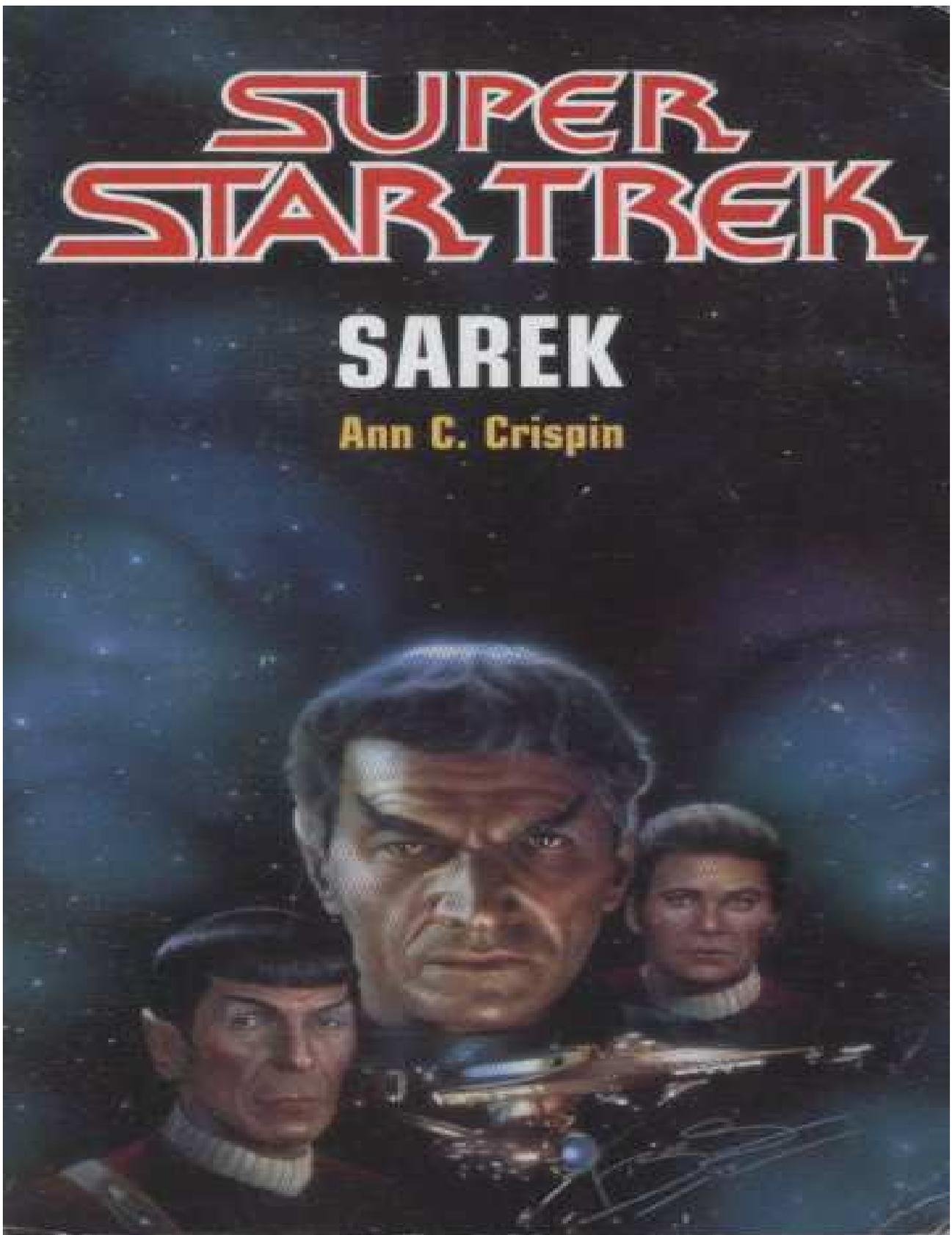


SUPER STAR TREK

SAREK

Ann C. Crispin



Sarek

Par A.C. Crispin

PROLOGUE

Le crépuscule, sur Vulcain.

À l'ouest, 40 Eridani A - Nevasa - se couchait, peignant le ciel magenta de coulées d'améthyste, d'or et de corail.

La silhouette élancée qui se découpait contre l'horizon ne voyait rien de ces splendeurs.

Campé face à l'est, Sarek n'avait d'yeux que pour la jumelle de Vulcain.

T'Rukh entrait en phase pleine.

La planète orbitait à 149 895,3579 kilomètres seulement de sa jumelle.

Et elle remplissait le ciel.

Les deux mondes étant ainsi liés, T'Rukh n'était visible que de cet hémisphère. Éternellement suspendue au-dessus d'un paysage accidenté, l'orbe géant passait chaque jour par toute une série de phases.

Au crépuscule, la sphère se révélait tout entière aux observateurs.

Pour bâtir sa villa de montagne, Sarek avait jeté son dévolu sur cet endroit précis en raison de la vue privilégiée qu'on y avait le soir. À la lisière de la civilisation, l'ambassadeur ne se lassait jamais de voir T'Rukh suspendue au-dessus de La Forge - un haut plateau inhospitalier de la taille d'un continent perché à sept kilomètres d'altitude.

Rares étaient ceux qui voyaient régulièrement la planète « entière ».

À l'est de la villa se trouvait l'antique sanctuaire de Gol.

Nevasa ayant sombré à l'horizon, l'air fraîchit. Des brises jouaient avec la tunique blanche et le pantalon de l'ambassadeur. Ses longs doigts serrèrent la balustrade de la terrasse, qui donnait sur les jardins orientaux.

Sarek tentait de prendre une décision.

La logique contre l'éthique... Les besoins du plus grand nombre primaient-ils sur l'honneur d'un seul ? Sarek devait-il accepter le compromis au nom de la nécessité ?

Il sonda les Plaines de Gol. Par le passé, il avait étudié là-bas sous l'égide de plusieurs maîtres.

Que feraient-ils, à sa place ?

L'ambassadeur prit une grande inspiration, savourant la fraîcheur vespérale. Des années plus tôt, au moment d'épouser sa seconde femme, il avait choisi cet endroit isolé. Même dans la journée, il y faisait plus frais que partout ailleurs. Pour une humaine, y résider serait moins pénible que vivre dans d'autres sites.

Vulcain était un monde écrasé de chaleur.

La nuit tombait. Sur cet hémisphère, l'obscurité n'était jamais totale. T'Rukh,

l'immense planète que les humains appelaient Charis, fournissait quarante fois la clarté de la pleine lune sur Terre.

L'équivalent, pour T'Rukh, était une demi-sphère tirant sur le jaune. On apercevait parfois les geysers de flammes crevant la couche nuageuse de l'orbe ravagé par les explosions volcaniques.

Machinalement, Sarek nota qu'une éruption avait justement eu lieu. Sur la surface couleur soufre de T'Rukh, vue depuis Vulcain, la tâche rappelait un abcès enflammé.

T'Rukh était un des noms attribués à la Gardienne ; son appellation variait selon l'époque de l'année. Deux fois plus grande que Vulcain, T'Rukh avait sa propre lune, en orbite rapprochée.

Ce soir-là, T'Rukhemai (« L'Œil de la Gardienne ») était en position presque centrale.

Une sorte de pupille pour œil géant.

Chaque fois qu'il affrontait une difficulté, Sarek observait la Gardienne.

Il avait rarement été devant plus un cruel dilemme. Les raisonnements logiques lui traversaient l'esprit sans relâche, avec leurs cargaisons de pour et de contre.

Fallait-il agir ? Au mépris des règles de la diplomatie et des lois intergalactiques ?

Comment s'y résoudre, au soir d'une existence consacrée à la défense de la civilisation ?

Mais s'il n'agissait pas et ne réunissait pas des preuves sur la menace insidieuse qui mettait en péril la Fédération, des millions d'innocents en paieraient sans doute le prix.

Sinon des milliards.

Sarek pinça les lèvres. Pour prouver sa théorie, il devrait violer la loi. Comment dénoncer ce qu'il avait aidé à mettre en place ?

Pourtant, une fois n'était pas coutume, les besoins du plus grand nombre devaient l'emporter.

Fallait-il agir au risque de déclencher une guerre ?

Perdu dans ses pensées, Sarek conservait les yeux rivés sur la Gardienne.

Non loin de là s'éleva le cri d'un lanka-gar.

Tournant la tête, l'ambassadeur suivit le vol du prédateur nocturne fondant sur sa proie.

Les éclaboussures mordorées du soleil couchant avaient disparu du ciel. Bientôt T'Rukh régnerait sans partage sur la nuit.

Une bise glaciale fit frissonner le Vulcain. Comme si souvent, ses traits réguliers, toujours composés, cachaient l'agitation de ses pensées.

Les enchaînements logiques ralentirent...

Et l'équation finale se cristallisa.

Exceptionnellement, la logique et la nécessité prendraient le pas sur les considérations éthiques.

D'un signe de tête, Sarek salua T'Rukh.

La décision qu'il venait de prendre exigeait son départ imminent de Vulcain.
Se détournant, l'ambassadeur regagna son logis à grands pas. Il imagina la réaction de son fils, s'il découvrait ses intentions. Et il sourit.

Le choc qu'aurait Spock s'il apprenait que Sarek envisageait de commettre en toute rationalité... un délit !

À demi-humain, Spock avait depuis longtemps appris à composer avec les faits... voire à mentir.

Avec tous les éléments en main, il approuverait la décision paternelle.

Ce qui aggrava le cas de conscience de Sarek.

Mais les dés étaient jetés. La logique de l'ambassadeur n'avait aucune faille.

Tout était clair.

Sarek ne reculerait pas.

Il entra dans la villa : une structure basse aux murs épais. D'une austérité typiquement vulcaine, elle abritait les équipements essentiels, et c'était tout. Un tel dépouillement était pour beaucoup dans l'impression d'espace que donnaient les lieux.

Dans la salle de séjour, la présence d'une résidente humaine se devinait surtout au bureau antique et à son siège aux couleurs passées, à la table café assortie et aux tapisseries brodées main qui conféraient aux murs des touches rose, turquoise et vert océan.

Une fontaine sculptée bruissait sous le champ de force prévenant l'évaporation d'une eau si précieuse.

Sarek donna ses instructions à Soran, son jeune assistant.

Le bureau de l'ambassadeur n'avait aucun ornement, à l'exception d'une peinture : un paysage arctique, sous un soleil enflammé.

Les pièces attenantes étaient une chambre et un salon, avec vue sur les jardins orientaux.

Grâce au lien mental qui l'unissait à son épouse, Amanda, Sarek sut qu'il la retrouverait là.

Devant la porte, il hésita.

Amanda avait senti sa présence.

Il ouvrit et passa de la chambre au salon. À sa place favorite, l'humaine observait la Gardienne et les tours de son jardin.

L'éclat de la jumelle de Vulcain se reflétait sur le visage d'Amanda, accentuant ses nouvelles rides. Un mois plus tôt, elles n'y étaient pas. Ses os semblaient plus saillants - surtout l'arête du nez et les pommettes.

Amanda avait encore maigri. Sa robe flottant sur ses épaules le prouvait. Depuis un mois, alors qu'elle n'avait jamais été rondelette, elle perdait des kilos qui n'avaient rien de superflu.

— Sarek...

Elle accueillit son époux à voix haute et télépathique, lui tendant la main.

— Bonsoir, ma chérie...

Il réservait à son épouse ses sourires complices. Deux doigts tendus, il lui toucha la main.

Le geste, si simple en apparence, avait une myriade de significations possibles dans un couple. Parfois un simple salut, il pouvait aussi bien être l'équivalent d'une chiquenaude affectueuse qu'un contact charnel rivalisant avec les ardeurs du pon farr.

Par ce petit geste, Sarek transmettait à sa femme la profondeur de ses sentiments pour elle.

Exprimer ses passions à voix haute n'était pas vulcain.

— Fait-il plus frais, ce soir ? demanda Amanda en regardant de nouveau le jardin.

Peu après la naissance de Spock, elle avait conçu et ensemencé l'espace vert, utilisant des pierres aux couleurs et aux formes étranges pour mettre en valeur les arbres indigènes et les plantes importées d'autres planètes.

— Pour la saison et l'heure, la température est normale, répondit Sarek.

— Je voulais te rejoindre sur la terrasse, mais j'ai dû m'assoupir. Ton arrivée m'a tirée de ma torpeur.

Sarek s'assit et dévisagea sa femme. Comme ses traits étaient pâles et tirés ! Ces jours-ci, elle se fatiguait très vite...

Soucieux, le Vulcain augmenta la lumière pour mieux étudier son épouse. Ses joues naguère rondes et resplendissantes de santé n'avaient plus de couleurs.

Amanda refusa de croiser son regard. Ça ne lui ressemblait pas.

Pour se donner une contenance, elle remit le capuchon sur son vieux stylo-plume, ferma son journal personnel et le rangea dans le tiroir du bureau.

Sarek se pencha vers elle sans la quitter du regard.

— Amanda, tu es bien amaigrie... Te sens-tu mal depuis quelque temps ?

Elle haussa les épaules.

— J'ai dû prendre froid. Ne t'inquiète pas. Ça ira.

L'ambassadeur secoua la tête.

— Je veux que tu contactes T'Mal, et qu'elle te fasse un bilan médical complet.

Amanda leva brièvement les yeux.

— J'ai besoin de repos, Sarek, voilà tout. Pas de consulter mon médecin.

— Laisse-lui le soin d'en juger. Promets-moi de voir T'Mal au plus vite, Amanda.

La femme prit une profonde inspiration. À travers leur lien matrimonial, Sarek sentit qu'elle luttait pour lui cacher une émotion.

— J'ai beaucoup à faire cette semaine. Mon éditrice aimerait avancer la date de publication de mon nouvel ouvrage. Aujourd'hui encore, elle m'a répété qu'un très vaste public attendait la traduction des écrits sur Surak.

— Vraiment ?

— Mais oui ! Et quand je lui ai spécifié que...

Sarek leva une main.

— Amanda, ne détourne pas la conversation. Avec moi, ça ne prend pas.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais se ravisa, et regarda fixement ses mains.

L'inquiétude de son époux augmenta. En quelques semaines, Amanda avait vieilli de dix ans.

— Demain matin, je devrai à regret me séparer de toi. Il faut que je contacte le consulat vulcain sur Terre et que je m'entretienne avec le président de la Fédération. En mon absence, si je sais pouvoir compter sur la vigilance de T'Mal, ça m'aidera à me concentrer sur ma tâche.

— Tu dois partir ? répéta Amanda.

Quelque chose assombrit le bleu de ses yeux. Sarek tenta d'en savoir plus. Mais sa femme étudiait les disciplines mentales depuis trop d'années...

— Combien de temps durera ton absence ?

— Une semaine, peut-être deux. Si je pouvais y surseoir, je le ferais volontiers, car je vois bien que ça ne va pas. Hélas, ces affaires ne peuvent souffrir aucun retard. Ces dernières semaines, en ce qui concerne la LPHT, la situation s'est considérablement aggravée.

— Je sais, admit Amanda. Ma planète natale me fait honte. Jusque-là, la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre était le refuge des têtes brûlées sans cervelle et des imbéciles heureux. Mais aux nouvelles de ce matin, on a mentionné des manifestations à Paris, devant le consulat de Vulcain ! Ça me met hors de moi ! (Ses pupilles brillèrent d'indignation. Un instant, elle redevint presque elle-même.) Ces idiots voudraient convaincre leur planète que Vulcain est responsable de tous les maux de l'humanité, depuis les ravages de V'ger jusqu'aux raids klingons le long de la Zone Neutre !

— La LPHT semble vouloir semer la zizanie entre nos peuples, renchérit Sarek. Concernant les consulats andorien ou tellarite, je n'ai pas eu vent de semblables incidents.

— Le renouveau de la LPHT serait-il dû à Valeris et à ses liens avec le récent complot contre la Fédération ? s'enquit Amanda.

— Les grandes agences d'information terriennes ont certainement monté en épingle les conspirations vulcaines, klingonnes et romuliennes - bien davantage qu'elles ne se sont appesanties sur les activités de l'amiral Cartwright ou du colonel West quand l'assassinat du chancelier Gorkon a compromis la conférence de Khitomer... C'est malheureux, mais guère surprenant.

— Sarek... La résurgence de la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre aurait-elle un lien quelconque avec ton nouveau projet ?

Le Vulcain regarda T'Rukh un long moment avant de répondre.

— Je suis parvenu à certaines conclusions, Amanda. Et j'ai des doutes. Mais je n'ai, pour étayer ma théorie, aucune preuve qui ne soit d'ordre statistique, voire purement déductif. J'ai besoin d'éléments solides avant de présenter ma version des faits à la Fédération.

— Et c'est la raison de ton voyage vers ma planète ? La recherche des preuves ?

— Exact.

— Je vois.

Amanda pinça les lèvres.

Ne plus poser de questions ne lui ressemblait pas. Si elle avait été en forme, jamais elle n'aurait renoncé si vite à lui tirer les vers du nez... Elle n'aurait eu de cesse

avant de lui avoir arraché la vérité, afin de satisfaire sa curiosité.

Adossée à son siège, elle se contenta de regarder la Gardienne en silence, les yeux mi-clos.

Depuis qu'il était entré dans la pièce, une émotion étrange grandissait chez Sarek.

Cette fois, il put lui donner un nom.

La peur.

— Amanda, dit-il, luttant pour garder son calme, permets-moi d'insister : contacte la guérisseuse et consulte-la. Si tu refuses, j'ajournerai mon voyage et je prendrai les choses en main.

Elle se tourna vers lui. Leur lien matrimonial véhicula une profonde émotion féminine.

Le chagrin.

Mais pas pour Amanda elle-même : pour lui.

— Très bien, Sarek. Tu as ma parole. Je prendrai rendez-vous cette semaine.

— Tu appelleras demain ?

— Oui.

— Peut-être devrais-je m'arranger pour que tu ne restes pas seule pendant mon absence. Une de tes amies, peut-être ? (Passant rapidement en revue les candidates, il réalisa que toutes les contemporaines humaines de sa femme étaient décédées.) Une autre possibilité serait notre fils. Il n'hésitera pas à prendre un congé et à revenir si je...

— Non ! s'écria Amanda. Je ne veux pas que tu l'inquiètes inutilement ! Le long de la Zone Neutre, les renégats klingons continuent de sévir ; je suis sûre que l'Entreprise patrouille dans le secteur.

— Si Spock apprenait que tu ne vas pas bien...

— C'est hors de question. Mon époux, tu dois respecter ma volonté.

Sarek hésita.

— J'ai accédé à ta requête..., rappela Amanda. Avons-nous conclu un marché ? L'ambassadeur céda.

— Très bien. Tu contacteras la guérisseuse, et je ne contacterai pas notre fils.

Amanda regarda le Vulcain avec son habituelle tendresse.

— Je te souhaite un bon voyage, Sarek. Quoi que tu envisages... sois prudent. N'oublie jamais combien je t'aime... À la folie, en tout illogisme ! Rappelle-t'en... toujours.

Le regard rivé sur elle, Sarek tendit de nouveau deux doigts.

— Je serai prudent, ma femme.

Leurs mains s'effleurèrent.

Leur lien mental les enveloppa de chaleur, rendant tous les mots superflus.

CHAPITRE PREMIER

Campé devant la baie du consulat vulcain, à San Francisco, Sarek regardait avec un trouble croissant le spectacle qui se déroulait dehors. Ce jour-là, la manifestation de la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre avait commencé avec quelques porteurs de banderoles faites maison ou d'holo-emblèmes plus sophistiqués... Et il y avait rapidement eu foule.

Les manifestants scandaient : « La Terre aux Terriens ! Les Vulcains, dehors ! »

— Illogique, murmura une voix derrière l'ambassadeur.

Soran venait de rejoindre Sarek. Il était aussi troublé que lui.

- L'an dernier, cette ligue était considérée comme un ramassis d'esprits faibles et de racistes. J'ai consulté les archives... Elle comptait moins de cinquante adhérents sur la planète. À présent, il y en aurait des milliers. Pourquoi cette soudaine explosion, ambassadeur ?

Le Vulcain fit un signe de tête en guise d'avertissement.

— Ambassadeur Sarek ?

Tous deux se retournèrent. Surev, un des attachés d'ambassade, approcha. Quelques minutes plus tôt, il avait prié Sarek de lui accorder un moment, afin qu'il lui présente un de ses amis humains.

Sarek y avait gracieusement consenti.

Surev était plus sombre que d'ordinaire.

— Ambassadeur, nous devons annuler l'entrevue que j'avais sollicitée.

— Pourquoi ?

— Je viens de recevoir un communiqué du bureau de la Sécurité. Son chef, Watkins, nous demande de ne pas sortir du bâtiment avant que les officiers contrôlent la manifestation. En l'occurrence, ce serait imprudent. De plus, on vous déconseille vivement de rencontrer le chef de la LPHT, ambassadeur.

Sarek leva un sourcil.

— Aurait-on reçu une demande allant en ce sens ?

Soran s'éclaircit la gorge.

— Oui, monsieur. Il y a quelques instants à peine...

— Pourquoi ne m'en a-t-on pas informé ?

— Ambassadeur, je n'ai pas envisagé que vous puissiez accepter cette requête.

Ce serait fort imprudent, pour ne pas dire dangereux.

Sarek comprenait l'émotion à peine voilée de son assistant. Soran ne pouvait savoir ce qu'il avait en tête... Il faudrait le mettre au plus vite dans le secret, songea l'ambassadeur. Il aurait besoin d'aide. Et le jeune Vulcain était doué en informatique.

Presque autant que Spock...

Des talents qui seraient fort utiles...

— Qui a requis cette entrevue ? demanda Sarek.

— Le chef de la LPHT, répondit Surev. Il se fait appeler Induna et il est originaire du Kenya, en Afrique. (Derrière la baie, il désigna un homme qui dépassait presque tous les autres d'une tête.) Le voilà...

L'ambassadeur étudia à distance l'humain de belle prestance à la tenue de soie rouge et noire... Et sa décision fut prise. Il lui fallait plus d'informations sur cette ligue. Or, rien ne valait les observations de première main.

— Je vais lui parler.

— Ambassadeur, vous ne pouvez pas ! s'écria Soran, alarmé par un tel comportement. Ce n'est pas prudent !

Sarek le regarda sans mot dire. Non sans hésiter, Soran dut s'incliner...

— Puis-je au moins vous accompagner jusqu'aux grilles, monsieur ? demanda Surev.

— Certainement.

Quittant le hall, Sarek flanqué de ses assistants descendit dans la cour. Dès qu'elle les aperçut, la foule gronda de plus belle, lançant des insultes personnelles à l'ambassadeur.

Les hommes de la Sécurité contenaient de leur mieux les manifestants.

Le Vulcain approcha sous les cris et les quolibets.

— Vous voulez nous voler notre planète ! Engeance du démon !

— Ces sales extraterrestres s'imaginent plus malins que les autres !

— Retournez chez vous !

— Vulcains, dehors !

Campé devant les grilles fermées où se massaient quelque cinquante hommes et femmes, Sarek prit la parole d'une voix forte.

— Je suis l'ambassadeur Sarek. Induna voudrait me parler, m'a-t-on dit...

La foule s'écarta pour laisser passer son chef.

— Je suis Induna.

Sarek fit un salut vulcain.

— Longue vie et prospérité, Induna.

— Je n'accepte pas les bons vœux des ennemis de la Terre.

— Je désire que s'instaurent entre nos peuples les meilleures relations possibles. Entrez donc.

L'homme se redressa de toute sa taille.

— Je n'ai rien à vous dire, ambassadeur, qui ne puisse être entendu de tous ! Et je refuse de parlementer avec un couard qui se réfugie derrière des grilles !

— Je ne me réfugie derrière aucune barrière et je n'ai, moi non plus, rien à cacher. Puisque vous ne voulez pas venir à moi, je viendrai à vous, afin que nous puissions parler comme des êtres civilisés.

Avant que ses assistants puissent l'en dissuader, Sarek ouvrit les grilles et avança vers son interlocuteur, bravant la foule.

Surev et Soran lui emboîtèrent le pas.

Sentant les miasmes de la haine monter de la foule, l'ambassadeur en eut presque la nausée. Depuis plus d'un siècle, Vulcain et la Terre étaient alliées et amies.

Que se passait-il ?

Déconcerté par l'audace de Sarek, le chef de la LPHT retrouva vite son aplomb. Des interjections retentirent de plus belle.

— Vulcains, rentrez chez vous !

— Sarek a vendu la Terre aux Klingons !

D'un geste, Induna fit momentanément taire ses adeptes.

— Mes amis, laissez-moi parler à ce Vulcain. Si je peux lui faire entendre raison, il quittera notre planète. Que son peuple reste chez lui. Nous, nous resterons sur Terre !

Le tumulte reprit. Induna avait du mal à contrôler ses troupes.

— Nous n'avons aucune visée sur la Terre ! cria Sarek pour se faire entendre. Nos races sont alliées depuis des décennies ! Nous...

— Retournez sur Vulcain, bon sang !

La foule gronda. Des fanatiques ramassèrent des projectiles de toute sorte pour bombarder les diplomates.

— Sales étrangers !

— Fils de démons !

— Allez-vous-en !

Rester devenait dangereux. Une pierre frappa Sarek au bras, un œuf pourri s'écrasa sur la tunique de Soran...

Induna n'avait plus d'influence sur cette populace haineuse.

Fuseurs au poing, les officiers de la Sécurité entrèrent en action. Des champs de force devaient être établis au plus vite.

Victimes de la mêlée, Sarek et Induna furent presque poussés dans les bras l'un de l'autre. Cherchant à se dégager de l'humain, l'ambassadeur recourut à la prise vulcaine... et Induna s'effondra.

Mais Sarek ne le lâcha pas. Tombant à genoux, il soutint Induna.

Télépathe de contact comme tout Vulcain, il venait de capter les pensées de l'humain.

Des éclairs qui lui avaient littéralement coupé les jambes.

Le chef de la LPHT n'agissait pas de son propre chef. Il était sous l'influence d'un télépathe chevronné. Usant de techniques sophistiquées, l'inconnu avait exacerbé la xénophobie de sa victime, la transformant en une haine dévorante.

Laissé à lui-même, Induna aurait tout juste manifesté une certaine méfiance envers les extraterrestres. Sans plus. Mais on avait fait germer cette graine dans son esprit malléable.

Une intervention insidieuse, une influence subtile et patiente... Induna ne se doutait de rien et ne se posait aucune question...

Quelqu'un avait modelé ses désirs et ses phobies, les faisant éclater au grand jour...

Et ce quelqu'un était vulcain.

Sarek en crut à peine ses perceptions... Une telle manipulation mentale était contraire à tous les principes éthiques et moraux développés par son peuple depuis des millénaires.

Mais la « signature » psychique du télépathe ne faisait aucun doute.

Sarek revint au présent, toujours menacé par la mêlée. Il se releva, évitant de peu que le chef évanoui de la LPHT se fasse piétiner.

La Sécurité évacuait sans ménagement les manifestants, anesthésiant les uns et emmenant les autres en détention. D'autres fuyaient sans demander leur reste.

En quelques instants, le calme revint. Près de l'ambassadeur, Soran et Surev n'étaient pas sortis indemnes de la bousculade. Les cheveux en bataille, ils avaient des contusions et des coupures.

Le chef de la Sécurité accourut.

— Nous sommes navrés de cet incident, ambassadeur ! Mais nous avons déconseillé au consulat vulcain tout contact avec ces gens !

— Je sais, assura Sarek. Néanmoins, j'ai désiré m'adresser personnellement aux manifestants. J'en assume toute la responsabilité.

— Est-ce Induna ?

Sarek hocha la tête.

— Nous l'emmenons, ambassadeur.

Le Vulcain laissa les autorités se charger du meneur.

— J'aimerais préciser que cet homme n'est en rien coupable des agissements hostiles de la foule. Il a au contraire ordonné aux siens de se calmer. On ne l'a pas écouté.

— C'est noté, dit l'officier. Je l'inclurai dans mon rapport.

Allongé sur un brancard, Induna fut conduit dans un véhicule des services d'urgence.

— Entrons, lança Sarek à ses assistants.

Les grilles électroniques passées, il renvoya Surev à ses devoirs avant de se tourner vers Soran.

— Comme les humains diraient, « une pièce de plus à ajouter au puzzle. »

Le jeune Vulcain haussa un sourcil.

— Vraiment ? De quel puzzle parlez-vous ?

— De celui qui m'occupe depuis un an. J'ai beaucoup à vous dire, Soran. Allons dans le jardin. Il fait assez beau aujourd'hui.

— Vous ne préférez pas retourner à l'intérieur, ambassadeur ?

— Près de la fontaine, je pourrai parler plus... librement...

— Vous... pensez à des micros, monsieur ?

— En la circonstance, je préfère ne prendre aucun risque.

Ils empruntèrent le chemin contournant le consulat, puis gagnèrent un jardin de pierre modelé à l'image de ceux de Vulcain.

— Que savez-vous de Freelan, Soran ?

Le jeune assistant se racla la gorge.

— Freelan... Un monde isolé, situé dans la Zone Neutre Romulienne. Chose surprenante, les Romuliens n'ont jamais cherché à l'annexer à l'Empire. Il faut dire que c'est une planète particulièrement inhospitalière. Son ère glaciaire semble ne jamais devoir prendre fin. Seules les régions équatoriales sont propices à la vie et à l'agriculture. Le niveau technologique des habitants est élevé, surtout pour ce qui est des sciences cryogéniques et des produits corollaires. Mais Freelan dispose de peu de ressources.

— Exact. Pour quelqu'un qui est à mon service depuis quarante-sept jours point six seulement, vous êtes bien informé, Soran.

— Vous êtes le lien diplomatique entre Freelan et la Fédération depuis soixante-douze point sept années, ambassadeur. Me familiariser avec votre travail est mon devoir.

Sarek hocha la tête.

— Freelan est aussi une énigme, comme vous devez le savoir.

C'était peu dire... En fait, dans la galaxie, la planète restait un cas unique. Incapable de voyages interstellaires, elle était pourtant devenue l'escale obligée des navires marchands. Affiliée à aucune organisation, elle n'était pas davantage membre de la Fédération, même si elle envoyait régulièrement des délégués aux conférences commerciales et scientifiques.

Des délégués qui observaient une stricte neutralité dans tous leurs contacts avec d'autres mondes.

Les échanges culturels entre Freelan et le reste de la galaxie étaient inexistantes. Les tabous interdisaient aux Freeliens de dévoiler leur corps ou leur visage. Pour traiter avec des non-freeliens, ils s'emmitouflaient de pied en cap ; leurs capuches et leurs masques enduits de sélonite rendaient impossibles les scans par tricordeurs.

Il fallait se rendre sur Freelan si on voulait conclure des affaires avec ses habitants. Une station orbitale était réservée aux tractations avec les « hôtes » étrangers. Entièrement automatisée, elle permettait des relations via les radios avec la planète.

Aucun étranger n'avait jamais été admis sur Freelan même.

Tout ce qu'on savait sur sa population » c'était qu'il s'agissait de bipèdes humanoïdes.

Pour le reste, on en était réduit aux conjectures.

— Avant la conférence de Khitomer, le mois dernier, je n'avais jamais rencontré de Frealien, admit Soran.

— Avez-vous parlé à celui qui assistait à la conférence ?

— Non, monsieur. Comme vous le savez, les Freeliens restent sur leur quant-à-soi. Néanmoins, j'ai fait la connaissance de l'attachée du délégué : une jeune Vulcaine nommée Savel. Dans la soirée, nous avons joué aux échecs.

L'ambassadeur leva un sourcil.

— Vraiment ? Les Freeliens prennent volontiers de jeunes Vulcains comme attachés d'ambassade ou comme assistants. Qui a gagné la partie ?

Soran se racla la gorge.

— Moi, monsieur. Mais j'ai trouvé en elle une adversaire... stimulante.

— Je vois..., fit Sarek, amusé. Depuis des années, je joue aux échecs avec l'attaché diplomatique de Freelan. Taryn est un formidable adversaire. Cette... Savel... Je crois me rappeler d'elle. Des cheveux courts ? Une silhouette menue ? Une tunique et un pantalon couleur argent ?

— Parfaitement, ambassadeur.

Assis sur un banc près de Sarek, Soran cachait mal son embarras.

— Vous n'avez pas... de lien matrimonial, n'est-ce pas ? s'enquit Sarek.

— Non. Ma famille ne souscrit pas aux traditions voulant qu'on contracte des mariages entre enfants. Mes parents se sont librement choisis une fois adultes.

— D'après son nom, Savel est également célibataire ?

Quand elles prenaient époux, les Vulcaines ajoutaient à leur nom le préfixe traditionnel « T' ».

— C'est ce que j'ai retiré de notre entrevue, admit Soran, intrigué par l'intérêt anormal de Sarek. Une information très utile... à titre personnel, bien sûr.

— Rien de surprenant. Savel m'a frappé par son... intelligence.

— En effet. Cependant, il y avait en elle quelque chose... d'étrange.

— Quoi donc ?

— Faire sa connaissance était un plaisir. J'aurais aimé rester en contact, mais à la fin de la conférence, j'ai réalisé que je n'avais aucun moyen de le faire. Comme vous le savez, les Freeliens refusent toute interaction avec le reste de la galaxie. Aussi, de retour sur Vulcain, j'ai voulu en savoir plus sur la famille de Savel. Peut-être accepterait-on de lui faire parvenir mes messages...

— Et qu'avez-vous découvert ?

Avec une grande inspiration, le jeune attaché se décida à croiser le regard de son supérieur.

— Monsieur, ces trente dernières années, aucune « Savel » n'est née. D'après nos registres - dont vous connaissez comme moi le sérieux et l'exactitude -, personne ne porte ce nom.

Ses soupçons confirmés, Sarek hocha la tête.

— Soran... Ce que j'ai à vous dire doit rester strictement entre nous.

— Entendu.

— Depuis quelque temps, je doute de plus en plus des Freeliens. D'après moi, ils ne sont pas... ce qu'ils semblent être. Après les avoir étudiés autant que faire se pouvait, je vois en eux une menace pour la paix galactique.

— Les Freeliens, monsieur ? Comment est-ce possible ?

— Je ne veux pas vous influencer afin d'obtenir votre aide, Soran ; je préférerais que vous vous forgiez votre propre opinion. Si vous parvenez aux mêmes conclusions que moi, ce sera une confirmation de mes raisonnements. Disons qu'à mon sens, les Freeliens menacent la Fédération. Avant de présenter mes découvertes à Raghokratrei, j'aimerais réunir des faits irréfutables. Dès mon arrivée, j'avais pensé m'en ouvrir au président de la Fédération... Mais il est en voyage et ne sera pas de retour

avec une semaine. L'intervalle devrait me suffire.

— Pourquoi ne pas alerter le sous-secrétaire ou la présidente du Conseil de Sécurité ? Si la menace est aussi grave que vous le craignez...

Sarek hésita.

— Soran... Aujourd'hui, j'ai déjà eu confirmation de mes soupçons. Hélas, c'est le genre d'éléments uniquement accessibles à des télépathes comme nous. Sur cette planète, une influence s'exerce à l'insu de certains Terriens. Voire... (Sarek dévisagea son compagnon, puis fit un geste éloquent.) Me permettez-vous... ?

Soran acquiesça.

L'ambassadeur lui effleura le visage puis laissa retomber son bras.

— Vos pensées vous appartiennent, dit-il, rassuré.

— Donc, reprit le jeune Vulcain, vous comptez réunir des faits concrets avant de contacter le président ?

— Si possible... J'aurai besoin de vous, Soran. Sachez d'ores et déjà qu'il faudra se rendre sur Freelan et pirater les banques de données planétaires.

Soran écarquilla les yeux.

— De l'espionnage ? Ambassadeur, c'est...

Il secoua la tête.

— ... Un crime interstellaire et une violation des règles diplomatiques. Mais nous n'avons pas le choix. M'aidez-vous ? Je comprendrais un refus de votre part. En ce cas, je vous prierais simplement de garder le silence sur cette pénible affaire.

Soran regarda son interlocuteur dans les yeux.

— Être votre assistant est un honneur que je briguais depuis des années, monsieur. Si vous êtes convaincu que cela est nécessaire dans l'intérêt de la Fédération, alors, j'aurai le privilège de vous prêter main-forte.

Touché par une telle loyauté, Sarek hocha la tête.

— Merci, Soran. Je contacterai Taryn et prendrai rendez-vous pour réviser les politiques commerciales en vigueur entre Freelan et Vulcain. Dès demain, nous embarquerons pour la station spatiale de Freelan.

— Je me charge du reste, ambassadeur.

Soran prit congé. Peu après, Sarek se leva à son tour et contourna de nouveau le consulat.

Derrière les grilles, les holo-emblèmes et les banderoles gisaient sur le sol. Où étaient passés les manifestants ?

Sarek réprima un frisson.

Les nuages voilaient le soleil ; l'air avait considérablement fraîchi.

Peter James Kirk examina un choix de tenues et jura d'impatience.

Ridicule de perdre autant de temps à sélectionner ses habits !

À quand remontait son dernier véritable rendez-vous ? Se passant une main dans les cheveux, il soupira, dégoûté.

Qu'importe ? Décide-toi ou tu finiras par être en retard... C'est l'occasion de rencontrer enfin l'ambassadeur Sarek de Vulcain... Pas le moment de manquer de ponctualité !

Sa nervosité augmentait.

À travers ses écrits et ses discours, dont certains faisaient partie du cursus obligatoire à l'Académie de Starfleet, Peter James Kirk avait découvert le fameux ambassadeur. Deux ans plus tôt, il avait assisté à une conférence de Sarek et trouvé son approche de la diplomatie si intéressante qu'à ses heures perdues, il s'était documenté sur la question. La carrière de l'ambassadeur était un modèle.

Et rencontrer son fils à plusieurs reprises avait passionné le jeune homme.

Au fond, c'était ironique. Oncle Jim avait passé des années aux côtés du fils de Sarek, le capitaine Spock. Si les choses s'étaient mieux passées. Spock aurait tout naturellement présenté le neveu et Kirk à son père.

Si les choses s'étaient mieux passées...

Bah, ç'aurait pu être pire, songea le jeune homme.

Surtout quand on perdait ses parents à l'âge de sept ans.

Il regarda une photo, prise sur Deneva quelques mois avant le drame. Heureux, George Samuel et Aurelan posaient, encadrant leur tout jeune enfant...

Depuis vingt-cinq ans, Peter emmenait partout ses rares souvenirs de famille. Grâce aux albums et aux enregistrements vidéo, le timbre de voix de sa mère ou le sens de l'humour de son père restaient vivaces dans son esprit.

Peter avait été élevé par sa grand-mère, Winona Kirk, disparue depuis.

Dépassant son oncle d'une tête, le jeune homme était fluet de nature. Ses taches de rousseur avaient disparu avec la maturité ; ses cheveux étaient devenus d'un blond vénitien. Mais s'il restait trop au soleil, il avait de nouveau le nez et les joues couverts de taches.

Fort de l'entraînement dispensé par Starfleet, Peter avait perdu sa gaucherie juvénile, acquérant une certaine grâce.

Il tenait beaucoup de sa mère. Mais l'héritage des Kirk, qui lui pesait parfois, lui venait en droite ligne d'oncle Jim.

Songeur devant son uniforme de cadet, Peter se demanda pour quelle raison il était encore à l'école à trente-deux ans...

Avant ses vingt-cinq ans, il n'avait pu décider d'un choix de carrière. La plupart des cadets savaient déjà ce qu'ils voulaient en entrant à l'Académie - à quinze ans !

Pendant une décennie, Peter avait fréquenté les meilleurs établissements, décrochant des diplômes en xénolinguistique et en interface xénoculturelle, avec des options en interaction terrienne/xénopolitique. Pour finir, il s'était résolu à suivre la tradition familiale et à intégrer Starfleet. Oncle Jim avait toujours encouragé son éclectisme, sans jamais le pousser dans une direction ou une autre.

Tout le monde avait naturellement supposé que Peter suivrait les traces de son oncle.

Nous découvrirons bien assez tôt si tu es un vrai Kirk, pensa le jeune homme.

Après toutes ces années d'examens et de quête de la connaissance, il touchait au but.

Les deux dernières semaines, à l'Académie de Starfleet, avaient été un parcours du combattant. Les épreuves s'étaient succédées à un rythme infernal. Il les

avait toutes réussies haut la main.

En digne rejeton des Kirk...

Il lui restait deux modules à passer : le premier, le lendemain et le second, la semaine suivante.

Trois jours après, ce serait l'épreuve du feu.

Le Kobayashi Maru.

Réalisant qu'il triturerait l'uniforme et le fripait, Peter se ressaisit. Qu'avait-il besoin de penser à ça maintenant ?

C'est plus fort que toi... La simulation a été entièrement reprogrammée avec une situation et un cadre nouveaux. Personne n'a le moindre tuyau... En attendant, tout le monde parie sur tes chances de devenir le second Kirk à triompher des probabilités !

Il se massa les tempes, fatigué. Il devait cesser de se tourmenter inutilement.

Après tout, c'était une épreuve comme une autre. Non ?

Tes chances sont de vingt contre une... Être un Kirk n'est en rien une garantie de succès, mon gars...

Il secoua la tête, tentant de chasser ses idées noires. Le bip du chrono le ramena à des préoccupations plus immédiates. Il devait déjeuner avec Surev, un jeune Vulcain avec qui il avait sympathisé au cours de ses recherches sur Sarek. Surev l'avait invité au consulat, car l'ambassadeur était en visite sur Terre... Sans s'engager de manière irréfléchie, Surev n'avait pas exclu la possibilité d'une rencontre avec le diplomate qui fascinait tant l'humain.

Peter en serait fier et heureux. De plus, déjeuner au consulat vulcain serait un répit bienvenu entre deux examens finaux.

Pendant une heure au moins, il pourrait oublier le Kobayashi Maru. Il avait bien besoin de se changer les idées. De ne plus penser à l'Académie, à oncle Jim, à l'histoire et à tout le tremblement.

Retournant son armoire, le jeune homme dégota un élégant costume de « civil », qu'il n'avait plus porté depuis des mois. S'il rencontrait Sarek, il voulait faire la meilleure impression possible. En uniforme de cadet, à son âge, il serait plutôt jugé défavorablement. Il ne souhaitait pas qu'on voie en lui le neveu de Jim Kirk en retard sur ses études, mais un simple Terrien capable de mener une conversation éclairée avec quelqu'un comme Sarek.

Enfin habillé, Peter sourit. La couleur de ses vêtements faisait ressortir le bleu de ses yeux.

Qui sait ? Tu peux rencontrer des gens intéressants au consulat ! On voit parfois passer de superbes attachées diplomatiques...

Hélas pour lui, le jeune homme n'avait pas hérité du charme irrésistible des Kirk, dont son oncle profitait tant avec le beau sexe.

Avec l'âge, peut-être, j'aurai plus de chance...

Se passant un peigne dans les cheveux, et ajustant son costume, il jeta un coup d'œil au journal vidéo. Peut-être mentionnerait-on la présence de Sarek... Soudain, Peter vit défiler des images du consulat de San Francisco. Il écouta la journaliste.

— La présence de Vulcains sur notre planète a rarement soulevé les

controverses, disait-elle, mais le calme qui entoure habituellement la célèbre enclave fut aujourd'hui brisé par l'annonce de la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre, déclarant qu'elle ferait le siège du consulat nuit et jour.

Abasourdi, Peter vit les manifestants massés devant les grilles brandir des pancartes et des holo-emblèmes.

La caméra fit un zoom sur certains slogans...

LA TERRE AUX TERRIENS !

REJOIGNEZ LA LIGUE DÈS AUJOURD'HUI !

PRÉSERVEZ NOTRE PLANÈTE POUR VOS ENFANTS !

Peter fut consterné. Ce n'était pas la première fois que la LPHT s'agitait. Mais comment un groupuscule aussi minable avait-il pu faire autant de convertis en si peu de temps ? D'où sortait cette foule ?

Un reporter aborda une jeune femme en costume argent métallisé dont l'holo-emblème proclamait :

LES VULCAINS SE CROIENT SI MALINS... N'EN AVEZ-VOUS PAS ASSEZ D'ÊTRE TOUJOURS TRAITÉS DE HAUT ?

— Bonjour, Lisa Tennant. Vous êtes une des dirigeantes de la Ligue à San Francisco... Pour les auditeurs, pourriez-vous expliquer pourquoi votre organisation a décidé de manifester devant le consulat vulcain ?

Ravie de l'aubaine, la jeune femme ne se fit pas prier.

— Les membres de la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre ont simplement du bon sens.

De taille moyenne, assez potelée, elle avait la peau mate et de grands yeux noirs. Les traits fins, elle paraissait sûre d'elle.

— Notre président, Induna, a demandé notre soutien. (Tennant désigna un Africain, près des grilles, qui haranguait la foule.) Nous avons tous répondu présents. Les Vulcains veulent contrôler la Fédération et faire des humains des citoyens de seconde zone ! Ça ne peut plus durer !

— Madame Tennant, la plupart des Terriens considèrent les Vulcains comme des amis loyaux. Selon les politiciens, nous avons besoin d'eux et c'est la race la plus civilisée de la galaxie !

— Je doute sérieusement que nous ayons « besoin » d'amis comme le lieutenant Valeris. À la tête d'un terrible complot, elle préparait la ruine de notre planète avec le général klingon Chang.

Peter secoua la tête. L'ambassadeur romulien, Nanclus, et deux officiers de Starfleet, l'amiral Cartwright et le colonel West, avaient aussi conspiré avec Chang pour assassiner le chancelier Gorkon. Oncle Jim et son médecin de bord, Léonard McCoy, avaient été déclarés coupables du crime et condamnés au bagne de Rura Penthe.

Un mois à peine était écoulé et les faits s'altéraient déjà dans la mémoire collective ! Les médias avaient tendance à minimiser le rôle joué par les humains ou les Romuliens afin de mieux accabler Chang et Valeris...

— Le lieutenant Valeris, continua la responsable de la LPHT, est un exemple de

l'espionnage subtil dont se rendent coupables les Vulcains depuis des années. Heureusement, la LPHT veille ! Et les colonies terriennes commencent à comprendre... et à nous rejoindre. Nous savons exactement à quoi nous avons affaire !

— Que voulez-vous dire ?

— Tout le monde sait que les Vulcains sont télépathes. Depuis quelque temps, il paraît évident qu'ils utilisent leurs dons afin de nous manipuler ! Ils nous poussent à agir contre nos propres frères ! Les politiciens si prompts à défendre les Vulcains sont certainement leurs premières victimes. Après tout, nul n'ignore combien il est facile d'influencer un homme politique !

Difficile de réfuter cela, songea Peter.

Mais de là à accuser les Vulcains ainsi... Il y avait de quoi s'indigner !

— Chaque jour, continua la femme triomphalement, la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre compte de nouveaux adhérents. Nos candidats aux élections ne sont pas des esprits influençables, eux ! La conspiration vulcaine sera révélée, c'est une question de temps ! Nous tenons à avertir les Vulcains : leurs jours sur Terre sont comptés !

Tant d'assurance choqua Peter. Elle n'avait rien des hystériques typiques de ce genre d'association...

Une vieille femme se campa devant la caméra.

— Les Vulcains sont l'engeance du démon ! Il suffit d'ouvrir les yeux ! Satan les a marqués à son image !

Celle-là devait faire partie des membres fondateurs...

Ces gens ne s'écoutaient-ils jamais parler ? Qu'est-ce qui ne tournait pas rond dans leur tête ?

La foule se massa autour de la harpie édentée et de Tennant.

— La Terre aux Terriens ! La Terre aux Terriens ! Res-tons hu-mains !

Énervé, Peter coupa la vidéo. Pourquoi ces cinglés avaient-ils choisi ce jour-là pour planter leurs piquets devant le consulat ? Encore heureux que la Fédération assure la sécurité des ambassades !

Le cadet se rendit à son rendez-vous, la tête pleine de ce qu'il venait d'entendre. Depuis que Zefram Cochrane avait inventé la vitesse de distorsion, des siècles plus tôt, la LPHT avait vivoté. La première rencontre entre Vulcains et Terriens avait soulevé les protestations d'un minuscule noyau de xénophobes purs et durs. Mais depuis peu, la LPHT avait beaucoup évolué... La Sécurité de Starfleet devait enquêter sur cette explosion activiste... Dans les mois à venir, si la Ligue continuait à faire parler d'elle et à engranger les adhésions, il y avait des cheveux à se faire !

Préoccupé, Peter Kirk se hâta vers l'Académie. Avec un peu de chance, il serait à l'heure à son rendez-vous.

Au coin d'une rue, près du consulat, il découvrit les manifestants. Loin de s'être dispersés, les gens affluaient ! Même si certains devaient être de simples badauds, beaucoup agitaient leurs holo-emblèmes.

La Sécurité avait fort à faire pour maintenir l'accès au consulat. La foule

espérait-elle enfoncer les grilles ?

Près d'elles, Peter avisa Surev. Que regardait ainsi le Vulcain ? Était-ce possible...

Sarek !

Peter ne se tint plus de joie : il allait rencontrer le légendaire ambassadeur !

Se frayer un chemin et passer les grilles ne serait pas une mince affaire, mais...

Ébahi, le jeune homme vit le président de la LPHT se camper devant le Vulcain, apparemment pour parlementer.

Des clameurs s'élevèrent.

— Retournez chez vous ! Cessez de vendre la Terre au nom des intérêts vulcains !

— Les Vulcains, dehors ! Les Vulcains, dehors !

La foule devint houleuse. Et dangereuse.

Loin de trahir de l'appréhension, Sarek se redressa, illustration du fameux calme vulcain. Bien plus jeunes, Surev et Soran dissimulaient moins leurs émotions.

Même à distance, Peter put mesurer l'inquiétude des jeunes gens.

Horrifié, le cadet vit Sarek ouvrir les grilles pour braver l'hostilité des humains et parlementer.

Une vue de l'esprit... Le chef de la Ligue ne parvenait pas à rétablir le calme.

L'instant suivant, les gens se déchaînèrent. Les projectiles et les insultes volèrent. Les forces de sécurité étaient dépassées.

En quelques secondes, les protestataires encerclèrent Sarek et ses assistants.

— Non ! cria Peter.

Furieux, il voulut accourir à la rescousse des Vulcains. Il atteignit presque son but, apercevant à moins d'un mètre de lui la tunique marron et or de l'ambassadeur. Mais dans la mêlée, il perdit vite pied. À peine put-il détourner la pierre qu'un homme lançait sur Sarek...

La lumière caractéristique de la téléportation précéda l'arrivée des renforts. Les officiers recoururent à des fuseurs réglés sur anesthésie et à des champs de force pour faire refluer la foule.

Peter vit Sarek aux prises avec le chef de la LPHT. L'ambassadeur se débarrassa sans peine du trublion.

Les mouvements de foule empêchèrent le cadet d'en voir davantage. Trois manifestants s'effondrèrent près de lui ; il réalisa le danger. En habits civils, rien ne le distinguait des protestataires ! D'une minute à l'autre, on allait l'arrêter...

Peter chercha des yeux Surev ; lui seul pourrait le tirer d'affaire. Du coin de l'œil, il vit un officier de la Sécurité le viser...

— Vite ! Viens avec moi ! cria une femme à l'oreille du cadet.

On le tira en arrière.

Deux personnes de plus s'écroulèrent, anesthésiées.

Le neveu de Kirk reconnut Lisa Tennant, le bras droit du président Induna.

— Vite ! insista-t-elle. Suis-moi...

Cette folle le prenait-elle vraiment pour un autre cinglé ? Mais les forces de la

Sécurité ne faisaient pas le détail, tirant dans la foule à tour de bras. Si Peter ne filait pas de là, le déjeuner ne serait pas la seule chose qu'il raterait...

Il suivit Tennant.

À force de jouer des coudes, ils parvinrent à sortir de la foule hystérique et prirent leurs jambes à leur cou.

Sarek s'en était-il aussi tiré ?

Le jeune homme dévala des rues à l'aveuglette.

Des glisseurs de la Fédération tâchaient de rattraper les fuyards et de boucler un maximum de protestataires. Si Peter ne leur échappait pas, il passerait la nuit en prison. Il devrait contacter oncle Jim pour qu'il le sorte de là ! De quoi aurait-il l'air... ?

Le neveu du capitaine Kirk, incarcéré pour avoir participé à une manifestation de la LPHT...

À l'idée de voir son visage à la une des nouvelles du soir, Peter piqua un sprint.

Tennant conduisit les fuyards jusqu'à une ruelle, puis à une allée détournée. À l'approche du groupuscule, une porte s'ouvrit comme par magie. Tous s'y engouffrèrent et reprirent leur souffle.

Quelle pagaille !

— Tout le monde va bien ? s'enquit Tennant. Pas de blessés ?

La demi-douzaine d'hommes et de femmes lancèrent des propos rassurants.

Peter les dévisagea.

L'homme qui avait ouvert prit la parole.

— Connais-tu tous ces gens, Lisa ?

Peter sentit son cœur s'emballer. Si ces fous furieux apprenaient son identité...

— Non, Jay..., répondit Tennant. Désolée. Tout s'est cassé la figure. La Sécurité a procédé à des arrestations. Un des Vulcains a tué Induna. Ces gens-là se débattaient près de moi. Je n'ai pas pu me résoudre à les abandonner...

— Bien sûr..., grommela Jay.

— Je suis... Mark Beckwith, se présenta un des hommes, encore hors d'haleine.

Le président de la branche Peoria.

Lisa lui serra la main.

— Mais oui ! Je vous reconnais maintenant... On a souvent bavardé ensemble.

Au soulagement secret de Peter, les autres étaient de simples membres ou des sympathisants.

— Je suis Peter... Church, bafouilla le cadet quand son tour arriva. Un technicien en récupération de données. Je travaille près du consulat. La LPHT m'a toujours intéressé... J'ai répondu à votre appel dès que j'ai pu.

— Merci, fit la femme avec sincérité. Merci à vous tous. Vos actes, aujourd'hui, étaient courageux et ambitieux. Votre implication personnelle incitera la majorité silencieuse à trouver l'audace d'agir. Merci encore.

Tous des fous..., songea Peter avec lassitude.

Arriverait-il jamais à filer de là pour revenir à la réalité ?

— La Sécurité s'est éloignée, annonça Jay. Si on sort d'ici un par un, on ne devrait courir aucun risque.

Tennant les remercia encore, rappelant le lieu et la date de l'assemblée suivante. Pour que la Ligue poursuive son œuvre salvatrice, il faudrait attendre que tous les membres arrêtés soient relaxés. Avant de partir, chacun promit d'être fidèle au rendez-vous.

La haine et le zèle de ces gens donnaient la nausée.

Peter joua la comédie. Lisa le dévisagea. Le jeune homme se félicita de ne pas ressembler à son oncle...

— J'espère que vous n'avez pas été blessé, fit Tennant. Vous avez manqué de peu d'être anesthésié.

Surpris, Peter rassembla ses idées.

S'intéresse-t-elle à moi ?

Après tout, d'un bout à l'autre de la galaxie, oncle Jim séduisait les femmes avec son fameux sourire charmeur et son œil pétillant... Même si Peter ne semblait pas avoir hérité de ce pouvoir de séduction, de temps à autre, le « charme des Kirk » rayonnait tout de même en lui.

Aux pires moments...

Comme maintenant.

Le cerveau en ébullition, Peter dévisagea à son tour la jeune femme.

— Je vais bien, croyez-moi. Vous... m'avez sauvé. Ce serait à moi de vous remercier.

Tennant sourit.

— Je me réjouis qu'il ne vous soit rien arrivé. Les véritables... fidèles de notre cause... sont plus rares qu'on ne pense. Chaque individu est inestimable au sein de notre Ligue.

Elle était attirée par lui !

La Fédération se doutait-elle de la gravité de la situation ? Ce groupe devenait chaque jour plus dangereux. Qui s'en inquiétait ? Quand prendrait-on des mesures à la hauteur de la menace ?

Quelles que soient les informations réunies à propos de la Ligue, elles devaient certainement manquer d'exactitude, sinon les forces de la Sécurité n'auraient jamais été débordées à ce point.

Tennant voyait déjà en Peter un adepte pur et dur. Le jeune homme réussirait-il à la mener assez en bateau pour lui soutirer des renseignements critiques, et les transmettre à Starfleet ?

Lisa le reconduisit à la porte.

— Peter, mon assistante, Rosa, s'est fait prendre aujourd'hui. Sans elle, je serai perdue. Et je connais les retombées d'une décharge anesthésiante. Il lui faudra un ou deux jours avant de s'en remettre. J'ai besoin de passer beaucoup d'appels, d'arranger des rencontres et une myriade d'autres choses. Aussi... Je me demandais... Vous qui avez l'habitude des saisies sur écran, puisque c'est votre métier... Rosa travaillait à recouper nos fichiers d'adhérents avec certaines infos récemment obtenues concernant une opération vulcaine clandestine... J'ai besoin d'achever cette tâche dans les plus brefs délais. Pensez-vous pouvoir m'aider ?

Comment réagirait oncle Jim ? Quelle question ! James T. Kirk aurait aussitôt fait jouer son charme, et Lisa lui aurait mangé dans les mains...

Oublie ça. Avec toi, ça ne marchera pas !

Le voyant hésiter, Tennant ajouta :

— Vous travailleriez directement avec moi... Mais je comprendrai si vous n'êtes pas intéressé. Après ce qui s'est passé aujourd'hui, on peut hésiter à soutenir notre action...

— Je suis intéressé ! coupa Peter. Je ne savais pas que... nous opérerions ensemble. Ce serait un plaisir et un honneur, madame Tennant.

Lui ouvrant la porte, elle lui effleura le bras.

— Appelez-moi Lisa, Peter. Je suis heureuse que vous acceptiez. L'aide d'un expert n'aura rien d'un luxe. Si nous disions... samedi ? Vers midi ? Vous retrouverez votre chemin jusqu'ici ?

— Sans problème. À samedi midi. Comptez sur moi.

Il salua la femme et Jay, s'apprêtant à tourner les talons. Lisa avança de quelques pas dans l'allée.

— Nous serons seuls vous et moi, Peter, ajouta-t-elle. Jay... sera occupé ailleurs.

Le jeune homme se força à sourire.

— Super ! Alors à samedi.

Elle rentra et ferma la porte.

Plongé dans ses pensées, Peter regagna l'Académie par des chemins détournés, soudain méfiant vis-à-vis de tous ceux qu'il croisait.

Qu'est-ce qui lui avait pris de jouer les Mata-Hari ?

Vraiment, ces gens étaient plus dangereux que le croyait la Sécurité de la Fédération. Que faire à présent ? S'il allait trouver les autorités et leur racontait tout, on le prierait sans doute de rester à l'écart. Sa conseillère attitrée, une vieille Tellarite, lui interdirait de revoir le groupe. Elle n'aurait pas tort. Après tout, il avait des examens finaux à passer.

Et le Kobayashi Maru.

Je n'ai pas le temps de m'occuper de ça en plus. J'ai une carrière à lancer : la mienne !

Pourtant, par un caprice du destin, il s'était retrouvé au cœur des événements... Il avait l'occasion unique de découvrir ce qui se tramait réellement au sein des radicaux xénophobes. À sa place, oncle Jim se détournerait-il ? Fermerait-il les yeux ? Jamais de la vie ! Renoncer n'était pas dans son ; vocabulaire. Il jouait la partie avec les cartes que lui distribuait le sort.

Puis-je faire moins ?

Marchant tête baissée, le jeune homme fronça les sourcils. Quel mal y aurait-il à revenir samedi ? Avec Lisa Tennant, il analyserait les rapports.

Je travaillerai sur les listes d'adhérents, a-t-elle dit...

C'était une occasion en or. Starfleet aurait du mal à faire mieux. Et Lisa lui en dirait certainement plus sur la « conspiration vulcaine » qu'elle prétendait avoir

découverte.

Il n'était pas question de laisser filer pareille chance.

Ensuite, il rapporterait ses trouvailles à Starfleet. Il faudrait bien qu'on l'écoute, cette fois.

Si son plan marchait, ça ne desservirait pas non plus sa carrière... Ainsi aurait agi un vrai Kirk. Oncle Jim ne se serait posé aucune question, lui.

Peter en était convaincu.

Dans ses quartiers, sur la station spatiale freelienne, Sarek entra en communication avec un personnage mystérieux. Même s'il n'en avait pas la preuve, étant donné le camouflage de son interlocuteur, et l'interface audio rendant la voix électronique, Sarek pensait avoir affaire à Taryn, le diplomate avec qui il traitait depuis soixante-dix ans.

— Bonjour, Taryn.

— Bonjour, ambassadeur Sarek. Vous m'avez reconnu ?

— Une simple déduction logique. Après tout, vous êtes mon contact quatre-vingt-six virgule trois fois sur cent.

Le personnage se détendit.

— C'est sans doute vrai. Nous nous côtoyons depuis longtemps, Sarek de Vulcain.

— En effet, Taryn de Freelan.

— Cette fois, vous n'êtes pas seul...

D'un signe, le Vulcain fit venir près de lui son compagnon.

— Exact. Voici mon nouvel assistant, Soran. Il doit se familiariser avec les traités et les accords commerciaux existant entre nos deux planètes.

— Pourquoi ?

— Depuis mes ennuis cardiaques, survenus il y a vingt-sept ans, ma santé n'est plus ce qu'elle était.

Ayant anticipé la question, Sarek avait concocté une réponse adéquate - et ambiguë. En réalité, il allait nettement mieux pour la première fois depuis des décennies.

— Dans un avenir pas si lointain, continua-t-il, j'envisage de prendre ma retraite. Je ne peux continuer à être l'unique lien entre nos mondes. Je voudrais que mon assistant se familiarise avec nos négociations.

— Je vois. Bienvenue, Soran.

Ce dernier fit un salut vulcain.

— Salut à vous, Taryn. Longue vie et prospérité.

— J'aurai tout ça si je peux amener Vulcain à réduire ses taxes d'importation ! Il est difficile de prospérer quand on est écrasé par une tarification injuste !

— C'était précisément un sujet que je désirais aborder, intervint Sarek en fin diplomate. Pouvons-nous commencer ?

— Assurément, ambassadeur.

Dans les débats qui suivirent, Soran garda le silence. Sarek ne se concentrait pas vraiment sur le problème. Une autre partie de son esprit passait en revue ses

plans pour la « nuit ».

L'affaire entendue, les diplomates passèrent aux applications pratiques.

Taryn ne cacha pas ses doutes sur les motivations de son interlocuteur.

— Vous me voyez surpris de vous entendre revenir là-dessus. Notre contrat concernant les cryoinserts mémoriels bénéficiait à Vulcain. Du moins, je le croyais. Je ne vois pas pourquoi vous voudriez le modifier...

— Les modifications que j'ai en tête sont d'ordre mineur, assura Sarek. Ça prendra quelques instants à peine. Ensuite, que diriez-vous d'une partie d'échecs ?

— Comme vous le savez, je suis très pris... (Taryn hésita.) Cependant, vous êtes un des rares adversaires que je trouve... stimulant. C'est d'accord.

Sarek revint sur certains points effectivement mineurs de l'accord passé trois ans plus tôt. Il perdit du terrain, n'ayant pas vraiment l'esprit aux négociations.

Le problème réglé, Soran prit congé tandis que les diplomates pianotaient sur leur terminal pour faire apparaître un échiquier.

— Limite standard de temps alloué pour chaque coup ? demanda Sarek, après avoir gracieusement consenti à prendre les noirs.

— Parfaitement.

Le Vulcain planifia son ouverture.

— Je dois vous prévenir, Sarek, que notre entretien a aiguisé mes facultés. Préparez-vous à perdre, ambassadeur !

— Me voilà averti, Taryn...

Sarek joua.

Son partenaire se pencha, étudiant la représentation du jeu.

— Vous savez, Sarek, je trouve réellement nos parties... stimulantes.

— Vous parlez du défi qu'elles représentent.

— La dernière fois, j'ai gagné.

— En effet. Je n'étais guère en forme, ce jour-là...

Sarek aimait provoquer à sa façon subtile. Taryn n'y était pas toujours insensible. Parfois, l'agacement le poussait à jouer inconsidérément. D'autant que le Frealien était mauvais perdant. Depuis le temps, Sarek savait comment l'énerver suffisamment pour qu'il fasse une erreur.

Dès que Taryn eut joué, le Vulcain étudia en un éclair les ripostes possibles et leurs conséquences. En même temps, il égrenait les secondes qui lui étaient allouées pour s'opposer à la stratégie adverse.

D'un geste vif et décisif, il transféra une tour au niveau du roi.

— Le gambit de Jobeck ? s'étonna Taryn. (Était-ce du scepticisme qui perçait dans la voix électronique ?) Une impulsion typiquement humaine... et guère novatrice. Je sens déjà la victoire ! Plutôt curieux de votre part, ambassadeur.

— Ma femme est une Terrienne. J'ai passé de nombreuses années sur son monde. Si les humains n'ont pas notre logique... ils font parfois preuve d'une surprenante intelligence.

— Pour ma part, leur génie ne m'a jamais frappé, ironisa Taryn, hésitant encore à jouer. Prenons la nouvelle organisation autour de laquelle on mène grand tapage... La

Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre. D'après les rapports, c'est un ramassis de cas sociaux et d'inadaptés aux idées courtes, placés sous la coupe d'intellectuels de bas étage. Ces êtres détestent tous les non humains en bloc... À commencer par votre peuple, ambassadeur.

Sarek cacha sa surprise. C'était au tour de Taryn de le titiller... comme s'il connaissait la raison de sa présence en ces lieux et anticipait ses intentions...

— Ces groupuscules sont très gênants, concéda le Vulcain. Mais ils ne menacent pas l'amitié qui existe depuis toujours entre ma planète et la Terre.

— Bien sûr que non... Qui pourrait contrarier si belle alliance ?

Sarek leva un sourcil.

— Vraiment, vous me surprenez. Si c'est votre nouvelle stratégie, vous pourriez aussi gagner à préférer la créativité au... classicisme.

Le Freélien se crispa.

— Classicisme ? Que voulez-vous dire ?

Sarek désigna l'échiquier.

— M'engager dans une conversation politique afin de me faire oublier que votre temps de réflexion est passé... Ou auriez-vous perdu de vue que c'est à votre tour de jouer ?

— Oh ! Pardonnez-moi.

Taryn se hâta d'avancer son fou.

Tandis que la partie progressait, Sarek utilisa ses talents diplomatiques pour soutirer des informations à son partenaire. Taryn, qui avait retrouvé son aplomb, ne se laissa pas faire. Il appréciait autant les joutes verbales, semblait-il, que les parties d'échecs.

Celle-là fut âprement disputée. Sarek l'emporta à l'arraché. Une fois de plus, Taryn s'inclina de mauvaise grâce. Dès que son roi fut couché, il coupa la communication, prenant à peine congé.

Après dîner, les deux Vulcains se retirèrent. Sarek sommeilla jusqu'à « minuit ».

Puis il se leva, choisit une tenue sombre et des bottes aux semelles souples. Son tricordeur miniaturisé en main, il reprit place devant le système de communication freélien. Depuis des mois, il s'était préparé à cet instant, concevant des programmes aptes à faire face à tout.

La première étape consistait à désactiver le système de sécurité. Sarek étudia de nouveau la console.

— Mode manuel, ordonna-t-il. Interface standard de la Fédération.

La console manuelle coulissa et se mit en place. Sarek se connecta rapidement aux données externes. C'était le plus facile. Provoquer une panne afin de camoufler l'infiltration dans les banques de données centrales le serait moins...

L'ambassadeur régla son tricordeur, passant en revue les conventions standard en la matière. Il envoya des messages-pilote sur plusieurs fréquences.

Quand l'écran afficha un résultat positif, le Vulcain pinça les lèvres.

Ce n'était pas une solution standard.

Il appela les protocoles de communication les plus vraisemblables et établit la

liaison souhaitable entre son tricordeur et le système freilien.

Le type d'espionnage effectué par Spock à bord d'un vaisseau romulien, vingt-cinq ans plus tôt, devrait suffire.

Confiant, Sarek activa le premier de ses programmes valits, ordonnant au système en mode altéré de l'exécuter.

Un valit était un petit animal vulcain capable de creuser les sols les plus durs et de modifier ses mandibules selon les besoins.

À moins que ce système diverge grandement de celui auquel Spock avait eu affaire, le valit pourrait s'adapter et s'immiscer dans les arcanes du logiciel. Et en bombardant les processeurs centraux de nombreux messages d'erreurs, le premier valit maquillerait efficacement le piratage des données.

Même s'il n'avait pas à violer l'aire centrale de maintenance pour accéder à l'essentiel, Sarek tenait néanmoins à voir l'ordinateur freilien de ses propres yeux. Dans ses quartiers, la conception du terminal différait peu des modèles qu'on rencontrait partout dans la Fédération. Naturellement, les Freeliens pouvaient avoir acquis leurs unités chez les Romuliens. Pour en avoir le cœur net, l'ambassadeur devait donc voir l'ordinateur central, l'efficacité des contre-mesures romuliennes dépendant des capacités de traitement de ces machines.

Jamais les Romuliens ne se seraient départis de cette technologie pour de simples questions de profit.

Sarek alla taper doucement à la porte de Soran ; ce dernier apparut, également vêtu de noir et chaussé de bottes souples.

— Les alarmes ? chuchota-t-il.

— Désactivées.

L'ambassadeur avait visité la station à de nombreuses reprises. Il pouvait s'orienter sans difficulté.

Devant les portes affichant en plusieurs langues **MAINTENANCE - ENTRÉE INTERDITE**, Sarek s'arrêta et fit signe à son compagnon de se tenir à l'écart.

Il saisit des coordonnées sur le bloc de commande ; les portes coulissèrent.

Les deux espions s'introduisirent dans la place.

— Faisons vite, souffla Sarek. Le valit n'occupera pas indéfiniment la vidéo surveillance.

Il se dirigea vers le centre névralgique de la station.

Le gigantesque complexe informatique, en métal noir et sans décoration, était la copie conforme de celui que Spock avait découvert un quart de siècle plus tôt.

Les Romuliens n'appréciaient pas le changement...

— Ambassadeur, murmura Soran, vous savez ce que vous cherchez. Sinon, vous n'auriez pas pu concevoir un programme valit.

— Logique, approuva Sarek, prenant place à la console la plus proche, tricordeur en main. Une admirable déduction. Si ma théorie est fondée, vous allez voir les Freeliens sous leur véritable jour.

— Ce système ne ressemble à aucun modèle de la Fédération...

Soran regarda les mains de son aîné voler sur les touches pour activer un autre

valit. Celui-là rendrait accessibles au contrôle externe toutes les zones mémoires. Avec visualisation à la clé.

Des zones entières défilèrent sur les moniteurs.

— Du romulien ! souffla Soran, les yeux écarquillés.

— Je m'en doutais. Mais il me faut davantage que des spécifications concernant les réfectoires ou les cuisines...

Sarek plaça son tricordeur sur un écran pour enregistrer les données.

— Les Freeliens sont donc des Romuliens ? murmura Soran, n'en croyant pas ses yeux.

— Je le soupçonnais depuis longtemps. Le prouver était une autre paire de manches... Ah ! Des data-banques personnelles. Nous y voilà.

Des chiffres, des données et des symboles de commande défilèrent dans un ordre des plus aléatoires. Sarek reconnut un nom et arrêta le flot informatique sur une page.

— Qu'y a-t-il ? demanda Soran.

— Un nom... Un des rares que je connaisse en freilien. Lisez-vous le romulien, Soran ?

— Non, monsieur. Aussitôt que possible, je comblerai cette lacune. De qui est-il question ?

Sarek indiqua un mot.

— De Taryn. C'est une liste d'officiers romuliens, avec leurs rangs respectifs. Il y figure comme commandant en chef, si je ne m'abuse. (Il haussa un sourcil.) Le plus haut grade...

Il continua à enregistrer les données, parvenant à une certaine vue d'ensemble intelligible. Générant mentalement un algorithme de décodage, il l'appliqua à ce qu'il voyait à l'écran.

Et du chaos naquit l'ordre.

Quelques minutes suffirent.

Les données concernant la flotte confirmaient également la théorie de Sarek. Des vaisseaux militaires faisaient régulièrement la navette entre Romulus, Remus et Freelan. Les Freeliens se rendaient volontiers dans l'Empire.

Sous de véritables glaciers, dans des hangars aux toits imprégnés de sélonite, étaient camouflées des flottilles d'Oiseaux de Proie.

Les journaux de bord mentionnaient des centaines de messages subspatiaux échangés entre Freelan et les mondes romuliens. Des communiqués gouvernementaux gardaient trace des « missions » des délégués freeliens sur d'autres mondes.

À commencer par la Terre.

Presque toujours, les savants, les marchands ou les diplomates freeliens étaient accompagnés d'assistants aux noms vulcains.

Sarek les mémorisa machinalement, sachant déjà à quoi s'en tenir.

Pas plus que Savel, ils n'étaient de véritables Vulcains.

Rien, dans tout cela, ne permettait d'établir un lien direct entre les Freeliens et la LPHT. Cependant, les présomptions tendaient toutes à cette conclusion.

Un bruit familier fit tressaillir Sarek.

— Ambassadeur, souffla Soran, l'onde d'un téléporteur !

— Tâchez de créer une diversion tandis que je désactive les valits, ordonna Sarek, ses doigts volant sur le clavier.

S'ils étaient pris la main dans le sac, les Romuliens seraient en droit de les exécuter sommairement pour espionnage.

Le Vulcain activa son dernier valit destiné à effacer toute trace d'ingérence dans le système central. Des bruits de pas approchaient...

Tricordeur en main, il bondit à la recherche d'une cachette. Si on ne trouvait pas l'appareil sur lui, il pourrait prétendre s'être réveillé dans la nuit, malade, et s'être égaré à la recherche de l'infirmerie. Non qu'il serait cru... Mais en l'absence de preuves, les Freeliens hésiteraient à le placer en garde à vue.

Avisant une unité de recyclage, Sarek y jeta son tricordeur et le désintégra, le cœur serré. Il n'avait pas le choix.

La salle n'offrait aucune cachette valable. Il se résignait à être surpris en plein délit d'effraction quand un fracas retentit, venant de la salle des machines.

Les Freeliens qui approchaient jurèrent - en romulien ! -, et se détournèrent vers le lieu de l'incident.

Redoublant de prudence, Sarek jeta un coup d'œil dans le hall. La voie étant libre, il gagna l'entrée. Soran avait dû provoquer un incident comme convenu. Où était-il passé ?

L'instant suivant, il réapparut comme par magie aux côtés de Sarek.

Tous deux se hâtèrent de disparaître dans leurs quartiers.

Peu après, détendu sur sa couchette, l'ambassadeur se permit un sourire ironique.

La partie n'est pas jouée, Taryn. Aujourd'hui, tu m'as peut-être tenu en échec, mais il y a loin de la coupe aux lèvres...

Le jour suivant, Sarek guetta en vain un signe que son escapade avait été repérée. Apparemment, le dernier valit avait bien rempli sa fonction.

Durant les négociations matinales, Taryn ne manifesta aucune suspicion.

L'après-midi, Soran retrouva Sarek, l'air plus réservé que d'ordinaire.

— Ambassadeur ? Deux messages nous sont parvenus de Vulcain. Importants...

Sarek se rendit dans ses quartiers pour en prendre connaissance.

Le premier, un simple communiqué, venait de sa femme.

« Reviens dès que possible, je t'en prie. Amanda. »

En plus de soixante ans de mariage, jamais son épouse ne l'avait contacté pendant une mission pour lui demander de rentrer...

Que se passait-il ?

Le second message, un enregistrement vidéo, lui apporta la réponse. Il avait pour signataire la guérisseuse T'Mal.

— Ambassadeur Sarek, vous devez rentrer sans délai. Votre femme est gravement malade. Je doute qu'il lui reste un mois à vivre. Désolée de devoir vous l'apprendre de cette façon, mais je n'ai pas le choix. Revenez immédiatement.

CHAPITRE II

Sur Qo'noS, la planète mère de l'Empire Klingon, l'antique salle se nichait dans les entrailles d'une forteresse. Les murs patinés par le temps dominaient une terre aride. La salle avait subi une batterie de tests : elle ne cachait aucun système de surveillance de quelque ordre que ce soit.

Elle avait été choisie pour cette raison. L'entretien devait s'entourer du secret absolu.

Calée dans un des fauteuils modernes apportés pour l'occasion, Valdyr se ressentait du froid. Et ce qu'elle entendait achevait de la glacer jusqu'à l'âme. Elle lança un coup d'œil hésitant à son oncle. L'ambassadeur Kamarag parlait aux autres officiers. Tous étaient rassemblés autour d'une table multicientenaire constellée de coups de dague.

Il frise dangereusement la sédition, songea Valdyr, luttant pour ne pas trahir le choc qu'elle ressentait.

Les officiers manifestaient diversement leur enthousiasme. Une lumière tamisée jouait avec leurs galons polis.

Kamarag parlait avec une conviction fascinante.

— Mes frères, nous savons tous ce qu'il advient de l'Empire depuis quelques mois - après la destruction de Praxis. On mine jusqu'aux fondations de notre existence ! Si ça continue, il n'y aura plus de place pour nous dans la galaxie ! Les Romuliens auront balayé les femmelettes que nous serons devenus !

Piquée au vif, Valdyr, la seule femme présente, pointa le menton. Mais elle jugea préférable de taire son ressentiment. Kamarag était le chef de son clan. Quand le père de Valdyr avait été tué en tentant de s'emparer de l'Entreprise, Kamarag avait pris sous sa protection la veuve de son frère et les quatre orphelins. Même Valdyr avait eu droit à une éducation décente.

Le mois précédent, sa mère et son frère aîné avaient péri lors d'une des pluies de météorites qui frappaient Qo'noS depuis la destruction de Praxis. Valdyr et ses autres frères étaient venus habiter avec Kamarag dans sa demeure ancestrale.

Son oncle étant le chef du clan, Valdyr lui devait tout. Sans lui, ses frères n'auraient jamais eu d'éducation ni acquis les talents nécessaires pour servir dans la flotte. Ils auraient été condamnés comme tant d'autres à une vie minable dans quelque hameau perdu, s'échinant à arracher à une terre aride leur maigre pitance.

Valdyr devait à Kamarag une indéfectible loyauté. Même s'il dénigrait son sexe et la faisait grincer des dents... La remarque insultante de l'ambassadeur incita un des capitaines, Karg, à lorgner la jeune femme d'un air grivois.

— Les femelles ont leur place... Mais laquelle ? Rappelez-vous qui occupe le siège de chancelier dans notre propre gouvernement ! Une femme ! C'est la fille de Gorkon, entendu, mais ce n'est pas Gorkon ! Azetbur exige notre loyauté tout en s'ouvrant à l'influence des Terriens - une influence qui pourrait bien amener la Fédération à nous contrôler. Qui parmi nous, mes frères, aimerait être à la botte des Fédérés ?

Un grognement collectif retentit.

L'ascension d'Azetbur à la chancellerie avait donné à Valdyr le courage de poursuivre ses études plutôt que d'accepter, comme la plupart des Klingonnes, d'être reléguée à la maison. L'unique pouvoir auquel ; elles pouvaient aspirer consistait à exercer leur ascendant sur les mâles.

Azetbur tentait de forger une paix durable entre la Fédération et l'Empire Klingon, et Valdyr l'en admirait plus encore.

Entendre son oncle dénoncer le nouveau chancelier la faisait bouillir de rage.

Jeune, Kamarag avait été un guerrier redoutable. Campé avec superbe devant ses officiers, il avait tout du combattant de jadis.

— Réfléchissez, mes frères ! Pensez à ce que l'honneur exige de nous ! Fouillons notre cœur et notre conscience afin de servir l'Empire au mieux de nos capacités - fut-ce en dérogeant à la ligne politique officielle... À nous le courage, l'honneur et la valeur qui sont le blason des chefs. Nous ne saurions suivre les ordres de « supérieurs » aveugles et sourds !

Valdyr écarquilla les yeux. Son oncle appelait à la sédition ! Sinon à la trahison... De tels propos n'avaient rien d'honorable ! Comment pouvait-il parler ainsi ?

Les commandants avaient tous les yeux rivés sur l'orateur.

Tous sauf un. Keraz secoua la tête et frappa la table d'un poing massif.

— Kamarag, vous allez trop loin ! Je n'ai aucune sympathie pour Azetbur ou pour sa nouvelle politique, mais il n'est pas question que je renie mon serment d'officier ! Chaque jour, les renégats qui violent la Zone Neutre sont plus nombreux. Je n'ai pas l'intention d'aller grossir leurs rangs !

Valdyr manqua applaudir.

L'air offensé, Kamarag se redressa de toute sa taille.

Une indignation feinte - sa nièce pouvait en juger.

— Keraz, vous m'avez mal compris ! Qui parle de violer ses serments ? J'ai simplement appelé chacun de nous à réfléchir à la situation, afin de l'améliorer ! Où est le mal ?

Valdyr soupira intérieurement. Sourcils froncés, Keraz perdit de son assurance.

— Mais oui, Keraz ! N'écoutez-vous pas ? Avez-vous passé la nuit à vous saouler et à fricoter avec de belles plantes pour tomber de sommeil maintenant ? Et rêver de trahison ?

— Karg a raison !

— Nous sommes des gens d'honneur !

— J'ai dû mal entendre, Kamarag, grommela Keraz à contrecœur.

L'ambassadeur hocha la tête.

Peu après, la réunion clandestine prit fin. Dès qu'elle put, Valdyr s'éclipsa. Karg

l'avait un peu trop longnée à son goût. Elle tenait à l'éviter.

Dans les couloirs, elle se heurta aux officiers qui s'attardaient, bavardant par petits groupes ou attendant pour dire un mot en privé à Kamarag.

Valdyr se recroquevilla dans une alcôve. Elle entendit Kamarag et Karg parler à voix basse.

— Ça s'est bien passé..., dit ce dernier. Excepté avec Keraz. S'il est disposé à lécher les bottes d'Azetbur, il devrait devenir son laquais attitré ! Je savais qu'il poserait problème.

— À nous deux, nous l'avons fait taire. Keraz ne se ralliera peut-être pas à notre cause, mais il ne nous dénoncera pas. Il ne porte pas Azetbur dans son cœur. Comment s'est passé votre dernier raid ?

— Le mieux possible, pavoisa Karg. Une de ces colonies à dominante tellarite... Vous auriez dû entendre couiner les femelles et les petits quand nous les avons éventrés ! Patelva ne présentait guère d'intérêt, c'est vrai, mais retrouver l'ivresse du combat et l'odeur du sang frais... Ça n'a pas de prix !

Valdyr déglutit avec peine. Les Klingons portaient aux nues les valeurs guerrières... Mais quel honneur y avait-il à massacrer des civils ?

Le dégoût la submergea.

Une nouvelle voix se fit entendre. Un autre officier venait congratuler l'ambassadeur pour son oraison inspirée. Risquant un coup d'œil hors de sa niche, Valdyr découvrit un dos massif...

Elle en profita pour s'éclipser.

Plus tard, dans la soirée, elle étudiait des documents de la Fédération en vue de ses prochains examens quand on frappa à la porte de sa chambre.

Son oncle entra.

Elle le salua, se levant par respect. Malgré tout, Kamarag restait le chef du clan et son bienfaiteur.

— Nièce, un fait est récemment venu à mon attention : tu es en âge de te marier.

Valdyr écarquilla les yeux.

— Je suppose, mon oncle. Les études m'accaparent tant que je n'y avais guère pensé.

L'ambassadeur s'assit au bord du lit.

— Avant de mourir, ta mère n'avait arrangé aucun mariage pour toi. Était-ce voulu ?

— Nous n'en avons jamais parlé, admit Valdyr. Elle avait épousé l'homme de son choix, sans considération de rang social. Peut-être espérait-elle la même chose pour moi. Je ne saurais le dire.

— Ma sœur a épousé quelqu'un d'un rang inférieur, déclara Kamarag. (Entendre dénigrer ainsi son père crispa Valdyr.) Mais se lamenter sur les fautes passées ne sert à rien. Seul compte le futur - le tien. On m'a demandé ta main aujourd'hui, et j'ai accepté.

Valdyr retint son souffle.

Qui ? Keraz ? Je ne l'aime pas, mais c'est un guerrier honorable... Voyons, il est déjà marié ! J'avais oublié. Alors qui... ?

Horriifiée, elle entendit son oncle confirmer ses craintes.

— Karg est le héros de nombreuses batailles. Tu lui plais, ma nièce, et il pourra t'offrir tout ce qu'une femme désire. J'ai accepté son offre.

Il se leva et alla ouvrir la porte.

Le capitaine entra, tout sourire.

— Karg..., souffla Valdyr.

Elle dut serrer les genoux pour contenir ses tremblements.

Épouser Karg ? Partager sa couche ? Jamais ! Plutôt passer ma nuit de noces avec ma dague que de subir cet ignoble Denlbya'Qatlh !

— Ma future femme..., déclara Karg avec une courbette moqueuse. Votre oncle m'honore.

Kamarag partit d'un rire tonitruant, et flanqua une grande claque dans le dos du prétendant.

— Tout l'honneur est pour nous, Karg ! Valdyr est muette de joie, ça ne m'étonne pas...

Je ne peux pas l'épouser ! Je le hais, je le méprise ! Mon oncle, ne me force pas...

Valdyr prit une profonde inspiration, s'obligeant à rester calme. Mince et plutôt petite, elle n'avait pas, loin s'en fallait, la carrure des combattants. Néanmoins, elle descendait d'une noble famille de guerriers. Elle ne s'abaisserait pas à supplier.

— Mon oncle, je dois y réfléchir sérieusement. Karg a besoin d'une épouse d'un haut rang social et d'une grande... beauté. Je n'ai ni l'un ni l'autre. Pareille mésalliance ne serait pas dans son intérêt.

— Quelle modestie ! gloussa Karg.

Il palpa un bras et une épaule de la jeune femme, testant ses muscles.

— Elle est plus forte qu'il n'y paraît, remarqua-t-il avec plaisir. (Lisant de l'indignation dans les yeux de Valdyr, il ajouta, sardonique :) Ah, ma promesse... Tant d'innocence... Ça me réchauffe le cœur !

Il la toisa de pied en cap, comme s'il examinait une bête destinée à ses écuries.

— Vous ne savez rien de ce qui excite les mâles, fit-il, savourant l'humiliation de Valdyr. Mais ne craignez rien... L'innocence m'attire. Ne vous en faites pas, ma targhoy. Il y a de la beauté en vous. Ça viendra avec l'épanouissement de votre féminité, Valdyr-oy. Quand vous serez à moi, vous déploierez vos pétales comme les fleurs chal au printemps.

Ses roucoulements achevèrent d'enrager la jeune femme. Si elle avait pu donner libre cours à sa colère... Elle rêva de lui enfoncer sa dague dans le cœur.

Karg lui effleura la joue ; elle ne put réprimer un frisson de dégoût.

— Regardez, Kamarag, elle brûle déjà d'amour pour moi ! se pavana le capitaine.

Il prit Valdyr dans ses bras et lui mordit le cou.

— Suffit, Karg ! intervint l'ambassadeur.

Valdyr porta une main à son cou et regarda le sang qui maculait ses doigts.

— Je sais qu'il vous tarde de prendre femme, ajouta Kamarag, mais il vous faudra patienter jusqu'au jour de notre triomphe. La victoire ajoutera du piment à votre nuit de noces, Karg.

Le souffle court, le capitaine déshabilla sa promesse du regard.

— Très bien, Kamarag. Ne vous inquiétez pas, Valdyr-oy. Vous maîtriserez vite les mystères de la vie en société et prendrez place à mes côtés afin de faciliter mon ascension. Votre oncle m'a assuré que vous étiez d'une grande intelligence - pour une femelle.

Valdyr aurait adoré l'écorcher vif. Mais plus que jamais, pour survivre, elle devait s'en remettre à ses facultés de raisonnement. Si elle se trahissait maintenant, elle serait placée sous étroite surveillance jusqu'au mariage... Ce n'était pas le moment de flancher.

Elle pourrait peut-être fuir. Ou retarder les noces. Karg étant un guerrier, il risquait d'être tué avant...

L'éventualité la fit sourire.

Prenant son courage à deux mains, elle s'obligea à répondre :

— Pour le moment, les études occupent tout mon temps. Les examens passés, je pourrai mieux me préparer au mariage, mon oncle...

Kamarag fronça les sourcils.

— Je viens de pourvoir à ton avenir, Valdyr. Tu n'as plus besoin d'étudier. Apprends donc à tenir une maison. C'est en soi une tâche difficile.

— Votre oncle a raison, Valdyr-oy. J'ai une grande demeure. L'absence d'une maîtresse de maison se fait trop sentir.

— Plus d'études ? (Valdyr eut du mal à cacher son émotion. Si elle courrouçait Kamarag, ses frères en subiraient aussi les conséquences.) Mais mon oncle...

— Tu peux achever ce trimestre, à condition que ça te laisse le temps d'assumer tes nouvelles responsabilités. Tu devras apprendre à cuisiner dans les règles. Je ne voudrais pas que Karg me reproche de n'avoir pas su te former à ton rôle d'épouse !

Karg dévora encore des yeux la jeune femme.

— En plus des fourneaux, elle devra se préparer à la nurserie !

Frappant Kamarag dans le dos, le capitaine quitta la chambre.

Resté seul avec sa nièce, l'ambassadeur s'impatienta.

— Alors ? N'as-tu rien à dire ?

— Mon oncle, je ferai ce que vous voudrez...

— Bien. Tu ne voudrais pas te montrer ingrate, n'est-ce pas ?

— Non.

Il sourit et changea de sujet.

— La réunion s'est bien passée aujourd'hui, qu'en dis-tu ?

— Tous semblaient partager votre point de vue. À l'exception de Keraz.

Kamarag écarta la remarque d'un geste nonchalant.

— Dans les siècles à venir, on se souviendra de nous : les sauveurs de l'Empire !

— Mais notre gouvernement actuel veut conclure une paix durable avec la Fédération, rappela Valdyr. Pactiser avec les ennemis d'hier, même avec James Kirk,

qui a sauvé...

— Kirk ! cracha l'ambassadeur. Nièce, évite de prononcer ce nom en ma présence ! Tu sais que ça me met hors de moi ! Que dix mille démons dévorent ce damné ! Tant qu'il vivra, je ne connaîtrai plus de paix !

Il arpenta la salle, ses bottes claquant sur le sol.

— Kirk est l'archi-ennemi ! Je laverai mon honneur dans son sang ! Et je n'aurai de cesse avant de l'avoir rayé du monde, lui et toute sa lignée !

Kamarag était réputé pour ses colères. Pourtant, Valdyr ne l'avait jamais vu dans cet état.

— Mais, mon oncle... Kirk a sauvé Azetbur... Jamais elle n'acceptera sa mise à mort.

— Que m'importe cette femelle ! rugit l'ambassadeur, livide. La fille d'un couard ! Elle ne m'arrêtera pas.

— De quoi parlez-vous ?

— Elle ne m'empêchera pas de mener mes plans à bien.

Kamarag eut un sourire sinistre. L'expression rusée d'un prédateur s'afficha sur son visage.

— Quels plans ? souffla Valdyr avec une fascination morbide.

— Tu verras, nièce. Tu verras...

Journal d'Amanda Grayson Sarek

16 septembre 2293

Quel effet cela fait-il de mourir ?

Naturellement, les Vulcains ont leur katra... un mot intraduisible. Pas vraiment une âme, ni exactement une personnalité. Plus qu'une mémoire et moins qu'un être vivant... J'imagine qu'il faut naître vulcain pour espérer comprendre ce mysticisme.

Après leur décès, Spock et Sarek continueront d'exister - dans un autre plan. Et moi ? À en croire maintes religions terriennes, la réponse est oui. Mais il n'y a aucune certitude. À supposer qu'il y ait une vie après la mort, les individus venus de mondes différents s'y retrouvent-ils ?

Me voilà en veine métaphysique... C'est idiot. De telles spéculations sont... illogiques. La vie après la mort est une réalité ou une vue de l'esprit. Inutile d'en parler sans savoir... À moins d'aimer philosopher.

J'appréhende le retour de Sarek - tout en l'appelant de mes vœux. T'Mal l'a sûrement contacté ; elle aura été aussi directe avec lui qu'elle s'est montrée évasive avec moi. Elle pensait sans doute qu'une humaine ne supporterait pas la vérité.

C'est bien mal me connaître. Depuis des mois, je sais exactement à quoi m'en tenir. Quand me suis-je aperçue du déclin inéluctable de mon corps ? Je ne saurais dire. La certitude a grandi en moi, jour après jour.

Je dois avoir la maladie de Reyerson. Quand on est jeune, l'issue n'est pas toujours fatale. L'ennui, c'est que j'ai quatre-vingt-treize ans... Par bonheur, ce mal ne fait pas beaucoup souffrir. Ses symptômes tiennent en un mot : affaiblissement.

À mon âge, quoi d'étonnant ?

Ces derniers jours, j'ai passé mon temps à feuilleter mes vieux cahiers intimes.

Je revis certains moments comme si c'était hier. On dirait que le passé est la seule réalité, le présent étant un mauvais rêve.

Quand je me relis, les souvenirs affluent. J'ai du mal à réaliser que j'ai vécu si longtemps ! Tout s'affole, s'embrouille, défile à une allure folle... Je n'ai pas vu passer les années... Chaque fois que je croise mon reflet dans un miroir, le choc est le même. Cette vieille femme ridée... Est-ce moi ? Je ne me sens pas vieille ! Bien sûr, les petites misères me rappellent mon âge. Mais mon esprit et mon cœur sont plus forts que jamais. La jeune Amanda vit toujours en moi.

La vieille Amanda l'a emprisonnée dans cette enveloppe charnelle ravagée.

Bizarre, non ? Les autres humains ressentent-ils les mêmes choses ? Ou suis-je... différente ?

Inutile de le préciser, les Vulcains ont l'âge de leurs artères, un point c'est tout. Tout autre sentiment sur la question serait illogique.

Suis-je vraiment en train de... mourir ?

Par moments, je dois repousser la panique. Heureusement, cela m'arrive de moins en moins souvent. C'est trop fatigant.

À dire vrai, je ne voudrais pas vivre éternellement. Mais mourir... Je m'en passerais bien ! Hélas, il reste tant à faire, à voir, à découvrir...

Je veux vivre... Et mes jours sont comptés. Je dois me rendre à l'évidence. L'univers continuera sans moi.

Amanda Grayson, Mme Sarek, dame Amanda... ne sera plus.

Je meurs.

Voilà la chose écrite noir sur blanc. L'admettre est un... soulagement. Affronter l'avenir vaut mieux que de tourner autour du pot.

Il va sans dire que les guérisseurs feront l'impossible pour prolonger mes jours. Ils livreront un combat perdu d'avance. Même si un miracle survenait, à mon âge, ce serait reculer pour mieux sauter...

J'ai gardé une date en réserve, un épisode de ma vie à relire et à revivre quand je me sentirais particulièrement déprimée...

Cette nuit, le moment est venu...

14 juin 2229... Minuit.

Ma main tremble... J'ai peine à croire ce qui s'est produit ce soir ! Après tant de semaines passées à ses côtés, à essayer de me convaincre que l'intérêt qu'il me témoignait n'était pas uniquement d'ordre diplomatique... J'y crois à peine : Sarek vient de m'embrasser !

Ce n'était pas un véritable baiser humain - mais c'est arrivé. Il a effleuré mes lèvres de ses doigts...

Assise à mon bureau, maintenant, j'ai l'impression d'avoir contracté une fièvre tropicale !

Dire que nous nous connaissons depuis quatre mois à peine... Comment ma vie a-t-elle pu basculer de façon aussi irrévocable en si peu de temps ?

Pour moi, le travail était tout. L'enseignement ? Mon unique passion.

Transmettre à mes étudiants l'émerveillement et la richesse des cultures étrangères

était mon rêve le plus précieux, un but à atteindre à tout prix, mon plus cher désir...

Le jour où j'ai reçu la médaille T'Relan d'Excellence de l'Enseignement, j'ai cru avoir atteint le pinacle.

Ces derniers mois, je me demandais sans cesse pourquoi un diplomate aussi distingué passait tout son temps avec une enseignante à qui on venait de décerner une récompense...

Et qu'on avait invitée à une réception d'ambassade.

Une ou deux fois, l'idée m'a effleuré l'esprit : « Il me trouve attirante »... Je l'ai chassée à la vitesse de la lumière. Après tout, les liaisons romantiques et les Vulcains, voilà qui fait deux ! Ils contractent mariage très jeunes, ou prennent une décision logique et raisonnée une fois adultes.

Une liaison amoureuse ? Ne te couvre pas de ridicule, Amanda !

Mais ce soir, tout était si romantique. Même Sarek est tombé sous le charme...

La lune brillait au-dessus du Pacifique ; le couple longea la plage. Les pieds léchés par les vaguelettes, Amanda Grayson souriait. Le dîner avait été excellent ; Sarek avait emmené la jeune femme dans un des meilleurs restaurants de la ville.

Amanda avait surpris plus d'un regard en coin, de la part des autres clients. Voir une humaine et un Vulcain ensemble était rare. D'autant qu'il s'agissait d'un diplomate connu.

Un personnage !

Grâce au ciel, en quittant le restaurant, le couple n'avait pas été importuné par les curieux.

Il était seul à présent, entre ciel et terre, la lune pour unique témoin.

Serein, Sarek regardait les rayons de lune effleurer les vagues de leurs caresses. Et Amanda l'observait discrètement.

Une vague plus forte que les autres prit la jeune femme au dépourvu. Les pieds aspergés d'eau froide, elle sursauta avec un petit cri et s'écarta, heurtant son chevalier servant.

Sarek la rattrapa par un bras et l'aida à retrouver son équilibre.

Depuis qu'ils se connaissaient, c'était la première fois qu'il touchait la jeune femme.

— Merci ! s'exclama-t-elle. Sans vous, je serais tombée et j'aurais été trempée !

Levant les yeux, elle retint son souffle... Il souriait !

Les traits sévères du Vulcain s'étaient adoucis. Sa bouche s'incurvait et ses yeux sombres pétillaient... Pas de doute possible !

Sarek me sourit... J'ignorais qu'il le pouvait !

Elle lui rendit son sourire, envahie par un bonheur si pur qu'on eût pu le comparer à une drogue euphorisante.

Les yeux dans les yeux, ils ne virent pas arriver la vague suivante...

... Et sursautèrent ensemble.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Amanda. Vos bottes sont trempées !

— Elles sécheront... Amanda... Dites-moi quelque chose...

— Oui ?

— Y a-t-il quelqu'un de... spécial... dans votre vie ?

Il ignore certainement ce qu'une telle question implique sur Terre...

Elle se sentit rougir malgré elle.

— Mais bien sûr... Il y a mes parents... mes étudiants... ma famille et mes amis.

Ils sont tous « spéciaux » pour moi, Sarek.

L'appeler par son prénom, sans titre officiel, était difficile pour Amanda. Le diplomate était si... réservé. Néanmoins, elle s'y faisait peu à peu.

— Sans parler, ajouta-t-elle, des amis que je vois quelquefois par an, car...

— Amanda...

Il lui avait coupé la parole ! Incroyable !

Le Vulcain se rapprocha tant qu'elle sentit la chaleur de son corps.

— Oui, Sarek ?

— Je demandais s'il y avait dans votre vie un mâle spécial.

Incrédule, Amanda le regarda.

Puis elle se secoua.

— Non, Sarek. Il n'y a pas de... mâle... spécial.

— Vous êtes donc libre de choisir un... partenaire ?

— Oui, chuchota-t-elle d'une voix à peine audible. (Le Vulcain se pencha, indiquant que même son ouïe aiguisée avait du mal à capter la réponse.) Oui, répéta-t-elle plus fort. Je suis libre.

— C'est bon à entendre, Amanda.

Il posa deux doigts sur les lèvres de la jeune femme.

À cet instant, elle sut que sa vie venait de basculer. Il y avait une seule explication au comportement de Sarek : il voulait l'épouser.

Amanda était bien placée pour savoir que les Vulcains ne perdaient pas de temps en amourettes sans lendemain.

Dans les yeux de Sarek brillèrent toutes les émotions qui ne passeraient pas ses lèvres...

Puis, sans un mot de plus, le Vulcain offrit un bras à sa compagne. Tout son être réceptif à Sarek, Amanda lui emboîta le pas. Sous la manche noire du Vulcain, elle sentait la chaleur de sa peau.

Je l'aime, réalisa-t-elle soudain. Depuis le premier jour, je suis amoureuse de lui... Je ne l'avais pas compris...

16 septembre 2293

Je viens de finir de me relire... Ciel ! Ai-je jamais été aussi jeune ?

Et pourtant... Si je ferme les yeux, je sens encore ce baiser, soixante-quatre ans après.

J'ai eu une vie heureuse. Une bénédiction. Et j'ai peu de regrets...

Mais il faut me reposer à présent... Je suis fatiguée...

Sous l'éclat kaléidoscopique de l'onde du téléporteur, le capitaine James T. Kirk appréhendait ce qu'il découvrirait en se matérialisant sur le monde appelé Patelva. La veille, l'Entreprise avait été appelé à la rescousse de la colonie, victime d'un raid. Le capitaine avait effectué une reconnaissance. Puis il était rentré à bord, rendu malade

par ses macabres découvertes. Le docteur McCoy et son équipe avaient fait le maximum pour sauver les blessés.

Rematérialisé au centre des tentes-bulle montées à la hâte, Kirk entendit leurs gémissements. Il n'était plus entouré de cadavres déchiquetés... Mais les plaintes suffisaient encore à faire frémir.

Le personnel médical courait en tout sens, dévoué à sa tâche éternelle : défier la mort.

Dans un champ qui ne serait jamais moissonné, non loin de là, le personnel de la Sécurité s'occupait des morts.

— Capitaine...

Kirk se détourna de la scène pour écouter son officier en second.

— J'ai fini d'interroger les rares survivants. Tous leurs témoignages concordent : c'est l'œuvre des Klingons.

Le capitaine soupira. Il n'y avait jamais eu de doute. Les faits parlaient d'eux-mêmes.

— Je sais. Je viens de parler au chancelier sur une fréquence subspatiale. Azetbur a confirmé que les senseurs de la colonie avaient relevé la présence de vaisseaux klingons. Mais sur l'honneur de son père, elle m'a juré que le raid n'avait pas été entériné par son gouvernement.

— Encore des renégats, conclut Spock avec une pointe de tristesse. Chang a établi un précédent.

— Azetbur baissera bientôt les bras, j'en ai peur, Spock. Le mois dernier, à Khitomer, l'avenir s'annonçait souriant. À présent... Avec ces raids, les médias terrestres s'en donnent à cœur joie. Plusieurs délégués du Conseil de Sécurité exigent que Ra-ghoratrei retire son soutien au gouvernement d'Azetbur.

— Je sais. Et sans l'appui de la Fédération, Azetbur a peu de chance de se maintenir en place.

— Elle est l'unique espoir de survie de l'Empire, Spock ! Si je le sais, d'autres peuvent aussi le constater.

Le Vulcain hocha la tête.

Une voix familière fit pivoter les officiers.

— A-t-on des nouvelles du vaisseau hospitalier de la Fédération ? demanda Léonard McCoy.

La tunique du chirurgien en chef était maculée de sang séché et de substances peu ragoûtantes. Il avait les yeux rougis par la fatigue.

— Bon Dieu, Jim ! Mon équipe tombe d'épuisement et je ne peux renvoyer personne ! Il nous faut absolument un peu de repos !

— Le vaisseau arrive, Bones, assura Kirk. Il sera là dans trente-six heures.

— Sacré bon sang... Pourriez-vous au moins téléporter à terre d'autres membres de la Sécurité ? Même sans formation, ils nous aideront à nettoyer et à faire des sandwiches...

Sortant son communicateur, Kirk donna les ordres nécessaires. McCoy distribua de nouvelles missions à ses équipes, puis il revint vers ses amis.

— Merci, Jim. Quelle monstrueuse pagaille...

— Une horreur...

— Qui a fait ça ? (McCoy soupira.) Comme si je ne le savais pas...

— Des Klingons, docteur, répondit Spock. Le chancelier Azetbur a déclaré qu'il s'agissait de renégats, non de troupes mandatées par son gouvernement.

— J'imagine... (McCoy se frotta le visage, laissant des traînées sanglantes sur son front.) Diable, ce que je vois depuis vingt-quatre heures me fait presque regretter d'avoir passé un mois à étudier l'anatomie klingonne !

— L'Empire est plongé dans le chaos, Bones, dit Kirk. Chaque fois qu'une telle situation se produit, le terrorisme reprend du poil de la bête. Quand on s'efforce de démanteler une armée de métier, on se retrouve inmanquablement aux prises avec des soldats qui refusent de renoncer à la guerre.

— Surtout quand celle-ci est glorifiée depuis des milliers d'années par toute une culture, rappela l'officier en second. Si le... (Son communicateur bipa.) Spock à l'inter.

— Monsieur Spock, dit la voix du commander Uhura, je reçois pour vous un message personnel prioritaire. Il vient de votre père.

— Sur l'écran, je vous prie...

Le Vulcain parcourut le message qui s'afficha sur la console miniature du camp de fortune. Les mâchoires serrées, il se redressa.

Kirk lui effleura le bras.

— Qu'y a-t-il, Spock ?

— C'est ma mère, Jim. Mon père m'informe qu'elle est gravement malade... Sarek parle de... phase terminale.

Kirk avait perdu sa mère quelques années plus tôt. Les paroles de son ami lui rappelèrent ce deuil.

— Spock, précise-t-on de quelle maladie il s'agit ? demanda McCoy.

— Celle de Reyerson ; un mal plutôt rare. Chez les tout jeunes gens et chez les personnes âgées, elle est très grave. Amanda, acheva le Vulcain avec tristesse, a plus de quatre-vingt-dix ans...

Quand la mère de Kirk, Winona, était morte, elle aussi allait sur ses quatre-vingt-dix ans. Au XXIII^e siècle, l'espérance de vie des humains avait encore augmenté. Mais la population mondiale comptait seulement dix pour cent de centenaires.

— Rentrez, Spock, ordonna le capitaine. Prenez sans tarder une navette jusqu'à la base 11. De là, vous partirez pour Vulcain. Vous y serez en cinq jours.

Spock hésita.

— Nous sommes en mission... Mon devoir...

— Bon sang, Spock, c'est une mission médicale ! coupa McCoy. Vous êtes docteur en médecine maintenant ? Allez, on n'a pas besoin de vous ici. Mais votre mère...

— Très bien. Merci, capitaine. Je pars immédiatement.

Peu après, Kirk et McCoy le regardèrent se dématérialiser.

— Jim, c'est terrible... Nous connaissons dame Amanda depuis si longtemps... Ce

n'est pas juste !

— Combien de fois vous ai-je entendu dire ça face à la mort ? soupira Kirk.

— Au moins quatre-vingt-quinze fois sur cent... Mais les années ont beau passer, c'est toujours ce que je ressens.

— Quand le vaisseau-hôpital nous aura relayé, nous mettrons le cap sur Vulcain.

— Bien. Comment le justifierez-vous auprès de Starfleet ?

— Scotty a fait des miracles, comme toujours. Il a réparé le vaisseau après que Chang l'eut pris pour cible. Hier, il m'a assuré qu'il en avait fini avec les réparations possibles. Le reste sera envisageable quand nous serons en spatiodock. Les Vulcains en ont d'excellents.

McCoy s'étira.

— Pas de répit pour les garnements... J'ai un patient à surveiller.

— L'aide d'un néophyte comme moi vous serait-elle utile, Bones ?

— Ah ça oui ! Pour une fois, c'est moi qui vous donnerai des ordres, Jim...

Ensemble, ils retournèrent au travail.

— Ça suffit, Peter ! répéta Lisa Tennant, se levant de son siège pour s'étirer.

Vous êtes pire que Rosa, ma parole ! Jamais je n'aurais cru trouver un autre fou de travail comme elle ! Une tasse de café, ça vous dirait ?

Le jeune homme acquiesça.

— Ce n'est pas de refus, Lisa.

Minuit... S'il voulait passer son examen demain avec des chances raisonnables de succès, une nuit blanche l'attendait. Il se frotta les yeux avec lassitude. Il n'avait plus dix-huit ans. Passer la nuit à étudier lui coûterait. Et jusque-là, ses efforts n'avaient guère abouti.

Depuis le samedi précédant, il venait chaque jour travailler dans ce sous-sol minable.

Une fois infiltré dans les fichiers de la LPHT, il avait cru pouvoir réunir assez de faits pour alerter la Sécurité de Starfleet. En réalité, il n'avait jamais pu approcher des ordinateurs. Son travail avait surtout consisté en une chose : aider Lisa à tirer les manifestants des tracasseries administratives pour hâter leur relâche.

Son instinct n'avait pas trompé le jeune homme : Tennant était attirée par lui. Sans lui faire d'avances trop hardies, elle le gardait près d'elle et flirtait volontiers. Il entraînait dans son jeu, rongé par son frein.

Mais il n'approchait guère du but. La veille, il avait enfin été chargé de remanier les données informatiques.

Une tâche assommante qui ne l'avait mené nulle part.

Il s'était promis de revenir une dernière fois et d'arrêter les frais. S'il n'avait rien d'intéressant à produire devant Starfleet, il oublierait sa brève incursion dans le monde de l'aventure et retournerait aux valeurs essentielles de son existence.

À commencer par le Kobayashi Maru.

La pensée le fit grommeler intérieurement. Le jour même, un ami lui avait confié que les paris contre ses chances de succès grimpaient en flèche. Peter n'en était pas surpris. S'il avait été joueur, il aurait aussi parié contre lui-même... Étudiait-

il les vieux scénarios pour voir comment ses prédécesseurs s'en étaient sorti ? Se documentait-il sur la théorie sous-tendant l'épreuve ?

Non ! Il fricotait avec une organisation subversive, et cela en pure perte !

Une tasse de café fumant se matérialisa près de lui, ainsi qu'un sandwich.

— Vous devez avoir l'estomac dans les talons, dit Lisa, s'asseyant près du jeune homme. Depuis que vous êtes là, vous n'avez pas arrêté une minute. Je devrais mieux prendre soin de vous...

Elle l'effleura, le titillant de son parfum exotique. Brillante, sensible, la jeune femme était une personne énigmatique. À des lieues, en fait, du caractère d'un sectaire paranoïaque... C'était pourtant bien elle qui véhiculait les messages absurdes de la Ligue !

Son sandwich fini, Peter Kirk déambula dans le bureau, s'intéressant aux livres rangés sur une étagère. De vrais livres en papier...

Il y avait un exemplaire en excellent état des Hauts de Hurlevent, une édition moins préservée de l'œuvre poétique d'Edgar Allan Poe... et un mince volume : le Journal d'Anne Frank.

— Jolie collection que vous avez là, lança Peter à mi-voix. Avez-vous lu ces ouvrages ?

Au contraire d'oncle Jim, peu de collectionneurs lisaient tout ce qu'ils achetaient.

Non sans fierté, Lisa acquiesça.

— Je ne les ai pas lus sous cette forme bien sûr, précisa-t-elle, mais à la bibliothèque, sur microfiches. Ces éditions sont devenues trop fragiles.

— C'est formidable, souffla Peter. (Comment quelqu'un qui lisait Anne Frank pouvait-il se fourvoyer avec la LPHT ?) Rencontrer un amateur de littérature est toujours une joie.

Elle sourit.

— Êtes-vous aussi collectionneur ?

— Pas vraiment, mais mon oncle, oui. Vous savez... Je me demande comment vous en êtes venue à adhérer à la Ligue.

— C'est assez récent, Peter. Quelques mois à peine... Et plutôt étrange, quand j'y repense. Étant étudiante en sociologie, je connaissais l'existence de groupes comme celui-ci, évidemment. Il y a toujours au cœur de ces formations un individu charismatique comme Induna, qui rassemble ceux qui pensent comme lui. Mais à San Francisco en tout cas, c'était différent avec la Ligue... J'en déduis d'ailleurs que tout ça était écrit. L'heure était venue pour nous de faire entendre nos voix.

— Avez-vous toujours détesté les extraterrestres ? Les Vulcains en particulier ?

Elle fronça les sourcils.

— C'est drôle, Peter... Il y a quelques mois encore, je n'y pensais même pas. Je n'en connais pas personnellement, hormis quelques vagues fréquentations. Je viens d'une petite ville dans l'Indiana, où les étrangers sont rares. Alors, les extraterrestres ! J'ai dû prendre cette décision presque inconsciemment, en août

dernier... Cette planète est la nôtre ; les gens venus d'ailleurs n'y ont pas leur place.

— Croyez-vous que la Terre devrait rester au sein de la Fédération ?

— Je l'ignore... (Elle se mordilla la lèvre inférieure.) Notre Terre étant la planète la plus puissante face aux Vulcains, mieux vaudrait ne pas dissoudre la Fédération avant de s'être débarrassé des Klingons et des Romuliens. Après avoir chassé les Vulcains, bien sûr.

Peter lutta pour rester calme et poli.

— Pourquoi ?

Elle plongea son regard dans le sien.

— Que savez-vous de l'histoire vulcaine ?

— Quelques faits...

— Laissez-moi vous montrer...

Elle prit place devant l'ordinateur et inséra une disquette.

Peter s'assit près d'elle. Des images apparurent. La plus grande représentait les Plaines de Gol, très médiatisées. Sur le paysage désolé s'affichait la légende : la Véritable Histoire de Vulcain.

Peter soupira in petto. La propagande n'était pas sa tasse de thé...

— Savez-vous que les Vulcains ont livré d'immenses batailles il y a des millénaires ? À côté de ça, nos Guerres Mondiales et Eugéniques font figure d'escarmouches !

— Je me souviens avoir lu un truc de ce genre, marmonna Peter.

— Eh bien, ils ont conservé les armements de ces époques lointaines, entreposés dans des blockhaus secrets. Ils pourraient réduire notre planète en cendres en moins de temps qu'il ne faut pour le dire !

Les scènes du film confirmaient ces allégations. Peter en resta bouche bée.

Où diable a-t-elle été pécher ça ? Ces images sont trafiquées ! Vulcain a uniquement gardé des armes défensives ! Et qui n'ont plus servi depuis quatre mille ans !

— Vous... plaisantez ? bafouilla-t-il. Où avez-vous découvert ça ?

— À la Ligue, nous sommes tous au courant. Le gouvernement refuse de l'admettre, mais la vérité est là.

— C'est... difficile à croire.

— Attendez, ce n'est pas tout !

Lisa fit apparaître un autre paysage, plus fantastique encore. À l'intérieur d'un édifice aux allures de cathédrale, au cœur d'un désert, des alvéoles ténébreuses regorgeaient d'orbes bizarres. Comme sous l'effet de forces mystérieuses, ils puisaient.

— Les Vulcains contrôlent les... personnalités, disons... du passé. On les appelle les katras. Ils les stockent par milliers. Quand l'heure sera venue, ils les lanceront sur Terre pour que ces esprits désincarnés nous possèdent. Si on ne fait rien pour les arrêter, ils s'empareront de notre planète sans coup férir !

Peter faillit se trahir. L'envie d'en apprendre plus et celle de faire voler en éclats pareils délires le tiraillaient.

Interprétant de travers son air horrifié, la jeune femme posa une main réconfortante sur son bras.

— Ne vous inquiétez pas : nous vaincrons. De plus en plus de gens nous rejoignent. Nos voix seront entendues. Qu'est-ce qui vous a poussé à venir vers nous ?

— L'instinct de préservation... (Qu'elle en déduise ce qu'elle voudrait.) Mais j'ignorais que... ça allait si mal... Lisa, vous disiez avoir besoin de moi pour une mission spéciale... Une conspiration vulcaine ?

— Ciel, vous êtes inépuisable ! Je ne voulais pas en parler ce soir... (Elle prit une autre disquette.) Nous détenons des preuves émanant du consulat vulcain. Elles démystifient l'attitude supérieure de ces étrangers hypocrites. Et elles démontrent que les Vulcains recourent à la télépathie pour manipuler des membres influents de la Fédération. Peut-être même le président !

Peter avait en poche assez de disquettes vierges pour faire des copies de tout. Mais jusque-là, il n'avait rien trouvé d'incriminant.

— En quoi vous serai-je utile, Lisa ?

— Inutile de le préciser, mettre la main sur des données aussi critiques n'a pas été du gâteau. Certaines ont été perdues lors du transcodage - des codes spéciaux... Puisque vous êtes spécialisé dans la recherche informatique, j'ai pensé...

— Bien entendu ! Je l'emporte pour y travailler demain et...

— Désolé, mais ça ne peut pas sortir d'ici. Jay n'était pas d'accord pour que je vous en parle, à vrai dire. Pourtant, je ne peux m'empêcher de vous faire confiance, Peter Church...

Elle se pencha... Lui aussi... Leurs lèvres se frôlèrent.

Il rougit malgré lui.

— Je... hum... serais heureux de m'en occuper ici. Je pourrais sans doute me connecter à distance à mon poste de travail... et décoder les fichiers.

— Ce serait génial.

Elle l'embrassa de nouveau.

Quand la porte coulisssa derrière eux, ils sursautèrent et s'écartèrent en hâte. Réprobateur, Jay fronça les sourcils.

— Je... je ne pensais pas que vous reviendriez si tôt, bafouilla Lisa.

— Puis-je vous voir dans mon bureau un moment ? Il y a un fait nouveau.

— Induna ? s'inquiéta aussitôt la jeune femme.

— Allons dans mon bureau, répéta Jay.

— Attendez-moi, dit Lisa à Peter. Je vous montrerai ensuite où est le problème.

Dès que les deux adhérents furent assez éloignés, le jeune homme sortit une disquette vierge et fit une copie. Il copia également les listes de noms, les films de propagande et l'agenda annuel.

Il finit juste avant que Lisa reparaisse, seule.

Il se leva.

— Tout va bien ? demanda-t-il. Induna ?

Avec un chaleureux sourire, elle l'enlaça.

— Jay s'inquiète pour un rien ! Induna est tiré d'affaire ; il sera de retour

demain.

— Magnifique ! Si nous nous remettons au travail ?

Elle se serra contre lui et murmura :

— Est-ce tout ce à quoi vous pensez, monsieur Church ?

Il déglutit. Jusqu'où était-il prêt à aller ?

— Eh bien... C'est le moment idéal pour me connecter... à mon poste...

À cette heure, il y aurait peu d'étudiants à la bibliothèque de l'Académie. Mais comment se connecter sans révéler l'identité de son « employeur » ou la sienne ?

— Demain, il fera jour ! décréta la jeune femme, tendant de nouveau les lèvres.

Il les accepta. Malgré lui, il n'était pas insensible aux charmes de sa compagne.

Il prit une décision sur le tas.

— Entendu, Lisa. Demain. Il se fait tard ; je dois rentrer.

Elle s'écarta avec un grand sourire et le regarda partir.

— D'accord. À demain.

Certainement pas, ma chère..., songea-t-il, non sans regret.

Malgré l'heure tardive, il se rendit dans les bureaux de la Sécurité de Starfleet, sur le campus de l'Académie. Ils ne fermaient pas de la nuit. Il trouverait bien quelqu'un qui écouterait son histoire... Et il n'aurait plus à jouer les espions de charme !

Une chose était sûre : quels que soient ses doutes sur sa future carrière, les services secrets n'étaient vraiment pas faits pour lui !

Le crépuscule, sur Vulcain.

Seul sur la terrasse, Sarek regardait T'Rukh.

La veille, l'ambassadeur était revenu de Freelan. Il avait passé la journée au centre médical, en consultation avec le médecin de sa femme.

Sous l'éclat de la Gardienne, Sarek luttait pour garder son calme.

La bise vespérale jouait avec ses mèches argentées, aussi fraîche qu'une main humaine posée sur son front...

Un poids sur la poitrine, Sarek déglutit avec peine. Était-il malade, lui aussi ?

Sondant son corps, il s'assura du contraire. Sa douleur n'avait pas de cause physique.

Amanda occupait encore son esprit. Mais bientôt, affirmait la guérisseuse, bientôt... L'humaine aurait disparu de ses pensées.

Car elle se mourait.

La pathologie était trop grave pour espérer une rémission.

Les yeux rivés sur l'orbe géant qu'il ne voyait plus vraiment, Sarek songea aux différents tournants de son existence, et à toutes les occasions où il s'était tenu à cet endroit précis.

Combien exactement ? Machinalement, il calcula...

Il vivait là depuis qu'il avait atteint la maturité, mais il avait passé beaucoup de temps à voyager dans le cosmos. Cela posé, les jours vulcains étaient plus courts que les terriens ; Sarek avait cent trente-huit ans.

Cela devait faire cent vingt-deux fois.

La nuit où son premier-né avait été condamné à l'exil loin de Vulcain, l'ambassadeur avait regardé T'Rukh toute la nuit.

Il savait qu'il ne reverrait jamais Sybok.

Et il ne s'était pas trompé.

Au début de son deuxième ponton, il avait aussi contemplé la Gardienne. Le corps humain, si fragile, résisterait-il à la violence du désir, aux flammes de la folie ?

Le corps humain s'était révélé plus endurant qu'il n'aurait cru.

Cette nuit-là, son second fils avait été conçu.

À sa naissance, Sarek avait encore contemplé T'Rukh dans le ciel.

Idem, quand Spock avait annoncé son admission à Starfleet, renonçant à l'Académie Vulcaine des Sciences pour partir dans les étoiles...

Le souvenir de la « conversation » lui faisait encore serrer les dents.

Spock s'était éloigné sans un regard en arrière. Là aussi, Sarek avait pensé ne jamais revoir son fils. Mais il s'était trompé. Une fois n'étant pas coutume, il s'en était réjoui.

Plongeant en lui-même, Sarek aspira de grandes bouffées d'air. Sur Vulcain, les enfants apprenaient très tôt à faire retraite en eux-mêmes pour chercher le calme intérieur.

L'ambassadeur n'y parvint pas. La sérénité se refusait à lui. Avec un soupir presque plaintif, il s'affaissa et pressa les poings sur ses tempes. Étant seul, il pouvait se permettre des gestes pareils.

Crispé de la tête aux pieds, ses poumons le brûlaient. Sa logique... avait fui, avec son équilibre mental.

Restait la douleur. Et la peur.

Le chagrin.

Quelle construction mentale l'en délivrerait ? Comment supporter cet accablement ? Comment les humains faisaient-ils ? Eux qui n'avaient pas de retraite ou de sanctuaire à même de les protéger de la violence des émotions ? Comment ? Quoi d'étonnant à ce que certains s'affranchissent des réalités et sombrent dans la folie quand le deuil ou la terreur devenaient insoutenables ?

Sans la voir, Sarek avait les yeux rivés sur T'Rukh... Ses iris commencèrent à brûler. La douleur physique l'aida momentanément à échapper à l'abîme...

Sarek... (L'appel mental effleura ses pensées tumultueuses.) Sarek...

Il se détourna et rentra dans la maison à grandes enjambées.

Après avoir pris une profonde inspiration, il entra dans la pièce qu'il partageait avec sa femme depuis plus de soixante années terrestres.

La fraîcheur de l'air conditionné le saisit. Malgré les protestations de sa patiente, la guérisseuse avait insisté. Amanda ne devait pas gaspiller le peu de forces qu'il lui restait à tenter de supporter la chaleur étouffante de Vulcain.

Le lit était vide.

Sarek passa dans le salon adjacent, qui ouvrait sur les jardins. À sa place favorite, Amanda était baignée par l'éclat irréal de T'Rukh, qui faisait ressortir la pâleur de son teint.

Ces derniers jours, elle avait encore maigri... Seule une discipline de fer empêcha Sarek de trahir sa détresse.

— Amanda... Tu étais censée te reposer. La logique exige que tu écoutes les recommandations de ta guérisseuse.

Elle lui adressa un sourire que le poids des années n'avait pu changer : doux et affectueux.

— Je suis lasse de me reposer. Et tu sais combien j'aime regarder briller la Gardienne la nuit, sur nos jardins.

— Je sais.

— Fait-il bon, ce soir ?

— Oui. Mais pour répondre à ta question subsidiaire : non, il ne fait pas assez frais pour que tu sortes. La guérisseuse a été très claire sur ce point. La logique veut que tu économises tes forces. La chaleur les ferait fondre.

— Pour l'amour du ciel, Sarek, je vis ici depuis longtemps ! Je sais qu'il fait chaud dehors ! Mais je ne supporte plus d'être cloîtrée ! Je suis fatiguée de ne rien faire ! Je veux aller m'asseoir dans mon jardin, bon sang !

Sa véhémence décontenança Sarek. Il connaissait les sautes d'humeur de sa femme, mais il pouvait compter sur les doigts d'une main les fois où elle avait juré.

— Amanda...

— Qu'est-ce que ça changera, en fin de compte ?

— Très bien... As-tu ton masque respiratoire ?

Elle tapota l'appareil, rangé dans une poche de sa robe.

— Et la logique qu'il y a à suivre les ordres de la guérisseuse ?

— La logique me dit que tu dépenseras bien plus d'énergie en argumentant qu'en t'offrant cet interlude sous les étoiles, répliqua Sarek.

Il se pencha et la souleva dans ses bras comme s'il s'agissait d'une enfant. Elle pesait à peine plus qu'une gamine.

Après tout, prendre l'air réveillerait peut-être l'appétit d'Amanda.

Dans le jardin, il la posa sur un banc puis s'assit près d'elle. D'un regard brillant, la vieille dame savoura la beauté de la nuit, des plantes et de la planète qui dominait le ciel.

— C'est magnifique..., soupira-t-elle.

— Il est bon de te revoir ici. Sans son créateur, un jardin ne connaît pas la plénitude esthétique.

Amanda prit une mine taquine.

— Sarek, deviendrais-tu sentimental ?

Il esquissa un des sourires qu'il réservait à son épouse.

— Absurde. Mon commentaire était éminemment logique. C'est ton jardin. Tu as dessiné les plans, planté les graines et veillé sur leur épanouissement. C'est un reflet de tes élans créatifs. En toute logique, il connaît la plénitude uniquement en ta présence. Il n'y a rien de « sentimental » à cela. J'établissais un constat.

Amanda gloussa - la plus douce des musiques aux oreilles de Sarek.

— Pures rationalisations, mon cher. Qui s'ajoutent à tes taquineries. Encore

heureux que notre fils ne soit pas là pour t'entendre. Il serait choqué.

Sarek serra les mâchoires. Amanda le remarqua.

— Aurais-tu des nouvelles ? Tu n'as pas...

Il hocha la tête. Elle s'emporta.

— Tu as osé !

— Avant de quitter le système de Freelan, j'ai envoyé un message à Spock.

— J'avais ta parole ! Tu savais que j'y étais opposée ! Je...

Elle s'arrêta, trop courroucée pour continuer. Le menton pointé, elle plongea un regard soudain glacial dans celui de son mari et reprit la parole en vulcain, dans un antique dialecte.

— Ton acte était illogique, mon époux.

Elle se détourna et fixa la Gardienne.

Sarek fut décontenancé par l'accusation - une véritable insulte en des temps reculés.

— Amanda... (Il attendit deux minutes six secondes qu'elle daigne tourner la tête.) Spock devait être prévenu. S'il t'arrivait malheur sans que je l'aie averti, il ne m'adresserait plus la parole. Et je ne pourrais pas lui en vouloir.

Amanda soupira. Sa colère s'était muée en résignation.

— Tu as sans doute raison, souffla-t-elle.

— Amanda, je regrette d'être allé contre ta volonté, mais la logique et mon devoir de père l'exigeaient.

— Notre fils en a tant supporté ces dernières années ! Il a perdu son vaisseau, Valeris l'a trahi, mon Dieu, il a même perdu la vie ! À peine se remet-il de ces épreuves qu'il devrait en affronter d'autres !

— Voudrais-tu qu'il ne revoie jamais sa mère vivante ?

Après un long silence, elle répondit :

— Non. Tu as bien fait, je le reconnais. C'était logique. Mais je désirais que Spock...

Sa voix se fêla.

— Quoi ? demanda Sarek.

— Je ne veux pas qu'il me revoie ainsi. S'il gardait le souvenir de jours meilleurs, ce serait préférable...

— Une attitude illogique, Amanda. Et puérile. La vanité humaine m'est aussi étrangère qu'elle doit l'être pour notre fils.

— Je sais. Je vis ici depuis des dizaines d'années et je n'ai toujours pas compris comment les Vulcains pouvaient être aussi arrogants, eux qui ignorent la vanité.

— Tu as beaucoup appris sur mon peuple, concéda Sarek. Peut-être qu'aucun autre humain ne nous comprendra mieux que toi.

Il mêla ses doigts aux siens. De l'autre main, il redessina l'ovale de son visage.

Une caresse qui fit écarquiller les yeux à Amanda. Elle baissa les paupières pour mieux apprécier l'instant.

Puis ils revinrent au présent. Sarek lui lâcha la main.

— Nous devrions rentrer, ma femme. Je sens ta fatigue. Il te faut du repos.

Amanda hocha la tête mais ne bougea pas.

— Encore cinq minutes... Qui sait quand... Rien que cinq minutes, Sarek ?

— Très bien... À condition que tu mettes ton masque respiratoire, Amanda.

Avec un soupir, la malade obéit.

Ensemble, ils regardèrent la Gardienne.

CHAPITRE III

Spock se rematérialisa dans une véritable fournaise. Nevasa était presque au zénith.

Le responsable de la téléportation avait choisi les coordonnées du jardin de la villa des parents de Spock. Sa dernière visite remontait à cinq ans. Machinalement, il nota qu'Amanda avait agrandi le secteur des cactus, incluant des plants des déserts d'Andor, de Tellar et de Rigel VI. Comparées aux verts et aux rouges des plantes terriennes et vulcaines, leurs couleurs vert limon, améthyste et turquoise étaient saisissantes.

Spock remonta l'allée, enveloppé par la chaleur.

Vulcain.

Il avait passé plus de la moitié de sa vie sur des vaisseaux. Pourtant, dès qu'il remettait le pied sur sa planète natale, il était chez lui.

La villa était une structure basse en pierre rouge avec des panneaux solaires insérés dans une toiture plate. Le concept était d'une simplicité austère. De l'extérieur, la villa paraissait petite et rustique. Les collines et les sentiers alentours étaient aussi familiers à Spock que les coursives de son vaisseau.

À l'instant où le visiteur atteignait la haie kala qui entourait le jardin, une porte s'ouvrit ; Sarek apparut.

L'officier scientifique fit un salut vulcain.

— Bonjour, père. Vous allez bien ?

— Bonjour, mon fils. Oui. Il est bon de te revoir.

Spock trouva Sarek fatigué, les cheveux grisonnants et la mine creusée. Il avait maigri.

— Comment va mère ?

— Elle dort. Le système de surveillance signalera son réveil. La guérisseuse a mis l'accent sur le besoin de repos. Entrons.

— Nevasa est... ardent aujourd'hui. On oublie vite sa chaleur, quand on reste absent longtemps.

Ils s'installèrent dans la salle de séjour. Spock savoura du thé relen, tout en observant du coin de l'œil son père, qui arpentait la pièce.

Finalement, il se campa devant son fils.

— Ta mère...

— Elle... agonise ?

Le cœur de Spock se serra.

— Oui. La guérisseuse lui donne peu de chance, en dépit du traitement. À son

âge, la maladie de Reyerson ne pardonne pas.

Spock hocha la tête.

En attendant le réveil d'Amanda, le père et le fils partagèrent un repas frugal.

Un événement qui ne s'était plus produit depuis des années.

Ils parlèrent des Klingons, de la conférence de Khitomer, de la situation politique de la Fédération et d'une foule d'autres sujets diplomatiques.

Spock se leva et examina la sculpture aquatique, dans un coin de la pièce.

Chaque fois qu'il revenait à la maison, son aspect et son débit étaient différents.

Amanda la modifiait périodiquement. Cette fois, l'œuvre d'art avait encore changé...

Avec des lignes plus prononcées, plus anguleuses.

Plutôt que d'avoir les couleurs de la pierre, l'eau était d'une pureté cristalline.

— C'est différent, père.

— Oui. Je l'ai programmé. Ta mère n'avait plus l'énergie nécessaire, et elle s'était lassée de l'ancienne version.

Spock hocha la tête.

— Je vois. Ce concept est plus... logique.

Il s'arrêta, cherchant ses mots. Il ne voulait pas blesser Sarek.

— Mais pas aussi plaisant à l'œil, acheva son père. J'ai mémorisé les anciens programmes. Dès qu'Amanda ira mieux, j'en réactiverai un... Quelque chose me préoccupe depuis longtemps, mon fils. J'ai besoin de ton avis.

Curiosité aussitôt en éveil, Spock tendit l'oreille.

— Un problème ?

Autant qu'il le sût, Sarek n'avait jamais demandé conseil à qui que ce soit.

— Des événements récents m'ont convaincu qu'une grave menace pèse sur la Fédération. Que sais-tu de la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre ?

Alors que Spock ouvrait la bouche, le moniteur installé dans un coin de la salle bipa. L'ambassadeur se leva.

— Amanda est réveillée.

Spock suivit son père jusqu'à la chambre. Il s'était cru préparé au pire. Mais l'extrême pâleur de sa mère et son visage émacié le choquèrent.

Il prit une de ses mains entre les siennes.

— Spock..., chuchota-t-elle, ouvrant les yeux. (Un sourire radieux la transfigura.) Oh, Spock, comme il est bon de te revoir...

L'officier resta une heure à son chevet, parlant à voix basse. Quand Amanda baissa les paupières, il lui serra les mains et sortit.

Sarek était retourné dans la salle de séjour.

Spock s'effondra quasiment dans un fauteuil.

— Je ne voulais pas le croire...

— Je sais. J'ai eu la même réaction, admit l'ambassadeur.

Le père et le fils échangèrent un long regard.

Une torche-laser au poing, S'Kara se redressa.

Le soleil orange de Kadura, Rana (Delta Eridani) luttait pour percer la couche de nuages.

S'Kara tourna le visage vers le ciel, cherchant d'instinct la caresse du soleil sur sa peau verte. Ses cheveux courts et frisés, striés de l'or de la vieillesse, ondulèrent sous les bouffées d'air glaciales.

Les champs étaient brun rouille. S'Kara regarda son village, Melkai. Les mansardes exhibaient leurs coloris, bleu, jaune, vert et mauve sous des toitures noires hérissées de cellules solaires.

L'Orionne fit la grimace. Malgré sa migraine, recroquevillée sous la moissonneuse-batteuse, elle tentait depuis des heures de réparer le programmeur. La machine devait être retapée à temps pour les semailles. Encore quelques semaines, et le printemps serait là.

S'Kara orienta sa lampe-torche avec un grommellement.

Du coin de l'œil, elle surprit une ombre immense.

On aurait dit celle d'un vaisseau spatial...

La gorge serrée, elle se dégagea. Ses yeux s'écarquillèrent.

Un vaisseau atterrissait à moins d'un tem d'elle. Des Klingons !

Petite Mère, protège nos enfants ! Des Klingons !

Le cœur battant à tout rompre, le souffle court, S'Kara réprima une envie folle de plonger sous la moissonneuse-batteuse. Un abri illusoire.

La tête pleine d'histoires affreuses de meurtres et d'atrocités, S'Kara courut vers le village. Elle devait donner l'alarme !

Un cri monta derrière elle. Elle courut. Zigzaguant, comme une possédée, elle évita de peu le rayon d'un fusier.

Elle ravalait ses sanglots, suffoquant presque.

Le couinement de l'arme s'éleva de nouveau.

S'Kara se retrouva face contre terre, réduite à l'impuissance. Combien de temps resterait-elle ainsi ? Paralysée de la tête aux pieds sans pouvoir ; bouger d'un sendisat ?

Des pas approchèrent. Une voix beugla un ordre en klingon ; un autre rayon frappa S'Kara, la libérant. Elle se convulsa. Des mains l'agrippèrent et la relevèrent.

Cinq Klingons, armés jusqu'aux dents.

L'un d'eux saisit la prisonnière par son bleu de travail, s'apprêtant à le déchirer sur toute la longueur.

Un autre aboya un nouvel ordre. Le soudard s'inclina de mauvaise grâce.

— Parles-tu le standard, femme ? demanda celui qui était intervenu.

Il portait une ceinture de métal ouvragé.

— Oui...

— Bien. Tu traduiras nos paroles. En échange, on ne te fera pas de mal.

Un cri strident déchira l'air. D'autres suivirent.

Ils venaient du village.

— Nous sommes sous la protection de la Fédération, dit S'Kara. Quand on saura ce que vous avez fait, une guerre éclatera, et votre gouvernement ne...

Le chef partit d'un rire sauvage.

— On n'a pas de gouvernement, femme. Je suis le commandeur Keraz. Appelle-

moi « mon seigneur ». Compris ?

Elle hocha la tête. Un Klingon la gifla.

— Oui... mon seigneur.

Un autre Oiseau de Proie obscurcit le ciel.

— Allons au village, dit Keraz à la prisonnière. Et rassemblons les gens. Tu leur diras ceci : nous sommes désormais vos maîtres. Tant qu'on nous obéira, tout se passera bien. Résistez, et vous le paierez de votre vie. Ou pire. Est-ce clair ?

S'Kara aurait voulu lui cracher à la face. Elle serra les dents. Le Klingon la regarda comme si elle était un insecte.

— Oui... mon seigneur.

Un cri retentit, coupé par le bruit d'un disrupteur. La gorge nouée, S'Kara se crispa.

Sur un signe de leur chef, les Klingons s'éloignèrent.

Je survivrai, songea S'Kara. Quand tout sera fini, je serai libre. Et toi, Klingon, tu auras tes yeux pour pleurer. Par la Déesse Mère, je le jure...

Dans le village, elle se força à mémoriser toutes les horreurs qu'elle découvrit. Elle en ferait le compte rendu aux autorités.

La Fédération n'abandonnait pas ses colons. On viendrait à leur rescousse.

Mais quand ?

Resterait-il quelqu'un à sauver ?

— Quelle est cette menace, père ? demanda Spock.

Sarek et lui déambulaient dans le jardin, tandis que Soran restait près du moniteur.

— La mention de la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre m'a intrigué...

Nevasa déclinait à l'horizon. Dans une heure, le soleil se coucherait. Sarek admira la beauté dépouillée du jardin. Puis il parla des Freeliens, résumant ses découvertes sur leur véritable nature.

— Depuis un an, j'accumule les faits. J'aimerais que tu les passes en revue ce soir.

— De la part de tout autre interlocuteur, je penserais à de la paranoïa et n'y accorderais pas d'attention. Que vous ayez eu sous les yeux la confirmation de vos soupçons suffit à me convaincre, mais... Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ?

— C'est une longue histoire, soupira Sarek. Je n'imaginais pas la raconter un jour à quelqu'un.

Spock leva un sourcil.

— D'évidence, vous avez accès à des informations que la Fédération n'a pas. Comment les avez-vous eues ? Les Freeliens sont très secrets... Personne ne les a encore vus démasqués.

Sarek secoua la tête.

— Faux ! J'en ai eu l'occasion. Mais n'étant pas sûr de ce que j'avais cru surprendre ce jour-là, j'ai gardé le silence plus de soixante-dix ans. À présent que le puzzle est complété, je dois informer les autorités.

— Soixante-dix ans ? répéta Spock, déconcerté.

Sarek s'assit sur un banc face à T'Rukh, arrangeant avec méthode les plis de sa tunique.

— Tout a commencé quand j'étais attaché diplomatique sur Terre... Sept ans avant que je rencontre ta mère. J'étais alors lié à la reldai T'Rea.

L'ambassadeur employait un terme archaïque. Au temps de la théocratie, il signifiait autant « dirigeante religieuse » et « princesse » que « prêtresse ».

— Depuis l'enfance, je n'avais plus croisé T'Rea. C'était une étrangère pour moi.

Plongé dans ses souvenirs, Sarek revit sa promesse... son regard noir passionné, son arrogante beauté, ses traits sévères... Et la chevelure d'obsidienne cascadant sur ses hanches.

Aussi soyeuse que sa robe de mariée diaphane.

— Étant le dernier arrivé sur Terre, nombre de corvées m'étaient dévolues.

L'une d'elles était d'assurer la liaison diplomatique avec Freelan. J'avais alors cinquante-neuf ans. Mon Premier Temps restait à venir. La plupart des mâles en font l'expérience à la trentaine ou à la quarantaine. Ce retard de ma maturité sexuelle était plutôt hors normes... (Il haussa les épaules.) Vivre loin de notre planète pouvait l'expliquer. Après tout, j'avais passé quinze ans entre Tellar, la Terre et plusieurs autres mondes. Quoi d'étonnant que mon cycle en soit perturbé ? Comme tu le sais trop bien, Spock, beaucoup de facteurs peuvent affecter le déclenchement et la fréquence de nos Temps.

Spock hocha la tête.

— Ce jour-là, il pleuvait sur San Francisco quand l'ambassadeur m'a appelé dans son bureau, continua Sarek. Une telle abondance d'eau me fascinait, moi qui découvrais la Terre et ses climats...

« J'étais le correspondant de Freelan depuis trois ans. La Fédération venait à peine d'entrer en contact avec ce monde. Je fus le premier à m'y rendre.

— Combien de voyages avez-vous fait ?

— En trois ans, sept. Naturellement, je n'étais pas autorisé à fouler le sol de la planète. Je restais dans la station orbitale pour conduire les débats.

— Aviez-vous rencontré personnellement un Freélien ?

— Non. À l'époque, nul ne pouvait s'en targuer. Il fallut attendre des décennies avant que les Freéliens se rendent sur d'autres planètes. Les contacts s'établissaient par radio. Malgré cela, j'ai appris au fil des ans à respecter mon interlocuteur, nommé Darov. Après les négociations, lui et moi avions l'habitude de jouer aux échecs. Un adversaire stimulant. Il m'est arrivé de perdre...

Spock leva un sourcil.

— Impressionnant...

La dernière fois qu'il avait joué avec son père, Sarek avait gagné quatre fois sur cinq.

— Tout en jouant, nous devisions... de beaucoup de choses, continua l'ambassadeur. Darov prenait garde de ne pas trop en dire. Néanmoins, au fil des ans, j'ai surpris beaucoup de choses. Par exemple, Darov avait mon âge, et il avait déjà une famille, avec un fils et deux filles.

— Avez-vous eu un aperçu sur la société et la culture freeliennes ?

— Malgré la méfiance de Darov et son amour du mystère, oui. Ses tendances le poussaient à la modération politique. Il était en faveur de contacts approfondis avec d'autres mondes... Alors que la position officielle de son gouvernement était inverse. On ne désirait pas en haut lieu que des étrangers compromettent les valeurs de Freelan.

— Darov voulait changer les choses ?

— J'en ai eu l'impression, dit Sarek. Même s'il n'a jamais rien dit de tel.

— Fascinant. J'ignorais que les Freeliens avaient des partis politiques, ou que tous n'approuvaient pas la ligne isolationniste de leur gouvernement.

— Tu ignores encore, beaucoup de choses, mon fils. Ce jour-là, à San Francisco, l'ambassadeur Selden m'a chargé de me rendre sur Freelan afin de négocier des traités concernant un minerai découvert sur une des lunes du système. Le minerai, du crysium, était un des éléments vitaux d'une nouvelle machine à diagnostics développée par les guérisseurs de l'Académie des Sciences de Vulcain.

Sarek esquissa une moue ironique.

— À l'époque, je commençais à éprouver de légers tiraillements... Je ne dormais plus, je n'avais plus d'appétit... J'ai pensé demander à l'ambassadeur d'envoyer un autre attaché à ma place. Mais je me suis dit que c'était dû au surmenage, rien de plus. Je me reposerais durant le voyage...

Les souvenirs affluaient dans la mémoire de Sarek, éclipsant insensiblement le présent. Le jardin d'Amanda disparut... remplacé par la minuscule cabine d'un attaché diplomatique, à bord du Zephyr...

... Une peau au grain velouté, une chevelure aile-de-corbeau, un esprit qui effleure le sien, brisant toute résistance...

Sarek se tendit tout entier vers T'Rea. Elle avait pour unique vêtement une tunique diaphane qui dissimulait peu ses charmes...

Enflammé par un désir aussi brûlant que les sables de Gol, il se consumait corps et âme pour elle, vivant une passion volcanique digne de T'Rukh.

Sarek arracha le voile, toucha la chair frémissante qui s'offrait à lui et...

... se réveilla en sursaut sur sa couchette, à bord du Zephyr.

Un rêve...

Il tremblait, surexcité et fébrile. Il lui fallut plusieurs minutes avant de redevenir maître de lui-même.

Voilà donc à quoi je dois m'attendre... Le pon farr... Alors que je suis à des années-lumière de Vulcain et de T'Rea...

À travers leur lien mental, il savait qu'elle éprouvait les mêmes tourments que lui. Passerait-il le reste de son existence avec elle ? Qu'importait, face à la violence du désir ?

Le besoin de s'accoupler était une véritable torture physique. Combien de temps lui restait-il avant qu'il sombre dans la folie du plak tow ?

Sarek recourut aux techniques vulcaines de bio-contrôle pour retrouver la froideur de la logique.

Puis il se leva, moins tourmenté. Il lui restait... une semaine...

Vulcain était à cinq jours de voyage. Devait-il prier le capitaine d'y retourner sans délai, au lieu de s'arrimer à la station de Freelan ?

L'idée qu'un humain le voie réduit à cette extrémité le fit frémir. Et pourtant... Un jour suffirait-il pour parvenir à un accord avec Darov ? Après tout, l'essentiel des négociations s'était déroulé via les communiqués subspatiaux.

Ensuite, il se cloîtrerait dans sa cabine et attendrait son retour sur Vulcain.

T'Rea... Il l'avait rencontrée quelquefois, mais pas au cours des vingt dernières années. Elle avait été admise à Gol. Ses dons mentaux forçaient l'admiration. On parlait d'elle avec respect. À en croire les rumeurs, elle postulerait bientôt au rang de Grand Maître.

À moins qu'elle le soit devenue ? Quel effet cela ferait-il d'être le mari d'un Grand Maître de Gol, dont les talents télépathiques dépassaient de loin les siens, au demeurant modestes ? Serait-ce comme d'épouser un adepte du kolihnar ayant réussi à se purger de toute émotion ?

Quelqu'un capable de vivre au nom de la Logique Pure ?

À cette idée, quelque chose se rebella en Sarek. Comment espérer partager de la chaleur et de la douceur avec une telle femme ?

Après tout, songea-t-il, son travail l'appelait souvent loin de Vulcain. S'il en était ainsi, T'Rea et lui se verraient quelques jours par an. Ce serait l'unique solution logique. Seul le pon farr les rapprocherait.

Et la progéniture ?

Un Grand Maître de Gol n'aurait pas de temps à perdre à élever des gamins. Si enfant il y avait, il s'en occuperait. Avec son travail et ses voyages incessants, ce ne serait pas facile. Mais possible. Et l'enfant aurait beaucoup à gagner dans l'aventure puisqu'il découvrirait les diverses cultures de l'univers.

L'intercom bipa. On informa le Vulcain que le vaisseau serait à destination dans une demi-heure.

Sarek passa quinze minutes à méditer, testant son bio-contrôle et ses barrières mentales. Suffiraient-elles le temps qu'il accomplisse son devoir ? Dès que les négociations seraient achevées, il retournerait à bord du Zephir et ordonnerait au capitaine de se rendre sur Vulcain à la vitesse maximale.

Cloîtré dans sa cabine, il lutterait pied à pied contre la folie qui le menaçait déjà.

Quelques instants plus tard, en apparence aussi calme et composé que d'ordinaire, Sarek traversa le sas et entra dans la station orbitale.

Par bonheur, elle était quasiment vide.

Il se rendit directement devant sa console et établit le contact avec Darov. Il s'était habitué au personnage emmitoufflé de vêtements fluides aussi incolores que des ailes de Taka. La voix mécanique résonna aux oreilles du Vulcain.

— Salut à vous, Sarek ! Je ne vous attendais pas avant cet après-midi.

— Mon navire a brûlé les étapes. Vous allez bien ?

— Tout à fait, merci. Et vous ? Me ferez-vous le plaisir de jouer aux échecs

après nos négociations ?

— Je dois décliner cet honneur, Darov, et je le regrette. Je suis... las. Il me tarde de regagner ma planète.

Darov se pencha un peu, comme pour dévisager son interlocuteur.

— C'est dommage. Nos parties me manqueront... Avec mon emploi du temps, c'est un des rares plaisirs que je puisse encore me permettre... Si vous n'êtes pas bien, allons droit au but afin que vous puissiez vous reposer. Si nous commençons ?

— Certainement.

Sarek chargea les données concernant le crysium...

Des heures plus tard, alors que la conclusion approchait, Darov tourna soudain la tête.

— Pardonnez-moi, Sarek. On m'appelle sur un canal prioritaire. Voudriez-vous patienter un moment ?

— Je vous en prie.

L'image du Freélien s'évanouit. Sarek fit le point de la séance. Pas mal... Il avait protégé avec succès les intérêts de Vulcain sur des points essentiels, tout en offrant à Darov quelques concessions de nature à le satisfaire.

Brutale, la douleur le saisit, lui arrachant un cri.

T'Rea ! Elle appelait son promis, cherchant à l'envelopper de son désir...

Attends... Je viens vers toi...

— Sarek ? Sarek ! Êtes-vous... ?

La voix de Darov lui parvint, de très loin. Titubant, le Vulcain rouvrit les yeux. Il agrippait sa console comme une bouée de sauvetage.

— Je... ça va... Un peu de repos suffira..., hoqueta Sarek après un moment.

— Jusqu'à présent, j'ignorais que les Vulcains pouvaient mentir. (Le Freélien remplissait presque l'écran, tant il s'était rapproché pour mieux scruter son interlocuteur.) Notre station est équipée d'un centre médical automatisé. Peut-être devriez-vous...

Une douleur fulgurante transperça Sarek, oblitérant tout. Il fut plongé dans d'infinies ténèbres. Loin d'être fraîches, elles le brûlaient...

Des mains sur ses épaules, une voix dans ses oreilles, l'appelant par son nom.

T'Rea ?

Il tendit les bras pour serrer un corps aussi chaud que le sien, pas froid comme celui des humains.

C'était bien T'Rea !

Sarek ouvrit les yeux sans rien voir d'autre qu'une silhouette sombre. Quelqu'un d'aussi fort que lui le prit dans ses bras.

— T'Rea...

Une voix mâle répondit :

— Non, elle n'est pas là. Je vais vous aider.

Pas T'Rea ? Un mâle ? Un rival ?

On le défiait ! T'Rea avait choisi le kal-if-fee... Comment osait-elle ?

Furieux, Sarek se débattit et frappa. On le lâcha. Il s'écrasa sur le sol de la

station.

La station orbitale ? N'était-il pas sur Vulcain ?

Son rival voulut le maîtriser. Sarek cria, cherchant d'instinct la gorge du mâle.

Ses doigts rencontrèrent du tissu. Avec un feulement, Sarek le déchira...

Mais n'était-il pas sur la station de Freelan ?

N'était-ce pas Darov qui tentait de le sauver ? Voyons, ce ne pouvait pas être un rival !

Pourtant... Un visage surprenant dansa sous les yeux du Vulcain.

Un visage presque semblable au sien !

Il avait raison ! Un Vulcain cherchait à lui arracher T'Rea ! Il devait le tuer, le tuer... le tuer...

Malgré l'absence de déformation mécanique, il reconnut la voix qui résonnait à ses oreilles. Darov criait son nom... Était-ce le véritable Darov ? Des arcades sourcilières saillantes, des yeux noirs, de hautes pommettes aussi ciselées que les siennes, des cheveux noirs et des oreilles...

— Je regrette, mon ami...

Sarek se pétrifia.

Frappé au menton, il s'évanouit.

— Que s'est-il passé alors ? demanda une autre voix, ramenant Sarek au présent.

Le soleil se couchait. T'Rukhemai disparaissait derrière T'Rukh.

Spock fixait son père.

— D'évidence, vous avez survécu. Si vous étiez en proie au plak tow, comment est-ce possible ?

— Quand j'ai repris conscience, j'étais seul dans le centre médical de la station. Les machines avaient diagnostiqué mon état, m'administrant les sédatifs et les hormones qui me permettraient de fonctionner tant bien que mal. T'Rea avait contacté le consulat sur Terre et découvert où j'étais. Elle avait érigé des boucliers mentaux pour que je ne capte plus ses... désirs...

« Sous l'influence des drogues, j'ai regagné mon vaisseau, qui atteignit Vulcain dans les cinq jours. Moins d'une heure après que le Zephir fut entré en orbite, T'Rea et moi étions mari et femme.

— Sybok fut conçu alors ?

Sarek leva un sourcil surpris. Il ne ressemblait guère à son fils de poser des questions si personnelles... Mais peut-être ne lui en avait-il jamais laissé l'occasion avant.

— Oui, répondit l'ambassadeur. T'Rea m'a caché sa naissance. Des années plus tard, quand elle mourut, j'appris l'existence de notre fils. Deux ans après notre mariage, elle devint Grand Maître de Gol et demanda le divorce. Selon les anciennes lois, c'était légal. Les hauts maîtres doivent couper tous les liens qui les rattachent au monde extérieur afin de mieux embrasser le kolinahr et de pouvoir l'enseigner.

— Avez-vous regretté ce divorce ? s'enquit Spock.

Deux questions personnelles !

— Non. J'étais absorbé par mon travail, je franchissais les échelons... De plus, sans cela, je n'aurais pas été libre d'épouser Amanda... Ma relation avec elle est tellement plus... satisfaisante... que ce que j'ai pu vivre avec T'Rea durant notre brève rencontre. Elle était... une kolinahru typique.

— Que s'est-il vraiment passé ce jour-là avec Darov ? Le pon farr peut... fausser... notre sens du réel.

— J'ai disqualifié ce que j'avais vu, jugeant qu'il s'agissait d'une hallucination induite par le plak tow. J'avais dû errer dans la station et croiser mon reflet dans un miroir... avant d'entrer par hasard dans le centre médical, ce qui m'avait sauvé la vie.

— En la circonstance, ça semblait une déduction logique, admit Spock. À présent, vous savez que ce n'est pas vrai.

— Oui. Quand l'Entreprise a vu les Romuliens à visage découvert pour la première fois, il y a vingt-sept ans, j'ai commencé à douter.

Spock esquissa un sourire.

— Notre écran a affiché l'image du commandeur ennemi... Ce Romulien vous ressemblait, père. J'ai été surpris.

— Darov et lui étaient peut-être du même clan. En tout cas, cela m'a mis la puce à l'oreille. Il y a deux ans, les Romuliens ont de nouveau menacé la Fédération. J'ai commencé ma propre enquête sur Freelan. Et j'ai appris certaines choses.

— Par exemple ?

— Je pense que les Romuliens sont derrière la soudaine popularité de la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre.

— Comment les Freeliens pourraient-ils être mêlés à ça ? La Ligue est contre tous les extraterrestres. Les Romuliens ne font pas exception.

Sarek se leva et fit les cent pas.

— Réfléchis, Spock ! Chaque fois que la Ligue a vu ses adhésions augmenter, il y avait au moins un Frealien présent à une conférence diplomatique, commerciale ou scientifique dans la même ville.

Spock haussa un sourcil.

— Chaque fois ?

Son père acquiesça.

— Quel est votre postulat ? Une sorte de coercition de masse ? Des drogues ? De l'hypnotisme ?

Spock avait du mal à cacher son scepticisme.

Sarek s'arrêta et le regarda.

— Influence mentale.

Il résuma sa rencontre avec Induna et révéla ce qu'il avait surpris par hasard dans son esprit.

— Les Romuliens n'ont pas de capacités télépathiques, protesta Spock. Un Frealien n'a pas pu influencer le président de la Ligue.

— Je sais que les Romuliens n'ont pas nos pouvoirs. Je ne suggère pas qu'ils manipulent en personne les membres de la Ligue. Depuis trois ans, les Freeliens emploient des secrétaires et des assistants vulcains en nombre croissant. L'as-tu

remarqué ?

Spock réfléchit.

— Je participe depuis peu aux conférences diplomatiques... Vous avez raison. Chaque fois que j'ai rencontré un émissaire freélien, il était accompagné d'un secrétaire ou d'un assistant vulcain. À commencer par la conférence de Khitomer.

— Oui. Soran était plutôt..., obnubilé... par l'assistante freélienne qu'il y avait rencontrée.

— Père, employer des Vulcains n'a rien d'extraordinaire.

— Exact. La première phase de leur éducation achevée, beaucoup de jeunes Vulcains trouvent du travail sur d'autres mondes afin de voyager. Cependant... aucun de ces secrétaires ou assistants vulcains n'est né sur notre planète...

— Vraiment ? Fascinant... Aucun ?

Sarek secoua la tête.

— J'ai enquêté sur les jeunes Vulcains sillonnant la galaxie depuis cinq ans... Aucun n'est employé par les Freéliens.

— Pourtant j'ai bien vu le délégué freélien en compagnie de Savan. Je m'en souviens très bien.

— Moi aussi. Mais elle n'est pas née sur notre planète.

— Alors d'où viennent ces jeunes Vulcains qui influencent les dirigeants de la LPHT à leur insu ?

— De Freelan, répondit Sarek. Spock, depuis des décennies, les Romuliens abordent systématiquement les vaisseaux qui transportent des passagers vulcains. Pour chaque secteur, j'ai étudié les rapports et les listes de passagers. Il y a une corrélation de quatre-vingt-six virgule sept pour cent entre la disparition d'un navire et la présence de Vulcains à bord.

« À mon avis, ces prisonniers ont été emmenés sur Freelan et on les a forcés à se reproduire. Leurs enfants ont grandi sous l'influence des Romuliens ; il est naturel qu'ils soient leurs instruments. Ils ont appris à utiliser leurs dons télépathiques d'une façon qui auraient fait horreur à leurs parents.

Spock comprit rapidement où menait la logique paternelle.

— Des ambassadeurs, des marchands et des savants freéliens se rendent régulièrement sur Terre ou sur les colonies terriennes en compagnie de collaborateurs vulcains. Formés aux disciplines mentales mais ignorant tout de nos interdits, ces jeunes gens utilisent leurs dons en se mêlant à la population. Ils influencent les humains, exacerbant leur xénophobie latente afin qu'ils aillent grossir les rangs de la Ligue.

— Précisément, dit Sarek. Au début, je doutais que la télépathie vulcaine puisse être utilisée à ces fins. Cependant, de récents événements m'en ont convaincu.

Aussi indigné que son père, Spock hocha la tête.

— Sybok... Je l'ai vu influencer des esprits à une distance considérable. Ses pouvoirs étaient... inhabituels. Quant à la capacité de manipuler les volontés, je l'ai également.

Ce fut au tour de l'ambassadeur de lever un sourcil.

— Vraiment ? Je l'ignorais.

— Je m'en suis servi à plusieurs reprises, avoua Spock. Mais pas au point d'imposer un changement radical ou durable dans l'esprit du sujet. J'ai agi ainsi sur Eminiar VII et sur Omega IV. Et je ne suis qu'à demi-vulcain... L'existence d'enfants vulcains formés aux manipulations psychiques sans contraintes éthiques est donc fort plausible. Et... troublante.

« Avez-vous jamais parlé à Darov du jour où il vous a sauvé ? Vous étiez amis...

— J'aurais pu le faire, admit l'ambassadeur. Mais je n'ai jamais revu Darov. J'ignore ce qu'il est devenu. Il a dû être exécuté pour m'avoir secouru. Taryn l'a remplacé. J'ai l'impression qu'il est beaucoup plus jeune... Sans certitude naturellement. C'est un individu très différent. Plus froid et doté d'un intellect redoutable. Nous n'avons jamais parlé politique, mais je suis certain que Taryn, au contraire de Darov, n'a rien d'un modéré. Il me fait l'effet d'un... patriote. Voire d'un fanatique.

Spock leva un sourcil.

— Si c'est un commandeur de la flotte, ça n'a rien de surprenant. Beaucoup d'officiers supérieurs, chez les Romuliens, prônent la guerre à outrance contre la Fédération.

Spock se leva à son tour, et marcha près de son père.

— Pourquoi ? Pourquoi cette base freélienne, ces Vulcains capturés, la LPHT... ? Il a fallu des dizaines d'années pour qu'un plan pareil se mette en branle. Qu'espèrent y gagner les Romuliens ?

Sarek répondit par une autre question.

— Quels sont les buts de la Ligue ?

— Tels que je les comprends, éliminer de la Terre tous les non terriens. À commencer par les Vulcains.

— Pas uniquement de la Terre, dit Sarek. De la Fédération ! J'ai aussi enquêté sur la Ligue. L'organisation est opposée à la présence de Vulcain au sein de la Fédération.

— Voilà qui ne me surprend pas. Si les Romuliens réussissent à séparer la Terre de Vulcain, obtenant une sécession ou une expulsion, la Terre aura perdu son meilleur allié.

— Absolument. Une Fédération sans Vulcain serait considérablement affaiblie. Où en sont les choses avec les Klingons ?

— Quand j'ai quitté l'Entreprise, nous orbitons autour d'une planète dont la colonie venait d'être dévastée par un raid klingon. Azetbur nous a assurés qu'il s'agissait de renégats. Je la crois volontiers, mais d'autres ne l'entendront pas de cette oreille. Entre la Fédération et les Klingons, il ne manque plus qu'une étincelle pour que le baril de poudre saute. Pour reprendre les termes de James Kirk.

— Une analogie frappante et correcte, commenta Sarek. L'instabilité qui menace la Fédération pourrait provoquer cette étincelle. Le gouvernement d'Azetbur lutte pour se maintenir en place. Elle a le soutien du peuple, mais nombre de clans importants n'acceptent pas une femme comme chancelier. Des officiers de haut rang

ont préféré faire défection, et commettre des actes de piraterie. Autant d'exactions qui alimentent la xénophobie de la LPHT.

— Il est aussi possible que les Freeliens utilisent leurs Vulcains pour manipuler des chefs klingons, poussant ainsi l'Empire vers un conflit généralisé contre la Fédération... Un adage humain bien connu dit : diviser pour régner.

— En effet, soupira Sarek, s'asseyant de nouveau. Mon fils... c'est un... soulagement... de pouvoir enfin parler de tout ça, après avoir gardé le silence si longtemps. Avant toi, j'ai informé deux personnes de mes théories : Soran, récemment, et ta mère. Il est difficile de déterminer à qui se fier. Tout individu occupant un poste-clé peut être sous influence freelienne.

Spock hocha la tête.

— Une situation susceptible d'engendrer la paranoïa...

— L'an dernier, quand j'ai commencé à soupçonner les Freeliens d'utiliser leur télépathie, j'ai conseillé à tout le personnel vulcain du Corps Diplomatique de renforcer ses boucliers mentaux. Des mois durant, je me suis rendu presque quotidiennement à Gol afin de m'entraîner avec des maîtres.

— Durant mon séjour à Gol, j'ai appris des techniques similaires, assura Spock. Mes boucliers sont au-dessus de la moyenne.

— Bien. Tout indique que le plan des Romuliens est sur le point de porter ses fruits. Les mois, voire les semaines, nous sont comptés si nous voulons les arrêter.

— Que recommandez-vous ?

— D'abord, réunir des preuves sur la véritable identité des Freeliens et sur leurs buts. Tes compétences en informatique égalent les miens. Mettons nos talents en commun. Le mieux serait de télécharger les banques de données de Freelan.

— Ce serait une preuve irréfutable, approuva Spock. À présenter aussitôt devant le Conseil de Sécurité de la Fédération.

— Je suis d'accord.

— Nous avons un peu de temps... La LPHT n'est pas encore sur le point d'expulser Vulcain de la Fédération.

— N'en sois pas si certain, mon fils. Des élections auront lieu dans deux mois ; la Ligue finance de nombreux candidats... Certains ont des... affiliations occultes... et briguent les plus hauts postes des gouvernements terriens.

Sarek se massa le front. Ses cent vingt-huit ans lui avaient rarement autant pesé.

— Il y a autre chose à considérer, Spock : si la LPHT continue sur sa lancée, Vulcain ne tiendra pas à rester membre de la Fédération. Nous réagissons mal aux insultes. Tu le sais.

Spock hocha la tête.

— Parlons-en à James Kirk. Demandons son aide afin de faire éclater la vérité au grand jour, devant le président de la Fédération.

— Entendu, dit Sarek.

Au cœur de la nuit, la température baissait rapidement. La lune baignait le jardin d'un éclat irréel...

- Il est tard, fit Spock. Nous devrions rentrer.
- Oui. Ta mère va bientôt se réveiller.
- Ainsi, vous êtes le neveu de Jim Kirk ! s'exclama le commandeur Gordon

Douzarbres.

Peter serra la main de l'homme. L'Indien du Lakota, de haute taille, était l'assistant de l'amiral Idota, un des amis de Kirk. Peter avait voulu laisser un message sur le bureau de l'amiral. Il avait eu la bonne surprise de rencontrer son assistant.

- Repos, mon garçon, dit le commandeur, l'invitant à s'asseoir.

Il versa du café fumant dans une tasse de porcelaine, qu'il tendit au cadet.

Peter but une première gorgée. Un café corsé, d'origine jamaïquaine, sans doute.

— Vous avez de la chance de me trouver à cette heure-ci, continua le commandeur. D'habitude, j'ai des horaires de banquier !

Le jeune Kirk eut un sourire reconnaissant.

- Je suis ravi que vous puissiez me recevoir. Pourquoi êtes-vous resté si tard ?

— J'attends un communiqué de la Zone Neutre. Quand on m'a dit que le neveu de Jim Kirk avait un problème...

Pour une fois, Peter se félicita d'avoir d'aussi augustes liens de parenté.

- Merci, monsieur. Croyez que je suis sensible à l'honneur que vous me faites.

Il tira sur son uniforme de cadet, heureux d'avoir pris le temps de se changer et de se rafraîchir. Il hésita. Par où commencer ?

Par le commencement, décida-t-il.

Il raconta son rendez-vous manqué avec Sarek, la manifestation qui avait tourné à l'émeute et comment il s'était retrouvé dans les quartiers généraux de la Ligue.

Douzarbres l'écouta.

Peter sortit trois disquettes.

— Prétendre être membre de la Ligue était sans doute idiot, monsieur, mais malgré les risques, l'occasion semblait trop belle. Je pense que ça a payé. Ces disquettes contiennent les fichiers complets de la Ligue, son agenda, et les informations piratées dans le consulat vulcain. Ça devrait suffire à discréditer l'organisation une fois pour toutes. Ces gens deviennent vraiment dangereux, d'autant qu'ils ne se soucient plus des lois. Leur violation des archives vulcaines suffit à le prouver.

Douzarbres prit les disquettes et les retourna entre ses mains, presque avec révérence.

— Vous êtes un vrai Kirk, pas de doute, fiston ! Jim n'aurait pas agi différemment à votre place. Il doit être fier de vous.

Peter allait préciser que son oncle ignorait encore tout de l'histoire, quand une idée troublante lui fit avaler sa remarque. Malgré ses paroles rassurantes, le commandeur ne le prenait pas au sérieux.

— Je vous remercie de votre effort, Peter. La plupart des jeunes gens, à la veille des examens finaux, ne penseraient qu'à leur avenir. Vous avez le cœur et le

courage dont Starfleet a le plus besoin. Je n'oublierai pas vos efforts. Néanmoins... Starfleet surveille la LPHT depuis quelque temps. Plusieurs agents ont infiltré ses rangs. Je comprends votre inquiétude, mais cette organisation reste un groupuscule désorganisé. Sa popularité inattendue résulte du battage orchestré par les médias. Le jour de cette démonstration, au consulat, nous manquions simplement de personnel. La LPHT ne pose de problème à personne, Peter.

— Mais... ces disquettes...

— Ne vous en faites pas. Avant de les remettre à la Sécurité, j'y jeterai un coup d'œil par mesure de précaution. Les Vulcains seront avertis de l'intrusion informatique. En attendant, les plans de la Ligue ne sont pas près d'aboutir. Nous savons tous deux qu'il n'existe aucune conspiration vulcaine. (Il se leva.) Demain matin, vous avez votre examen final de navigation, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Le commandeur accompagna le jeune homme à la porte.

— Préparez-vous bien, mon garçon. Pour ma part, je l'ai réussi à l'arraché. Vous ne devez plus penser qu'à l'examen. Oubliez le reste. Vos informations recevront toute l'attention qu'elles méritent. Vous serez tenu au courant de la suite.

Les portes coulissèrent. Douzarbres tendit la main, à son interlocuteur.

— Merci, monsieur. Si vous prenez vraiment le temps d'y jeter un coup d'œil, je pense que vous serez surpris... et inquiet.

— Peter, la Sécurité de Starfleet a la situation bien en main. Encore merci.

Peter regarda les portes coulisser derrière lui. Puis il s'adossa au mur, découragé. Il n'était pas né de la dernière pluie. Il reconnaissait une fin de non-recevoir quand il en faisait les frais... Le commandeur était peut-être déjà en train de jeter les disquettes dans le premier recycleur venu.

Le cadet haussa les épaules.

En se pressant un peu, il pouvait encore réviser. Douzarbres avait raison sur un point : s'il voulait passer cet examen-là, il aurait besoin de toutes ses facultés et d'une concentration sans faille.

Le jeune homme bomba le torse.

Pour se concentrer, il se concentrerait !

Il lui restait une chose à faire.

Quelques minutes plus tard, Kirk entra d'un pas décidé dans le centre des communications, au cœur des quartiers généraux de la Sécurité de Starfleet.

— Puis-je vous aider, monsieur ? s'enquit l'opérateur de service.

— Oui. Je désire contacter un vaisseau.

— Lequel ?

— L'Entreprise. Je voudrais envoyer un message au capitaine James T. Kirk. L'opérateur releva les yeux, surpris.

— Ce vaisseau est en mission. Ça prendrait beaucoup de temps...

— En priorité absolue. Je suis le neveu du capitaine. Il s'agit d'une urgence familiale.

— Bien sûr, monsieur.

L'opérateur lui tendit un bloc-notes électronique et un stylet optique.

— Si vous voulez bien écrire ici votre message, il sera relayé par des canaux privés, avec un code prioritaire.

Stylet en main, Peter réfléchit, pesant ses termes avec soin.

Sur le seuil de la porte de la chambre parentale, Spock se composa une mine sereine. Les mains croisées dans le dos, il réprimait son envie de faire les cent pas.

Ce matin, l'Entreprise avait atteint les spatiodocks de Vulcain. À la requête de Spock, le docteur McCoy s'était téléporté au chevet d'Amanda.

Il l'auscultait.

L'ouïe fine de Spock capta un sifflement ; les portes s'ouvrirent.

McCoy reparut dans le couloir.

En silence, les deux officiers gagnèrent le bureau de Sarek. À leur vue, l'ambassadeur se leva. Tous trois passèrent au salon.

— Vous avez une belle maison, Sarek, dit McCoy.

Le Vulcain inclina la tête.

— Tout le mérite en revient à ma femme.

— La vue est également magnifique. Sur tous les mondes que j'ai visité, je n'avais rien contemplé de comparable à la Forge.

— C'est une configuration relativement unique, convint Sarek.

— Docteur..., s'impatienta Spock. Qu'indiquent vos examens ?

McCoy secoua la tête.

— Je suis navré, Spock. Les guérisseurs ont raison. Le mal est irréversible. Quand je parlerai à T'Mal, je lui recommanderai d'arrêter le traitement, j'en ai peur.

L'officier en second lança un rapide coup d'œil à son père.

— Pourquoi, docteur ?

— Parce qu'il exerce une pression considérable sur le corps déjà fragilisé d'Amanda. Durant mon examen, elle a eu une petite attaque. Et ce n'était pas la première.

— Une attaque ?

Spock fit mine de se lever.

— Encore heureux que j'étais là ! D'après mes relevés, elle en a eu deux autres cette semaine. Ce sont peut-être des attaques mineures, mais elles affaiblissent votre mère.

— Quel est votre diagnostic, docteur McCoy ? demanda Sarek.

— Je ne peux pas me prononcer. Ces choses-là diffèrent d'un individu à l'autre... Sarek le fixa.

— Sauf votre respect, docteur, vous n'avez pas affaire à des humains. Trêve de faux-fuyants, je vous prie.

McCoy inspira à fond.

— Ma confrère a été, disons, optimiste. À mon avis, c'est une question de jours. Jusqu'à cet instant, Spock avait espéré un miracle.

Il le réalisait.

Illogique, chuchota une petite voix en lui. L'espoir est une émotion humaine...

Soudain, il prit conscience de son horloge biologique interne. D'habitude, il n'y prêtait pas attention, à moins d'en avoir besoin. Soudain, ce fut aussi envahissant que le tic-tac d'une vieille montre terrienne.

Le temps...

Celui d'Amanda touchait à sa fin.

Sans un mot, Spock se leva et gagna sa chambre. Il revêtit des vêtements de désert et chaussa des bottes. Il obéissait à un instinct puissant : sortir fouler le sol rugueux de sa planète natale...

Gagnant les collines à grandes enjambées, Spock fut enveloppé par la touffeur ambiante.

Il s'en moqua.

Il n'entendait plus que le compte à rebours des secondes s'égrenant dans sa tête.

— Ambassadeur ?

La voix de Soran incita Sarek à relever la tête.

Assis près d'Amanda, il lui tenait la main, attendant son réveil. Sur les conseils de McCoy, deux jours plus tôt, il avait engagé l'assistant d'un guérisseur afin qu'il surveille sa femme. Quand Amanda était réveillée, Sarek et son fils se relayaient à son chevet.

Lisant de l'inquiétude dans les yeux de Soran, Sarek se leva et sortit.

— Qu'y a-t-il ?

— Ambassadeur, un appel prioritaire vient de nous parvenir. Le président Ra-ghoratrei souhaite vous parler. C'est urgent.

Sarek se rendit dans son bureau et activa l'écran. Un attaché le salua et bascula la liaison sur le canal du Deltan.

Ra-ghoratrei salua à son tour son interlocuteur.

— Ambassadeur Sarek. Soran m'a informé de la condition critique de votre épouse. Je regrette de devoir vous appeler à un moment pareil, mais je n'avais pas le choix.

— Que se passe-t-il, monsieur le président ?

— Une bande de Klingons s'est emparée d'une colonie orionne, sur la planète Kadura. Ces renégats ont pris des milliers de colons en otages. Le chef menace de les massacrer à moins que la Fédération consente à négocier avec eux. Ambassadeur... Beaucoup de vies vont se jouer dans les heures à venir. Pour cette mission, il nous faut notre meilleur négociateur. C'est-à-dire vous. L'entretien aura lieu sur Deneb IV.

Sarek se remémora ce qu'il savait du centre de conférence situé sur Deneb IV. C'était à trois jours de Vulcain. Une semaine aller-retour, sans parler des négociations proprement dites...

Deux semaines d'absence, voire trois...

Pas besoin de consulter T'Mal ou McCoy pour savoir qu'Amanda ne tiendrait plus aussi longtemps.

S'il quittait sa femme, il ne la reverrait jamais vivante.

Néanmoins, il n'avait pas le choix.

C'est mon devoir. Je ne puis risquer tant de vies. Les besoins du plus grand nombre...

— J'irai, monsieur le président.

Ra-ghoratrei soupira.

— Au nom de la Fédération, soyez remercié, ambassadeur. Avec vous, les otages auront toutes les chances de rester en vie et de regagner leur liberté.

— Il me faudra un rapport complet sur le commandeur klingon. Je partirai cet après-midi, si mon pilote est prêt. Veuillez me communiquer ces informations par canal subspatial.

— Je chargerai l'amiral Burton en personne d'y veiller, promit le président.

— Très bien. Sarek, terminé.

— Merci encore, ambassadeur. Terminé.

Se levant, Sarek donna ses instructions à Soran.

Puis il alla faire ses adieux à Amanda.

— Amanda...

La voix si familière perça les ténèbres, l'attirant de nouveau vers la lumière.

Une voix précise, autoritaire et grave.

Celle de son mari.

Amanda ouvrit les yeux.

Des doigts serrèrent les siens avec douceur et fermeté.

Sarek...

Elle riva les yeux sur le visage qu'elle chérissait depuis tant d'années.

— M'étais-je endormie longtemps ?

— Plusieurs heures. Je suis navré, mais je devais te voir... avant de partir.

Elle écarquilla les yeux.

— Partir ? Pourquoi ? Où vas-tu ?

— Il y a une crise sur la planète Kadura. Je viens de parler au président Ra-ghoratrei. Il m'a prié de négocier la libération d'une colonie envahie par des renégats klingons. Des milliers de vies sont en jeu. Je n'ai pas le choix, Amanda.

Le cœur de la mourante se serra.

— Combien... de temps... ça prendra ? Dois-tu vraiment... partir ?

— J'embarque dans moins d'une heure pour Deneb IV. Il est difficile d'avancer un chiffre. Dix jours au minimum. Si les négociations s'enlisent...

Il serra sa main.

— Je vois... Très bien, Sarek. Je comprends.

Le regard voilé par le chagrin, il ne la quittait pas des yeux. Il lui toucha les cheveux et les joues.

— Amanda, si je pouvais... je resterais près de toi. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête, luttant contre les larmes. Les traits de son époux se brouillèrent.

Non ! Je refuse de pleurer ! Je ne veux pas que les pleurs m'empêchent de te voir une dernière fois... Il n'est pas question que le chagrin gâche nos adieux...

— Tu me manqueras, mon époux. J'aurais tant voulu que tu restes...

- Je reviendrai au plus vite, Amanda. Dès que Kadura sera libéré...
- Trop tard, et nous le savons très bien tous les deux, songea Amanda.
- Encore quelques minutes, et Sarek serait parti.
- Souviens-toi toujours d'une chose.
- Laquelle, Amanda ?
- N'oublie jamais que je t'aime, mon époux. Jamais. Promets-moi.
- J'ai la mémoire typique de ma race. Je n'oublie rien, Amanda.
- Je sais. Mais l'esprit et le cœur sont deux choses différentes. Promets-moi.
- Tu as ma parole.

Je sais que tu m'aimes, songea la mourante. Inutile de t'embarrasser en le disant...

- Spock restera près de toi.
- Sa présence sera un grand réconfort.

Des yeux, elle parcourut les traits angulaires de son époux, puis toucha ses pommettes, son nez et ses lèvres.

— Sarek, prends-moi dans tes bras. Je veux encore les sentir autour de moi. Serre-moi contre toi.

Il l'enlaça et la souleva pour la tenir contre son cœur. Amanda posa la tête sur sa poitrine avec un long soupir.

Puis elle leva les yeux.

— Sarek, promets-moi une dernière chose.

Profondément ému, le Vulcain eut du mal à croiser son regard.

— Quoi, Amanda ?

— Lis mon journal... après. Emporte le premier cahier, mon époux. Et jure de tous les lire. S'il te plaît !

Sarek hocha la tête. Avec une douceur infinie, il l'aida à se rallonger. Il alla chercher un cahier rouge dans le bureau de sa femme et revint. Sur la tranche était inscrit le chiffre 1.

— Celui-là ? demanda-t-il.

— Oui. Lis-les tous.

— Entendu, Amanda.

Elle tendit deux doigts vers lui et sourit. Son cœur versait des larmes. Mais elle refusait de les lui laisser voir.

Qu'il se souvienne de moi souriante.

Sarek lui effleura les doigts. Puis il partit sans jeter un regard en arrière.

Spock vit réapparaître son père. À sa vue, Sarek écarquilla les yeux - avant de plisser le front de colère.

L'officier de l'Entreprise posa un doigt sur les lèvres et entraîna son père dans le hall.

Une fois la porte refermée, Spock se campa devant Sarek.

— Épier les conversations est un manque insigne de courtoisie, mon fils.

Soutenant le regard de l'ambassadeur, Spock répondit d'une voix glaciale :

— Soran m'a informé de l'appel du président, et de son objet. Sans oublier votre

départ imminent. Vous comptez vous rendre sur Deneb IV ?

— Oui. Je viens de faire mes adieux à ta mère.

— C'est bien ce que j'ai compris. Pourtant, j'ai du mal à le croire. Vous voulez vraiment abandonner Amanda ? Dans l'état où elle est ?

— Je le dois. Les besoins du plus grand nombre...

— Pour reprendre une expression humaine : « Foutaises que tout ça ! » coupa Spock. Vous ne pouvez pas la quitter ainsi.

— Je me souviens d'un temps où tu as choisi de rester à ton poste alors que toi seul pouvais me sauver la vie.

— C'est exact... Depuis, j'ai grandi. Contrairement à vous, hélas.

Sarek leva un sourcil.

— Spock, nous avons tous un devoir à accomplir. La situation sur Kadura est critique.

— La condition de ma mère aussi. Elle ne survivra pas jusqu'à votre retour et vous le savez. Votre abandon hâtera sa fin.

Visiblement, l'ambassadeur n'avait pas vu les choses sous cet angle.

Après un long silence, il répondit :

— Tu resteras près d'elle. Elle ne sera pas seule.

— Elle a besoin de toute sa famille, insista Spock. Vous êtes son époux. Votre loyauté devrait d'abord aller vers elle. Il y a d'autres diplomates vulcains, que je sache. Senkar a déjà traité avec succès des situations aussi graves. Qu'il négocie donc la libération de Kadura.

— Le président de la Fédération a requis que je dirige les négociations.

— Il ne peut pas vous l'ordonner. Refusez. En la circonstance, personne ne vous fera de reproches.

— Je n'ai plus le temps d'en débattre. Je dois partir.

— Vous voulez dire que vous souhaitez partir ! Vous n'avez pas le courage d'affronter la mort...

La colère fit briller le regard de Sarek.

— Je ne resterai pas pour entendre des accusations aussi illogiques, Spock. Je suggère que tu te reprennes grâce à la méditation. Souviens-toi, mon fils, que tu es un Vulcain.

— Si vous êtes un modèle, être Vulcain n'est vraiment pas enviable.

Sans un mot de plus, Spock s'éloigna.

Derrière lui, il entendit les pas de l'ambassadeur.

Quand il fut calmé, Spock entra dans la chambre de sa mère.

D'évidence, elle avait pleuré. À la vue de son fils, elle sourit, lui tendant la main.

— J'allais prendre mon déjeuner, Spock. Aimerais-tu m'accompagner ?

Il tira une chaise près du lit. Un plateau repas était installé sur le lit. Amanda fit de vaillants efforts pour ingurgiter quelques bouchées.

— Sais-tu de quoi j'ai rêvé ? C'était étrange... Après toutes ces années sur Vulcain, à être végétarienne...

— Oui, mère ?

— J'ai rêvé d'un hamburger, comme autrefois ! Il était délicieux, cuit à point, avec du fromage, de la laitue, des rondelles de tomates...

Elle secoua la tête, amusée.

— Si vous le désirez, mère, je contacterai mon vaisseau et demanderai au cuisinier d'en faire téléporter un.

— Oh, non. Manger de la viande après tout ce temps me rendrait malade. Et la réalité me décevra forcément. C'était si bon en rêve ! C'est drôle, non, après soixante ans ?

— En effet...

Spock sentait qu'elle babillait pour trouver le courage de dire ce qu'elle avait vraiment sur le cœur... Sarek devait déjà quitter l'orbite de la planète.

Amanda posa sa cuiller.

— Spock, à quoi ressemble la mort ?

Il la regarda longuement. En trois ans et demi, combien de fois s'était-il posé la même question ?

Il se racla la gorge.

— Je l'ignore. Puisque mon katra résidait dans l'esprit du docteur McCoy, je n'étais pas vraiment décédé, au sens où les humains comprennent ce terme.

— Oh..., chuchota-t-elle, déçue. Pardonne ma curiosité.

— En revanche, je me souviens de mon agonie. Je sais ce que c'est de mourir.

Amanda se redressa, repoussant son plateau. Ses yeux bleus ne quittaient pas son fils.

— Vraiment ? Parle-m'en si tu le peux, Spock.

— C'était... douloureux. J'avais été exposé à trop de radiations... Mon esprit étant affecté, contrôler mes réactions n'était plus possible. J'ai souffert, mais je savais que c'était une question de minutes, voire de secondes avant que la mort me délivre.

Les yeux d'Amanda se remplirent de larmes. Imaginer son fils agonisant sous des radiations ne pouvait que la perturber.

— Mère... C'est trop pénible pour vous...

— Non. Parler de la mort me soulage, Spock. Avec ton père, c'était impossible. Ça l'aurait trop... peiné. Mais si quelqu'un peut me comprendre, c'est toi.

— C'est vrai. (Il lui prit la main.) Quand mes fonctions physiques ont cessé, la douleur s'est arrêtée. Je savais que j'agonisais. Mais dès que mes souffrances ont disparu, j'ai réalisé, non sans surprise, que je n'avais pas peur. En un sens, c'était dans l'ordre naturel des choses. Pour la première fois de ma vie, j'ai connu une paix immense.

— La paix, chuchota Amanda. Pas de crainte ?

— La peur est une émotion humaine, rappela Spock. Non, mère, il n'y avait ni frayeur ni douleur. N'oubliez pas que j'avais établi un lien avec le docteur McCoy. Mon katra était sauf.

— Pas de frayeur, pas de douleur... Qu'y avait-il alors ?

— Un moment, j'ai eu la sensation d'être à deux doigts d'une connaissance

infime... Une sensation enivrante. Puis le néant m'a englouti. Quand j'ai repris mes esprits, T'Lar était penchée sur moi.

— As-tu eu l'impression qu'il y avait une vie après la mort ?

— Non. Cependant, mon katra ayant trouvé refuge chez McCoy, je ne peux rien affirmer.

— Crois-tu personnellement qu'il existe une vie... après ?

— Je ne sais pas. Je n'ai aucune donnée objective sur le sujet.

Amanda sourit.

— Voilà qui est parler en vrai Vulcain, Spock.

— Mère, vous me faites honneur..., plaisanta-t-il pour détendre l'atmosphère. Elle eut un petit rire.

— Ton père et toi... Quand vous faites ça, j'ai toujours envie de vous jeter quelque chose à la tête !

Elle voulut attraper un oreiller... L'effort la fit hoqueter.

À la mention de Sarek, Spock retrouva sa colère. Si léger que fut son changement d'expression, Amanda le perçut.

Elle tendit le bras vers son fils.

— Spock... Ne te courrouce pas ainsi. Étant ce qu'il est, Sarek n'a pas le choix. Les otages de Kadura n'auraient pas pu avoir de meilleur champion que ton père...

— Senkar est un diplomate chevronné qui a résolu des affaires de cette nature. Mon père aurait pu lui permettre de négocier à sa place.

— Tu es vraiment en colère... (Amanda ouvrit de grands yeux remplis de détresse.) Oh, Spock... Il y a si longtemps, j'ai supplié ton père d'essayer de te comprendre, au lieu de te juger. À présent, je te demande de lui rendre la pareille... Essaie de le comprendre ! Pardonne-lui... Comme je lui pardonne.

— Mère, je ne peux pas. Vous êtes sa femme. Sa place est à vos côtés.

Bouleversée, Amanda ferma les yeux.

— Spock, ne sois pas si intransigeant... Nous faisons tous des erreurs.

Alarmé, il la regarda lutter contre les larmes.

Il n'avait pas voulu la tourmenter...

Il referma ses doigts sur les siens.

— Très bien, mère. Je m'efforcerai d'être plus... compréhensif.

— Merci, Spock...

L'assistante du guérisseur apparut. Faisant signe au Vulcain de s'en aller, elle chuchota :

— Elle va se rendormir, capitaine Spock. Revenez plus tard.

Il hocha la tête et sortit.

Peter Kirk défit sa veste d'uniforme en entrant dans son appartement. La fatigue lui collait à la peau. Son col l'étranglait à demi.

Comment s'en était-il sorti à l'examen ? L'avenir le dirait. S'il était certain d'avoir la moyenne, il n'aurait pas le maximum et y perdrait sûrement des galons... Dire qu'il avait manqué le coche à cause de cette histoire de LPHT ! Il se sentait idiot.

Il lançait son uniforme dans le recycleur quand un bip lui annonça un appel.

Pourvu que ce ne soit pas Lisa !

Les yeux ronds, Peter découvrit... son oncle.

Le message datait du matin même ! Oncle Jim n'avait pas pu le recevoir si vite...

— Hello, Peter.

Kirk ne souriait pas.

— Oncle Jim ! Quelle surprise ! Je te croyais près de la Zone Neutre...

— Je suis ici, à San Francisco.

Il parlait d'une voix hachée, comme sous le coup de la colère, ou du stress. Il était en grand uniforme.

Mais où était-il ? Il remplissait presque tout l'écran, cachant le décor.

— Ah oui ? C'est super !

— Je suis chez moi, continua Kirk. J'ai besoin de te voir, Peter. Peux-tu venir ?

Le jeune homme retrouva son énergie. Si quelqu'un pouvait agir, c'était bien son oncle. James T. Kirk était l'homme de la situation. Et tant pis pour les sceptiques comme le commandeur Douzarbres.

— Je dois te voir, insista Jim. Peux-tu venir tout de suite ?

— Euh... Certainement.

Peter soupira. Il avait désespérément besoin de six heures de sommeil. Mais si son oncle voulait lui parler...

— J'arrive dans une demi-heure.

— Bien, dit Kirk.

La communication fut coupée.

Intrigué, Peter regarda l'écran noir. Quelque chose clochait dans cet appel.

Il se dit que ses démêlés avec la LPHT l'avaient rendu paranoïaque.

Après une douche sonique, il revêtit les premiers vêtements qui lui tombèrent sous la main : un pantalon et une tunique blanche. Se passant un peigne dans les cheveux, il constata que minuit approchait.

Une autre nuit de repos aux orties ! Et demain, il était censé travailler de nouveau avec Lisa.

Sans parler du Kobayashi Maru qui approchait à grands pas.

Je dois ralentir un peu, ou je vais m'écrouler, songea-t-il en quittant son appartement.

Celui d'oncle Jim était à dix minutes de là. En semaine, il y avait peu de monde dehors à une heure si tardive. Il faisait frais.

Dans l'allée, il capta un mouvement suspect du coin de l'œil. Un éclair argenté... Alerté, il ralentit le pas, scrutant la pénombre.

— Peter... ?

La voix haletante était familière.

— Lisa ? C'est toi ?

Elle vint à sa rencontre, l'air bouleversé.

— Qu'y a-t-il, Lisa ? Ça ne va pas ?

— Induna... Il a besoin d'aide, Peter ! Il faut que tu viennes avec moi !

— Écoute, je...

Du coin de l'œil, Peter capta un autre mouvement suspect. D'instinct, il se baissa, évitant un premier coup. Mais le suivant le cueillit à l'épaule. Retenant un cri, Lisa voulut s'enfuir.

— Va chercher de l'aide ! cria Peter.

Deux hommes approchèrent, aussi musclés l'un que l'autre. D'évidence, c'étaient des bagarreurs confirmés.

D'un coup de pied latéral, Peter toucha le plus petit à la poitrine. Mais l'homme était trop rapide, et l'attaque manquait de punch. Accoutumé à retenir ses coups durant l'entraînement, Peter ne réussit pas à désarmer son adversaire.

L'autre le frappa à la tempe. Le cadet l'agrippa par le col et transforma sa chute en roulade arrière. Il percuta l'estomac de son agresseur d'un coup de genou.

Se relevant, Peter vit le premier type foncer sur lui. Il voulut le frapper au cou mais l'homme était décidément trop vif.

Le cadet bondit et décocha un terrible coup de pied. Cette fois, il toucha l'homme courtaud à la tête.

Pivotant, Peter para une attaque du second attaquant, mais il reçut un coup à la cage thoracique. Suffoquant, il parvint pourtant à faucher les jambes de son adversaire.

Deux au tapis.

Les côtes endolories, Peter courut tant bien que mal vers l'entrée de l'allée.

Il aperçut le ciré argenté de Lisa.

— Cours, Lisa !

La jeune femme sortit de l'ombre pour lui barrer la route.

Peter réalisa que l'éclair argenté n'était pas jeté par son ciré, comme il l'avait cru, mais par l'arme qu'elle pointait sur lui.

Un fuseur.

Elle m'a piégé !

— Arrête, Peter, ordonna-t-elle d'un ton méconnaissable.

Dans pareille situation, le cadet était formé pour désarmer l'ennemi.

Frappe-la ! lui cria une voix dans sa tête.

Il hésita une seconde de trop.

Bon sang... que ferait oncle Jim ?

Il n'eut pas le temps d'y réfléchir. Lisa Tennant sourit, visa et tira.

Un éclair...

Peter glissa dans l'inconscience.

CHAPITRE IV

Dans sa suite privée du centre de conférences de Deneb IV, Sarek était assis devant son écran, face à la projection tridimensionnelle du chancelier Azetbur.

— Ambassadeur Sarek...

— Madame le chancelier... Vous connaissez la situation sur Kadura ?

— Oui. Je regrette ce qui s'est passé, ambassadeur.

— Je comprends, madame le chancelier. À mon arrivée, la nuit dernière, j'ai parlé du problème avec le président Ra-ghoratrei.

Les traits tirés, Azetbur accusait visiblement le coup. Un mois plus tôt, elle avait perdu son mari et son père.

— Toute cette affaire est navrante, dit-elle. Le commander Keraz... Je dois avouer ma surprise devant son comportement. Je le connaissais depuis des années. S'il peut être... têtu... sa loyauté restait indiscutable. Keraz... a servi l'Empire avec bravoure.

— Je vois... Ma première session avec lui commence dans quelques minutes. Puis-je vous demander la raison de votre appel, madame le chancelier ?

— Je veux l'extradition des renégats, ambassadeur. Que la Fédération prenne Keraz et ses hommes et me les livre, afin que je fasse un exemple... apte à dissuader tous ceux qui envisageraient encore de me trahir.

Azetbur était beaucoup de choses, mais « douce » ou « compatissante », certainement pas.

— Je regrette, madame le chancelier. Je n'ai pas l'autorisation du président. Ma priorité est la sécurité des citoyens de Kadura. Je dois décliner votre requête.

— Je vois.

Azetbur serra les mâchoires. Ra-ghoratrei avait prévenu Sarek des volontés de l'Empire.

— Vous proposez-vous de les laisser partir ?

— Si ce sont les termes de notre entente avec les pirates... Cela dit... Ce qui arrivera à Keraz après son départ ne me concernera plus.

— Nous l'attraperons, ambassadeur. Soyez-en certain. L'honneur de mon peuple en dépend. Il sera châtié comme il le mérite.

Sarek acquiesça.

Azetbur s'adoucit.

— Ambassadeur, pour la première fois, je comprends la force de votre peuple. Vous excellez à pousser les autres à décider selon votre volonté, en les persuadant que c'est aussi ce qu'ils veulent.

Sarek s'inclina.

— Vous êtes fort civile, madame le chancelier.

La communication coupée, le Vulcain se leva et regarda par la fenêtre.

Une forêt luxuriante s'étendait devant lui.

Deneb IV, également appelé Kidta, était très isolé. Un personnel minimum était affecté au centre de conférences. Sarek, Soran et l'ambassadeur délégué sur Orion, Stavel, étaient les uniques Vulcains présents. Quitte à traiter avec les Klingons, Sarek entendait s'assurer que ceux-ci n'étaient sous l'influence de personne. Autant qu'il sache, il n'y avait pas un Freélien dans le secteur.

Parfait.

D'un moment à l'autre, son attaché allait appeler Sarek pour commencer les négociations avec le commandant Keraz et avec ses capitaines. L'ambassadeur était prêt. Les émotions brutales, à fleur de peau, des Klingons étaient pires encore que celles des humains. La plupart des Vulcains en étaient affectés sans qu'il y ait besoin de contact physique.

Sarek s'étonnait de l'étrange requête des renégats. Pourquoi avoir sollicité des négociations pour dénouer la crise ? Ça ne ressemblait guère aux Klingons...

Parlementer au lieu de canarder tous azimuts ?

— Ambassadeur...

Sarek se tourna et vit Soran.

— Sommes-nous prêts ?

Le jeune Vulcain hocha la tête.

Sarek tira sur sa tunique. Il suivit Soran dans la salle de conférences. De taille moyenne, elle avait des murs aux couleurs neutres. Deux pouvaient devenir transparents pour offrir une vue plongeante sur la forêt.

L'amiral Smillie et son assistant entrèrent. À l'autre bout de la salle, quatre Klingons firent leur apparition, entraînant une Orionne avec eux.

Sarek fit un salut vulcain puis s'adressa au chef.

— Commandant Keraz, je présume ?

— Ambassadeur..., fit l'officier en hochant la tête.

Sa voix était moins rauque que la norme chez les Klingons. Il avait une peau mate fort sombre.

Tous prirent place.

Sarek observa l'Orionne. Elle semblait souffrir uniquement de fatigue et de stress.

Les présentations faites, elle parla à son tour.

— S'Kara. Je représente les colons de Kadura.

Keraz semblait nerveux, triturant sa ceinture comme s'il avait de la peine à se convaincre que ses interlocuteurs ne portaient pas d'armes. Sentant peser sur lui le regard de Sarek, il releva les yeux et lança :

— Nous désirons un accord honorable pour démêler la situation, ambassadeur. Mes vaisseaux n'ont pas endommagé la planète ni blessé ses habitants... (Les yeux de S'Kara lancèrent des éclairs de colère)... Franchement, occuper une colonie composée

de fermiers ne m'intéresse pas. (Il fit une grimace de dégoût.) Nous sommes des guerriers, pas des colons. Kadura n'est pas pour nous.

Keraz semblait sincèrement décidé à parlementer.

Sarek inclina la tête.

— Voilà qui est encourageant. Quelles sont vos conditions, commander ?

— Nous nous retirerons... si la somme est assez élevée. Starfleet nous laissera quitter Kadura sans nous attaquer.

N'était son contrôle vulcain, Sarek aurait mal réprimé sa surprise. Que Keraz propose d'emblée de vider les lieux était inattendu !

— Je suis certain qu'on pourra s'entendre.

Sarek repensa à sa conversation avec Azetbur. Si Keraz s'imaginait regagner la Zone Neutre sans être inquiété, il allait au-devant de cruelles désillusions.

Comment le commander était-il devenu un renégat ? La révolte devant la politique pacifique de son gouvernement ? La convoitise ? Un accès de folie temporaire ?

Ou... autre chose ?

Sarek fit appel à toute sa logique et à toute son expérience pour parvenir rapidement au meilleur accord possible.

Après tout, Amanda vivait encore.

Peut-être...

Peter Kirk aurait préféré ne pas se réveiller. L'évanouissement, dans certaines circonstances, était une bénédiction.

Dans une semi-inconscience, il tâchait d'oublier ses plaies et ses horions pour repenser au Kobayashi Maru. C'était mieux qu'ouvrir les yeux et affronter la réalité.

Aucune simulation, aussi convaincante fut-elle, ne pourrait valoir la galère dans laquelle il s'était fourré.

Peter Kirk, neveu du héros de la Fédération, James T. Kirk... Un fringant cadet de Starfleet, si audacieux et si malin qu'il s'était fait cueillir comme un bleu ! Et par des fanatiques incapables d'organiser une manifestation sans que ça dégénère en émeute !

Sans parler de ses sentiments confus pour une femme qu'il connaissait à peine.

Si seulement il n'avait pas cafouillé au moment le plus critique !

L'Entreprise en jeu, oncle Jim aurait-il hésité une seconde à mettre une femme hors d'état de nuire ? Jamais de la vie !

Conscient malgré lui, Peter ouvrit les yeux. Son mal de crâne l'empêchait de scruter son environnement. Le plafond était haut et d'une couleur bizarre.

Une couleur bizarre ? D'où lui venait cette idée ?

Son épaule et son bras droits lui faisaient aussi mal. Tout son côté droit était endolori.

Il tourna la tête et découvrit une paroi grise.

Où diable suis-je donc ?

Se mordillant les lèvres, Peter s'assit sur la couchette standard et enfouit la tête entre ses mains.

Et quelle est cette odeur ?

Soupirant, il examina la pièce. Quatre mètres sur trois à vue de nez. La couchette pliable en était le seul mobilier.

Quelques éléments, dans les parois, laissaient supposer l'existence d'installations cachées. Mais les murs étaient aveugles. Peter frémit. Souffrant de vertige et de nausée, les séquelles classiques d'un tir de fuseur, il avait les jambes flageolantes.

Il tendit l'oreille.

Un silence de mort régnait dans les lieux.

Au prix d'une concentration sans faille, il commença à percevoir un son. Une vibration ? Son sixième sens l'avertissait-il qu'il n'était plus dans le continuum espace-temps normal ?

Soudain, il sut.

Selon son instructeur en ingénierie, on pouvait sentir la vitesse de distorsion si on y prêtait garde.

Il était à bord d'un vaisseau, destination inconnue.

C'était effectivement une cabine.

Peter eut la gorge sèche. Luttant contre la panique, il se leva et explora sa prison.

Les panneaux constituant les parois, patinés par l'usure du temps et un usage intensif, étaient standard. Les dimensions de la cabine devaient être altérables à volonté.

Aucun système de surveillance n'était visible. Ce qui ne prouvait rien.

Méthodiquement, le cadet sonda les murs ; un petit distributeur d'eau fit son apparition.

Le fluide clair et pur le fascina. Mais il préféra s'abstenir. L'eau était sûrement droguée. Le moyen le plus logique de garder un prisonnier sous contrôle...

Peter découvrit un trou étrange dans le sol.

Une odeur peu agréable s'en dégageait.

Depuis quand ce conduit a-t-il été nettoyé pour la dernière fois ?

De l'eau et des toilettes ; pas de nourriture. Combien de temps tiendras-tu sans boire ?

Un bourdonnement interrompit ses pensées. Il pivota, adoptant d'instinct une position défensive.

C'était seulement le panneau coulissant d'une niche, pour lui présenter un plateau-repas.

Peter approcha.

Dans une coupe incolore flottaient des aliments d'aspect inconnu. Cependant, ils avaient bien l'aspect de nourriture transformée pour voyages intersidéraux : des tubes verts de deux centimètres de long et d'un demi de large.

Peter huma. Ça sentait le poisson. En fait, ça lui rappelait furieusement ce que grand-mère Winona donnait à son perroquet...

Sauf que ces trucs-là étaient sûrement bourrés de drogues aussi.

Il voyait ça d'ici : RÉDUIT LE STRESS. AUGMENTE LA COOPÉRATION.
Ces petits tubes devaient être la potion magique de la quiétude et de la coopération.

Il fronça les sourcils. Même ce fumet peu appétissant ne tarderait pas à le tenter. S'il pouvait vivre relativement longtemps sans manger, il aurait sans doute vite besoin de forces.

Il prit les tubes et les aligna pour former une suite de lettres et de mots.
Qui êtes-vous ?

Il poussa le plateau qui disparut dans le mur. Les restes seraient vraisemblablement pesés, afin de déterminer quelle quantité de drogue le prisonnier avait absorbé. Et quels problèmes il pourrait encore causer une fois le vaisseau à destination.

Où ?

Et combien de jours était-il resté inconscient ?

Peter retourna s'asseoir sur la couchette. Pourquoi la LPHT l'avait-elle enlevé et envoyé dans le cosmos ?

L'avait-on vendu au plus offrant ? Malgré les efforts soutenus de Starfleet, les trafiquants d'esclaves pullulaient dans la galaxie.

C'était la pire des possibilités.

L'odeur qu'il sentait était étrangère. Chaque espèce avait la sienne, plus ou moins plaisante.

Tout ce que Peter pouvait dire, c'était que ces relents ne lui rappelaient ni des Tellarites, ni des Orions, ni des Andoriens, ni des Hortas, ni des Vulcains...

Que la Ligue veuille se débarrasser de lui, le jeune homme le comprenait. Mais en ce cas, pourquoi ne pas le tuer ? Pourquoi le livrer à des extraterrestres ? Et se donner tant de peine ?

La Ligue n'était pas seule dans le coup... Quelqu'un avait payé Lisa Tennant et ses gorilles pour le piéger.

À quelles fins ?

Au nom des sept enfers tellarites, qui voudrait enlever un simple cadet ? Il n'avait pas accès aux données confidentielles, et question fortune... Oncle Jim gagnait bien sa vie, sans doute. Mais assez pour qu'on veuille monnayer son neveu ?

Hautement improbable.

Ça n'avait pas de sens.

Pas de rang, pas de fortune, pas d'ennemis...

Une petite minute ! Si lui n'avait que des amis, il connaissait quelqu'un qui menait une vie aventureuse, prenait des risques par dizaines, piétinait les orteils de tout le monde et collectionnait les inimitiés depuis des années...

James T. Kirk.

Quelqu'un voulait l'utiliser contre son oncle.

Peter devait devenir officier de Starfleet dans un mois. Croyait-on vraiment qu'il se laisserait manipuler sans rien tenter ?

La première responsabilité d'un prisonnier était de s'évader.

Dès que le vaisseau arriverait à destination, ce serait l'occasion ou jamais. Il faudrait assommer le premier garde qui se présenterait et prendre les commandes du navire. Peter était un bon pilote et un navigateur doué. Ce ne serait pas le plus dur.

À combien de ravisseurs aurait-il affaire ? Et de quelle espèce ? Si beaucoup étaient plus faibles que les humains, une multitude aussi était plus forte.

Pour la force brute, sans doute... Mais Peter étudiait l'auto-défense et les arts martiaux depuis son adolescence. En entrant à l'Académie, il était déjà à un bon niveau. Starfleet avait consolidé ses acquis. Il pouvait donner du fil à retordre à ses adversaires - à condition de garder la tête froide.

Pas question de s'entraîner en guettant son heure. Il devait être sous surveillance constante. Mieux valait garder profil bas. Il feindrait de dormir la plupart du temps et jouerait les souffreteux. Plus il donnerait le change, moins on se méfierait de lui au moment crucial. Il n'aurait pas de seconde chance. Affaibli par le manque d'eau et de nourriture, son seul avantage serait celui de la surprise.

Peter ferait le maximum de problèmes. Il n'avait aucune intention d'être coopératif.

Il était un Kirk, après tout. Les plus belles femmes de la galaxie ne l'y reprendraient pas !

Il sortirait de là ou mourrait.

Si j'échoue, songea-t-il en souriant, j'aurai au moins échappé au Kobayashi Maru.

À la table des pourparlers, Sarek écoutait le représentant orion se chamailler avec l'amiral Smillie. L'Orionne, S'Kara, regardait mornement son congénère, mais Sarek sentait sa révolte.

Il leva une main. Smillie et Buta s'arrêtèrent.

— Ces détails pourront être résolus ultérieurement. Pour l'instant, finalisons avec le commandeur Keraz l'accord concernant son retrait de Kadura. Comme vous savez, il a stipulé que...

Il résuma les différents points des négociations. En quelques jours à peine, les progrès étaient considérables. Mais les choses traînaient encore trop. Le vaisseau vulcain restait à quai, prêt à ramener Sarek chez lui, qui doutait pourtant de revoir sa femme vivante.

Las, il souligna les exigences de Keraz, s'attirant un signe approbateur de ce dernier. Smillie fit une offre en dilithium. Keraz baissa légèrement ses prétentions...

Cela dura deux autres heures ; Sarek continuait de proposer des compromis susceptibles de satisfaire les deux parties.

Enfin, on fit une pause. La salle se vida. Chacun alla se restaurer, se rafraîchir et passer des messages.

Sarek, Soran, Keraz et son bras droit, Wurrll, restèrent seuls.

L'ambassadeur aurait donné cher pour parler en tête à tête avec Keraz. Ces derniers jours, le comportement du commandeur détonnait, chez un renégat. Keraz était trop heureux de négocier, comme s'il regrettait ses actes et ne voulait rien tant que s'en laver les mains...

Plongé dans ses pensées, Sarek sortit à son tour, suivant Soran et Keraz.

Soudain, il capta un mouvement suspect derrière lui.

Un hurlement sauvage éclata : Wurril bondit sur le Vulcain.

Sarek tendit le bras au moment où une lame percutait son biceps gauche.

Malgré la douleur, il parvint à maîtriser son agresseur, heureux de sa force physique supérieure.

Le cuir et le métal épais de l'armure klingonne empêchaient de placer une prise vulcaine. Sarek changea de tactique et frappa Wurril sur l'arête du nez.

Le contact physique l'informa que le Klingon était un autre cas du type de celui d'Induna.

Tal-shaya ?

Devait-il tuer son adversaire ?

L'ambassadeur et le Klingon percutèrent la table, envoyant rouler les chaises.

Beuglant des obscénités en klingon, Keraz frappa son officier à la gorge. Wurril lâcha prise. On l'empoigna et on l'écarta de Sarek.

Soran le projeta contre le mur. Wurril s'effondra, inconscient.

— Ambassadeur, vous êtes blessé ! s'exclama Keraz, visiblement secoué.

Sarek serra son bras gauche de l'autre main, recourant à son bio-contrôle.

L'hémorragie endiguée, il maîtrisa la douleur.

— Ce n'est pas grave, dit-il. Où a-t-il eu cette dague ?

Chaque fois qu'ils passaient les portes, tous les négociants subissaient une fouille en règle.

Keraz se pencha sur son subordonné et prit la dague maculée de sang vert.

— De l'assemblage ! grommela-t-il. Voyez ? Ce sont des bouts de métal intégrés à nos uniformes et altérés afin de s'emboîter les uns aux autres pour former une arme... Il a dû monter cette dague sous la table, tandis que nous parlions.

— Sécurité, à la salle de conférences ! ordonna Sarek à voix haute.

L'amiral Smillie avait pris les devants : il surgit au même instant, flanqué de quatre gardes.

Un barrage de questions et de réponses suivit.

Smillie voulait placer Keraz aux arrêts, avec Wurril. Le Vulcain intervint :

— Le commandeur Keraz n'est pas responsable de cet incident. J'en suis certain.

(Il surprit un éclair de gratitude dans les yeux du Klingon.) Commandant, venez. Laissons la Sécurité opérer. J'aimerais vous dire un mot en privé.

Soran allait protester, ainsi que Smillie, mais tous deux durent s'incliner devant la détermination de l'ambassadeur.

Keraz et Sarek sortirent dans le couloir.

— Commandant... Je sais que vous n'êtes pour rien dans ce qui vient de se passer. En revanche, j'ai mon idée sur le responsable. Pourriez-vous répondre à quelques questions ?

— Quel genre ?

— Tout d'abord, après des jours de pourparlers, j'ignore encore ce que vous espériez gagner en occupant Kadura. Si vous me parliez de vos motivations ? (Devant l'expression butée de son interlocuteur, il ajouta :) Mieux je comprendrai ce que vous

recherchez, plus je serai efficace. Je comprends la position de la Fédération dans cette affaire. Mais je saisis beaucoup moins la vôtre.

Le commander hésita. Il traversa une cour et s'assit sur la margelle d'une fontaine. Saisissant l'intention du Klingon - éviter les mouchards électroniques -, Sarek s'assit près de lui.

— Ce que j'espère y gagner ? répéta Keraz à voix basse (cela fit ressortir la douceur atypique de son timbre de baryton). Ambassadeur, mes actes m'ont d'abord semblé clairs comme du cristal darlavien. Ce n'est plus le cas...

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne peux pas l'expliquer ! gronda Keraz. J'ai foulé aux pieds mon honneur de guerrier ; ma vie est sans doute finie, et j'entraînerai mes hommes dans une mort honteuse... Ne vous imaginez surtout pas, Vulcain, que j'ignore ce qui m'attend. Mon gouvernement me capturera tôt ou tard et je subirai le châtement réservé aux traîtres. Tout ce que j'espère encore sauver de ce fiasco, c'est l'honneur de mes fidèles compagnons.

— À vous entendre, vous regrettez vos actes depuis votre... sécession avec l'Empire, observa Sarek.

Jamais il n'avait entendu un Klingon parler ainsi.

— C'est exact. Je n'approuvais pas notre nouvelle politique vis-à-vis de la Fédération, et je n'en faisais pas mystère. Mais devenir un renégat ? Trahir mes chefs ?

De dégoût, il cracha par terre.

— Vous avez désobéi aux ordres.

— Je sais ! Ma loyauté envers l'Empire était sans faille... jusqu'à ce que je comprenne quel imbécile j'étais. Les richesses et la gloire n'attendaient que moi... Que mon gouvernement en ait ou non le courage, je pouvais déclarer la guerre à la Fédération !

« Tout paraissait clair... Deux jours après la conquête de Kadura, je me suis réveillé et j'ai mesuré la gravité de mes actes, comprenant sous quel jour mon gouvernement me voyait. Bientôt, la Fédération enverrait des vaisseaux... Et vous me demandez pourquoi, Vulcain ? Je n'ai pas de réponse.

— Moi, si. Je crois savoir ce qui s'est passé, commander. Récemment, j'ai rencontré deux individus dont la violence était le résultat d'influences... télépathiques.

Le premier est un homme ; le second n'est autre que votre bras droit : Wurrl.

— Wurrl ? Quelle mouche vous pique, Vulcain ? Serais-je manipulé, moi aussi ? Un télépathe m'aurait poussé à envahir Kadura ?

— Je ne pense pas que ces télépathes contrôlent vos actes, expliqua Sarek. Mais ils influencent leurs victimes. J'en suis certain, commander.

Le Klingon pâlit. Ne pas être son propre maître ne pouvait que susciter sa répugnance.

— Comment le savez-vous ? Pour Wurrl ?

— Je suis entré en contact physique avec lui.

— Pourriez-vous faire l'expérience avec moi ?

Sarek acquiesça. Le commandeur rassembla son courage.

— Allez-y.

Le Vulcain effleura son front osseux et en eut vite le cœur net. Keraz apprit la vérité avec lui.

Rejetant la tête en arrière, il jura en six langues différentes.

À bout de souffle, il se reprit, le regard furibond.

— Kamarag. C'est son œuvre ! Ce misérable démon a bafoué mon honneur. Je lui arracherai les tripes et les jetterai en pâture à mon targ !

— « Bafoué votre honneur » ?

— Il voulait me convaincre de trahir nos chefs. Depuis notre réunion clandestine, la plupart d'entre nous se sont livrés à des raids ignominieux sur des populations civiles sans défense. Comme moi...

— Quelle réunion ?

Keraz expliqua de quoi il retournait.

— Fascinant, murmura l'ambassadeur.

— Kamarag n'a pas d'honneur, Vulcain. Mais vous êtes différent. Courageux et honorable. Après l'attaque de Wurril, un couard n'aurait pas voulu rester seul avec moi.

— Vous avez l'honneur d'un guerrier digne de ce nom. Je savais que vous ne m'agresseriez pas.

Keraz lui lança un regard en coin.

— J'ai entendu dire que votre femme était... gravement malade. Faire votre devoir dans ces conditions prouve aussi que vous êtes un homme d'honneur, Vulcain. Je respecte cela.

— Est-ce pour ça que vous avez accepté de parler franchement ?

— Oui. Votre conduite est admirable. Tant pis si vous êtes vulcain et pas klingon

!

Sarek inclina la tête.

— Peut-être pourrions-nous rapidement conclure ces pourparlers.

— Espérons.

Avec un hochement de tête abrupt, Keraz se leva et partit.

Spock était seul dans la cour du centre médical - un oasis de tranquillité où les patients retrouvaient leurs amis et leurs familles. Les murs étaient jaune pâle, le sol en dalles ocres. Des bancs formaient un cercle autour d'une sculpture aquatique.

Spock la regardait sans la voir.

Il cherchait à vider son esprit. Mais tels des rôdeurs dans la nuit, les pensées qu'il chassait par la porte revenaient continuellement par la fenêtre...

L'état d'Amanda avait empiré. La nuit passée, elle avait eu une attaque massive. T'Mal avait ordonné son transfert à l'hôpital.

Entendant des bruits de pas, le Vulcain releva les yeux. Léonard McCoy entra dans le solarium.

Devant son expression, Spock se leva.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il d'une voix morne.

Le docteur secoua la tête.

— Pas bien du tout. Elle vit toujours... mais plus pour longtemps, Spock. Ses fonctions vitales... déclinent.

McCoy s'assit. Il avait les traits tirés par la fatigue et le chagrin.

— Nous avons réussi à la stabiliser, mais son corps est trop usé. Les attaques répétées ont entraîné des déséquilibres métaboliques et des lésions cérébrales, malgré tout ce que les guérisseurs et moi avons pu entreprendre. Ses reins ne fonctionnent plus... Son cœur est à bout. Ce n'est plus qu'une question de temps, Spock.

— Combien... ?

— Des jours... sinon des heures.

Le Vulcain fit les cent pas, ses bottes martelant les dalles. De ses yeux bleus pleins de compassion, McCoy suivait ses mouvements.

— Spock, si je peux faire quelque chose... Si vous avez besoin de vous confier, je suis là. Jim devrait se téléporter d'une minute à l'autre.

— J'ai un message à envoyer, annonça l'officier à brûle-pourpoint. Attendez-moi ; ce ne sera pas long.

Quelques instants plus tard, installé devant la console la plus proche, il contacta Soran.

— Je voudrais parler à Sarek. C'est urgent.

L'attaché diplomatique fronça légèrement les sourcils.

— Ce sera difficile. L'ambassadeur est en réunion. Puis-je prendre un message ?

— Non. C'est un communiqué privé. Ayez la bonté d'aller le chercher immédiatement.

Soran hésita, puis céda.

— Veuillez patienter, capitaine Spock.

Après quelques minutes, Sarek apparut sur l'écran.

— Bonjour, mon fils. Tu désirais me parler ?

— Oui. Mère a eu une autre attaque. Le docteur McCoy lui donne très peu de temps à vivre.

— Il m'est impossible de tout quitter à ce stade.

— Vous disiez que les négociations étaient en bonne voie. L'ambassadeur Stavel ne peut-il prendre votre suite ?

— Ce n'est pas une option envisageable. Je dois gérer cela personnellement. Il y a davantage en jeu que je ne croyais.

Spock prit une grande inspiration.

— Je vous prie de réfléchir. Ma présence ne suffit pas à la reconforter. Elle vous appelle.

Sarek ferma les yeux. Cette fois, il ne chercha plus à cacher son chagrin.

— Spock... Je ne peux pas. Adieu. Je dois retourner à la table des négociations.

Dans un état second, Spock se leva et regagna le solarium. Il y trouva McCoy et Jim Kirk.

Le docteur consulta son tricordeur.

— Elle dort, Spock. Dès qu'elle se réveillera, les moniteurs m'avertiront.

Asseyez-vous un instant. Vous semblez en avoir besoin.

— Comment va Amanda ? s'enquit Jim.

McCoy résuma la situation.

— Sarek revient-il ? demanda Kirk à Spock.

— Non. Les négociations ont la préséance.

Kirk écarquilla les yeux. D'évidence, il venait de toucher un point sensible.

McCoy secoua la tête.

— Il fallait que ce commandeur klingon fasse des siennes à ce moment précis ! Ça n'aurait pas pu plus mal tomber ! Ce pirate n'imaginait quand même pas s'en tirer comme ça ?

— Quand on connaît la « justice » klingonne, on peut s'étonner qu'un commandeur puisse être amené à trahir l'Empire, même pour tout l'or au monde, commenta Kirk.

— Être amené à trahir..., répéta Spock après un silence. Curieux que vous employiez cette tournure, Jim.

La curiosité de Kirk fut aussitôt éveillée.

— Comment ça, Spock ?

Le Vulcain hésita.

— J'avais espéré en parler en présence de Sarek, mais comment savoir quand il reviendra ?

— Que se passe-t-il ? insista Kirk, après un regard intrigué à McCoy.

Spock prit son tricordeur au docteur et l'installa bien en vue.

— Dès son réveil, je m'arrêterai, avertit-il. Sarek m'a tout raconté il y a quelques jours...

Il résuma les découvertes de son père sur Freelan et la LPHT.

Kirk et McCoy échangèrent un nouveau regard.

— Si c'était un autre que vous, Spock, commenta le docteur, je dirais qu'il lui manque une case... Des Romuliens en pleine Fédération ? On jurerait un cas de paranoïa galopante !

— Si ce n'était pas un Vulcain qui parle, Bones, je me rangerais à votre avis, renchérit Kirk. Mais Sarek est tout à fait sain d'esprit. Et s'il a raison, alors une grave menace pèse sur la Fédération.

McCoy désigna le tricordeur : Amanda se réveillait.

Le trio entra dans la chambre de la patiente. Spock s'assit à son chevet.

De temps en temps, Amanda demandait :

— Sarek ?

Elle attendait. Le silence lui répondait.

— Je suis là, mère, assurait Spock.

Ça ne changeait rien. Elle n'entendait plus son fils.

Après une demi-heure, le Vulcain se leva et fit signe à ses amis de sortir avec lui dans le couloir.

— Je reste près d'elle, annonça-t-il. J'apprécie votre présence et votre soutien, mais je sais que vos devoirs vous réclament à bord du vaisseau.

McCoy hocha la tête. Il comprenait le besoin d'intimité du Vulcain.

Kirk se racla la gorge.

— Si vous voulez de la compagnie, Spock...

— Merci, mais en ce moment, je préférerais rester seul avec elle.

— Je comprends. Si vous changez d'avis...

Spock plongea la main dans la poche de sa tunique et exhiba son communicateur.

— Très bien, dit Kirk.

McCoy posa une main sur le bras du Vulcain.

— Ça peut durer longtemps, Spock. N'oubliez pas de manger, d'accord ?

Spock acquiesça.

— Souffre-t-elle ?

— Je ne crois pas. Spock, les victimes d'attaques cérébrales se focalisent sur une personne ou un événement. C'est normal. Vous n'y pouvez rien. Même si votre père était là, Amanda ne le reconnaîtrait pas.

— Je comprends, docteur.

Il n'y avait plus rien à dire. Kirk et McCoy hésitèrent, puis tournèrent les talons et s'en furent.

Sarek se rendait à une énième session. Un jour nouveau s'était levé sur Kidta, qui ne lui apportait aucune joie.

Contacter Spock ? S'enquérir de l'état d'Amanda ?

Sarek comprenait trop bien la colère de son fils. Spock aimait beaucoup sa mère.

Comme il l'avait déclaré un jour à T'Lar, quand la famille était en jeu, la logique devenait... incertaine.

Sarek se concentra, cherchant à retrouver l'empreinte psychique de sa femme, sa présence unique dans leur lien matrimonial.

Yeux clos, il capta un souffle ténu. Leur lien faiblissait inexorablement. Sarek comprit qu'il était trop tard.

Sa femme mourait.

Amanda !

Son cri mental résonna dans son crâne. La douleur le frappa comme un coup de poing au plexus solaire.

Réalisant qu'il avait un besoin urgent de solitude, Sarek entra dans une petite pièce annexe sans allumer la lumière.

Dans le noir, sans aucune distraction, il renouerait le contact mental avec Amanda.

Des télépathes plus forts que lui y étaient arrivés.

Il se devait d'essayer...

La main froide et menue de sa mère dans la sienne, Spock aurait voulu lui insuffler ses forces.

Tout l'après-midi, Amanda avait flotté dans une semi-inconscience.

Ses lèvres s'entrouvrirent. Un souffle à peine audible s'en échappa.

— Sarek...

Elle l'appelait depuis des heures. De sa vie, Spock n'avait jamais eu le cœur

pareillement serré.

— Je suis là, mère... C'est moi, Spock... Je suis près de vous...

Elle rouvrit les yeux, le regardant sans le voir. Puis elle lui retira sa main et tourna la tête sur l'oreiller.

— Mère ?

Elle revint vers son fils ; un instant, elle le reconnut. Mais très vite, son regard redevint terne et absent.

— Sarek ?

Spock soupira. Peu après, il lui fit boire un peu d'eau. Amanda se rendormit.

Une heure plus tard, elle tira nerveusement sur sa couverture. Spock lui prit la main, la calmant.

Le Vulcain sommeilla, fatigué par les émotions et sa longue veillée.

Une heure trente-deux minutes et neuf secondes plus tard, un appel le réveilla en sursaut.

— Sarek ?

Il y avait tant de désolation dans cette voix qu'il en eut la gorge nouée.

Les indicateurs des moniteurs étaient en chute libre... Amanda s'éteignait.

T'Mal apparut, auscultait sa patiente et secoua la tête.

— Sarek ?

— Mère, c'est moi, Spock. Je suis là.

— Sarek ?

C'est plus que je n'en puis supporter...

Spock se leva et fit les cent pas.

La possibilité que Sarek revienne à temps est quasi nulle. Mais sans lui, elle ne connaîtra pas de paix. Je dois l'aider à atteindre la sérénité. Comment ?

Une idée lui vint à l'esprit.

Amanda aurait-elle la force... ?

La tête enfouie entre les mains, Sarek était assis dans le noir. De tout son être, il aurait voulu rester près d'elle jusqu'à la fin, lui communiquer encore sa chaleur et son amour...

Il fit le vide dans son esprit.

Amanda, je suis là. Ma femme, je suis avec toi... Entends-moi.

Il répéta inlassablement son message, projetant ses pensées le long du lien devenu si frêle. Tout le reste fut éclipsé. Des souvenirs lui revinrent. Leur nuit de noces, la naissance de Spock, ses Temps avec Amanda, leur passion absolue...

Amanda revivait-elle tout cela avec lui ? Si elle était inconsciente, c'était peine perdue.

Amanda... Je suis avec toi. Tu as enrichi ma vie et tu as toute ma gratitude...

Amanda, sens ma présence.

Spock jeta un coup d'œil aux moniteurs. Ce qu'il découvrit lui fit traverser la pièce à grands pas.

Est-ce trop tard ?

Ses doigts se posèrent sur le visage maternel, à la recherche des points

sensibles.

Amanda n'était presque plus de ce monde. Il perçut en elle les dernières étincelles de la vie.

Désespéré, il tenta de s'unir à la mourante.

Il voulait offrir à sa mère ce qu'elle désirait le plus au monde : la présence de son époux. Spock lui présenterait une image si vivace de Sarek qu'elle le croirait soudain revenu près d'elle.

Luttant pour établir le contact, Spock perdit conscience du temps. Comme si la chambre d'hôpital avait quitté le continuum espace-temps normal.

Mais l'essence d'Amanda se déroba.

Spock lança toutes ses forces mentales dans la bataille.

Nos esprits ne font plus qu'un...

C'était inutile. Amanda tombait en chute libre dans les ténèbres. S'il la suivait, il y perdrait la vie.

Mère !

Amanda n'entendait plus rien.

La mourante avait conscience qu'un esprit tentait de la rappeler...

... Vers où ?

Où était-elle ? Où allait-elle ? Elle n'en avait aucune idée. Tout n'était qu'obscurité où explosaient des couleurs psychédéliques...

Marchait-elle ? Flottait-elle ?

Spock...

Elle reconnut la volonté mentale qui tentait désespérément de rappeler à lui une minuscule étincelle - tout ce qui restait d'Amanda Grayson.

Elle eut un élan d'amour pour son fils. Mais il lui fallait continuer. Elle n'avait plus le choix.

Elle devait partir en quête.

Une quête ?

Oui... Elle cherchait quelque chose... quelqu'un...

Sarek.

Son mari avait fait partie de son univers si longtemps...

Elle le retrouverait.

Plus rien ne devait la distraire. Revenir en arrière était hors de question.

Sarek ?

Amanda eut la sensation de prendre de la vitesse. Où allait-elle ainsi ?

Qu'importait ?

Tout ce qui la retenait à sa propre essence avait un nom : Sarek.

Ignorant la peur, elle sentit quelque chose venir à sa rencontre.

Une présence familière l'enveloppa.

Sarek !

Il était de nouveau avec elle ! Il l'entourait, l'étreignait, l'envahissait avec une fougue irrésistible.

Amanda retrouva le bonheur.

Pourtant, elle ne s'arrêta pas.

Sarek n'était pas sa destination. Il l'accompagnerait quelque temps, c'était tout.

À regret, Amanda dut s'éloigner de nouveau, trop rapidement pour lui.

Elle filait maintenant à une vitesse ahurissante.

Sans peur, ni douleur, ni lassitude.

La paix, le mouvement...

La paix... Le néant...

Son ultime étincelle d'individualité s'abandonna, se perdit et disparut...

— Sarek ?

Spock rouvrit les yeux. Amanda avait changé de voix ! Celle-ci semblait...
juvénile.

Ses lèvres craquelées esquissèrent un sourire radieux.

— Mon époux...

Elle poussa un dernier soupir. Et sa poitrine ne se souleva plus.

J'ai échoué, songea Spock, plongé dans la désolation.

Ses yeux volèrent vers les moniteurs. Il lut ce qu'il savait déjà.

Comment croire qu'Amanda n'était plus ?

Comment croire qu'elle n'ouvrirait plus les yeux, ne sourirait plus, ne parlerait
plus... ?

Jamais plus... Quels mots terribles.

Spock étouffa les émotions qui menaçaient de le submerger.

Il était un Vulcain !

Il croisa les mains d'Amanda Grayson sur sa poitrine, et lui ferma les yeux.

Puis il se leva.

D'une minute à l'autre, T'Mal allait réparaître.

Devait-il tirer la couverture sur la défunte ?

Il s'en abstint. Dans la mort, Amanda avait un visage serein où flottait l'ombre
d'un sourire.

Spock tourna les talons, hésita...

Rester ? Partir ?

Dans le couloir, des guérisseurs, des assistants et des patients allaient et
venaient...

Le monde continuait de tourner.

Inconcevable !

Spock ne réagissait pas logiquement.

Pour une fois, il s'en fichait.

T'Mal apparut. De petite taille, les cheveux grisonnants, elle portait une tunique
médicale bleu-vert et un pantalon.

Elle choisit le plus ancien et le plus formel des dialectes vulcains.

— Capitaine Spock, je compatis à votre peine.

Il hocha la tête.

— Guérisseuse T'Mal, je vous remercie d'avoir pris soin de ma mère.

— Retournez chez vous, capitaine. Reposez-vous. Nous la placerons en stase

jusqu'au retour de votre père. Il sera temps demain de penser aux dispositions funéraires.

Spock acquiesça.

— Merci, T'Mal. Je vous recontacterai.

Se détournant, il gagna la salle de téléportation.

Seul dans la petite pièce, sur Deneb IV, Sarek de Vulcain projetait encore ses pensées, cherchant à contacter sa femme.

Puis il la sentit mourir.

Sa présence mentale disparut brusquement. Sa chaleur envolée, le vide la remplaça.

Le chagrin submergea Sarek.

Amanda... Amanda...

Il restait seul au monde.

Rien ne tournait plus rond. Amanda, morte ? Les couleurs de l'univers s'effaçaient.

Plus que jamais, le Vulcain réalisa à quel point il puisait chez sa femme sa force, son calme légendaire et sa sagesse.

Et maintenant...

L'éternité.

Un concept insaisissable, même pour un esprit vulcain.

Sarek le rejeta.

Un jour, il retrouverait Amanda, par-delà la mort.

Mais... d'ici là ?

D'ici là, il ferait son devoir. Comme toujours. Il libérerait les otages de Kadura. Il mènerait à bien les négociations. Ensuite, il affronterait la menace freelienne.

L'ambassadeur rajusta sa tenue. Calme, distant, il rejoignit les autres à la table des négociations.

Spock se matérialisa dans la villa de montagne. Il aurait préféré se retirer dans sa propre maison, à ShiKahr. Mais là, il aurait dû contacter des gens, écouter leurs condoléances et leurs questions sur le service funéraire...

Ici, s'il le souhaitait, sa solitude serait complète.

Il erra dans la villa vide. Quelqu'un avait fait le lit de ses parents. L'assistant de la guérisseuse, sans doute.

Effleurant une des tapisseries d'Amanda, il l'imagina, penchée sur son métier à tisser...

Il sortit son communicateur.

— Spock à l'infirmerie de l'Entreprise.

— Infirmerie, ici McCoy.

— Docteur... Elle n'est plus.

— Spock, je suis désolé...

— Informez le capitaine de la... (il chercha un euphémisme humain) disparition... de ma mère. Je le recontacterai bientôt. Au retour de mon père, il y aura un service funéraire. Je vous tiendrai au courant.

— Je comprends, Spock. Voudriez-vous que Jim et moi vous rejoignons ?

— Non, docteur. Je préférerais rester seul.

— Je comprends, répéta McCoy. Spock... Je compatissais à votre peine.

Le haut vulcain de l'humain n'était guère convainquant, mais Spock apprécia le geste.

— Merci, docteur. Terminé.

Une impulsion le poussa à sortir. En pleine nuit, le jardin d'Amanda était serein. Spock s'assit face à la Gardienne et contempla la beauté de la création maternelle. Les sentiers, les arbres du désert gracieux, les buissons importés... Tout soulignait les formations rocheuses naturelles.

Amanda avait tout planté elle-même...

Enfant, Spock l'avait aidé, portant les cailloux multicolores que sa mère arrangeait de façon artistique.

Quelque chose en lui se brisa. Les bras croisés, plié en deux, il donna libre cours à son chagrin.

Une larme coula sur sa joue, s'écrasant sur le sol du jardin maternel.

CHAPITRE V

Cahier en main, Sarek s'assit au bureau de sa cabine. Les négociations achevées, Kadura libérée, il rentrait.

Il ouvrit le journal et reprit sa lecture, interrompue la veille. L'écriture d'Amanda, fluide et raffinée - toute l'élégance d'un professeur -, remplissait les pages, faisant revivre le passé. En suivant sa pensée, Sarek avait l'impression de l'entendre parler.

Le soir précédent, il avait lu sa version de leur première rencontre et de leur liaison, suivis par leur départ de la Terre.

L'ambassadeur s'apprêta à replonger dans des souvenirs doux amers.

16 septembre 2229

Dans une heure, nous entrerons dans l'orbite de Vulcain - ma nouvelle patrie. Dire qu'il a pu m'arriver tant de choses en si peu de temps !

Je suis seule dans ma cabine, même si, en vertu des lois terriennes, je suis désormais une femme mariée. Mon époux tient à honorer la tradition vulcaine ; il veut que nous patientions jusqu'à la cérémonie avant de consommer notre mariage. Durant les quatre mois qui ont suivi notre promenade au bord de mer, et notre premier baiser, Sarek m'a offert un aperçu sur son esprit et sur son cœur auquel je ne m'attendais pas. Non qu'il soit très... empressé. J'ai appris à déchiffrer ses moindres changements d'expression, les plus petites altérations d'inflexion... et à interpréter beaucoup plus ses silences que ses paroles.

Aujourd'hui, il y eut le Lien.

Comment décrire en termes humains ce que nul avant moi n'a expérimenté ? Physiquement, ce n'est rien d'extraordinaire.

Avec gravité, Sarek m'a invité dans sa cabine (pour la première fois depuis que nous avons quitté la Terre, il y a une semaine) et a rempli de liquide une coupe de pierre écarlate. Il m'a fait signe de m'asseoir... Le tout sans prononcer un mot...

Sarek regarda s'asseoir sa promesse, arrangeant avec soin sa longue robe turquoise.

Amanda avait adopté la tenue traditionnelle de Vulcain. Après les jupes courtes et les pantalons auxquels elle était accoutumée, elle aurait du travail pour s'habituer aux tenues de son nouveau monde !

Solennel, le diplomate lui tendit la coupe.

— Buvez, Amanda.

Elle trempa les lèvres dans la coupe et ouvrit de grands yeux.

— On dirait du feu liquide ! Mais ce n'est pas de l'alcool, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas de l'éthanol, non. Cette boisson a un effet relaxant, sans être toxique. Amanda, vous savez que dans mon monde, maris et femmes ne sont pas uniquement liés par le droit et la coutume.

— Oui. Ils partagent aussi un lien télépathique.

— Nous l'appelons ainsi, le « lien ». Aucun mariage ne serait complet sans lui. Ce soir, les miens seront témoins de la cérémonie qui fera de nous, selon vos termes, une « seule chair ». Ce soir, en vertu des lois et des coutumes de nos deux mondes, nous serons mariés. Mais d'abord... le lien. C'est une affaire privée, entre les promis. Elle se déroule pendant leur enfance ou juste avant la cérémonie.

Amanda hésita.

— Est-ce difficile ? Pouvons-nous le faire maintenant ?

— Pour des Vulcains, non, ce n'est pas difficile. Mais ça n'a jamais été tenté avec un être humain.

— Je ne suis pas télépathe. Vous le savez.

— Je sais. Je pense que ce n'est pas nécessaire. Notre lien différera des unions vulcaines typiques, mais, à sa façon, il sera aussi profond et durable, j'en suis convaincu. Me laisserez-vous le faire, ma promise ?

— Oui.

Amanda sentit son cœur s'emballer. Elle but une dernière gorgée et reposa la coupe.

Heureux de la voir si courageuse, Sarek lui sourit.

— Ça vous paraîtra bizarre, prévint-il. Mon esprit fusionnera avec le vôtre à un niveau très profond. Vous aurez l'impression d'être... envahie. Mais souvenez-vous d'une chose, Amanda : jamais je ne vous ferai du mal.

— Je n'oublierai pas.

Elle s'humecta les lèvres.

Sarek tendit deux doigts. Lentement, elle l'imita.

Il projeta sa conscience vers elle, effleurant ses pensées.

Puis il gagna du terrain insensiblement, prenant soin de ne pas l'effrayer. Elle s'ouvrit à lui telle une fleur étrange offrant ses pétales au soleil. L'amour et la confiance de la Terrienne l'enveloppaient.

Il approfondit et renforça le lien mental.

Levant l'autre main, il plaça les doigts sur les points sensibles du visage d'Amanda.

Elle prit conscience de son esprit, les fibres de son être se liant aux siennes... Son âme était tellement mêlée à la sienne que seul un Grand Maître pourrait rompre de tels liens.

Ou la mort !

Sarek capta le recul instinctif de sa femme. Il l'obligea à rester calme, puis l'assura qu'elle n'y perdrait pas son individualité. Amanda se détendit.

Qu'elle était brave, sa promise !

Sarek en fut fier. Devant une plongée mentale aussi profonde, même des Vulcains pouvaient résister...

Amanda, elle, cherchait le lien le plus absolu possible.

Enveloppé par l'esprit féminin, Sarek éprouva sa bonté d'âme, son intelligence et son amour sincère. Il fut ému comme jamais de sa vie. Comparé à une telle plénitude, son lien avec T'Rea avait été une pâle copie, un travestissement...

Leur intimité était complète. Amanda perdit ses dernières peurs et connut à son tour une joie sans mélange. Après tant de mois d'attente, son bonheur était complet. Et il était communicatif. Sarek accepta ces émotions sans retenue. Un couple marié, dans l'intimité de ses pensées, avait droit à tous les abandons.

Quand le Vulcain se retira de l'esprit d'Amanda, il découvrit qu'elle pleurait.

— Oh, Sarek... C'était merveilleux. En sera-t-il toujours ainsi ?

— Oui, promit-il. Nous aurons toujours conscience l'un de l'autre. Et nous vivrons ensemble jusqu'à la fin d'une de nos existences.

Amanda posa un baiser sur la main de son époux.

— Merci. Me voilà comblée... Tant d'images... Des choses que je n'avais encore jamais vues... Ce sont vos souvenirs, n'est-ce pas ?

— Oui. L'afflux peut être... chaotique. Mais avec du temps, tout deviendra clair.

— Des visages... Des bribes de conversation... Il y a tant à absorber... Une petite minute ! (Elle se tendit soudain.) Qui est-elle ?

Mal à l'aise, il tergiversa :

— À qui vous référez-vous, Amanda ?

— La femme qui habite vos pensées ! De beaux traits, une chevelure noire abondante... Vous la... désiriez. Vous... avez été intimes !

Les yeux bleus d'Amanda lancèrent des éclairs de colère.

Sarek soupira.

— T'Rea. Ma première épouse.

Comment ? Vous avez été marié ? Et vous ne m'avez rien dit ? De quel droit ?

Amanda avait un caractère bien trempé. Sarek regretta son oubli.

— J'ai été marié à T'Rea. Brièvement. Elle a demandé le divorce.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

— Si je l'avais mentionné, j'aurais dû vous révéler une chose dont les Vulcains ne parlent jamais à des étrangers. Puisque vous êtes ma promise, je vais le faire. Je comptais tout vous avouer après la cérémonie...

Il écarta les mains.

Amanda attendit.

Sarek se lança dans l'explication concise du besoin d'accouplement cyclique propre à sa race. Un couple vulcain pouvait subir les affres du pon farr périodiquement et vivre séparé le reste du temps.

— Amanda, conclut-il en hésitant, il y a une dernière chose que vous devez savoir. Je n'ai jamais... partagé... avec elle ce que je ressens avec vous. Comprenez-le. Mon mariage avec T'Rea n'est nullement comparable au nôtre.

— Je vois. Et quand sera votre prochain... pon farr ?

— Honnêtement, je l'ignore. Cependant, mon Temps avec T'Rea remonte à sept ans. Le nouveau ne devrait plus tarder.

Amanda secoua la tête.

— Quelle lune de miel... Oh, Sarek, vous auriez dû m'en parler plus tôt !

— Seule ma femme était autorisée à le savoir. Aucun étranger ne doit l'apprendre.

— Je comprends, murmura Amanda après un silence.

L'intercom bipa ; le vaisseau entra en orbite.

La jeune femme bondit.

— Ciel ! Il me reste une heure à peine pour me rendre présentable !

— Revêtez la tenue traditionnelle et ça suffira. Amanda, vous êtes... tout ce qu'on peut désirer.

Elle rougit.

— Quel merveilleux compliment. Je comprends maintenant vos succès diplomatiques. Mais mes cheveux...

Elle jeta un coup d'œil au miroir.

— Je file ! À dans une heure.

— À dans une heure...

Sarek tourna la page. Qu'avait écrit Amanda sur le mariage ?

16 septembre, plus tard.

Je suis si fatiguée. Je dois noter mes pensées et mes sentiments avant qu'ils s'effilochent et partent en fumée à la lumière du petit matin.

Je suis assise dans un coin de la chambre. Les lits vulcains sont durs ; je m'y ferai avec le temps, j'imagine. J'écris à la lueur que diffuse mon stylo-lampe, vêtue de ma chemise de nuit la plus vaporeuse. Malgré l'air conditionné qu'a installé Sarek à mon intention, il fait lourd. À minuit, m'assure-t-il, la température sera retombée. C'est la norme dans les climats désertiques.

Mon mari dort. Je l'entends respirer, lentement, doucement.

La cérémonie s'est déroulée sans accroc. Depuis des temps immémoriaux, les unions sont célébrées dans une sorte d'amphithéâtre naturel qui m'a rappelé Stonehenge. Tandis que nous prononcions nos vœux, 40 Eridani, immobile sur la ligne d'horizon, rendait la roche plus rouge encore. J'ai réussi à m'en sortir sans affreuses gaffes. Les quelques mots que j'ai prononcés en vulcain ont dû être horriblement déformés, mais personne n'a bronché.

Le rite était présidé par deux femmes : T'Kar, la plus âgée du clan, qui a paru sommeiller la plupart du temps, et T'Pau en personne.

Je ne saisis pas tout à fait les liens exacts de parenté entre Sarek et elle. Les familles vulcaines sont complexes, et leurs structures diffèrent des nôtres. T'Pau doit être l'équivalent de l'aînée des grands-tantes de Sarek. C'est une sorte de matriarche. Sa parole fait autorité. Voir une humaine intégrer son clan ne la comble sûrement pas d'aise...

Par bonheur, la cérémonie a pris un quart d'heure. Plus longue, je me serais évanouie, terrassée par la chaleur.

Ensuite, la réception s'est tenue dans l'antique enclave familiale.

Je pense que les réceptions sont surtout organisées au grand air. Mais eu égard

à mon métabolisme humain, celle-ci se déroulait dans le hall central. La température étant baissée de quelques degrés, les invités portaient des vestes et des châles, alors que je n'avais qu'une envie : me débarrasser de ma robe, aussi fine fût-elle !

L'ambassadrice terrienne, Eleanor Jordan, était la seule autre humaine présente. Elle a porté un toast à notre bonheur ; les Vulcains ont tous bu par courtoisie.

Dès que ce fut décemment possible, Sarek et moi nous sommes éclipsés. Il m'a conduite dans des pièces emplies de mobilier ancien jusqu'à une salle de téléportation située au sous-sol. Elle semblait si anachronique entre des murs de roche rouge millénaire !

La maison de Sarek est à ShiKarh. De ligne sobre, le mobilier est impeccable. Comme le soleil s'était couché depuis longtemps, j'ai seulement eu un vague aperçu de l'extérieur. Sarek m'assure qu'il y a des jardins, ce qui me plaît immensément. J'ai apporté avec moi des graines de plantes désertiques. J'espère qu'elles s'adapteront...

Même dans son sommeil, Sarek effleure mon esprit de ses pensées.

Avant la cérémonie, il m'a éclairée sur les pulsions sexuelles de sa race. Elles n'ont rien à voir avec la libido humaine ! Les Vulcains subissent un cycle, appelé le pon farr... comparable au rut que connaissent certaines espèces animales sur Terre. Ils peuvent avoir des rapports sexuels et concevoir à d'autres périodes. Mais quand le pon farr frappe, ils doivent s'accoupler... ou mourir !

Sarek, mon époux... J'ose à peine y croire, même après, cette nuit. Ça paraît trop beau pour être vrai ! Quand je pense à tous les matins que nous partagerons...

Sarek referma le journal, incapable d'en lire plus. La tête entre les mains, il sentit le chagrin revenir.

Amanda... Pour moi aussi, ce fut la nuit la plus heureuse de toutes...

Valdyr regarda Karg saluer son oncle et sortir, les laissant seuls sur la passerelle de l'Oiseau de Proie sous bouclier d'invisibilité.

Avant que les portes se referment sur lui, Karg décocha un regard grivois à Valdyr.

Je peux attendre notre nuit de noces... Ce ne sera plus long !

Empoignant sa dague, Valdyr lui lança un regard noir. Karg faisait bouillir son sang dans ses veines - une passion bien différente de celle qu'envisageait le capitaine.

Tu attendras, Karg, songea Valdyr avec une haine meurtrière, que les calottes polaires de Qo'noS fondent !

Hélas, avec la destruction de Praxis, et les problèmes environnementaux qui en résultaient, même la fonte des calottes polaires ne semblait pas si lointaine que ça...

Si seulement elle avait pu dissuader son oncle de s'engager dans un plan désastreux !

L'ambassadeur surveillait les moniteurs.

— Mon oncle, annonça-t-elle avec une assurance qu'elle était loin de ressentir, nous devons parler.

Il lui jeta à peine un coup d'œil.

Sur un écran, un mâle humain était recroquevillé en position fœtale sur la

couchette de sa cellule.

— Nièce, viens voir ça.

Valdyr approcha et étudia le prisonnier. Il semblait ne plus respirer.

— Ce sera ta responsabilité, décréta Kamarag. On m'informe que le jeune Kirk n'a plus rien mangé depuis cinq jours. Il utilise les rations pour poser des questions et décliner son nom, son rang et un chiffre insignifiant. Pire : il a très peu bu. Depuis hier, il ne bouge plus du tout.

Grotesque ! songea Valdyr. Comment peut-on se replier sur soi et attendre ainsi la fin ?

Et son oncle le présentait comme un homme honorable ?

— C'est typique, observa Kamarag. D'après tout ce que j'ai vu, les humains sont un ramassis de couards de la pire espèce. Celui-là ne t'amusera guère, ma nièce, je le crains.

Dans la société klingonne, veiller sur les prisonniers de guerre incombait au sexe faible. Aux plus haïssables, les geôlières réservaient le be'joy' - une torture rituelle infligée par les femmes.

C'était l'occasion rêvée d'évacuer les frustrations engendrées par une société portant les valeurs viriles au pinacle. Les captifs les plus robustes souffraient le plus longtemps.

— Il est très important que cet homme survive, tu m'as compris ? fit Kamarag.

Valdyr fronça les sourcils. Elle devrait mater cette lavette ? Les Klingons n'avaient pas pour habitude de chouchouter leurs prisonniers !

Une idée la réconforta. Son oncle réalisait-il enfin l'ampleur et la gravité de ses actes ? Était-ce une façon de s'amender sans perdre la face ? Sans doute... Il fallait sauver l'humain mourant afin d'en faire un otage valable, en échange du capitaine Kirk.

En fin de compte, l'honneur serait sauf.

— Quand Kirk se livrera, expliqua Kamarag, cet avorton subira le be'joy' - sous les yeux de son oncle !

Valdyr rougit. Quel honneur y avait-il à se comporter ainsi ? Quelle intention politique le justifiait ?

Kamarag étreignit sa nièce avec allégresse.

— L'honneur de torturer l'humain te reviendra. Ce sera un beau dédommagement pour avoir dû veiller sur un parent de Kirk ! Mon cadeau de mariage, ma chère nièce ! Ces tortures aiguïseront tes appétits et ajouteront du piment à ta nuit de noces !

Valdyr se mordit l'intérieur des joues pour ne pas éclater d'un rire hystérique. Tout ce qu'on lui avait appris sur l'honneur, la guerre et la gloire n'était-il que mensonges ? Était-ce la véritable nature des Klingons qu'elle découvrait ainsi ? Trahir ses chefs, mentir, tricher et tourmenter les faibles... Son père aurait tué le Klingon capable de tels actes.

— De quoi souhaitais-tu me parler, nièce ?

La jeune femme déglutit. Tout ça était bien futile...

— Hum... De mes plans. Ceux que j'avais conçus du vivant de mon père.

Kamarag s'écarta d'elle, se drapant de nouveau dans sa dignité ambassadoriale.

— Mon père encourageait mes études, rappela-t-elle. Il m'a formée lui-même, ainsi que mes quatre frères, aux arts du combat.

Kamarag hocha la tête.

— Tu étais sa favorite, je le sais bien. T'entraîner prouvait ta valeur aux yeux du monde. À ta naissance, les guérisseurs eurent fort à faire pour te garder en vie. C'était sa façon de leur prouver qu'ils ne s'étaient pas décarcassés pour rien.

Elle baissa les yeux. Dans maintes familles klingonnes, un bébé faible et malade était condamné. Son père ne l'avait pas entendu de cette oreille... Il s'était emporté contre les docteurs, beuglant que la volonté de vivre de sa fille prouvait sa nature de guerrière. Par la suite, il l'avait entraînée à la dure, ne faisant aucune différence avec ses frères.

— Mon père savait que j'étais aussi douée que volontaire. Il voulait que je poursuive ma formation. Je n'avais pas la force requise pour devenir une guerrière... Mais j'espérais posséder d'autres dons utiles pour l'Empire. Mon père et moi nourriions un rêve, mon oncle : que je vous succède dans la diplomatie.

Kamarag tiqua. Visiblement, il se sentait flatté.

Elle se hâta de continuer :

— À l'époque, c'était une utopie... Mais maintenant, avec Azetbur qui joue un rôle politique de cette importance, il ne serait pas impensable que je...

— Azetbur ! Elle a usurpé son titre ! Si c'était une femme digne de ce nom, elle se serait remariée ! Ainsi, elle pourrait céder la place à son mari !

Valdyr aurait voulu lui rappeler que son époux avait été tué dans l'attaque qui avait coûté la vie à son père...

Gorkon avait nommé Azetbur son héritière.

— Et c'est cette femelle dépravée qui te sert d'exemple ?

— Voyons, mon oncle, c'est vous que...

— Trêve de flagornerie, nièce ! J'étais un politicien bien avant ta venue au monde !

— Mais... mon père...

— ... est mort ! Je suis le chef du clan, et tu suivras la voie que je t'ai tracée ! Tu épouseras Karg, tu seras une femme fidèle et tu lui donneras autant d'héritiers mâles que ton corps le pourra ! Ta gloire sera celle de ton mari et de vos fils. Tu ne vivras pas dans la perversion comme Azetbur ! C'est compris ?

Valdyr parvint à ne pas laisser percer son malaise. Il n'était pas question de trahir sa faiblesse.

— Oui, mon oncle. Je comprends parfaitement.

— N'en partons plus.

Il retourna à ses moniteurs.

Valdyr lutta pour étouffer sa déception. Elle avait espéré qu'il écouterait la voix de la raison.

Peine perdue.

Sur les écrans, Karg arpentait les coursives, accompagné par son lieutenant, Tregor. Les deux officiers avaient pris Peter Kirk au point de rendez-vous convenu, à

la lisière de l'espace connu. Le transfert depuis un navire de contrebande s'était déroulé sans encombre.

L'Oiseau de Proie atterrit à Qo'noS, TengchaH Jav, le spatioport le plus proche de Du'Hurgh, l'immense propriété de Kamarag. Il était temps de sortir le prisonnier de cellule.

Karg détenait la seule clé électronique capable de le libérer.

Un prisonnier immobile depuis des heures sinon des jours.

Oui, Karg, songea Valdyr avec amertume, apporte donc à mon oncle sa proie inerte.

Karg inséra la clé et la laissa en place, afin que les portes restent ouvertes. Les deux Klingons bavardaient et riaient, sûrs que l'humain ne représentait aucune menace.

Karg se pencha et secoua le prisonnier par l'épaule. En vain. Son bras restait mou.

— Il n'est tout de même pas... mort ? marmonna Kamarag.

Tu n'as rien, songea Valdyr, rien que la honte.

Karg et le lieutenant secouèrent le prisonnier, le frappant légèrement.

Karg le gifla, sans obtenir de réaction.

Soudain, le jeune Kirk gémit ; les Klingons l'empêchèrent de s'effondrer.

L'instant suivant, leurs crânes se heurtèrent violemment. Ils chancelèrent.

L'humain, soudain bien réveillé, avait cherché à les assommer !

Son comportement changea du tout au tout. Pivotant sur une jambe, il lança l'autre dans les airs, cueillant Treegor au menton. Le guerrier s'effondra. Furieux, Karg se rua sur Kirk, qui attaqua au-dessous de la cuirasse à l'endroit le plus vulnérable.

Le souffle coupé, Karg réussit à peine à riposter.

Kirk répliqua par un direct.

Cet humain nous connaît, réalisa Valdyr.

Il n'avait pas perdu de temps, allant droit aux zones les plus sensibles des Klingons.

Elle ignorait que les humains pouvaient se battre de façon si intelligente !

Karg bondit sur son adversaire, voulant le plaquer contre la paroi. Le petit mâle esquiva au dernier instant. Agrippant Karg par sa cuirasse, il retourna son élan contre lui ; ce fut l'agresseur qui s'écrasa contre une paroi.

À demi assommé, il s'effondra.

Sans perdre une seconde, le jeune homme sortit en trombe de la cellule, attrapant la clé électronique au vol. Karg se releva en titubant, mais les portes se refermèrent sous son nez.

Devant l'expression de Karg, Valdyr étouffa ses éclats de rire.

— Hu'tegh ! éructa Kamarag, écrasant un bouton pour donner l'alarme.

Les klaxons déchirèrent l'air.

— Vite ! beugla Kamarag dans l'intercom. L'humain s'est évadé !

Abandonnant leurs repas, les guerriers se levèrent. L'ambassadeur verrouilla tous les sas.

Valdyr s'élança vers les portes de la passerelle.

— Où crois-tu aller ? lança Kamarag.

— Je veux récupérer mon prisonnier, l'informa-t-elle le plus naturellement du monde.

Il allait protester, mais les beuglements indignés de Karg, au fond de sa cellule, ramenèrent Kamarag aux moniteurs.

L'humain va foncer vers la passerelle, songea Valdyr.

C'était l'unique moyen de réussir une évasion. Quitter le bord ne servirait qu'à le laisser sur une planète isolée, où le repérer serait un jeu d'enfant. Il devait gagner la passerelle à tout prix et s'en emparer. Il n'avait pas le choix. Intelligent comme il était, il ne tarderait pas à trouver le chemin.

Ceux qui manquent de force physique comme nous doivent compenser en développant leur intellect, songea Valdyr, envahie par l'ivresse de la chasse à l'homme.

Affamé, déshydraté et inactif depuis des jours, ce guerrier miniature avait pourtant réussi à désarmer deux des meilleurs éléments de Kamarag !

Valdyr s'élança le long des coursives. Elle s'aperçut qu'elle avait sa dague et ses talents pour uniques armes. Elle ne pourrait même pas anesthésier l'humain. Donc elle devrait l'affronter à mains nues. À supposer qu'il veuille se battre contre une femelle...

L'écraserait-il de son mépris comme les autres ?

Un guerrier ne lutte pas contre une femme sans se couvrir de honte, lui serinait-on.

Ce qui serait honteux, répliquait-elle volontiers, ce serait de se laisser battre par une femme.

Les dents serrées, elle fit halte à une intersection. Pour atteindre la passerelle, le fugitif devait passer par là.

Des bruits de pas retentirent, suivis d'un cri guttural. Valdyr vit surgir l'humain, qui se retourna pour affronter son poursuivant.

Quand le Klingon fut presque sur lui, Kirk poussa un cri féroce et bondit, ses pieds heurtant sa cible. Le Klingon s'effondra. Kirk retomba maladroitement et reprit sa course.

Valdyr surgit, lui barrant la route. Il s'arrêta, aspirant l'air goulûment. Il était presque à bout de forces.

— C'est fini, dit Valdyr en standard. Vous vous êtes bien battu. Soyez fier. À présent, rendez-vous et venez avec moi.

Kirk se voûta, comme abattu. Méfiante, Valdyr adopta une position défensive.

L'expression du fugitif se durcit.

— Jamais de la vie !

— Rendez-vous !

Valdyr bondit. Elle doutait qu'il utilise la même force contre elle que contre les mâles klingons.

Le direct la prit au dépourvu. Du sang coula de sa bouche. Grondant, elle riposta par un autre coup de poing. L'humain tituba mais bloqua l'attaque suivante. Il manqua toucher le cou de la Klingonne du tranchant d'une main. Valdyr l'évita, frappant sous le

menton.

Kirk s'écroula.

En tombant, il parvint à lui faucher les jambes et à rouler sur elle. Il s'efforça de lui empoigner les cheveux pour lui fracasser le crâne sur le sol. Levant les jambes, elle inversa leur position d'une puissante poussée.

— Rends-toi, humain ! cria-t-elle, le frappant au visage.

Cette fois, il tourna de l'œil.

Valdyr se dégagea avec prudence, consciente qu'il pouvait encore s'agir d'une ruse.

Un bruit de bottes : Karg, Treegor, deux hommes d'équipage et son oncle survinrent.

— Laissez-moi tuer ce Ha'Dlbah tout de suite ! éructa Karg, au comble de la rage.

Il se rua vers l'homme inconscient.

— Pas question ! cria Valdyr.

Karg fit mine de lever le poing. Valdyr lui brandit sa dague sous le nez.

— Est-ce ainsi qu'un guerrier tue ses ennemis ? Est-ce là votre sens de l'honneur, Karg ?

Personne ne broncha. Sous l'affront, le capitaine s'empourpra.

À la surprise de Valdyr, Kamarag ne fit aucun commentaire, se contentant de regarder sa nièce d'un air pensif.

— Cet humain n'est pas digne d'être traité comme un ennemi, gronda Treegor. Ce parasite a été vaincu par une femelle. Il ne mérite aucune considération.

— Doucement, Treegor, avertit Valdyr. Cet humain vous a assommé il s'est échappé, nous prenant tous au dépourvu. Après un long jeûne et une inactivité forcée, affaibli comme il l'était, il a pourtant réussi. Il mérite le respect.

Sans un autre mot, elle rengaina sa dague. Puis elle empoigna Peter par les poignets, le hissa sur les épaules et fit mine de repartir. Kirk était plus lourd qu'il ne paraissait ; Valdyr lutta pour ne pas tituber. Ce n'était pas le moment de trahir sa faiblesse.

— Valdyr, s'enquit Kamarag d'une voix douceuse, où l'emmenes-tu ?

— Dans la cellule qui lui est réservée. J'utiliserai l'aérospeder. C'est mon prisonnier, n'est-ce pas ? Il a besoin de soins médicaux, puis qu'on le nourrisse de force. Vos ordres sur ce point étaient très clairs.

— Veux-tu... de l'aide ? demanda Kamarag.

— En ai-je besoin, à votre avis ?

Il pointa le menton, comme offusqué par son ton. Mais quand Karg fit mine de répondre, il leva une main dissuasive.

Karg ne cacha pas son indignation.

— Non, assura l'ambassadeur. Je ne crois pas.

Avec un geste qui était presque un salut, il lui donna congé.

Valdyr s'éloigna avec son fardeau. Derrière elle, elle entendit Karg rugir :

— Je ne tolérerai pas de ma femme une telle insolence ! Dès la première nuit, je

la battrai jusqu'à ce qu'elle sache qui est le maître !

— Je doute qu'on puisse ainsi conquérir le cœur d'une guerrière, répondit Kamarag. Vous auriez intérêt à reconsidérer les choses.

Tu vois, se dit Peter. Tu avais raison. Tu n'aurais jamais dû te réveiller !
Parfaitement immobile sur la surface dure où on l'avait jeté, il n'osait plus remuer un cil. Il avait mal partout. Jamais il n'avait autant souffert.

À quoi t'attendais-tu ? tu as affronté l'armée klingonne à toi tout seul !
Ce qu'il avait lu sur les Klingons était vrai. Ils avaient l'air de gorilles - et la force en prime.

Mais que lui voulaient-ils ? Depuis que Jim Kirk avait sauvé le chancelier Azetbur, son oncle était devenu populaire chez les Klingons.

Pas chez tous, apparemment. Azetbur ne faisait pas l'unanimité.

Les deux soldats qui étaient entrés dans sa cellule portaient des uniformes - du cuir noir et gris foncé, piqueté de métal, des bottes et des gants cloutés. Mais l'insigne officiel de l'Empire manquait à leur tenue, remplacé par un écusson inconnu.

Sans doute le blason d'un clan de haut rang.

Ne remuant pas d'un iota, Peter avait du mal à estimer la force de la gravité. Était-il sur un des mondes klingons ou sur Qo'noS même ? Parviendrait-il à en réchapper ?

Le désespoir l'envahit.

Les Klingons faisaient rarement des prisonniers, mais quand ça arrivait... Quel sort leur réservait-on ? Les spéculations allaient bon train. Allait-on l'exécuter ? Le torturer ? Il se remémora ce qu'on colportait sur le tristement célèbre briseur d'esprit.

Peter se força à respirer à fond pour se calmer.

— Vous voilà réveillé, humain, gronda une voix féminine.

Une voix familière.

Il entrouvrit les yeux.

Elle était bien là, l'égérie de ses cauchemars - prudemment hors de portée.
Comme s'il avait encore la force de lever la tête !

Quel punch avait cette fille !

— Vous êtes déshydraté, humain, continua-t-elle. Il vous faut de l'eau et de quoi manger. Refusez de coopérer et je vous nourrirai de force. Ça ne tient qu'à vous.

Elle parlait un standard remarquable, même si son accent était bizarre.

Petite et mince, elle portait une natte noire qui lui tombait à mi-cuisses. La peau de miel, elle avait des traits délicats et féminins. Même les crêtes osseuses de son front, loin d'être aussi massives que chez les mâles, n'étaient pas dénuées d'élégance. L'effet était presque charmant.

Comme la jolie gueule triangulaire d'un cobra..., songea Peter.

Elle portait aussi un uniforme, avec le même écusson inconnu.

Elle soutint son regard intrigué.

— Asseyez-vous, ordonna-t-elle.

Roulant sur un côté, il s'efforça d'obéir sans laisser échapper de gémissement.

Il s'adossa contre la paroi.

— Je sais maintenant de quoi vous êtes capable, humain. N'essayez pas de me tromper. Je vous ai déjà vaincu. Je serai trop heureuse de recommencer.

Levant les mains, Peter voulut répondre. En vain. Il avait la gorge trop sèche. Jamais il n'avait connu une telle soif.

Elle lui tendit une bouteille.

— Buvez.

Il agrippa le récipient et but à longues gorgées. De l'eau pure ! Quelle ivresse ! Cruelle, la geôlière lui reprit le nectar.

— Doucement ! Vous êtes très affaibli. Trop de liquide d'un coup vous rendra malade. Tenez, avalez ça.

Il regarda les pilules qu'elle lui tendait.

— Ce sont des médicaments humains pour combattre la douleur. Prenez-les ou vous n'aurez plus à boire.

Il obéit. Elle lui redonna la bouteille. Il posa les mains sur les siennes pour mieux boire. Comme sa peau était chaude !

Radoucie, la Klingonne lui présenta ensuite un autre récipient.

— C'est un brouet, expliqua-t-elle, ravigotant pour les blessés. C'est nourrissant et thérapeutique. J'ai consulté nos données sur la physiologie humaine. Vous ne risquez rien. Ou vous le consommez, ou je vous nourris de force comme un bébé.

Peter hocha la tête. Son estomac criait famine.

— Pourquoi vous souciez-vous de moi ? croassa-t-il.

Elle plissa le front, déroutée.

— Que vous importe que je meure de faim ? Ou que je boive trop vite et me rende malade ?

— Mon oncle m'a chargée de veiller sur vous. Je dois vous rendre la santé.

Voilà qui expliquait tout.

Et rien.

Il mangea le brouet, surpris par son bon goût. Ses forces revenant, il retrouva courage. Quand les pilules prendraient-elles effet ? Chaque mouvement lui coûtait.

Il observa son nouvel environnement. Sa bataille lui valait d'autres cicatrices et une autre prison.

Il savait pertinemment qu'il n'était plus dans l'espace.

Les murs aveugles étaient faits de blocs de pierre grossièrement cimentés. Par endroits, la roche marron-gris affleurait.

Kirk était juché sur une dalle, enveloppé d'une couverture.

Un trou, à gauche, faisait office de lieu d'aisance. Il semblait n'avoir plus servi depuis un siècle. La porte, en bois renforcé par du métal, était munie de verrous modernes. À côté se trouvaient un panneau d'observation, un haut-parleur et un tabouret.

Les murs semblaient durs comme du neutronium. Peter se rappela un livre que lui avait rapporté son oncle un jour : le Comte de Monte Cristo.

Sûr... Donnez-moi une cuiller, et dans quatorze ans, je me serai fait la belle...

Ce n'était pas le Hilton klingon.

Peter prit une grande inspiration.

Que ferait Jim à ma place ? (Son regard retomba sur sa geôlière.) Bien sûr... Je sais exactement ce qu'il ferait ! Même avec une Klingonne, pourvu qu'elle soit aussi mignonne... Quel dommage que je n'aie pas sa chance avec le beau sexe...

Il continua de savourer son repas. Son goût épicé ne le gênait nullement. Il aimait ça. Le récipient se vida trop vite à son gré.

— C'est très bon.

— Je croyais les humains trop faibles pour tolérer notre nourriture.

Il haussa les épaules.

— Quand je vous cuisinerai un chili con carne un jour, on en reparlera. Ça me plaît bien. Je me sens déjà mieux. Merci.

Elle parut mal à l'aise.

— Moi aussi, je vous remercie.

Il la regarda, décontenancé.

— Pour quoi ?

— Pour m'avoir combattu. Pour avoir vu en moi un adversaire valable. C'était un bon affrontement ! Si vous aviez été en meilleure forme... vous auriez pu l'emporter !

Peter se força à prêter attention à ses propos. Les Klingons ne juraient que par l'honneur. Dans leur système patriarcal, les femmes étaient les grandes perdantes.

Il voulut se présenter.

— Mon nom est...

— Je sais qui vous êtes, coupa-t-elle.

Il leva un sourcil. Naturellement. N'avait-elle pas traité avec ses ravisseurs ?

— Et... mon honorable adversaire est... ? s'enquit-il.

La démarche était délibérée et classique. S'il lui apparaissait comme une personne, elle aurait du mal à continuer à le traiter en prisonnier.

Elle hésita.

— Je suis Valdyr.

Un nom intéressant. Avait-il un sens, à part celle-qui-se-collette-avec-les-cadets de Starfleet ?

— Valdyr, ai-je gagné le droit de savoir ce que je fais là ?

Soudain troublée, elle jeta des regards embarrassés autour d'elle.

— Mon oncle a déclaré la guerre au vôtre. Notre gouvernement ne souhaite plus se venger de James Kirk, puisqu'il a sauvé notre chancelier. S'il veut laver son honneur dans le sang, mon oncle est forcé d'agir en son nom personnel. James Kirk recevra un message l'invitant à se rendre en un lieu précis, dans le cosmos. Il sera capturé et mené ici. Ensuite... vous serez relâché.

Elle ment.

Mais Peter décida de ne pas la contredire.

— Quand Kamarag aura mon oncle en son pouvoir, que lui fera-t-il ?

Comme si ce n'était pas évident...

Valdyr refusa de croiser son regard.

— Mon oncle a une dette d'honneur à régler avec lui. Vous devez savoir de quoi il retourne.

La torture puis l'exécution.

— Pourquoi cette soif de vengeance, Valdyr ? Tout au long de sa carrière, mon oncle a combattu votre peuple. Mais les choses ont commencé à changer entre les Klingons et nous.

— James Kirk a abandonné un Klingon à son sort ; cet officier a péri dans l'explosion d'une planète. C'était l'ami et le protégé de mon oncle.

— Le capitaine Kruge ? Mais... C'était il y a trois ans !

— Tel le targ, la vengeance se réveille toujours affamée.

— Une minute ! Kruge a fait exécuter mon cousin David de sang-froid. Si quelqu'un a des comptes à régler, c'est mon oncle, pas le vôtre !

Valdyr fronça les sourcils.

— Que signifie « de sang-froid » ?

— Hum... Kruge a réfléchi au meurtre de David puis il en a donné l'ordre. Il ne l'a pas tué au combat ou durant un affrontement.

— C'est faux ! s'insurgea Valdyr. David Marcus était un prisonnier de guerre ; il fut exécuté pour avoir attaqué un garde.

Peter lui lança un regard noir.

— Ce n'est pas notre version des faits.

— Mon oncle m'a tout raconté.

Ils s'affrontèrent du regard.

— Nous n'y étions pas, rappela Kirk. Nous ne pouvons avoir aucune certitude. D'après mon expérience, la vérité se situe souvent à mi-chemin.

Surprise, Valdyr hocha la tête.

— C'est aussi mon expérience, Pityr Kirk.

Elle prononçait Peter « Pityr ».

Elle gagna la porte sans jamais tourner le dos au prisonnier. Elle était moins idiote que les guerriers venus le chercher, réalisa le jeune homme.

Elle lui indiqua une pile de tissu.

— Voilà des vêtements propres et du savon. Je vous apporterai une bassine. Vous vous laverez de gré ou de force !

Malgré lui, Peter sourit. Imaginer cette jolie femme le déshabiller et savonner son corps nu !

Rembrunie, Valdyr revint vers lui.

— Qu'y a-t-il de drôle ?

Il écarta des mains conciliantes.

— Allons, Valdyr ! Réfléchissez. Les Klingons n'ont-ils pas le sens de l'humour ? Avez-vous déjà lavé un homme de force ? Quelle vision... fascinante...

À son corps défendant, elle se radoucit.

— N'oubliez pas que vous dévêtir de force et vous laver serait une expérience agréable, Kirk !

Peter feignit l'innocence.

— Valdyr, ça ne m'avait pas traversé l'esprit... Contrairement à vous.

Elle plissa le front, rougissante.

Il lui jeta un regard en coin.

— Bien sûr, c'est un scénario plutôt... alléchant. Je ne crois pas que les humains et les Klingons aient jamais eu d'interactions aussi... intimes. Ce serait un scoop interstellaire !

Valdyr en resta bouche bée. Pivotant, elle ouvrit la porte et la claqua derrière elle. Peter entendit les verrous s'enclencher les uns après les autres. Puis le visage furieux de la geôlière s'encadra dans le panneau d'observation.

Continue de jouer avec le feu, gros malin, se fustigea le jeune homme. Encore un peu, et elle te battra à mort !

— Je ne voulais pas manquer de respect à mon très honorable adversaire, lança-t-il, espérant être entendu.

Elle se radoucit.

Un Klingon surgit, les prenant tous deux au dépourvu.

Oh non !

Kirk avait aussitôt reconnu Kamarag.

C'était donc l'oncle de Valdyr ? Celui qui avait publiquement juré qu'il ne connaîtrait aucune paix tant que James Kirk vivrait ?

Les choses devenaient claires.

Carré et musclé, Kamarag avait de longs cheveux noirs, une barbe fournie striée de gris, et des traits lourds qui semblaient ignorer comment sourire.

Peter sentit peser sur lui son regard plein de haine, aussi palpable qu'un poing serré. L'ambassadeur portait une tunique d'un blanc laiteux, un pantalon gris foncé, et une cape noire jetée sur une épaule. Sur une lanière en cuir s'affichait le fameux écusson arboré par les autres Klingons.

Sans doute le blason de la Maison de Kamarag.

Un ambassadeur, lui ? Quelle plaisanterie ! songea Kirk avec amertume.

Sarek était un homme de paix. Mais cet être sinistre était un fauteur de troubles, un ravisseur, un imbécile heureux qui...

Fou de rage, Peter maudit le Klingon. Il avait été drogué, enlevé et battu par la faute de cet individu.

Il était sur le point de laisser libre cours à sa hargne quand il se ravisa. À quoi lui servirait de déverser sa bile contre Kamarag ? De l'agonir d'injures ? Mieux Valait économiser sa salive et ses forces.

Jim Kirk explosait parfois face à un adversaire indigne. Sarek, lui, ne perdait jamais son sang-froid.

À ce moment, Peter Kirk avait avant tout besoin d'être diplomate.

— Ambassadeur Kamarag...

L'ignorant, le Klingon le scruta de plus belle. Peter sentit sa nuque se hérissier.

Se tournant vers sa nièce, Kamarag demanda en klingon :

— Il a mangé et bu ?

Elle acquiesça.

— Bien. Je compte sur toi. Ne me déçois pas. Rends-lui ses forces et traite-le comme il faut. Il devra endurer ton...

Peter ne comprit pas le mot suivant. En tout cas, il n'était sûrement pas question d'une virée dans un parc d'attractions...

Épreuve ? Procès ?

Kamarag conféra avec sa nièce. Puis, sur un dernier regard au prisonnier, il s'éloigna. Peter se tourna vers Valdyr pour lui demander ce que signifiait be'joy'. Surpris, il constata que son teint d'un bel ambré avait viré au jaune maladif. Elle suivait son oncle des yeux.

— Valdyr ? souffla-t-il, tentant d'attirer son attention. Que veut dire be'joy' ? Eh, Valdyr !

Elle tourna la tête et le regarda avec de grands yeux.

— Ne me parle pas, humain ! Tu es mon ennemi et mon prisonnier !

Il lut un chagrin sincère dans le regard de la Klingonne.

Elle pivota et s'éloigna.

Peter resta seul.

Sarek se matérialisa sur un haut plateau battu par les vents qui surplombait ShiKahr.

Encore quelques minutes, et le soleil se coucherait.

Une volée de marches escarpées menait au sommet du Mont Seleya, où se situaient l'antique temple et l'amphithéâtre.

Le cœur battant, Sarek atteignit le sommet et continua sans reprendre son souffle. Il traversa le temple de forme cylindrique.

La foule massée autour du vieil édifice le surprit. L'amphithéâtre, auquel on accédait par une passerelle jetée en travers d'un gouffre de plus de mille mètres, était bondé.

Manifestement, beaucoup de citoyens souhaitaient rendre un dernier hommage à la femme de Sarek.

L'ambassadeur était de retour sur sa planète natale depuis trente minutes. Il s'était d'abord rendu au centre médical. Après s'être recueilli devant la dépouille d'Amanda Grayson, il avait autorisé la crémation.

Au temple, il arrivait juste à temps pour assister au service funéraire.

Lequel serait bref... Spock avait prié T'Lar, une Grande Maîtresse de Gol, d'officier.

Elle avait accepté.

Les gens s'écartèrent devant Sarek. Beaucoup de visages lui étaient familiers. Certains faisaient partie du Corps Diplomatique vulcain, comme lui ; d'autres étaient de hauts dignitaires que Sarek et Amanda avaient reçus lors de fonctions officielles.

L'ambassadeur passa devant des membres de son clan qu'il n'avait plus revus depuis des années. Tous lui murmurèrent au passage leurs condoléances.

Que penserait Amanda en voyant tous ceux qui désapprouvaient notre union venir aujourd'hui honorer sa mémoire... ?

Sarek traversa la passerelle. Les plus hauts responsables du gouvernement et des membres du clan l'attendaient dans l'amphithéâtre.

Ainsi que son fils, portant une tunique sombre aux antiques symboles brodés de fils d'argent. Il était entouré de ses collègues de l'Entreprise.

À l'approche de son père, Spock leva les yeux puis détourna le regard.

Depuis qu'il avait contacté Sarek pour l'informer du décès de sa femme - six heures après les faits -, ils ne s'étaient plus parlé. Spock avait simplement ajouté qu'il quitterait sa planète natale dans les quarante-huit heures, une fois les réparations du vaisseau finies.

Sarek fit face à l'assemblée. Spock se posta près de lui. Ensemble, ils se placèrent devant deux immenses piliers perchés sur une plate-forme.

Flanquée de deux acolytes, T'Lar avança. La Grande Maîtresse portait une robe marron sous une tunique d'or pâle. T'Lar prit la parole en standard, par déférence envers les humains.

— Aujourd'hui, nous honorons la mémoire d'Amanda Grayson Sarek. Elle faisait honneur à notre monde. Elle nous a appris que notre peuple et ses semblables pouvaient cohabiter en paix... Comme alliés, amis ou conjoints, Amanda Grayson Sarek avait une grande force morale et du courage. La force de survivre sur une planète particulièrement hostile à ceux de sa race. Et le courage de supporter le doute et la défiance auxquels se heurtent fréquemment les humains. Elle a à jamais changé la vision que nous avons de la Terre. Faisant fi de nos réticences, elle nous a transformés.

« En ce jour de deuil, nous honorons sa mémoire... L'épouse, la mère et le professeur mérite nos hommages. Par l'exemple qu'elle a su donner au cours de sa vie, elle s'est gagnée la plus haute estime et les plus grands égards.

Le débit mesuré de T'Lar et sa voix bien posée conféraient à son discours une remarquable solennité. Elle haussait le ton uniquement pour couvrir la plainte du vent. La foule observait un silence respectueux.

Après la Grande Maîtresse, c'était traditionnellement au tour du conjoint de parler.

Sarek hésita un long moment.

— Étant diplomate avant tout, j'utilise les mots comme un maçon assemble les briques. Mais aujourd'hui, ils ne me servent à rien. Partagez mon deuil, car avec la disparition d'Amanda, nous avons tous perdu quelqu'un de... rare. Je ne puis en dire plus.

Surpris, Spock regarda son père.

Sarek fit un salut vulcain.

— Ma famille, mes amis... Longue vie et prospérité, conclut-il.

— Longue vie et prospérité, répondit T'Lar, parlant au nom de tous les présents.

S'inclinant avec respect, ceux-ci firent à leur tour un salut vulcain.

La cérémonie était terminée.

Au contraire des funérailles humaines, l'étiquette exigeait que la famille du défunt soit laissée en paix.

Kirk rejoignit son officier en second et lui murmura quelque chose. Puis le groupe de l'Entreprise prit congé en silence.

Quand le père et le fils furent seuls, le premier s'enquit :

— Qu'a dit Kirk ?

— Il m'a demandé si nous pourrions le retrouver demain à neuf heures à bord de l'Entreprise pour parler de Freelan.

Spock gardait les yeux rivés sur les pics du Mont Seleya, baignés par le coucher de soleil.

— Bien, fit Sarek. Je comptais lui demander un entretien. J'ai de nouvelles informations. Spock... Pour ta mère... Je serais revenu plus tôt si ç'avait été possible. Je...

— Elle vous a appelé, coupa Spock, le regard dans le vide. (Ses traits semblaient taillés dans du granit.) Chaque fois qu'elle était consciente... Après votre départ, son déclin fut rapide.

— La situation sur Kadura... Beaucoup de vies étaient en jeu... Amanda m'a assuré qu'elle comprenait.

— Elle comprenait très bien, fit Spock avec amertume. Mais qu'elle vous ait pardonné ne change rien aux faits. Tout diplomate un tant soit peu compétent aurait pu conduire les négociations à votre place. Alors que vous seul pouviez adoucir la fin de ma mère.

« Durant deux jours, tout le temps que je suis resté à son chevet, elle voulait une seule chose : vous. Sans vous, elle n'a pas pu s'éteindre en paix... Elle vous a appelé sans cesse et rien ni personne ne pouvait la reconforter.

— Elle n'est pas morte... paisiblement ? chuchota l'ambassadeur, consterné.

Spock hésita.

— Même son sommeil était troublé... Elle n'était plus consciente de ma présence.

Sarek ferma les yeux, luttant pour rester calme. Il aurait voulu expliquer à son fils qu'il avait tenté de la contacter par télépathie. Mais il s'abstint. C'était trop intime. Le chagrin le submergea.

Je n'ai donc pas réussi... J'ai pourtant cru... qu'elle détectait mes pensées... D'évidence, je me trompais...

Inexorable, Spock continua.

— Vous n'étiez pas là pour l'aider. Malgré ma présence, elle est morte seule.

— Ces récriminations hautement émotionnelles sont aussi illogiques que déplaisantes, Spock. La logique t'échappe. C'est regrettable, quoique compréhensible. Tu es à demi-humain... Car c'est bien ton côté humain que j'ai devant moi ?

Spock daigna enfin croiser son regard. Et le soutenir. Il reprit la parole d'un ton glacial.

— En ce cas, je n'attendrai pas plus longtemps pour soustraire à votre vue mon détestable côté humain... monsieur. Adieu.

Il s'éloigna. Son contrôle était parfait. Aucun de ses mouvements ne trahissait sa colère.

Sarek hésita. Devait-on s'excuser d'avoir raison ?

Son fils traversa la passerelle et disparut, laissant son père seul.

À huit heures cinquante-cinq, James T. Kirk patientait dans la salle de briefing.

Au lieu de rester avec son père, Spock était remonté à bord la veille. C'était mauvais signe... Quand on connaissait le Vulcain depuis aussi longtemps que Kirk, on savait remarquer chez lui les signes de la colère et du ressentiment.

Quant aux révélations de Spock trois jours plus tôt... Des taupes romuliennes déguisées en Freeliens... Il y avait de quoi s'inquiéter. Au cours de sa carrière, James T. Kirk avait eu maille à partir avec les Romuliens autant qu'avec les Klingons. Si les seconds se montraient des ennemis redoutables, les Romuliens étaient pires.

Eux ne manquaient pas de ruse ou de subtilité. L'intellect vulcain sans l'éthique... C'était effrayant.

À croire Sarek, ils avaient mis au point un plan d'envergure, capable de menacer la survie de la Fédération.

À Khitomer, Kirk avait sauvé le président Ra-ghoratrei. Les délégués et les ambassadeurs avaient congratulé les officiers de Starfleet. Dire que l'assassin, apparemment klingon, était en fait le colonel West, un humain !

Tandis que Kirk était chaudement félicité par le président et le chancelier Azetbur, il avait remarqué le délégué freilien, face à l'ambassadeur Nanclus : le Romulien qui, avec le général Chang et l'amiral Cartwright, avait fomenté une guerre entre la Fédération et l'Empire Klingon.

Près du Freilien se tenait une jeune Vulcaine aux cheveux coupés court.

Kirk secoua la tête. Si quelqu'un avait arraché ses vêtements au Freilien, qui serait apparu ? Un Romulien, à en croire Sarek...

Mais qu'espéraient donc les Romuliens ? Les déductions de Sarek étaient-elles fondées ? S'agissait-il de faire éclater la guerre entre la Fédération et les Klingons ?

Les portes coulissèrent devant l'ambassadeur. Malgré sa tenue officielle, son élégance ne faisait pas oublier sa fatigue. Ses cheveux avaient blanchi.

— Capitaine.

Kirk se leva.

— Ambassadeur. Merci de votre venue. Et... toutes mes condoléances, souffla-t-il en vulcain. Votre épouse était une femme remarquable. Nous l'admirions et la respections beaucoup.

— Merci.

Sarek laissa un instant percer sa tristesse.

Les portes s'ouvrirent de nouveau sur Spock, en uniforme, et sur le docteur McCoy.

Spock salua son supérieur, ignorant son père.

Oh oh, songea Kirk. Réussiront-ils à travailler ensemble ?

McCoy et Sarek se saluèrent. À son tour, le docteur présenta ses condoléances. Puis Kirk fit signe à ses compagnons de prendre place.

— Ambassadeur, Spock nous a transmis vos inquiétudes à propos des Freeliens. J'aimerais néanmoins entendre toute l'histoire de votre bouche, si vous le permettez. J'aimerais également voir les données que vous avez rassemblées.

— Elles sont déjà transférées dans votre ordinateur de bord, capitaine, précisa Spock, tapant un code sur le clavier.

Un tableau s'afficha.

Sarek commença son exposé. Sa diction, précise et mesurée, ajoutait de la crédibilité à ce qui aurait pu paraître un salmigondis d'absurdités et de spéculations.

Si tout ça n'était pas venu d'un Vulcain aussi réputé...

Kirk écouta attentivement, n'interrompant que pour prier l'ambassadeur de préciser un point ou un autre.

McCoy et lui se penchèrent sur les cartes et sur les données accumulées pendant des années. L'idée que Freelan puisse être une planète romulienne avait de quoi déconcerter.

Mais à entendre Sarek, le doute n'était plus permis. Plus Kirk y pensait, plus toute l'affaire semblait typique du raisonnement romulien... intelligent, audacieux... et efficace.

L'exposé de Sarek achevé, le capitaine de l'Entreprise secoua la tête.

— L'affaire de la LPHT... prend effectivement une tournure inquiétante. Il y a deux jours, j'ai reçu un message prioritaire de mon neveu Peter, m'informant qu'il avait réussi à s'infiltrer dans les fichiers de la Ligue et que la Sécurité de Starfleet n'avait accordé aucun intérêt à ses trouvailles. Il me demande mon aide.

— Quel genre d'informations Peter détient-il ? demanda Spock.

— Des fichiers, des films de propagande... ce genre de choses. La Ligue a piraté des rapports confidentiels de votre consulat, ambassadeur, et copié des documents qui prouveraient que votre planète entend s'emparer de la Terre.

— S'emparer de la Terre ? répéta McCoy, sidéré. Les Vulcains ? (Il éclata de rire.) Quel ramassis de... hum... C'est absurde, quoi !

— Durant les pourparlers avec le commandeur Keraz, une autre chose est venu confirmer mes doutes, annonça Sarek.

— Quoi donc, ambassadeur ? demanda Kirk.

— Un des assistants de Keraz, Wurrl, a tenté de m'assassiner. Keraz et lui, ai-je découvert, étaient tous deux sous influence.

Apprenant que son père avait été victime d'une agression, Spock le détailla, comme pour s'assurer qu'il n'avait rien.

— Peut-être faudrait-il empoigner un Freélien lors d'une conférence et lui arracher son masque, avança McCoy.

— De telles initiatives violeraient l'immunité diplomatique, rappela Sarek. De plus, si on se comportait ainsi, au mépris des lois, on perdrait le soutien de maints délégués.

— C'est entendu, grommela McCoy, mais qui sait quel mal ils ont déjà fait, à jouer ainsi avec les pensées d'autrui ? Je parierais que les Freéliens ne sont pas étrangers non plus à la conspiration de Chang.

— Et vous gagneriez sans doute, docteur, dit Sarek. Lors de la récente crise, le président Ra-ghoratrei a convoqué les ambassadeurs Kamarag, Nanclus et moi-même afin que nous débattions de la demande klingonne de vous extradier, suite à

l'assassinat du chancelier Gorkon. Après le départ de Kamarag, les amiraux Smillie et Cartwright, ainsi que le colonel West sont entrés dans le bureau. Les officiers de Starfleet avaient préparé un plan visant à vous libérer, le docteur McCoy et vous.

— Je l'ignorais, Jim ! s'écria McCoy, les yeux ronds. Je croyais que Starfleet avait décidé de nous jeter aux loups !

— L'amiral Smillie s'en est ouvert à moi, admit Kirk. Mais à l'en croire, le président avait refusé le projet.

— Exact, confirma Sarek. Ce qui compte aujourd'hui, c'est que durant ce débat, l'ambassadeur Nanclus a souligné la vulnérabilité des Klingons. Selon lui, il n'y aurait jamais de meilleur moment pour lancer une offensive d'envergure. Il était... très persuasif.

— Nanclus prônait ouvertement la guerre entre la Fédération et l'Empire Klingon ? s'étonna Kirk.

Même à la lumière des récentes découvertes, il était surpris qu'un Romulien puisse être aussi direct.

— Je l'ai entendu parler en ce sens, dit Sarek.

— Mais Nanclus travaillait, avec le général Chang et l'amiral Cartwright au déclenchement de la guerre, continua Kirk. Il ne représentait pas la position romulienne officielle...

Sarek leva un sourcil.

— Non ? Qu'en savez-vous ? Il est apparu par la suite que Nanclus complotait avec Chang et Cartwright. Mais qui a tout commencé ?

Le capitaine prit une profonde inspiration.

— Devant la cour martiale, Cartwright a affirmé sous serment que Nanclus était venu le voir, et que tous deux avaient ensuite présenté leur projet à Chang - qui fut trop heureux de prendre les choses en main. Mais si toute l'affaire était en réalité l'idée de Nanclus...

— Précisément, fit Sarek.

— L'agression du Klingon contre vous était-elle due à une influence télépathique, ambassadeur ? demanda Spock.

— Je le crois. Pendant notre lutte, j'ai eu un bref aperçu des pensées de Wurril. Il a eu un traumatisme crânien et est tombé dans le coma. J'ignore s'il vit encore. Starfleet l'a fait écrouer.

— Et le commander Keraz était également soumis à une influence mentale ? continua Spock. De quelle façon ?

— Quand je lui ai demandé ce qui l'avait poussé à s'emparer d'une colonie de la Fédération, il m'a répondu qu'il n'en avait pas la moindre idée... Il avait agi sous l'empire d'une impulsion qu'il ne s'expliquait pas. Je lui ai dit ce que j'avais découvert chez Wurril ; il m'a prié de déterminer s'il était aussi affecté. Je suis entré en contact avec son esprit... Et la vérité nous est clairement apparue à tous deux.

— Oh oh ! fit McCoy. Vous en déduisez qu'un Freélien et son Vulcain dressé ont obligé Wurril à tenter de vous éliminer, après avoir contraint Keraz à envahir Kadura ?

— « Contraint » est un terme un peu fort, répondit Sarek. « Influencé » serait

plus apte. Quant à l'implication de Freeliens... pour moi, ça ne fait aucun doute.

— Ambassadeur, intervint Kirk, est-il possible que Kadura ait eu pour but de vous éloigner de Vulcain ? Que les Freeliens sachent que vous enquêtez sur eux ?

Sarek cilla. Il n'y avait pas pensé.

— En effet... Lors de ma dernière visite sur Freelan, Taryn semblait sur ses gardes.

— Serait-il envisageable que le programme valit n'ait pas tout à fait maquillé votre intrusion dans les banques de données romuliennes ? ajouta Spock.

Surpris qu'on doute de son efficacité, son père leva un sourcil.

— Mon valit est très bien conçu. À supposer qu'on ait détecté quelque chose - une éventualité improbable, selon moi -, comment remonter jusqu'à moi ?

— Mais un faisceau de présomptions suffirait à inciter Taryn à prendre des mesures contre vous, insista Spock.

— Possible, concéda Sarek.

— Nous devrions alerter le président sur-le-champ, dit Kirk. Ainsi que la Sécurité de Starfleet et le vice-amiral Burton.

À sa grande surprise, Sarek secoua la tête.

— Pas encore. Il faut des preuves irréfutables.

— Vos doutes suffiront ! protesta McCoy. Un homme de votre réputation, ambassadeur... Le président vous écouterait.

— Je dois lui parler en personne. Autrement, je n'aurai aucun moyen de savoir s'il n'est pas également sous influence. Idem pour le vice-amiral Burton. D'autre part, il ne faut pas que ces spéculations s'ébruitent. Les conséquences seraient graves.

— En quoi ? fit McCoy.

— La paix fragile avec l'Empire Klingon serait balayée, répondit Spock, devançant son père. Azetbur pourrait en déduire que la Fédération essaie de semer la zizanie entre les Romuliens et son empire... N'oublions pas la Ligue. La plupart des adhérents sont sans doute de pauvres dupes, innocents de tout excepté d'être faibles. Les accuser d'être les jouets des Romuliens soulèverait une vague de persécutions.

« Quel genre de preuves vous proposez-vous d'obtenir, ambassadeur ? Si les Romuliens vous soupçonnent d'avoir tout découvert, ils rappelleront leur personnel freilien et encourageront l'escalade de la violence entre la Fédération et l'Empire Klingon.

— Il faut rester prudent, Convint Sarek. J'aimerais accéder encore aux banques de données freeliennes et faire des copies. Le tout sans alerter nos ennemis.

— Le pourriez-vous ?

— Je le crois, Spock. Surtout si vous m'aidez.

Après réflexion, l'officier hocha la tête.

— Je ferai de mon mieux. J'étudierai les valits déjà utilisés, et je les perfectionnerai.

Suite à cette affirmation, Kirk crut lire un rien d'indignation dans les yeux de l'ambassadeur.

— Très bien. Je vous les fournirai.

Kirk regarda les Vulcains. Si quelqu'un était capable de se jouer des systèmes de sécurité romuliens, c'était bien ces deux-là. Cela dit, ne pas avertir Starfleet le laissait dubitatif.

Si c'était l'affaire de quelques jours, à la rigueur...

— À quelle distance devrez-vous être de Freelan pour pirater ces banques de données ? demanda Kirk.

— Attendu les ressources informatiques d'un vaisseau stellaire, être dans les limites du système devrait suffire, assura Sarek. Souvenez-vous que j'avais sur moi un tricordeur de poche. À bord de l'Entreprise, dans combien de jours aurons-nous atteint Freelan ?

— À la vitesse facteur six, deux.

— Excellent. Cela suffira à Spock. Merci de votre coopération, capitaine.

— Il est de mon devoir d'enquêter sur toute menace contre la Fédération.

Quand serez-vous prêt à quitter Vulcain ?

— Je suis à votre disposition, capitaine.

Kirk tendait la main vers l'intercom, quand celui-ci bipa. Il prit la communication.

— Kirk à l'inter. J'avais ordonné qu'on ne nous dérange pas...

— Capitaine, coupa, le commandeur Uhura, un message en code prioritaire pour vous. De la part du chef de l'Académie de Starfleet.

— Le chef ? s'étonna Kirk. (Que lui voulait Anderson ?) Allez-y !

— Oui, monsieur... Le commandant Anderson annonce que votre neveu Peter a disparu. L'enquête l'amène à penser qu'il n'est pas parti volontairement. Il y a du louche là-dessous, selon lui.

Kirk déglutit avec peine. Son neveu était son seul parent proche. Si quelque chose lui arrivait...

— Commandant Uhura, qu'on se prépare au départ. (Il activa un autre canal.)

Programmez le cap sur 53.16... le système freélien. Scott ?

— Scott à l'inter, monsieur.

— Dans combien de temps pouvons-nous partir ?

— Vingt minutes, capitaine.

— Vous en avez dix.

— Oui, chef. Nous serons prêts.

— Bien, Scotty. Kirk, terminé.

— Jim... Qu'a-t-il pu arriver à Peter ? demanda McCoy.

— Je l'ignore, Bones. Comme il enquêtait sur la Ligue, on serait tenté d'imputer la responsabilité de sa disparition à ces fanatiques. C'est peut-être vrai, peut-être faux... (Rétablissant la communication avec la passerelle, il ajouta :) Uhura, veuillez contacter le commandant Anderson.

— Bien, capitaine.

Kirk réfléchit. Confier à Spock les commandes de l'Entreprise et retourner sur Terre ? Comment pouvait-il abandonner Peter à son sort ? Pourtant... Comme toujours, le devoir passait avant les soucis personnels.

— Ambassadeur, à supposer que vous ayez vos preuves dans quelques jours, quelle solution suggèrerez-vous à la Fédération ?

— Certains éléments de Starfleet préconiseraient des frappes massives, dit Spock. Je vois très bien l'amiral Smillie entériner cette tactique.

— Une guerre à outrance ? s'écria McCoy, atterré. On doit pouvoir empêcher ça ! N'est-ce pas, Jim ?

— Je l'ignore. (Il se força à chasser Peter de ses pensées pour se concentrer sur le problème.) S'ils perdent l'avantage de la surprise, les Romuliens pourraient y réfléchir à deux fois avant d'attiser le feu qui couve.

— Il est possible, ajouta Sarek, qu'ils évacuent Freelan et nient tout en bloc. Je crois Taryn assez implacable pour réagir ainsi.

— En ce cas, qu'advierait-il de la seconde génération de Vulcains embrigadés par les Freeliens ? demanda Spock. Techniquement, ce sont des otages.

Nous sommes dans l'obligation morale de tout tenter pour les libérer.

— Si ces enfants vulcains ont subi un lavage de cerveau, ils se croient sûrement Romuliens, souligna McCoy. À coup sûr, ils repousseront leurs « libérateurs ». Sarek, avez-vous idée de leur nombre ?

Le Vulcain inclina la tête.

— D'après le rapport des disparitions, peut-être une centaine... ou deux. Pas moins d'une cinquantaine, en tout cas.

Kirk se rembrunit.

— Connaissant les Romuliens comme nous les connaissons, ils sont capables d'exterminer leurs otages plutôt que de les voir libérés par la Fédération.

Le père et le fils hochèrent la tête, aussi sombres l'un que l'autre.

— Nous devrions... (Un bip l'interrompit encore.) Kirk à l'inter.

— Monsieur, dit Uhura, le commandant Anderson est en ligne.

— Passez-le moi.

Le visage de Kyle Anderson s'afficha à l'écran. Élégant malgré sa calvitie, ce grand noir arborait une barbe grisonnante.

— Capitaine Kirk, avez-vous reçu mon message ?

— Il y a quelques minutes. Qu'est-il arrivé à Peter ?

— Il a disparu sans laisser de traces, capitaine. Les gens de la Sécurité ont établi que c'était peu après minuit, mercredi de la semaine dernière. Avec les examens finaux, personne n'a réalisé qu'il manquait à l'appel avant hier. Il nous a fallu un jour pour vous contacter. Navré de ce retard.

— Alors... ça fait des jours ! Et vous ignorez où il a pu aller ?

— Oui. On commence à penser qu'on l'a emmené dans l'espace. Nous enquêtons sur les vaisseaux en partance cette nuit-là. Comme vous l'imaginez, la tâche est ardue.

Kirk hocha la tête.

— Pourquoi soupçonnez-vous un enlèvement ?

— On a récupéré le dernier message qu'il a reçu.

Il était brouillé, mais nous avons réussi à le rendre de nouveau lisible.

Regardez...

Le commandant appuya sur un bouton.

Horrifié, Kirk vit son propre visage remplacer celui d'Anderson. Il s'écouta demander à Peter de le rejoindre immédiatement dans son appartement...

Puis Anderson revint en ligne.

— Je n'ai jamais enregistré ce message, dit Kirk, abattu. Comme il s'attendait à ce que je le contacte...

— Nous le savons, capitaine. Peter vous a envoyé un communiqué en code prioritaire dont nous avons une copie. Nous permettez-vous de le décoder ? Ça pourrait nous mettre sur une piste.

Kirk hésita.

— Nous allons enquêter de notre côté. Dès que j'aurai clarifié les choses avec la Sécurité, vous aurez mon aval. Pourriez-vous transmettre ce message à mon officier des communications, le commander Uhura ? Il n'y a pas plus compétent qu'elle pour retracer des transmissions.

— Certainement, capitaine.

— Je vous recontacterai, promit Kirk.

— On soupçonne que votre neveu s'est fait enlever en pleine rue, ajouta Anderson.

— Vous pensez bien à un enlèvement... pas à un meurtre ?

— Nous n'avons pas de certitude, capitaine. Si on voulait tuer votre neveu, pourquoi lui avoir envoyé ce message ?

— Logique, murmurèrent Sarek et Spock en chœur.

— Y a-t-il eu des demandes de rançon ?

— Pas encore.

— Si j'ai du nouveau, je vous le transmettrai, dit Kirk.

— Moi de même, capitaine.

— Merci, commander.

— Soyez certain que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir, ajouta Anderson avant de couper la communication.

Kirk se tourna vers ses compagnons.

— Si Scotty tient parole, nous devrions larguer les amarres en ce moment même. Ambassadeur... Spock et vous auriez intérêt à travailler sur vos valits dès maintenant. Quelque chose me dit que tout est lié.

Dix minutes plus tard, Kirk, sur la passerelle, observait les spatiodocks vulcains sur l'écran principal.

— Statut, S'Bysh ? demanda-t-il à son navigateur.

— Les amarres sont dégagées, capitaine. Les portes s'ouvriront dans deux minutes trente-cinq secondes et six centièmes.

— Cap sur Freelan, lieutenant, ordonna Kirk, les mâchoires serrées.

Les doigts verts de S'Bysh volèrent sur sa console.

— Prêt, lieutenant ? ajouta Jim moins d'une minute plus tard.

— Oui, monsieur.

Comptant les secondes dans sa tête, Kirk atteignit trente-quatre.

— En avant, impulsion à demi, lieutenant.

Il crut entendre Chekov marmonner :

— Pas encore...

— Demi impulsion. À vos ordres, monsieur.

L'Entreprise s'élança, telle une cheetah repérant sa proie. Le vaisseau franchit les portes des docks avec quelques centaines de mètres de marge de chaque côté et fila dans l'espace.

Le soupir de soulagement que poussa Chekov fut audible d'un bout à l'autre de la passerelle. Uhura gloussa doucement.

— En avant, facteur six, ordonna Kirk.

— À vos ordres, capitaine.

Kirk se cala de plus belle sur son siège. Scotty avait beau être un faiseur de miracles, le trajet serait interminable...

Après une journée passée à peaufiner les programmes valits, Sarek était fatigué. Mais le sommeil le fuyait. Se rappelant sa promesse, il reprit le journal d'Amanda...

12 novembre 2231

Tout est calme. Je suis lasse... et trop excitée pour dormir. Cette nuit-là entre toutes, pas question de négliger mon journal !

J'ai un fils.

Sarek et moi avons un fils. Il est né aux petites heures du matin, aujourd'hui même. N'ayant jamais accouché auparavant, je redoutais de « craquer » devant les guérisseurs. Mais je crois m'en être honorablement sortie...

Et notre enfant est parfait. On avait beau m'assurer que tous les tests prénataux étaient normaux, je m'inquiétais. Après tout, j'ai dû suivre un traitement d'aide à la conception et supporter une surveillance constante pour que ma grossesse arrive à terme. Une grossesse prolongée d'un mois par rapport à la norme humaine !

Rester enceinte dix mois n'a rien de drôle - l'euphémisme du siècle ! J'étais si gonflée, hier, que je redoutais d'exploser comme une outre ! J'ai passé des heures à contempler mon ventre difforme avec ahurissement. J'avais peine à évoluer sans aide dans la salle de bains ! Quand les contractions m'ont prise, j'aurais presque sauté de joie !

Quel soulagement de retrouver une silhouette à peu près normale !

Pendant le travail, une des sages-femmes vulcaines m'a parlé du passé, avant l'époque de Surak et la Réforme. Par respect pour les antiques croyances, les Vulcaines accouchaient dans des sanctuaires souterrains qui étaient à peu de chose près des grottes.

Extraordinairement attachés aux anciens rites, beaucoup de Vulcains gardent cette mémoire ancestrale. Quand il se remémore sa propre naissance, Sarek m'affirme que c'est la première image qui lui vient à l'esprit.

Les guérisseurs ont craint un moment que mon accouchement se passe mal. Pour un bébé humain, mon fils est grand. Par bonheur, la sage-femme m'a aidée à ne pas me décourager.

Le travail m'a paru interminable. Et ma capacité à endurer la souffrance m'a étonnée moi-même. Car j'ai souffert... Par tous les dieux, ce fut comme si un démon m'enfonçait un pieu dans le cœur tout en serrant mon ventre dans des tenailles ! Mais au contraire des maux habituels, cette douleur avait un but. Tant que je gardais cela à l'esprit, j'arrivais à surmonter mes peines, à les apprivoiser... La sage-femme m'encourageait à me focaliser sur l'objectif, pas sur la douleur.

Sarek m'a tenu la main. Cela aussi a contribué à relativiser la souffrance. Sans doute a-t-il eu recours à un blocage mental au moment des pics de douleur...

Je voudrais tant avoir mon bébé près de moi cette nuit... Mais on l'a transféré à l'Académie des Sciences pour de nouveaux examens ; il reste en observation.

Après sa première tétée, je l'ai serré dans mes bras. Son minuscule visage est tellement vulcain ! Qu'a-t-il hérité de moi ? Alors que je doutais voir en lui quelque chose d'humain, il a ouvert la bouche et a poussé des cris aigus.

Est-ce une ombre de déception que j'ai cru remarquer chez mon époux ?

Les bébés vulcains pleurent uniquement de faim ou d'inconfort. Le nôtre était sec et repu...

Cela prouve qu'il tient bien de moi.

Sarek était-il vraiment déçu ? J'imagine que je ne le saurai jamais. J'aime trop notre enfant pour poser pareille question, au risque d'obtenir un « oui »...

Le nouveau-né s'agitait dans son cocon, sous le regard attentif de son père, fasciné par la nouvelle vie qu'il avait contribué à créer.

Mon fils... Comment t'appellerons-nous ? Nous avons un mois pour nous décider. Ta mère ne sera même pas capable de prononcer ton premier prénom...

Les prénoms vulcains étaient une combinaison de syllabes indiquant le lignage et l'ordre de naissance. En l'honneur de Surak, ils commençaient tous par un S.

Le bébé poussa un faible cri, ouvrit les yeux et les posa sur l'adulte penché sur lui. Des yeux sombres, pas bleus.

Guère surprenant... Les gènes vulcains dominaient.

L'infirmière approcha.

— Il est réveillé, dit Sarek.

— En effet. Il aura bientôt faim. Souhaitez-vous le ramener à votre femme pour sa tétée, ambassadeur ?

Sarek hésita.

Son fils était minuscule et il n'avait jamais tenu de bébé dans ses bras.

— Si vous préférez, je m'en chargerai.

L'infirmière administra au nouveau-né le supplément nutritionnel qui complétait le lait humain d'Amanda.

— Je vais le prendre, déclara Sarek.

Elle le plaça dans ses bras, veillant à ce que la tête soit bien calée.

Surpris, le père découvrit combien ce bébé d'aspect si fragile avait de substance. Il occupait de l'espace et il bougeait... C'était une entité indépendante !

Fasciné, Sarek dévisagea son fils.

Un fils qui devint enfin réel. Des mois durant, l'ambassadeur avait vu sa femme

s'arrondir. Il avait touché son ventre et regardé le cœur du fœtus battre sur les moniteurs...

Pour la première fois, il prenait pleinement conscience de sa paternité. Durant le travail d'Amanda, il avait partagé ses douleurs, étonné qu'une humaine en supporte autant sans perdre connaissance. La concentration féroce d'Amanda et les cris qu'elle avait su retenir - excepté au paroxysme des contractions - l'avaient impressionné. Elle paraissait pourtant si frêle, comparée à la force vulcaine de son époux ! Que de stoïcisme ! Amanda était plus forte qu'il n'y paraissait. Même la guérisseuse avait approuvé la retenue et le courage de la parturiente.

Sarek étudia son fils, remarquant la ligne délicate des sourcils, la courbe gracieuse des oreilles, le petit nez encore épaté...

Il vécut un instant hors du temps, d'une intensité presque douloureuse. Le passé et le futur tourbillonnèrent pour se rejoindre dans le bébé, véritable maillon entre des ères révolues et l'avenir. Un jour, il arpenterait les dunes de sa planète, lèverait un regard émerveillé vers la Gardienne, irait à l'école et apprendrait la logique de ses aïeux. Devenu un bel homme, sans doute donnerait-il à son tour la vie, tenant son propre fils dans ses bras...

— Nos tests préliminaires sont achevés, annonça l'infirmière. Son quotient intellectuel est au-dessus de la moyenne, ambassadeur. Considérablement...

Sarek ne fut pas surpris. Il ne chercha pas à cacher sa fierté.

— Je le ramène à sa mère, déclara-t-il.

Refermant le cahier, le Vulcain soupira. Si sa femme savait ce que Spock lui avait dit après l'oraison funèbre, elle serait bouleversée. Combien elle l'avait supplié d'essayer de comprendre son fils ! Au lieu de toujours le critiquer, de chercher le défaut de la cuirasse...

L'ambassadeur secoua la tête.

Aurait-il pu agir différemment ? Il n'avait fait que son devoir. Amanda avait compris et accepté.

Pourquoi pas son fils ?

James T. Kirk se redressa sur son siège.

— Capitaine, dit Uhura d'une voix bizarre, je capte une transmission subspatiale sur la fréquence réservée aux communications privées...

— Un message ?

— Oui, monsieur.

Elle tourna vers lui un regard plein de commisération.

— Que dit-il ?

— « Au capitaine Kirk, rendez-vous dans le secteur 53.16, coordonnées 39 marque 122, avant treize heures, date stellaire 9544.6. Un petit rouquin mourra si vous ne vous présentez pas. N'en parlez à personne. »

— Uhura, retrouvez à tout prix l'origine de cette transmission. Ne ménagez pas vos efforts. Compris ?

— Oui, capitaine, répondit Uhura avec une détermination égale à celle de son supérieur.

— Et avertissez le commandant Anderson que nous venons d'être contactés par les ravisseurs.

CHAPITRE VI

Le commander Taryn rêvait...

Ça n'arrivait pas souvent, mais quand ça se produisait, c'était toujours le même songe. L'unique chose dans l'univers à éveiller ses craintes.

Quand il espérait en être enfin débarrassé, le Rêve revenait alors qu'il s'y attendait le moins.

Tout petit, il courait le long d'un couloir dont les parois semblaient se refermer sur lui. Pourquoi cette terreur ? Il devait être courageux... Mais c'était plus fort que lui.

Malgré tous ses efforts, il n'arrivait jamais au bout du couloir de l'épouvante... Pris au piège, l'enfant cédait à l'accablement.

Un sort que méritait Taryn, ce couard recroquevillé sur lui-même, sanglotant comme une femmelette !

Il courait à perdre haleine vers une délivrance qu'il n'atteignait jamais.

Avec une soudaineté propre aux rêves, il parvenait à son but contre toute attente et s'acharnait sur le panneau du sas. La capsule de survie était juste derrière... Il savait comment ouvrir le sas, activer les commandes de la capsule et l'éjecter dans l'espace.

Il était grand temps d'abandonner le navire.

L'oreille tendue, il composait le code au ralenti, attentif à ne commettre aucune erreur.

Mais dès qu'il empoignait la barre d'ouverture pour l'abaisser, elle se tordait entre ses mains ou s'allongeait...

S'écartant d'un bond, l'enfant courait de nouveau dans le couloir, fuyait une épouvante de plus en plus forte...

Parvenu devant la salle des commandes, il ouvrait la porte...

... Sur l'obscurité...

Taryn se réveilla en sursaut.

La réalité : Freelán, son foyer.

Son épouse, Jolana, était partie sur Romulus rendre visite à leurs deux enfants.

De la sueur glacée sur le torse et les bras, Taryn frissonna. Les détails de son cauchemar lui échappaient déjà. Hormis qu'il était un gamin terrifié... À vrai dire, il ne tenait pas à se souvenir.

Le stress, déduisit-il. Je travaille trop. Mais l'invasion est si proche... Rien ne doit aller de travers ! Le Praetor a pleinement confiance en mes capacités. Il m'a donné plus d'autorité que je n'en ai jamais eu... Je dois être à la hauteur de mes

ambitions. Aucune fausse note... et la victoire sera à nous !

Taryn se força à mieux respirer. Derrière la fenêtre, les étoiles scintillaient, aussi froides et dures que des pointes de lance.

Le soleil de Vulcain était trop loin pour qu'on l'aperçoive de là.

Le soleil de Vulcain : Nevasa - ou 40 Eridani, comme le répertoriaient les cartes de la Fédération.

Vulcain... un monde aussi caniculaire que Freelan était glacial. Quel effet cela faisait-il de traverser ses déserts implacables ?

Le monde de Sarek... Où on révérait la logique davantage que le pouvoir.

Wurrl n'avait pas réussi à abattre l'ambassadeur. Malgré lui, Taryn s'en était presque réjoui. Combien il serait plus gratifiant de vaincre cet ennemi au grand jour ! Après tant de défaites humiliantes aux échecs, la victoire serait douce...

Le commander soupira.

Que soupçonne Sarek au juste ?

Lui seul pouvait encore alerter la Fédération du péril.

Lui seul se doutait de la vérité.

Il a des soupçons, mais pas de preuves, se rassura le Romulien.

Les choses se précipitaient : dans quelques semaines, voire plus tôt, la guerre éclaterait.

Alors, le secret des Freeliens n'aurait plus la moindre importance.

Taryn sourit à l'idée de voir la tête de Sarek, le jour où sa défaite serait consommée...

Cette idée détendit le commander. Il se rallongea et courtisa le sommeil.

Qui mit longtemps à revenir.

Sarek aussi rêvait.

Les Vulcains rêvaient rarement.

D'immenses glaciers s'élançant à l'assaut des cieux écrasaient le rêveur de leur masse.

Il était sur Freelan. Le soleil brillait.

Sarek se rendait chez Taryn. La maison correspondait aux rares éléments connus sur les concepts architecturaux de la planète. La résidence noire coiffée d'un dôme était conçue pour retenir la chaleur et pour résister aux avalanches.

Fouetté par la bise, Sarek n'avait pourtant pas froid.

Sous ses bottes, la neige crissait.

À son approche, la porte principale s'ouvrit. Un Freilien emmitouflé apparut dans l'encadrement.

— Sarek, lança Taryn, que faites-vous là ?

— Je vous cherchais. Ma femme est morte.

— Et que m'importe ?

— Sans vos machinations, j'aurais pu adoucir son agonie. Et mon fils ne m'écraserait pas de son mépris.

— Que voulez-vous que ça me fasse ? ricana le Romulien. Vos problèmes domestiques vous regardent.

— Et votre monde perfide est mien ! s'écria Sarek, lui arrachant son masque.
La surprise le pétrifia.

Amanda !

Il avança pour l'étreindre tandis que la partie froide et logique de son être lui rappelait que sa femme était morte.

Sarek se réveilla.

Il se trouvait sur l'Entreprise, dans les quartiers des invités de marque.

Oublierait-il un jour le vide que laissait en lui la disparition d'Amanda ?

Il se leva et alla s'installer dans le salon, un cahier rouge en main.

Il reprit sa lecture...

7 décembre 2237 - le vingtième jour de Tasmeeen.

J'ai tellement fait les cent pas que je suis épuisée. Mes jambes tremblent au point que je dois m'asseoir. Je n'arrive pas à me détendre. Et j'ai du mal à écrire, car mes mains aussi ont la tremblote.

Spock est porté disparu. Il est parti au coucher du soleil, semble-t-il. Nous ignorons où il a pu passer. Il n'a que sept ans, mon Dieu !

Sarek est dans son bureau, apparemment accaparé par son travail !

Je n'arrive pas à le croire !

Si je lui demandais comment il parvient à se concentrer sur ses dossiers alors que notre fils a disparu, il me regarderait avec la placidité qui me met parfois hors de moi et répondrait : « Amanda, j'ai signalé l'incident aux autorités. Elles sont bien mieux équipées que nous pour mener des recherches. Tourner en rond est inutile. Que je sois à mon bureau ne signifie pas que le sort de notre fils m'indiffère. »

Je dois me calmer. M'emporter contre mon mari ne me ramènera pas Spock, c'est un fait. Mais comment Sarek peut-il rester si calme quand je suis dans tous mes états ?

Spock... Mon enfant est quelque part dans le désert... Et mon époux travaille !

Si seulement il avait mieux compris notre fils, s'il avait été plus indulgent avec lui et s'était efforcé de voir les choses du point de vue d'un enfant ! Mais non ! Il faut que le fils de Sarek soit le parangon de toutes les vertus ! Je l'ai entendu parler à Spock aujourd'hui même ! Si notre fils ne réussit pas son kahn-wan le mois prochain, son père serait déshonoré ! Si Sarek n'a pas utilisé ce mot, le sens était parfaitement clair.

Le sermon faisait suite à une autre bagarre entre Spock et ses camarades de classe - ceux qui le tourmentent chaque jour en le traitant de « Terrien émotionnel ! » et de « demi-sang ! ».

Il m'est arrivé de m'enfoncer les ongles dans les paumes pour m'empêcher d'aller les gifler. Ça ne ferait qu'aggraver les choses... Depuis que Spock est entré à l'école, à l'âge de quatre ans, ça n'arrête pas...

Quelle torture de le voir lutter quotidiennement pour tenter de rentrer dans le moule ! Mon fils, si mince et si élancé, avec ses cheveux noirs et son petit visage sombre... Ça me brise le cœur. J'ai supplié Sarek de parler aux autres parents ; il s'y refuse. Il a souligné (fort logiquement, j'en ai peur) qu'une telle intervention de sa

part ne servirait qu'à compliquer une situation déjà intenable pour notre fils.

Quand je le vois en butte à toutes ces railleries, mon cœur saigne pour lui. J'en pleure.

Aujourd'hui, ces gamins ont recommencé. Sarek n'a manifesté aucun soutien à son fils.

Alors où Spock s'est-il enfui ?

Après réflexion, j'ai ma petite idée. Il a dû délibérément s'exposer aux dangers du désert en vue de l'épreuve à venir. Ce petit préférerait mourir que faire honte à son père.

Si notre fils perd la vie, j'en voudrai à Sarek jusqu'à la fin de mes jours. C'est injuste, j'imagine. Mais c'est ainsi. Je ne supporterai plus la vue de mon époux.

Par bonheur, I-Chaya semble être parti avec son jeune maître. Si le vieux sehlat n'a plus sa force d'antan, il gardera Spock au chaud. La nuit est glaciale dans le désert. Quelqu'un d'autre l'a peut-être accompagné. Espérons que ce n'est pas le jeune cousin de Sarek, Selek. Il a beau être courtois, il se dégage de lui une duplicité qui me gêne. Il ne m'a jamais regardée dans les yeux alors qu'il ne s'est pas gêné pour m'observer à la dérobée... Il y a quelque chose de faux chez Selek. Je suis certaine qu'il mentait en affirmant venir sans but précis. Peut-être m'a-t-il aussi raconté des histoires en prétendant être lié à mon mari.

Allons, que vais-je imaginer là ! Il y a un air de famille entre Sarek et lui. Pourtant... Quelque chose me turlupine...

Je n'ai jamais entendu parler de mauvais traitements infligés à des enfants sur Vulcain. Selek ne veut sûrement aucun mal à mon fils...

Malgré tout, il semble un charmant jeune homme. La façon dont il me regardait était touchante...

Je n'ai qu'une envie : sauter dans un glisseur et partir à la recherche de Spock. Écrire m'aide normalement à me détendre, mais pas cette fois. Je ne peux plus rester assise une minute de plus. Pourquoi Sarek et moi ne partions-nous pas ensemble dans les Monts Llangon ? L'aube ne tardera plus...

Plongé dans ses souvenirs, Sarek soupira...

— Je n'en peux plus ! explosa Amanda, foudroyant son époux du regard.

Sarek avait délaissé ses dossiers pour la rejoindre dans le salon de leur résidence, à ShiKahr.

— Je me moque que ça te plaise ou pas. Je prends un glisseur et je vais chercher notre fils moi-même !

Elle tourna les talons, s'apprêtant à quitter la pièce. Sarek lui barra le chemin.

— Amanda, il n'y a pas de raison de...

— Cesse de me parler sur ce ton ! Tout est ta faute ! Si tu avais essayé de comprendre Spock au lieu d'exiger de lui la perfection, rien ne serait arrivé ! Reste ou viens, je m'en fiche !

— Amanda, il est hors de question que tu te rendes dans les Monts Llangon, déclara le Vulcain. Les courants aériens y sont trop dangereux, surtout de bon matin, et tu n'es pas en état de piloter. Nous allons attendre le rapport des autorités.

Amanda serra les poings, les joues en feu. Allait-elle lever la main sur son mari ? Frémissante de colère, elle fit volte-face et arpenta la pièce à grandes enjambées. Puis elle s'arrêta, le dos tourné.

— Amanda, reprit Sarek d'un ton moins dur, j'ai entraîné Spock en Vue du kahswan. Il est familiarisé avec le règne végétal de notre planète et les méthodes de survie de nos ancêtres. Selon toute logique, il nous reviendra bien portant.

La jeune femme éclata d'un rire sinistre.

— Et je suis censée être réconfortée par ça, Sarek ? Par la logique ?

— La logique n'est pas un réconfort, Amanda. Elle existe. C'est une approche de l'univers qui privilégie la raison et l'ordre, pas le chaos.

— Le chaos humain, tu veux dire ! Aie donc le courage de tes opinions ! Chaque fois que Spock sourit, tu es la désapprobation incarnée ! Ce pauvre enfant ne sera jamais assez parfait pour toi, et il le sait. Pas étonnant qu'il préfère braver la mort là-bas !

Déconcerté par ces accusations, Sarek ne sut que répondre. Humaine et illogique, sa femme devait se tromper...

— Tu ne me crois pas, continua-t-elle, plus calme. Tu excelles à ne pas voir ce qui est sous ton nez, Sarek. Mais moi, j'ai des yeux ! Spock ne cherche qu'à te satisfaire, alors que tu l'obliges à vouloir atteindre l'impossible : la perfection ! Même les Vulcains ne sont pas parfaits. Tu es bien placé pour le savoir !

Son mari la regarda, bouche bée. Amanda sentit des larmes de colère lui brouiller la vue.

— Je ne te laisserai pas lui gâcher la vie, Sarek, dussè-je retourner sur ma planète avec lui. Il sera plus heureux avec des gens doués de compassion et de tolérance !

Sarek eut la gorge nouée.

— Tu voudrais... partir ? Tu n'es pas sérieuse ? Je comprends que la situation soit éprouvante pour une mère, mais de là à envisager des actions aussi... définitives...

La rage d'Amanda retomba - pour laisser place à quelque chose de plus redoutable.

Une colère froide.

— Ne me sous-estimes pas, Sarek. Je t'aime, et ça ne changera jamais. Mais tu es un adulte, parfaitement capable de te défendre et de veiller à ton bien-être. Spock est mon enfant. Je ferai tout pour écarter de lui les menaces. Même venant de son père...

Le Vulcain eut l'impression d'affronter une force éternelle... L'incarnation de l'instinct maternel. Une le-matya n'aurait pas défendu ses petits avec plus de hargne et de détermination.

Amanda forçait l'admiration.

— Je vois, dit Sarek après un moment. Je ne veux pas que tu partes.

La jeune femme ne se départit pas de son air buté.

— Moi non plus, mon époux, répondit-elle néanmoins d'une voix mal assurée. Pourtant, je le ferai si c'est dans l'intérêt de notre fils.

— Je... (Sarek s'interrompt, son ouïe aiguïée captant un bruit familier.) Un glisseur !

Il s'élança vers la porte.

— Spock ? s'écria Amanda, lui emboîtant le pas.

Dans la cour, un glisseur se posait effectivement sur la zone d'atterrissage.

Deux personnes en sortirent : un enfant et un adulte.

Amanda se précipita, les bras tendus.

C'était bien Spock, accompagné par Selek. Tous deux firent un salut vulcain tandis que le pilote redécollait en direction du centre de ShiKahr.

Sarek se félicita de retrouver son fils sain et sauf.

Ce jour-là, se souvint l'ambassadeur, Spock avait solennellement affirmé son choix : être un Vulcain. Amanda n'avait plus reparlé de départ. Même si les frictions entre les époux avaient été loin de s'arrêter là.

Après le succès de Spock au kahs-wan, Sarek s'était attaqué à un nouveau problème : le mariage. Amanda s'était élevée contre le principe - et contre le choix de son époux.

Comment avait-elle pu deviner que T'Pring serait malhonnête et infidèle ? Il n'y avait pas d'explication logique à cette intuition... Sarek se rappela une autre « conversation » orageuse sur la question...

— T'Pring ? C'est celle que tu as choisi ? Sarek... Non !

Assis dans le jardin de ShiKahr, le couple regardait le soleil se coucher.

Horriifiée, Amanda avait bondi sur ses pieds.

— Pourquoi cet étonnement, ma femme ? La lignée de l'enfant est irréprochable. Son clan est aussi important que le nôtre. Elle aura ses propres biens, comparables à l'héritage de notre fils. Pourquoi n'approuves-tu pas ?

— Parce que ! Je ne l'aime pas. Elle est... comment dire ? Trop polie, trop... calculatrice. Il y a quelque chose de froid en elle. Marier des enfants, pour moi, c'est de la barbarie !

— Amanda, tu n'es pas logique. T'Pring sera une excellente épouse pour notre fils. Elle est intelligente, d'un rang social élevé avec tous les avantages que cela représente et...

— ... Et elle rendra Spock malheureux ! Je peux t'assurer qu'elle n'est pas faite pour lui. T'Pring me rappelle un de ces fascinants petits serpents qu'on trouve sur Terre, si délicats et si beaux... Quand ils vous mordent, il vous reste moins d'une minute à vivre !

— Des arguments bien spécieux, Amanda, s'impatientait l'ambassadeur. Ces allégations sont sans fondement.

— Je sais. Ce que je dis est injuste. Mais tous mes instincts me crient que T'Pring fera le malheur de Spock. Sarek... Je veux que tu annules cette promesse de mariage. Ou à tout le moins que tu en retardes l'échéance.

— Non, Amanda. Nous vivons sur mon monde. Depuis le début, nous sommes d'accord pour élever Spock selon les traditions vulcaines. Tu l'as entendu choisir cette planète, après sa fugue dans les Monts Llangon... J'ai aussi fait mon choix : T'Pring

sera sa femme.

Amanda secoua tristement la tête.

— Tu commets une erreur. Mais tu as raison : j'étais d'accord pour suivre la tradition vulcaine.

Ses épaules s'affaissèrent ; elle poussa un lourd soupir.

Sarek gagnait, il n'en retirait aucune joie.

— La logique indique qu'ils sont faits l'un pour l'autre, Amanda.

Elle lui jeta un regard méprisant.

— La logique ? Elle n'a rien à voir avec la félicité matrimoniale, Sarek. Ton père a été éminemment logique en te fiançant à T'Rea... Et nous savons tous deux ce qu'il en a résulté. N'est-ce pas ?

Avant que Sarek trouve une repartie, elle s'était levée et éloignée.

Peter Kirk posa les cartes klingonnes d'un air dégoûté.

— J'abandonne. Vous me battez encore à plates coutures !

Derrière le panneau d'observation, Valdyr inscrivit quelque chose sur son bloc-notes.

— Vous me devez maintenant... cinq mille six cent soixante-treize kilos de cristaux de dilithium de première qualité ! déclara-t-elle en klingon.

Peter était sur Qo'noS depuis deux jours. Les visites de sa geôlière éclairaient sa captivité. Valdyr le traitait avec respect, voire avec une tendresse bourrue. Elle lui avait confié de vieux livres klingons, dont l'œuvre complète de William Shakespeare dans sa « version originale »... Puis elle s'était efforcée de lui enseigner un obscur jeu de cartes qu'il avait quelque peine à maîtriser. Il insistait pour parler klingon avec elle afin de progresser dans cette langue.

Il avait découvert une chose : les Klingons avaient le sens de l'humour !

Parfois, il parvenait à arracher un sourire à Valdyr.

Non qu'il se fit beaucoup d'illusions. Pour lui, le Syndrome de Stockholm - la sympathie des otages pour leurs ravisseurs - avait frappé !

Entre les lectures et ses conversations avec Valdyr, il avait trouvé sans peine le sens d'un mot particulier... Dans le Marchand de Venise, Shylock utilisait joy' pour « torture ». Et be' signifiait femme, ou femelle.

Be'joy'... Une forme de torture rituelle que les Klingonnes appliquaient aux prisonniers de guerre...

Dis-moi, Valdyr, qu'utiliseras-tu en premier ? Les tenailles ? Ou commenceras-tu par m'écorcher vif ? On prend des paris sur mon seuil de résistance à la souffrance ?

Dire qu'il s'était tant fait de soucis à propos du Kobayashi Maru !

— Êtes-vous sûre de m'avoir enseigné toutes les règles du jeu ? (La gravité de Valdyr fut assez éloquente. Agir autrement eût été déshonorant...) En ce cas, vous devrez m'envoyer sur Rura Penthe pour extraire ces cristaux !

Valdyr s'indigna.

— Jamais ! Seuls les plus grands criminels y sont condamnés !

— Comme mon oncle Jim et le docteur McCoy ? Ce sont des cas désespérés, il

est vrai...

Il regretta aussitôt sa remarque, compromettante pour leur statu quo.

La Klingonne baissa les yeux. Elle battit les cartes et les redistribua, poussant celles du prisonnier sous le panneau d'observation.

— Je sais qu'ils n'ont pas assassiné le chancelier Gorkon... Ça ne signifie pas que votre oncle n'a jamais tué de Klingons.

— Il a tué Kruge, il ne l'a pas assassiné, souligna le cadet. Kruge s'était téléporté à terre pour abattre Kirk, car il voulait venger son équipage disparu. Ils se battaient au bord d'un précipice, alors même que la planète se détruisait sous leurs pieds... La terre a cédé sous Kruge, l'entraînant dans le vide. Jim lui a pris la main pour le retenir, mais Kruge a cherché à le faire basculer avec lui. Furieux, mon oncle l'a laissé tomber.

— Vraiment ? fit Valdyr, sceptique.

— C'était de la légitime défense ! Si Kruge avait pu entraîner mon oncle à la mort, il l'aurait fait !

— Kamarag affirme que Kirk a attiré Kruge sur ce monde en perdition puis qu'il l'y a abandonné.

— C'est très mal connaître mon oncle ! Croyez-moi... (Ils jouèrent quelques minutes en silence.) Il y a une chose que je ne comprends toujours pas, Valdyr.

— Laquelle ?

— Kruge a péri il y a trois ans. Pourquoi votre oncle a-t-il attendu si longtemps ? Pourquoi décider de se venger maintenant ?

La jeune femme étudia son jeu. Mais Kirk la connaissait assez pour savoir qu'elle avait déjà planifié sa stratégie.

— Au début, répondit-elle, il a cru que notre gouvernement le soutiendrait.

Quand Praxis a explosé, la voix de la modération s'est faite entendre au Conseil. Sans la Fédération, il n'y aurait pas de survie ! Mon oncle n'a plus reparlé de Kirk. Il était... loyal. Jusqu'à il y a quelques semaines... (Elle soupira.) Il a beaucoup changé. Un jour, la vengeance est devenue toute sa vie. Il ne pense plus qu'à ça. Il veut à tout prix la peau de Kirk. Si le gouvernement ne l'épaule pas, il agira seul.

— D'où ma présence ici... Comment a-t-il pu changer si vite ?

— Je l'ignore. Je sais seulement que c'est le chef de mon clan. Je lui dois assistance et loyauté. C'est à vous de jouer, Pityr !

Après quelques instants, Peter reprit :

— Votre loyauté irait jusqu'à me torturer, n'est-ce pas ?

Elle soutint son regard sans flancher.

— Si j'étais seule à décider, rien de tout ça ne serait arrivé. Je suis navrée, Pityr.

Le jeu continua, mais le cœur du jeune homme n'y était plus. Il perdit rapidement.

— J'abandonne ! grommela-t-il, jetant ses cartes. La vie est injuste. J'ai été enlevé, on me séquestre et voilà maintenant que ma geôlière est une belle femme doublée d'un requin professionnel !

Il avait utilisé le standard, ignorant l'équivalent en klingon.

— Comment m'avez-vous appelée ?

— Belle et requin professionnel. Quel terme n'avez-vous pas compris ?

— Requin ?

— Un requin est un animal terrestre, un énorme poisson... Vous connaissez ? (Il se creusa la cervelle.) Un animal qui vit sous l'eau, un dangereux prédateur...

— Oh ! Un norgh, vous voulez dire ?

— C'est ça. Vous êtes ainsi quand vous jouez aux cartes. Vous comprenez ?

Elle réfléchit, puis lâcha un petit rire.

— Puisque je suis une femme et que je vous bats toujours, je dois être impitoyable. C'est ça ? Je croyais que les mâles terriens traitaient leurs femelles d'égal à égal !

— Mais c'est le cas ! (Valdyr eut l'air sceptique.) Je vous assure, insista-t-il. C'est différent pour les Klingonnes ?

— Oui. Les hommes ont toujours eu la haute main sur tout. Si les Klingonnes ont de l'ambition, elles subliment leurs aspirations en les reportant sur un mâle, qu'elles conseilleront et encourageront pour en faire...

— Une figure de proue ? suggéra Peter en standard.

Valdyr s'empressa de consulter son tricornet portable.

— Exactement.

— Et le chancelier Azetbur ? C'est une femme.

Les yeux de Valdyr pétillèrent.

— Elle est à part. Son père a poussé les membres du haut conseil à l'épauler quand elle lui succéderait. Ils ont tenu parole. Le peuple la soutient aussi. Mais le code des guerriers est difficile à changer.

Peter la dévisagea.

— Et vous, Valdyr ? Qu'aimeriez-vous faire de votre vie ?

Elle baissa les yeux.

— J'ai... des rêves.

— Par exemple ?

— Quand j'étais petite, je voulais être une guerrière. C'est dur pour une femme... mais possible. Hélas, j'étais une gamine souffreteuse. Une fois atteinte ma taille adulte, j'ai dû regarder la réalité en face. Je ne porterais jamais les armes.

— Pourtant, vous avez appris à vous battre.

— Et je suis douée au couteau, précisa-t-elle avec fierté. Mais face à un Klingon, au combat à mains nues, je suis trop petite.

— Donc être guerrière est exclu. Quoi d'autre ?

Elle regarda autour d'elle, comme effrayée qu'on les épie.

— J'espérais devenir diplomate, à l'exemple de mon oncle.

— Les Klingonnes y sont-elles autorisées ?

— Il n'existe pas de loi qui les en empêche.

Peter se leva et fit quelques pas. Encore contusionné, il se sentait néanmoins beaucoup mieux.

— C'est drôle que vous disiez ça. Moi-même, je songeais à embrasser une carrière diplomatique...

Elle inclina la tête, faisant onduler sa longue tresse. À quoi ressemblerait Valdyr les cheveux dénoués ? se demanda le jeune homme.

— Vraiment ?

Il hocha la tête.

— C'est pourquoi j'ai étudié le klingon et le romulien avant d'intégrer l'Académie.

— Alors pourquoi avez-vous changé d'avis ?

— Je n'en sais plus trop rien... Tout le monde s'attendait à ce que j'entre à Starfleet.

— Tout le monde s'attend à ce que j'épouse Karg et à ce que je devienne une bonne maîtresse de maison... Au lieu de se soucier de l'opinion des autres, on ferait mieux de vivre notre vie selon nos désirs !

— Je suis d'accord !

Se souvenant soudain du sort qui lui était réservé, il se rembrunit. La perspective des tortures à venir alourdit l'atmosphère.

Valdyr se mordilla la lèvre inférieure.

— Pityr, croyez-moi, je suis autant victime de cette situation que vous...

— Votre oncle m'utilise comme appât pour capturer et exécuter le mien. Quel honneur y a-t-il à cela ?

Valdyr secoua la tête.

— Aucun, admit-elle d'une petite voix. Notre famille sera couverte de honte.

Peter se leva et passa le bras sous le panneau d'observation, réussissant à effleurer Valdyr, qui recula d'un bond, dague au poing.

— Que... ?

— Je suis vivant, Valdyr, comme vous. Vous rappelez-vous quand vous m'avez donné à boire ? Ce faisant, vous m'avez sauvé la vie. Pourquoi, alors que vous me saviez promis à la mort ?

Les dents serrées, Valdyr garda le silence.

— Vous m'avez donné à boire... et je vous ai tenu les mains. Vous vous rappelez ? Elles étaient si chaudes, bien plus que les miennes... J'étais en état de choc. Aujourd'hui, je vais mieux, Valdyr ; je me sens vivant. Regardez donc...

Non sans hésiter, elle se rapprocha et lui toucha la main.

Sa température était légèrement plus élevée que celle d'un Vulcain.

— Vous voyez ? fit Peter. Je suis bien vivant. Comme vous. Et je veux le rester !

Elle garda les yeux rivés sur la main de l'humain, comme si elle ne l'avait jamais vue.

— Y arriverez-vous, Valdyr ? chuchota-t-il, serrant les longs doigts de la Klingonne. Pouvez-vous agir sans honneur simplement parce que votre oncle le demande ? Pourrez-vous me faire ça ?

Elle frissonna et ferma les yeux. Soudain, elle lui enfonça les ongles dans la peau.

— Oui !

— Je ne veux pas mourir, Valdyr. Pas de vos mains. Je refuse aussi que mon oncle meure par ma faute ! Plus encore, je ne voudrais pas voir la paix qu'on commençait à bâtir entre nos peuples voler en éclats. Vous savez très bien quelles conséquences auront les actes de votre oncle.

Elle hocha la tête, levant un regard sombre sur lui.

— Je ne veux pas non plus que vous renonciez à vos rêves, Valdyr. Ma mort vous coûterait votre honneur... Vous êtes une femme digne et forte...

Allait-elle voir en cette déclaration les paroles d'un couard prêt à tout pour sauver sa peau ?

Peter disait la vérité.

Elle baissa les yeux sur leurs mains enlacées et sur le sang mêlé qui s'écrasait par terre.

Avec un petit cri, elle se dégagea et s'enfuit, comme poursuivie par des démons.

Peter regarda les marques des ongles sur sa peau. De petites demi-lunes de sang...

Étudiant l'échiquier, le commandeur Taryn leva un sourcil surpris.

— Vous progressez.

Son adversaire était une frêle jeune femme aux traits délicats, presque elfiques. Ses cheveux coupés court et ses oreilles pointues soulignaient la finesse de ses traits.

Savel avait vingt-deux ans. Quand elle était bébé, ses parents avaient été abattus en tentant de s'évader. Elle n'avait aucun souvenir d'eux.

La fillette avait grandi dans une crèche gouvernementale jusqu'à ses cinq ans. Ensuite, Taryn l'avait hébergée. Il la considérait comme sa fille adoptive, ne faisant aucune différence entre ses deux fils et elle.

— Une tactique intéressante, concéda Taryn. Elle ne fait pas partie de celles que je t'ai apprises. D'où la tiens-tu ?

Les yeux noirs de Savel pétillèrent de plaisir.

— De la conférence de Khitomer. L'attaché de l'ambassadeur Sarek a souhaité se mesurer à moi. Soran a gagné grâce à cette stratégie.

Taryn se raidit.

— Tu as joué contre l'attaché de Sarek ?

— Oui... Vous ne me l'avez pas interdit, Vadi.

Le terme signifiait « oncle » en romulien. Savel parlait couramment le vulcain et le romulien.

— Quel mal y a-t-il à cela ?

— Il y en a, assura Taryn. Et si je t'avais cherchée et que je sois tombé sur Sarek ? Il a des soupçons, je te l'ai dit. J'ignore quelles auraient été ses réactions... Il a presque démasqué l'un de nous. À Khitomer, j'ai tout fait pour éviter l'ambassadeur. Tu le savais, Savel.

Elle baissa la tête.

— C'est vrai. Mais Soran était... charmant. J'ai rarement l'occasion de parler à des jeunes gens de ma génération, Vadi.

— Je sais, soupira Taryn. Mais c'était un risque inutile. Notre plan est sur le point d'aboutir...

— Tu as raison, murmura-t-elle, du remords plein les yeux.

Élevée par les Romuliens, sa maîtrise d'elle-même n'était pas aussi grande que celle des Vulcains.

— Pardonne-moi, Vadi.

— Tant que tu promets de ne pas recommencer.

— C'est juré. Vadi... C'est toujours à toi de jouer.

— Effectivement...

Taryn étudia le jeu, puis choisit un des deux coups qui lui étaient possibles.

Savel joua si vite, un petit sourire en coin, que son adversaire sut qu'il venait de tomber dans le panneau.

Le commander fronça les sourcils, intérieurement ravi par les progrès de sa fille.

— Je vois... Mat en sept coups.

Avec une quasi-révérance, il coucha son roi.

Si être battu par Sarek le hérissait, s'incliner devant Savel était presque un plaisir.

Taryn se cala dans son siège.

C'était l'hiver sur Freelan. Près de l'équateur, la neige régnait de longs mois sur le paysage.

Taryn songea avec nostalgie à Romulus et à son foyer d'antan : une maison, au bout d'une ruelle sinueuse. Même durant la brève saison des pluies, les vents y étaient chauds... Un contraste saisissant avec les bises glaciales qui hurlaient la nuit sur Freelan.

— Avez-vous eu des nouvelles de Kamarag ? demanda Savel. Devrez-vous le revoir ?

— Je l'ignore, dit Taryn. D'après les rapports, il aurait enlevé le neveu du capitaine Kirk. Kamarag a de bonnes raisons de le haïr. Il a juré de venger son jeune protégé, Kruge.

Savel hocha la tête.

— Avant que je touche son esprit, la haine rayonnait déjà en lui. Qui le surveille aujourd'hui ?

— Personne, pour le moment. Darus est reparti sur Terre. Une importante conférence commerciale va bientôt s'ouvrir. Stavín et lui doivent s'y rendre.

— Nous aurons sans doute à revoir Kamarag. Il répugnera peut-être à exécuter Kirk, sachant qu'il se rendrait alors coupable de haute trahison.

— L'approcher pourrait être risqué, observa Taryn. D'autant que les raids le long de la Zone Neutre se multiplient.

— Qui travaille là-bas, Vadi ?

— Personne... Nous avons incité Keraz, Chang, Kruge, Wurrí, Makeš et Kardis à agir comme ils l'ont fait. L'insubordination et la mutinerie gagnent les forces klingonnes... Chaque semaine, les actes de terrorisme augmentent... Et nous sommes

seulement responsables de la moitié ! Azetbur se cramponne à son siège ! Mais bientôt, elle n'aura plus d'autorité sur rien. Ce jour-là...

Il hocha la tête.

— La guerre, finit Savel avec une expression mitigée.

— Vadia-lya, qu'est-ce qui te trouble ?

Cela faisait des années qu'il ne l'avait plus appelée « petite nièce ».

— Rien... À Khitomer, le président de la Fédération avait une voix vibrante d'émotion... (Elle rougit.) Quand il a parlé de paix entre les mondes, je pouvais presque... imaginer une galaxie paisible. C'était une vision attirante.

— Savel, ça viendra. Bientôt, le plan auquel j'ai consacré ma vie portera ses fruits. Ça n'ira pas sans heurts ni pleurs, bien sûr. Le conflit entre la Fédération et les Klingons ne s'éternisera pas. Nos forces auront tôt fait d'écraser ce qui restera de la Fédération. Et dans un an ou deux au plus, la paix sera établie pour longtemps... L'Empire Romulien aura triomphé. Autrement, qu'advierait-il de nous ?

— La Fédération cherchera à nous détruire, répondit Savel sans grande conviction.

Taryn lui lança un regard songeur.

— Une autre partie ? lança-t-il, désignant le jeu d'échecs.

— Oh, oui !

Sortant de l'ascenseur, Sarek remonta la coursive jusqu'aux quartiers de Kirk. Il s'annonça.

— Entrez.

Le capitaine était en train de nouer la ceinture de son uniforme.

— Ambassadeur ! Bonjour.

Le Vulcain ne perdit pas de temps en amabilités.

— Kirk, nous devons parler. J'ai beaucoup réfléchi à l'enlèvement de votre neveu. La logique indique que c'est lié au problème freélien.

— Je me posais la question... Je parlerais d'instinct plutôt que de logique, mais quoi qu'il en soit, nous avons atteint la même conclusion. Quel est votre raisonnement ?

— Sur Kidta, Keraz m'a dit que l'ambassadeur Kamarag avait convoqué en secret ses officiers et tenté de les soulever contre Azetbur. Si Keraz et Wurrl étaient influencés par des télépathes freéliens, pourquoi pas Kamarag ? C'était un excellent candidat, après tout ce qui s'est passé entre lui et vous.

— Vous pensez que Kamarag a enlevé Peter ?

— Pas en personne. Mais il est certainement derrière tout ça.

Kirk eut l'air pensif.

— Une hypothèse intéressante. Il me hait... On m'a rapporté plusieurs fois qu'il ne perdait pas une occasion de m'insulter en public... Mais sa haine est-elle assez forte pour le pousser à la trahison ?

— Peut-être pas sans une influence télépathique. Il était facile de manipuler la Ligue afin qu'elle livre Peter à un tiers qui le mènerait ensuite à Kamarag.

— Vous pensez à des complicités ?

— Oui. De la sorte, la LPHT n'entrait pas directement en contact avec un

vaisseau extraterrestre.

— Ça paraît sensé. Uhura s'efforce d'identifier les navires ayant quitté la Terre à ce moment-là. Une tâche peu aisée. Elle y travaille depuis hier.

— Avez-vous eu des rapports sur la LPHT et ses activités ? s'enquit Sarek. Je n'ai pas encore pris connaissance des derniers communiqués.

— Induna a été relâché sur parole. Aux dernières nouvelles, il appelait à... (L'intercom bipa.) Kirk à l'inter.

— Capitaine ? fit Uhura. J'ai retracé l'origine du message envoyé à Peter, et celle de la communication subspatiale que nous venons de recevoir.

— Bien joué. Alors ?

— Le premier, un montage d'anciennes transmissions, émanait d'un vaisseau en orbite : le Bobino.

— Quelle sorte de bâtiment est-ce ?

— Un cargo enregistré au nom d'un certain Otto Whitten, qui ne le pilote pas, même s'il en est le propriétaire.

— Avez-vous enquêté sur lui ?

— Oui, capitaine. Il a un lourd passé. Un artiste-futé. Il a été arrêté plusieurs fois, mais les poursuites ont toujours été abandonnées. On parle de cargo, alors que vaisseau de contrebande serait plus proche de la réalité.

Kirk lança un coup d'œil à Sarek.

— Qui pilote le Bobino ?

— Une femme nommée Erika Caymor. Même chose que Whitten. Elle a été écrouée plusieurs fois, mais elle s'en est tirée. Extorsion de fonds, fraude, vol, contrebande... La liste est longue. Néanmoins, les autorités n'ont jamais pu prouver quoi que ce soit. Ces deux-là sont des petits malins.

— De la vraie racaille ! pesta Kirk avec amertume. Ils ont emmené Peter dans le cosmos. Et l'autre transmission ? La subspatiale ?

— Elle venait de Qo'noS, capitaine. Je ne peux pas être plus précise.

— Bon sang ! Enfin... Bien joué, commander. Merci.

— Je ne demande qu'à vous aider. J'ai contacté le bureau du vice-amiral Burton pour connaître le plan de vol du Bobino. Je vous tiendrai informé de la suite.

Kirk désactiva l'intercom et revint à Sarek.

— On dirait que la logique et l'instinct portent leurs fruits, ambassadeur.

— Qu'allez-vous faire ? Mettre le cap sur Freelan ? Et les exigences des ravisseurs ? Ils veulent que vous vous livriez en échange de votre neveu...

— Je compte m'approcher des coordonnées, puis confier l'Entreprise à Spock pour qu'il vous ramène sur Freelan. Je louerai une navette à la base stellaire la plus proche et j'irai au rendez-vous.

— Pourquoi ne pas se servir de l'Entreprise ?

Kirk secoua la tête.

— Utiliser un vaisseau stellaire pour une mission personnelle n'est pas justifiable.

— Mais... Kirk... Vous réalisez le danger.

Sarek leva un sourcil.

— Je ne compte pas arriver là-bas les mains dans les poches, ambassadeur. La vitesse de l'Entreprise me donne deux jours d'avance. Je serai au rendez-vous bien avant la date fixée et je pourrai peut-être prendre mes ennemis à leur propre jeu.

— La logique voudrait qu'ils viennent de Qo'noS. Kamarag m'a dit un jour que sa résidence s'y trouvait.

— Penser que les Romuliens aient pu planifier tout ça depuis tant d'années est effrayant. Établir une colonie sur Freelan, maquiller leur apparence... Et le rapt de Vulcains, l'acquisition progressive de rejetons vulcains élevés en vue de contrôler leurs capacités télépathiques... Bien avant qu'on apprenne à quoi ressemblaient les Romuliens ! Soixante-quinze ans au moins !

— Ou plus, renchérit Sarek. Nous ignorons quand Freelan fut colonisée. N'oubliez pas que les Romuliens vivent plus longtemps, eux aussi, que les humains.

L'ambassadeur fut soudain plongé dans une scène surgie du passé...

Amanda et lui regardaient T'Rukh quand elle déclara à brûle-pourpoint :

— Sarek, sache que je m'attends à ce que tu te remaries quand je ne serai plus.

— Amanda, cette déclaration a-t-elle un rapport avec le fait que tu as eu quarante ans hier ? Je comprends que cet anniversaire soit un tournant difficile pour les humains...

Elle sourit.

— Non, mon époux. Ma remarque était entièrement logique. Nous n'en avons jamais parlé, mais à moins d'un accident, tu me survivras pendant au moins soixante ans. Je ne voudrais pas que tu te privas de compagne au nom d'une loyauté mal placée. Ce ne serait pas logique.

— Mais...

Elle sourit et secoua la tête.

— Je sais que c'est prématuré. Un jour, tu te souviendras de mes paroles. Et tu seras soulagé d'avoir ma bénédiction. N'en parlons plus.

Ils n'en avaient plus parlé.

Sarek releva la tête et croisa le regard de Kirk.

— Mes excuses, capitaine. J'étais... ailleurs. Vous disiez ?

— Sachez, ambassadeur, que je vous admire de continuer cette mission... Même chose pour Spock...

— Le travail fait oublier la douleur, Kirk.

— Je sais. Ambassadeur...

— Oui ?

— Je voulais que vous sachiez aussi... Spock et vous... (Sarek l'encouragea d'un signe de tête.) Il prend très mal la mort de sa mère. Si vous acceptez un conseil... Soyez patient. Chez certains êtres, transformer le chagrin en colère est un soulagement. Laissez-lui du temps. Il s'y fera.

— Je n'oublierai pas, Kirk. Sur Terre, la patience est une vertu. Sur Vulcain, on apprend que c'est une base essentielle de la vie.

— Kamarag... Ambassadeur, s'il détient Peter, je devrai me rendre sur Qo'noS...

et le libérer.

— Seul ? Ce serait... fort illogique.

— Sauver Peter n'est pas une mission officielle. Cependant, je n'aurai peut-être pas à agir seul. Azetbur m'était plutôt reconnaissante de lui avoir sauvé la vie. Elle aimerait sans doute savoir ce qui se passe.

— À votre place, je ne lui en parlerais pas directement, Kirk.

— Pourquoi pas ?

— Nous ignorons qui est sous influence freelienne ou pas, lui rappela le Vulcain. Même Azetbur peut être subornée par nos ennemis.

— Ils n'ont pas pu approcher assez d'elle pour...

— Possible. Mais ses assistants ? S'ils découvrent que nous savons tout, le chancelier deviendra à son tour la cible des assassins.

— Vous avez raison... Bon sang ! Si on ne devient pas paranoïaque avec tout ça ! On ne peut plus faire confiance à personne !

— Je parlerai à Azetbur. Peut-être pourrai-je déterminer si elle est vraiment sous influence. J'essaierai de la prévenir... de manière subtile... et de voir si elle sait quelque chose sur l'enlèvement.

— Merci, ambassadeur. J'apprécierais beaucoup.

Quelques minutes plus tard, assis devant la console de sa cabine, Sarek attendait.

Enfin, l'écran s'alluma et un visage familier apparut.

Sarek s'inclina avec respect.

— Madame le chancelier.

— Ambassadeur Sarek. Vous allez bien ?

— Oui. Et vous ?

— Tout à fait. Je vous présente mes condoléances.

— Merci, madame.

Chose inhabituelle, Azetbur parut chercher ses mots.

— J'ai été informée de l'agression dont vous avez été victime, ambassadeur. Par bonheur, Wurril a échoué. Sur l'honneur de mon père, je le jure : ni Keraz ni Wurril n'agissait sur mes ordres.

— Je le sais, madame, assura Sarek. Durant l'affrontement, j'ai sondé les pensées de Wurril. Il était seul responsable de ses actes.

Le chancelier se détendit.

— Quel est l'objet de votre appel, ambassadeur ?

Sarek hésita. Il fallait formuler la demande de façon à en dire le moins possible.

— Il y a huit jours, sur Terre, un acte de violence a été commis contre un citoyen de la Fédération. J'ai le regret de vous informer que cet incident aurait un lien avec Qo'noS. Il y aurait des complices haut placés dans votre gouvernement...

Azetbur trahit sa surprise. Mais elle se reprit vite, affichant un masque impassible.

— Qo'noS ? répéta-t-elle. Je vous assure, ambassadeur, que je n'ai pas eu

connaissance de ce crime. À moins que vous fassiez référence aux renégats de Kadura ?

— Non, madame. Cette affaire n'a aucun rapport avec la colonie. À propos, le commandeur Keraz a-t-il été capturé ?

— Pas que je sache. Ambassadeur, si des Klingons se sont livrés sur Terre à des agressions, surtout contre des Terriens, je vous saurais gré d'être plus précis.

— Madame, ce zèle est tout à votre honneur. Mais vous vous méprenez. Je n'accuse aucun haut responsable klingon.

— Alors de quoi s'agit-il ? Trêve d'atermolements, voulez-vous ? Je suis une Klingonne.

Sarek hocha la tête.

— Si je pouvais être plus précis, madame le chancelier, soyez assurée que je n'hésiterais pas. Hélas, je n'ai pas toute latitude pour en parler.

— Vraiment ? Vous piquez ma curiosité, ambassadeur.

— Étant dans l'impossibilité d'étayer mes soupçons, je ne puis aller plus loin. Cela dit, si... des individus de votre entourage vous semblent avoir récemment changé de comportement sans raison... Il est possible qu'on exerce une influence sur eux. Je pense que ces agents externes sont responsables des actes du commandeur Keraz.

Azetbur leva un sourcil.

— Vraiment, ambassadeur ? Voilà qui est peu banal.

— Je disais cela entre nous, madame. Soyez vigilante ! J'ai des raisons de croire qu'on entend miner le processus de paix...

— Quelle sorte d'influence ? Corruption ? Menaces pesant sur des familles ? Drogues ? Autres formes de coercition ?

Sarek secoua la tête.

— Aucune de ces méthodes. Je suis navré, mais je ne puis en dire davantage. J'ai déjà outrepassé mes droits en vous en divulguant autant.

Renonçant à lui tirer les vers du nez, Azetbur lui jeta un regard pensif.

— À propos, madame le chancelier...

— Oui ?

— Le capitaine Kirk vous transmet ses vœux de santé et de réussite.

La Klingonne s'épanouit.

— Exprimez-lui mes remerciements et mes souhaits de succès. Apprendre que l'Entreprise continuera à servir la Fédération est... gratifiant...

— Merci. Je sais que votre temps est précieux et je n'abuserai pas davantage. Merci, madame le chancelier.

— Merci à vous pour cet... avertissement, ambassadeur. Soyez certain que je serai sur mes gardes.

Sarek fit un salut vulcain.

— Longue et vie et prospérité, madame le chancelier.

— Qapla', ambassadeur Sarek !

— Capitaine ? (Uhura se tourna vers son supérieur.) J'ai un appel pour vous. Le vice-amiral Burton, monsieur.

— Je le prendrai dans mes quartiers, commander, répondit Kirk. Sur une fréquence protégée, Uhura, ajouta-t-il à voix basse avant de quitter la passerelle. Elle hocha la tête.

Assis à son bureau, le capitaine activa son écran. Le chef de la Sécurité de Starfleet apparut.

Kirk résuma le problème, concluant par les découvertes d'Uhura. Le vice-amiral, un homme à la crinière blanche, fronça les sourcils.

— Encore une affaire de terrorisme... Il ne s'agit manifestement pas d'une banale histoire de rançon.

— Je suis aussi de cet avis, dit Kirk. Comment voudriez-vous que j'y réponde, monsieur ?

— Enquêtez sur la disparition de votre neveu sans tambour ni trompette, demanda Burton. S'il s'avérait que c'est une vengeance personnelle exercée contre vous, renoncez à vous présenter seul au rendez-vous. J'autorise officiellement l'utilisation de l'Entreprise dans le cadre de cette mission. Si des Klingons sont impliqués, la Sécurité de la Fédération doit faire face. Ce qui rendra les choses officielles. Cela dit... Il faut garder l'affaire secrète, Kirk. Chaque jour, la Ligue fait des convertis. Pareille histoire, si elle s'ébruitait, ajouterait de l'huile sur le feu.

— Je comprends, amiral. Vos services ont-ils du nouveau sur la destination du contrebandier ?

— Nous avons une copie du plan de vol officiel du Bobino. Il était question d'Alpha Centauri A, pour un chargement de mets fins. Le retard est considérable.

— Une hypothèse sur sa véritable destination ?

Sombre, Burton hocha la tête.

— Il y a deux jours, le Bobino a pris une cargaison de dilithium de première qualité dans le secteur 51,34.

Le quadrant en question était à un parsec environ de la Zone Neutre Klingonne.

Ça se passait de commentaire.

— Capitaine, le doute n'est plus possible, conclut Burton. Je veux que vous fassiez toute la lumière sur cette pénible affaire. Et vite.

— Comptez sur moi, monsieur.

— Monsieur le président, commença Sarek, je vous salue.

— Ambassadeur Sarek, répondit Ra-ghoratrei. Permettez-moi de vous présenter mes sincères condoléances pour le deuil qui vous frappe. Je regrette beaucoup d'avoir dû faire appel à vous en des circonstances si pénibles.

— Monsieur le président, soyez assuré que ma femme comprenait la gravité de la situation. Mais sauf votre respect, je n'appelais pas pour reparler de Kidta.

— Qu'y a-t-il, ambassadeur ?

— Je pense avoir découvert l'existence d'une menace contre la Fédération. J'ai rédigé des documents que je serai bientôt en mesure de produire. Des preuves que la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre dépend en réalité d'intérêts extraterrestres.

Ra-ghoratrei écarquilla les yeux.

— Comment ? La LPHT ? Mais voyons... Ces gens ne seraient pas ce qu'ils semblent être ?

— Tout à fait, monsieur le président. Je suggère que vous ordonniez une enquête approfondie sur ce groupe. Les conclusions risquent d'être surprenantes.

— Pourriez-vous être plus précis, ambassadeur ?

— Pas encore. Croyez que je le regrette. D'ici quelques jours, je vous recontacterai avec des preuves irréfutables. Entre-temps, je me permets de vous recommander l'ouverture d'une enquête - discrète de préférence. Je vous présenterai ultérieurement mes raisons.

— Ambassadeur, vos états de services sont légendaires. Je suivrai vos recommandations. Mais j'insiste pour avoir une explication.

— Et vous l'aurez, monsieur le président. Dans deux jours, trois au plus.

— Très bien. J'attendrai votre appel, ambassadeur.

— Longue vie et prospérité, monsieur le président.

Sarek fit un salut vulcain.

Après avoir coupé la communication, il composa un message destiné à Ra-ghoratrei, avec copie jointe pour le chef de la Sécurité, le vice-amiral Burton, et pour le président du Conseil, Thoris d'Andor.

Sarek exposait en détail ses soupçons, ses découvertes et les données rassemblées jusque-là.

Puis le Vulcain régla le compte-à-rebours de la transmission.

Si l'Entreprise n'était pas revenu d'ici là, Ra-ghoratrei recevrait son message dans cinq jours et les autres dans six.

Après son quart, ce soir-là, Kirk se sentait fourbu. Le vaisseau faisait route vers la Zone Neutre Klingonne.

Quelques heures plus tôt, il avait reçu ses ordres officiels confirmant les directives verbales de Burton. Il fallait localiser Peter Kirk et le libérer.

Ensuite, l'Entreprise serait à la disposition de l'ambassadeur Sarek, en mission pour le président de la Fédération.

Dégrafant sa veste d'uniforme, Kirk se laissa tomber sur un siège. Quelque chose lui disait qu'il n'était pas au bout de ses peines...

Que devait endurer Peter pendant ce temps ? Kirk repensa malgré lui aux méthodes de torture klingonnes, au briseur d'esprit et aux passages à tabac...

Au moins Qo'noS n'est pas Rura Penthe...

Maigre consolation...

Les geôliers klingons n'étaient pas des anges de douceur...

Au fil des ans, Kirk s'était rapproché de son neveu, apprenant à le connaître... mieux que ne supposait Peter, d'ailleurs.

Comme il comprenait fort bien les pressions que subissait le jeune homme. Tout le monde attendait qu'il marche sur les traces de son illustre parent...

Cela dit, Peter était aussi un Kirk.

Pour atteindre ses buts, il n'était pas homme à ménager ses peines.

Son visage flotta devant l'œil mental du capitaine.

Le reverrait-il vivant ?

Où était séquestré Peter ? Le torturait-on en ce moment même ?

Jim Kirk enfouit la tête entre ses mains.

Tiens le coup, Peter... Encore un peu...

CHAPITRE VII

Assise devant sa coiffeuse, Savel peignait sa chevelure fournie. Elle portait une robe bleue au lieu de sa tunique argentée et de son pantalon habituels. Depuis longtemps, elle ne s'était plus sentie aussi féminine.

Que penserait Soran s'il la voyait ainsi ? Il avait été si prévenant à son égard, si attentionné... Une attitude des plus flatteuses.

La plupart des Vulcains étaient fiancés dès l'enfance.

Était-ce le cas du jeune attaché de l'ambassadeur Sarek ?

Sûrement pas ! S'il était promis à une autre, il ne l'aurait pas couvée du regard...

Mais que deviendrait Soran si les plans de Taryn se concrétisaient : la guerre entre la Fédération et les Klingons puis l'invasion romulienne ?

Les Vulcains se proclamaient pacifiques... Ce qui n'était pas synonyme de lâcheté. Face à une invasion, ils lutteraient avec acharnement. Savel n'en doutait pas.

Et si Soran était blessé... tué ?

La gorge serrée à cette idée, la Vulcaine se morigéna. Elle avait rencontré l'attaché de Sarek quelques heures à peine... Repenser à lui était... illogique !

Savel regarda son reflet. Que faisait Soran en ce moment ? Où était-il ? Le reverrait-elle ? Trouverait-elle sur Freelan quelqu'un qui l'attirerait autant que lui ?

Peu probable. Les Vulcains résidant sur Freelan étaient en principe libres d'épouser des Romuliens.

Peu franchissaient le pas.

À dire vrai, les Vulcains transplantés, étaient en butte à la suspicion et à la désapprobation générales. À de rares exceptions près... Savel en connaissait qui avaient atteint de hauts grades dans la hiérarchie militaire. Un ou deux avaient même réussi une carrière politique.

Mais en général, les Vulcains tendaient à se regrouper plutôt qu'à rechercher la compagnie des Romuliens. Était-ce dû à leur conscience d'être une communauté prisonnière ? Ou leurs dons télépathiques les exposaient-ils d'emblée à l'ostracisme ?

Certains Romuliens étaient prêts à accepter de nouveaux apports dans leur texture sociale. Mais beaucoup étaient plutôt dans le cas de la femme de Taryn, Jolana.

Cette dernière était-elle d'une réserve glaciale parce qu'elle doutait de la loyauté de Savel ? Quand on pensait aux Vulcains intégrés dans la flotte romulienne, une telle défiance était illogique.

Ou cette aversion résultait-elle de la peur jalouse que suscitait la télépathie vulcaine ?

À moins d'une fusion mentale avec sa « tante » - ce que Savel refusait -, on ne pouvait en avoir le cœur net...

Soupirant, elle lissa sa robe et s'apprêta à quitter sa chambre. Ce soir-là, Taryn et elle devaient embarquer à bord du vaisseau amiral de la flotte d'invasion, qui était en cours d'armement et d'approvisionnement près de Remus, Savel n'avait aucune compétence militaire, mais ses capacités psychiques faisaient d'elle un élément inestimable en matière d'espionnage.

Savel repensa à Soran une dernière fois, avant de le chasser de ses pensées. Elle ne le reverrait jamais. À quoi bon ?

La tête haute, elle partit retrouver son oncle.

L'heure était à la planification de la guerre.

Peter Kirk tournait en rond comme un lion en cage.

Trois jours...

Depuis trois jours, Valdyr n'avait plus reparu.

Il était régulièrement nourri, des gardes à chaque fois différent lui apportant sa pitance sans un regard.

Pour la première fois depuis sa mésaventure, Kirk était vraiment habité par l'épouvante.

Mais pas pour lui...

Kamarag avait-il remarqué l'étrange comportement de Valdyr ? L'avait-il jugée déloyale ou perfide ? Et châtiée en conséquence ?

Peter baissa les yeux sur les cicatrices de sa paume. Il n'avait pas tout imaginé. Cette poignée de main passionnée avait bien eu lieu.

Mais où était passée Valdyr ? Et si elle ne revenait jamais ?

Valdyr...

Sourcils froncés, Peter chercha à nier une vérité qu'il sentait s'enraciner en lui... Il avait beau serrer les poings, il n'y avait pas de doute...

Combien de temps allait-il encore se mentir à lui-même ?

Ça va, ça va ! Je l'aime. Et je suis un fieffé idiot !

C'était inconcevable ! Être amoureux d'une Klingonne ? Comment cela avait-il pu arriver ?

Les Klingons et les humains étaient-ils biologiquement compatibles ?

Si on connaissait peu de choses sur les complexités de la société Klingonne, les spéculations allaient bon train. Ce qu'on colportait sur les prouesses sexuelles des Klingonnes eût fait rougir des esclavagistes orions. Un florilège de plaisanteries grivoises, sans nul doute.

Y repenser faisait affluer des visions dans l'esprit du prisonnier...

Les Klingons pouvaient-ils aimer des humains ? Étaient-ils seulement capables d'amour ? Plus important : existait-il une chance que Valdyr rende à Peter ses sentiments ? Ou cet amour irraisonné serait-il pour elle une complication de plus dans une situation déjà pénible ?

Peter était déjà tombé amoureux - ou du moins, il l'avait cru. Mais les moments les plus intimes, avec ses anciennes conquêtes ne l'avaient pas autant ému que lorsqu'il

avait touché la main de Valdyr...

Une manifestation aiguë du syndrome de Stockholm ?

L'amour ? Ouais... Allons-y carrément, Peter ! Tu ne la reverras sans doute pas avant qu'on te traîne sur le gibet pour que ta douce amie te fasse subir le be'joy', sous les yeux d'oncle Jim... Tu adoreras ça, pas vrai ?

Et si elle refusait de faire son office de bourreau ? Était-ce la raison de sa fuite ? Kamarag était-il furieux contre elle ?

Et s'il mourait sans revoir Valdyr ?

Le cadet s'assit, la tête entre les mains. Le désespoir menaçait de le submerger.

Quelque chose lui fit relever les yeux... sur Valdyr, soudain surgie comme par magie devant le panneau d'observation. Son expression était indéchiffrable.

Peter se leva et avança vers elle, cherchant ses mots.

Valdyr écarquilla les yeux. Il s'immobilisa. Quelque chose clochait...

Elle n'était pas seule. Sans crier gare, Kamarag apparut à son tour, flanqué d'un guerrier dont Peter avait un vague souvenir.

Un des deux gorilles venus l'extirper de son ancienne cellule ?

Valdyr fuyait maintenant le regard du prisonnier.

L'heure du be'joy' avait-elle sonné ?

Peter déglutit, puis se redressa de toute sa taille.

— Le jeune Kirk..., souffla l'ambassadeur en klingon. Il a l'air en bonne forme, ma nièce. Tu as bien travaillé. Cadet Kirk ! lança-t-il en standard. Savez-vous quel jour on est ?

— Non, ambassadeur, répondit Peter dans la même langue.

— Celui de ma vengeance ! Pendant que votre oncle se rend à notre rendez-vous, je me prépare à le faire prisonnier. Ensuite, à bord du HoHwi, nous assisterons à un vieux rituel klingon... Ma nièce vous plaît-elle, jeune Kirk ?

— N'importe quel mâle serait attiré par elle...

— Bien ! Votre énergie ajoutera énormément au be'joy' ! D'évidence, les mâles humains ne sont pas insensibles aux charmes de nos femmes. Bientôt, vos souhaits seront exaucés. Vous serez tout prêt d'elle et elle vous touchera... en vous écorchant vif ! Quand elle en aura fini avec vous, votre corps n'aura plus aucun secret pour elle.

Les deux guerriers partirent d'un rire sinistre.

Peter lutta pour cacher sa terreur.

Où ce sale type a-t-il appris à parler ma langue ? En lisant la saga de John Carter, par Edgar Rice Burroughs ? On croirait presque Kamarag sorti de Barsoom...

— Votre oncle savourera le spectacle, jubila Kamarag. Avant de succomber lui-même !

Peter ne dit mot, refusant de se laisser provoquer.

— Le be'joy' terminé, poursuivit le Klingon, ma flotte violera l'espace de la Fédération, et s'appropriera ses richesses !

Le cadet fut pétrifié. Comment ? Ce fou avait une flotte à disposition et il entendait déclarer la guerre ?

— Votre flotte ? répéta Peter, espérant continuer à le faire parler.

Il doit évoquer les renégats...

— Mais oui ! Plus d'un capitaine s'est joint à moi afin de reconquérir notre honneur bafoué ! Ensemble, nous réduiront Starfleet en bouillie !

Rêve toujours, mon vieux...

Si Kamarag croyait mettre la Fédération à genoux avec une misérable armada, c'est que ça ne tournait vraiment pas rond dans sa tête. Starfleet la balayerait. Mais avant, Kamarag et ses cohortes pouvaient beaucoup nuire aux mondes limitrophes de la Zone Neutre.

L'ambassadeur se tourna vers sa nièce.

— Quand le chancelier Azetbur apprendra ce qui s'est passé, il sera trop tard. Et nous, nous aurons lavé notre honneur dans le sang ! N'est-il pas terrible de rester prisonnier entre quatre murs quand des événements historiques se préparent, jeune Kirk ?

Peter ne daigna pas répondre.

— Mon oncle, souffla Valdyr, tournant le dos à Karg, je vous prie de reconsidérer vos plans. Attaquer Starfleet est Hoh'egh.

Bien sûr, Valdyr réalise que c'est un suicide, songea Peter. Si Kamarag est fou, elle ne l'est pas...

L'ambassadeur baissa les yeux sur la jeune femme.

— Tu t'inquiètes pour moi, nièce ?

— Pas seulement, mon oncle. Pour notre peuple aussi. Notre monde agonise ! Nous n'avons pas la technologie ou les moyens nécessaires pour éviter le pire. En collaborant avec la Fédération, le chancelier Azetbur espère...

— Suffit ! gronda Kamarag. Je refuse d'entendre un mot de plus sur cette femelle dépravée ! Mentionne encore ce nom honni, Valdyr, et tu auras plus à craindre de Karg qu'une nuit de noces !

La jeune femme rougit. Se redressant de toute sa taille, elle riposta.

— Est-ce ainsi que vous voulez me contrôler, mon oncle ? En me menaçant par l'intermédiaire d'un époux ? Est-ce comme ça qu'un mâle gagne la loyauté de sa compagne ? Où est votre honneur ? Vous...

Le poing de Karg s'écrasa sur le menton de Valdyr. Elle s'écroula.

Les lèvres éclatées, elle voulut sortir sa dague. Karg lui saisit le poignet, le tordant brutalement.

Elle ne broncha pas.

— Ton irrespect me perturbe, Valdyr, lâcha le guerrier. N'importe pas que je tolérerai une telle insolence de la part de ma femme. Ou va ta loyauté ? À ta famille ou à la chienne qui a pris la place d'un mâle ?

— Je suis une Klingonne ! gronda Valdyr. Mon respect et ma loyauté sont pour ma famille, Karg. Dont tu ne fais pas partie !

— Ce sera bientôt le cas. Sitôt que James T. Kirk sera mort, nous nous marierons. Tu seras mienne ! Et tu apprendras le respect.

La relevant par sa cuirasse, il la gifla à la volée.

Peter se plaqua contre le panneau d'observation, martelant le verre des poings.

— Karg, espèce de lâche ! brailla-t-il, se souvenant à peine qu'il devait parler le standard. Tu veux te battre ? Viens te mesurer à moi ! Je t'écraserai comme je l'ai déjà fait, salaud !

Ses provocations eurent l'effet escompté. Empourpré, Karg lâcha sa fiancée et avança. D'un geste, Kamarag l'arrêta.

— Suffit ! Je vais chercher James T. Kirk. Attendez mon appel, puis conduisez le cadet Kirk dans mon vaisseau amiral. Cela fait, vous aurez votre nuit de noces dans l'espace de la Fédération !

Les deux guerriers repartirent.

— Valdyr ? Ça va ? souffla Peter, anxieux.

Elle se releva.

— Vous étiez sérieux ?

— Comment ?

— Savez-vous comment Karg a interprété vos paroles ?

Kirk la regarda, les yeux ronds.

— Qu'y avait-il à ne pas comprendre ? Si j'avais pu l'atteindre, je ne l'aurais pas raté ! Je...

Elle secoua la tête.

— Vous l'avez défié d'égal à égal. Vous avez refusé qu'il ne voie en vous qu'un prisonnier impuissant. Vous l'avez provoqué - au nom de sa femme.

De nouveau en colère, Peter frappa le panneau du poing.

— Vous n'êtes pas sa femme !

— Mon oncle a tout arrangé. Ce sera fait.

— Jamais ! éructa Peter, fou de jalousie. Je mourrai avant qu'il vous touche ! Il ne vous aura pas ! C'est hors de question !

Choqué par son propre éclat, il s'arrêta.

— Je vous retourne la question que vous m'avez posée il y a quelques jours, Pityr, dit Valdyr d'une voix douce qu'il ne lui connaissait pas. Que vous importe ? Que vous importe qui me touchera ?

Il grinça des dents. Mieux valait tenir sa langue que s'exposer aux railleries... ou pire... Pourtant, quelque chose, dans le regard de Valdyr, le poussa à la franchise.

— Ça a de l'importance pour moi. Beaucoup. L'homme qui vous touche... devrait le faire avec respect...

Elle garda les yeux plongés dans les siens.

— Ça n'arrivera jamais, Pityr. La trahison de mon oncle entraînera la destruction de notre monde, au pire, et celle de notre famille « au mieux ». Et l'homme qui me toucherait... avec respect... mourra bientôt... de ma main.

Peter se plaqua contre la paroi, osant à peine espérer...

— Pityr..., continua-t-elle, je ne peux pas m'attarder... Je...

— Où étiez-vous ? Depuis trois jours ?

— Ici, répondit Valdyr d'une voix morne. Je suis venue une fois, vous dormiez.

Mais je ne pouvais pas parler avant de...

— Avant de quoi ?

— Avant d'être sûre de moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Après l'autre jour... J'ai envoyé un message à mon oncle, le priant de me libérer de ma charge. Il a... refusé.

— Pourquoi ?

Elle garda les yeux baissés.

— Qo'noS n'est pas un bon endroit où vivre depuis l'explosion de Praxis. La moitié de la lune a été propulsée dans une longue orbite elliptique qui, dans cinquante ans, entrera en collision avec notre monde... Une pluie de météorites détruira notre atmosphère et toute vie sur la planète. Qo'noS est déjà encerclé par un anneau de débris qui nous rappelle nuit et jour que le temps nous est compté.

« Les pluies de météorites sont devenues monnaie courante. Il y a un de vos mois terriens, ma mère était chez elle, à HatlhHurgh, avec mon frère aîné. Un météore a pulvérisé notre foyer, tuant ma mère et mon frère sur le coup. Mon père est mort il y a trois ans, quand votre oncle a détruit son propre vaisseau pour piéger l'équipage de Kruge. Mes trois autres frères et moi étions orphelins. Kamarag nous a recueillis. C'est maintenant le chef du clan, Pityr ! (Elle secoua la tête.) L'honneur exige que j'accède à toutes ses demandes !

La gorge serrée devant l'expression de la malheureuse, Peter souffla :

— C'est bien ce que vous faites.

— Pour obéir à mon oncle, je dois trahir notre dirigeante, Azetbur. Je porterai sur mes épaules la responsabilité des catastrophes qui en découleront. Sans la Fédération pour nous secourir, nous mourrons tous ! Et... pire que tout... vous devez succomber sous mes tortures... (À son tour, elle se plaqua contre la paroi.) Pityr... Pityr-oy...

Elle ferma les yeux.

Kirk sentit la joie l'envahir.

Le suffixe « oy » était une marque d'affection.

— Valdyr... Regarde-moi...

Elle finit par obéir. Peter glissa les doigts sous la rainure et effleura les mains de Valdyr, le cœur battant.

Les yeux plongés dans les siens, il murmura :

— Valdyr-oy...

La jeune femme caressa sa paume, massant les minuscules cicatrices en forme de croissant.

— Comment est-ce possible ? chuchota-t-elle. Nous sommes si différents l'un de l'autre, des ennemis jurés...

— Plus maintenant. Et nous avons mêlé notre sang. Nous sommes désormais liés.

— Impossible... Les humains sont des pleutres, dénués de courage et d'endurance... Ils puent la peur. Ils ne savent pas se battre et n'ont pas ce qu'il faut pour. Les mâles humains ignorent la passion. Au lit, leurs prouesses se limitent aux rodomontades et aux jacasseries... Une Klingonne tuerait n'importe quel humain assez

stupide pour se fourrer dans ses draps...

— Est-ce là tout ce qu'on raconte sur nous ? souffla Peter. Sur ma planète, on colporte pas mal d'âneries aussi... Les Klingons ne se lavent jamais... Ces sauvages ignorants laissent les passions les plus basses les mener à la baguette... Ils entrent en rut comme de vils animaux. Ils sont incapables de pleurer... parce qu'ils ignorent ce qu'est l'amour.

— Oh ! murmura Valdyr, choquée. Pityr... J'apprends seulement à démêler la propagande de la vérité. Je vous ai vu vous battre et... presque gagner contre toute attente. Jamais je n'avais observé une telle volonté...

Il lui serra la main.

— J'apprends aussi. Vous sentez si bon l'abricot ! Vous êtes assez intelligente et lucide pour comprendre ce que l'avenir réserve. Et votre voix... lourde d'un chagrin trop grand pour s'exprimer par les larmes... Je sais que vous ne me voulez pas de mal. Vous faites votre devoir.

Elle secoua la tête.

— Vous y croyez donc ?

Il fronça les sourcils, dérouté.

— Que notre absence de pleurs s'explique par notre ignorance de l'amour ?

— Non ! Bien sûr que non.

— Mais vous êtes persuadé que je vous tuerai, n'est-ce pas ?

— Eh bien... avec votre oncle...

— Si je suis restée loin de vous, c'était que... Malgré toute ma loyauté envers ma famille, il est des choses auxquelles... je ne peux me résoudre. Trahir Azetbur, détruire ma planète... vous tuer... C'est au-dessus de mes forces.

Elle baissa la tête.

— Qu'allez-vous faire ?

La Klingonne lui lâcha la main, jetant des coups d'œil autour d'elle.

— Je l'ignore encore. Vous devrez me faire confiance.

Il haussa les épaules, souriant.

— Depuis que je suis là, mon sort est entre vos mains, Valdyr.

Elle sourit aussi, puis disparut.

Le commandeur Taryn était dans ses quartiers, à bord de l'Oiseau de Proie romulien, le Shardarr. Il consultait les rapports d'espionnage émanant de Romulus.

Savel le vit se rembrunir.

— Qu'y a-t-il ?

— Les événements semblent se précipiter, répondit-il, la mine creusée. Kamarag a réuni un escadron de capitaines dissidents en leur faisant miroiter de fabuleux pillages, puis une amnistie offerte par le nouveau gouvernement qu'il ne manquera pas de diriger... Il planifie un coup d'État, c'est flagrant. Son escadron est posté non loin de Qo'noS.

La guerre... Celle que Taryn avait concocté toute sa vie... Et qu'elle, Savel, avait lancée... Ne s'était-elle pas immiscée dans l'esprit de Kamarag pour attiser sa haine de Kirk et le pousser à agir ainsi ?

— N'est-ce pas ce que vous vouliez ? demanda Savel.

— Pas si tôt...

Taryn se leva et arpenta son bureau. Aux murs pendaient des armes si antiques que certaines étaient antérieures à la scission Vulcains/Romuliens.

Savel connaissait bien la situation tactique. Mais quelles informations préoccupantes troublaient ainsi son oncle ?

— Quel est le problème ?

Taryn lui tendit les communiqués.

— Kamarag en fait trop. Loin de se contenter de diriger des renégats, il veut renverser le gouvernement d'Azetbur. Ce n'était pas prévu.

Savel parcourut les missives puis hocha la tête.

— Il est allé trop loin pour rentrer chez lui. Avec tant de guerriers impliqués, le secret ne peut plus être gardé. L'ambassadeur estime le moment venu de renier son gouvernement. Comment s'y prendra-t-il, à votre avis, Vadi ?

— Une fois Kirk mort, il ouvrira les hostilités en violant la Zone Neutre pour fondre sur la colonie de la Fédération la plus proche. Après s'être attiré la sympathie des masses en jouant les foudres de guerre, il n'aura aucun mal à renverser Azetbur.

Savel haussa un sourcil.

— Une guerre pourrait éclater entre la Fédération et l'Empire Klingon.

En silence, elle reconsidéra les ramifications d'un conflit interstellaire.

De lointains souvenirs lui revinrent à l'esprit. Dans la crèche gouvernementale, elle avait été élevée avec onze autres petits Vulcains. Leurs parents avaient préféré se suicider plutôt que de continuer à enfanter contre leur gré sur Romulus, Remus ou Freelan.

Un vieux Vulcain avait enseigné sa langue aux enfants.

Sakorn.

Savel se rappelait les après-midi passés à l'écouter faire ses cours. Quand la surveillance romulienne se relâchait, le vieil aveugle tâchait de faire passer l'essentiel des valeurs et de l'éthique vulcaines.

La guerre, selon lui, était un monstrueux gâchis de ressources. Il n'y avait pas de vainqueurs, seulement des perdants... Les innocents payaient le prix fort, et les coupables s'enrichissaient. La violence engendrait la violence. Le cycle de la corruption et de la convoitise était quasi impossible à briser. Un être civilisé entrant en guerre n'avait aucune excuse... Tout valait mieux que verser le sang...

Si Sakorn pouvait voir ce que son élève était devenue...

— La guerre..., souffla Savel. Vous avez tant fait pour qu'elle éclate...

— En effet, lâcha le commandeur.

Il prit un senapa vulcain, examinant la lame d'obsidienne en forme de faux. Le tranchant était badigeonné du poison rouge traditionnel.

— Selon toute vraisemblance, ajouta-t-il, ce développement nous bénéficiera. Plus l'Empire Klingon sera fragmenté, plus il sera facile à conquérir. Cela dit, Kamarag brûle les étapes. Notre flotte n'est pas en place. Il faudrait quelques jours encore... Si Kamarag tue Kirk demain et fonce dans l'espace de la Fédération, la guerre pourrait

éclater plus tôt que prévu. Le Praetor a mobilisé nos forces, les plaçant sous mon commandement. Mais serons-nous prêts à temps ?

— Existe-t-il un moyen de brider la fougue de l'ambassadeur ?

— Je n'ai pas d'idée... (L'intercom bipa. Il l'activa.) Ici, Taryn.

Son second annonça :

— Commandant, j'ai l'analyse tactique que vous aviez requise.

— Excellent. Que mon état-major se réunisse en salle de briefing immédiatement.

Taryn et Savel quittèrent le bureau.

Dans la salle à l'immense console, la Vulcaine prit place à gauche du commandant, comme de coutume.

Les officiers entrèrent, tous jeunes et d'une loyauté indéfectible envers leur supérieur.

Poldar, le second, résuma la situation tactique, désignant sur un schéma la position de l'escadron klingon, et la leur. Les premiers Romuliens atteindraient le quadrant dans deux jours, les autres dans six.

La plus grande flotte de l'histoire romulienne se regroupait, prête à l'attaque. Le Shardarr en serait le fer de lance.

— Et les vaisseaux de la Fédération ? lança Taryn.

— Certains sont dans le secteur 53,16, répondit Poldar. Aucun ne gênera notre progression au-delà de la Zone Neutre. À une exception près, commandant.

Taryn haussa un sourcil.

— Je parle de l'Entreprise. Il croisera la route que prendra l'escadron de Kamarag.

— L'Entreprise... sur le chemin de Kamarag ?

— Oui, commandant. À l'instant où je quittais la passerelle, de nouveaux messages nous sont parvenus. C'est bien le navire de Kirk.

— Voilà qui est mauvais signe, commenta Tonik, le navigateur. Si Kamarag se casse les dents sur l'Entreprise...

— Kirk ne peut pas venir à bout d'une vingtaine de vaisseaux ennemis, souligna Taryn avec une pointe de mépris. De plus, il a un rendez-vous ailleurs.

Malgré son assurance, son front se plissa encore. Savel le remarqua.

— Peut-être, continua Tonik, mais un de ses officiers supérieurs sera aux commandes. Avec ou sans son capitaine, l'Entreprise n'est pas une proie facile.

— C'est vrai, intervint un lieutenant. Avec cinq ou six navires seulement, l'escadron de Kamarag ne présentera plus une menace suffisante face à la flotte de la Fédération. Moins il y aura de vaisseaux amenés à défendre la Zone Neutre, moins nous pourrons en attirer dans le territoire klingon...

— À mon grand regret, commandant, reprit Poldar, j'ai d'autres nouvelles assez mauvaises. Nos espions ont confirmé la présence de l'ambassadeur Sarek à bord de l'Entreprise.

Taryn se dressa soudain.

— Sarek...

Après un silence tendu, il se leva et renvoya son état-major. Savel se rapprocha.

— Qu'y a-t-il, Vadi ?

— Que fiche Sarek à bord de ce vaisseau ? Que manigance-t-il ? Il ne fait rien sans raison...

— La seule fois où je l'ai côtoyé, au camp de Khitomer, j'ai essayé de le sonder... En vain. Ses boucliers mentaux sont formidables.

— Que sait-il au juste ? s'inquiéta Taryn. Il a tenté de violer nos banques de données... Il est certainement responsable de la panne qui a failli couper notre système informatique la nuit où il se trouvait dans la station orbitale.

— Comment le savez-vous ?

— Je ne peux rien prouver. Il n'a laissé aucun indice. Mais je suis sûr que cette panne a servi à maquiller une tentative d'espionnage. A-t-il eu accès à des éléments critiques ? A-t-il pu copier des données ? Obtenir des preuves ?

Il arpenta la salle en long et en large.

— Non, lâcha-t-il ensuite. Autrement, il aurait alerté Ra-ghoratrei sans attendre. Notre espion nous aurait aussitôt averti.

— Il a parlé hier au président, rappela Savel.

— Oui, mais pour lui faire part de ses soupçons sur la LPHT, rien de plus. Je dois attirer Sarek vers moi... et le tuer...

— Êtes-vous certain qu'il n'a pas pu prévenir Ra-ghoratrei de nos plans, Vadi ? L'homme posa un regard distrait sur Savel.

— Non. Je connais Sarek. Il est trop fier et entêté pour présenter un ramassis de spéculations sans faits concrets à l'appui. S'il est à bord de l'Entreprise, c'est bien parce qu'il est en quête de preuves ! Nous avons quelques jours devant nous avant que la flotte soit au complet. D'ici là... Sarek doit mourir.

— Tonik a rappelé que l'Entreprise n'était pas une proie facile.

— Non. Mais si je fais venir Sarek sur Freelan, un de nos escadrons pourra attirer le vaisseau dans une embuscade et le pulvériser.

— Et s'il refuse de se rendre sur Freelan ?

— Alors il faudra inciter l'Entreprise à traverser la Zone Neutre.

— Pourquoi ? Dans quel but ?

— D'abord, pour l'éloigner de Kamarag, ensuite pour que nos autres navires aient le temps de nous rejoindre... Face à trois ou quatre Oiseaux de Proie, même l'Entreprise sera forcé de baisser pavillon. Et nous aurons brouillé ses fréquences afin d'empêcher Sarek de prévenir Ra-ghoratrei.

— Un bon plan, Vadi...

Et si Sarek avait emmené Soran avec lui ? Ce dernier aussi serait tué...

— Mais... n'y a-t-il pas un autre moyen ? Sarek... Vous parlez de lui presque comme d'un... ami... Est-il impossible de l'épargner ?

— C'est regrettable, admit Taryn, troublé. Cependant, je ne vois pas d'alternative si on veut l'empêcher de tout révéler au président de la Fédération.

— Il lui a peut-être déjà tout dit. Tuer Sarek n'évitera pas forcément que la

vérité se sache.

— Il n'a rien dit. J'en suis certain. Je le connais. Pendant nos parties d'échecs, j'ai étudié ses raisonnements. Il est têtu et orgueilleux. Il voudra des preuves irréfutables... pas de simples soupçons.

Taryn soupira, les yeux rivés sur le plan d'attaque encore affiché au mur.

— Je regrette... Sarek est un excellent négociateur... Il aurait pu nous être utile.

Incapable de dormir, Sarek se leva et arpenta sa cabine exiguë. Il revêtit une tunique, enfila des bottes souples et, le journal d'Amanda sous le bras, se rendit sur le pont d'observation.

C'était le milieu de la « nuit » à bord. L'ambassadeur croisa peu de monde le long des couloirs ou dans l'ascenseur.

En vitesse de distorsion, les étoiles qu'on voyait par la baie s'étiraient à l'infini. Sur la passerelle, les moniteurs éliminaient automatiquement les traînées lumineuses dans l'intérêt d'une résolution d'image impeccable.

À l'œil nu, c'était bien différent.

Sarek s'assit et entra en méditation.

Du moins, il s'y efforça...

Il fallait trouver le centre de la pensée, faire abstraction des stimuli externes...

Le corps et le cœur en harmonie, Sarek était sur le point de réussir quand un bruit de pas vint le troubler.

Il rouvrit les yeux, sentant une présence familière.

Spock hésitait sur le seuil de la salle.

— Navré de vous déranger, dit-il d'une voix glaciale, prêt à s'en retourner.

Sarek hésita à son tour, incapable de trouver les mots.

Soudain, il fut frappé par une impression - ce que les humains appelaient le déjà-vu. Et c'était déjà arrivé, en effet... presque quarante-cinq ans plus tôt.

Sarek replongea dans le passé.

Tous trois dînaient. Amanda avait préparé elle-même les mets préférés de son mari et de son fils. Toujours sensible aux humeurs de sa femme - par l'intermédiaire de leur lien matrimonial -, Sarek réalisa vite qu'elle était préoccupée et nerveuse.

Pour quelle raison ?

Agé de dix-huit ans, Spock était assis à droite de son père. Ce soir-là, il manquait singulièrement d'appétit.

Sarek avait rencontré le recteur de l'Académie Vulcaine des Sciences pour parler de l'avenir de Spock. Sekla avait manifesté le désir de superviser le développement intellectuel du jeune Vulcain. Sa réussite scolaire était, selon le terme de Sekla, « impressionnante ».

Sous-entendu : pour un « demi-sang ».

Non qu'on eût fait mention de la nature hybride du sujet...

— Amanda, déclara Sarek, ce repas était exemplaire. Je te remercie. Pourtant, notre fils et toi semblez ne pas avoir beaucoup d'appétit ce soir. Quelque chose ne va

pas ?

La Terrienne se força à se détendre. Depuis quelque temps, des cheveux blancs se mêlaient à ses mèches brunes, même si son visage restait lisse. Le bleu saphir de ses iris n'avait pas changé.

— Tout va bien, Sarek... J'ai résolu d'achever cette nuit ma traduction de la poésie de T'Lyra. Il me reste deux sonnets. Spock... (elle riva sur son fils un regard particulièrement intense) veux-tu aider ton père à débarrasser ? Vous aurez ainsi l'occasion de parler.

— Mère...

D'un sourire trop radieux pour être honnête, Amanda éluda ses protestations et partit dans la cuisine.

Spock la suivit.

Que se passe-t-il donc ? se demanda Sarek.

Il se leva à son tour et arriva à temps pour entendre sa femme insister :

— Tu dois lui dire, Spock. Tu le sais.

Hésitant, Sarek s'arrêta sur le seuil, l'oreille tendue. Il vit son fils sourire à demi et se crispa. En présence d'humains, Spock oubliait volontiers son contrôle vulcain. Un jour, se croyant seul, il s'était amusé des cabrioles des chatons de ses grands-parents.

Durant ses études, il devra résider à l'Académie des Sciences, songea Sarek. J'y veillerai. Il n'y a pas d'humains là-bas ; ça lui permettra de perfectionner son contrôle.

Amanda quitta la pièce ; il entra. En silence, le père et le fils rangèrent la cuisine. Puis Sarek accrocha le regard du jeune homme.

— Qu'as-tu à me dire, Spock ?

— Si nous allions dehors, père ? La Gardienne doit être en phase pleine.

— Certainement.

Ils se rendirent dans le jardin d'Amanda. Du coin de l'œil, Sarek remarqua les lèvres pincées de son fils, qui hésitait à rompre le silence.

— Dis-moi ce qui te trouble, Spock.

Celui-ci s'arrêta et se tourna.

— Père, j'ai décidé que je ne souhaitais pas entrer à l'Académie Vulcaine des Sciences. Je me suis inscrit à l'Académie de Starfleet. J'ai appris aujourd'hui que j'étais admis.

Sarek mit une seconde à réaliser la portée de ces mots. Depuis sa petite enfance, Spock était fasciné par l'univers et passionné par les sciences.

Et il parlait maintenant de tout abandonner pour porter un uniforme ?

L'ambassadeur chercha ses mots. Comment faire admettre à l'adolescent la gravité de son erreur ?

— Spock, d'évidence, tu as mal considéré les tenants et les aboutissants de ta décision. C'est compréhensible. Tu es jeune, après tout... Mais je ne saurai te permettre... de perdre des années d'études. Tes facultés de raisonnement et tes capacités logiques te destinent à une carrière scientifique.

— Je n'entends pas renoncer aux sciences, père, assura aussitôt Spock, voyant que Sarek était disposé à débattre. Starfleet... servir à bord d'un vaisseau stellaire... Ce sera l'occasion de partir en exploration, de parfaire mes connaissances. Officier scientifique, je pourrai étudier l'univers...

La passion s'entendait dans sa voix. Sarek le réprimanda doucement.

— Pardon, père. Quoi qu'il en soit, ma décision est prise.

— Spock, ce qui vient de se passer est un excellent exemple des raisons qui me poussent à te demander de réfléchir encore, souligna Sarek. Dans Starfleet, tu seras parmi des humains. Ton contrôle est déjà assez précaire. Si tu côtoies des Terriens en permanence, il sera fragilisé. Tu pourrais jeter la disgrâce sur ton peuple... et sur ton clan.

— Je m'efforcerai de le perfectionner...

— Spock, chaque fois que tes défenses défontent, tu donnes une mauvaise image de ta planète.

— Mon contrôle est mon affaire. Je me demande comment ma mère réagirait si elle vous entendait me sermonner ainsi contre le danger d'une contamination par son espèce.

— Ta mère n'a rien à voir avec ça. Elle n'est pas vulcaine. Ça ne la concerne pas.

— Amanda soutient ma décision. Elle estime que fréquenter beaucoup d'êtres différents me sera bénéfique. Permettez-moi de vous rappeler, père, qu'être admis à l'Académie de Starfleet est loin d'être aisé. Seuls cinq pour cent des postulants sont acceptés.

— À supposer que tu sois diplômé, as-tu conscience des serments que tu auras à prononcer ? Des ordres que tu auras à exécuter à n'importe quel prix ? Réalises-tu que tu seras amené à tuer ? Les vaisseaux de Starfleet ont des armes redoutables, Spock ! Il te faudra apprendre à les utiliser, sans parler des armes de poing. En service commandé, tu en arriveras certainement à verser le sang.

Spock ne sourcilla pas.

— On parle d'affréter un vaisseau entièrement vulcain, rappela-t-il. Peut-être aurai-je la chance de...

— Et peut-être pas, coupa Sarek.

Agité par une colère qu'il avait du mal à réfréner - et à ce stade, il s'en fichait -, il arpenta le sentier à grands pas.

— Tu seras une marionnette, un jouet aux mains de Starfleet. Ton libre-arbitre sera sacrifié. Que les officiers soient respectés par les masses, c'est un fait. Mais aucun Vulcain n'a jamais été diplômé de Starfleet, mon fils ! Notre peuple n'est pas fait pour ça !

— Cela reste à prouver, père, répliqua Spock avec calme. Je souhaite franchir cette étape. N'essayez pas de m'en dissuader. Ma décision est prise.

— Tu es promis à une brillante carrière, dit Sarek, changeant de tactique. À l'Académie Vulcaine des Sciences, tu te distingueras vite. Je n'en doute pas. Si tu t'entêtes, tu jetteras la disgrâce sur notre famille... Que dirait T'Pau, si elle t'entendait parler ainsi ?

— Ma vie m'appartient !

Sarek planta son regard dans celui de son fils.

— Si tu fais ça, tu ne seras plus le bienvenu sur mes terres. Je ne te connaîtrai plus. Si tu persistes à discréditer ta lignée et à provoquer ta propre ruine, je ne t'excuserai ni en public ni en privé. Tu seras vrekasht, Spock. Tu comprends ?

Le mot signifiait « exilé » ou « paria ». Sarek regrettait d'en arriver là. Mais d'évidence, Spock refusait d'entendre raison.

— Vrekasht ? N'est-ce pas... exagérer la gravité de la situation, père ? J'ai simplement choisi ma voie. Je n'ai assassiné ou violé personne.

— Si tu t'engages dans Starfleet, tu seras sans doute obligé d'en arriver là. J'insiste pour que tu réfléchisses encore avant de t'engager dans cette voie désastreuse.

Spock le regarda un long moment. Puis il pointa le menton.

— Non. Si vous m'appelez vrekasht, qu'il en soit ainsi. Adieu, père.

Sans un mot de plus, le jeune homme tourna les talons et regagna la villa. Sarek le suivit des yeux.

Son fils avait raison. Le disgracieux était une mesure extrême... nullement justifiée. Sarek aurait voulu lui crier d'arrêter et de l'attendre...

Aucun son ne sortit de sa bouche.

Spock disparut dans la maison.

Il était trop tard.

Rejoins-le, chuchota une petite voix dans l'esprit de Sarek.

Impossible. Il fallait que Spock revienne sur sa décision. Il devait écouter la voix de la raison !

Les yeux rivés sur T'Rukh, Sarek attendit vainement le retour de son fils.

Une heure passa...

Trois heures plus tard, il patientait encore.

Des bruits de pas lui firent relever la tête.

Amanda.

— Où est Spock ?

— Il s'est téléporté il y a une heure, fit la femme de Sarek glaciale. Notre fils est parti.

Le Vulcain n'en crut pas ses oreilles. Comment Spock avait-il pu accepter ainsi la sentence paternelle, sans revenir sur sa décision ? Comment avait-il pu quitter son foyer pour se lancer dans une carrière aussi illogique que détestable ?

— Spock... parti ?

— C'est ce que je viens de dire. Tu l'as déclaré vrekasht. Comment as-tu pu ?

— J'essayais de le ramener à la raison.

— C'était une chose terrible et injuste, Sarek. Tu as commis l'irréparable. Spock est mon fils et je ne te soutiendrai pas. Je ne puis rester avec quelqu'un capable d'un tel acte. Je te quitte, Sarek.

— Comment... ? Amanda, je ne le souhaite pas...

— Tu n'as rien à dire, mon époux. Après ce qui vient de se passer, continuer à

vivre avec toi... est au-dessus de mes forces.

— Mais tu reviendras, Amanda.

Elle secoua la tête.

— Je l'ignore. Peut-être. Pour le moment, je ne supporte plus ta vue. Adieu.

Sans lui laisser l'occasion d'ajouter un mot, elle tourna les talons et partit, comme Spock l'avait fait.

Sarek resta seul dans le jardin, nimbé par l'éclat cru de T'Rukh.

Seul...

Sarek regarda la porte du pont d'observation se refermer sur son fils. Il ouvrit le journal d'Amanda rédigé pendant leur séparation. Elle était partie près d'un an.

À son retour, ils n'en avaient jamais parlé.

Qu'avait-elle fait durant ces mois ?

À présent, il allait le savoir.

Ces jours sans Amanda avaient été les pires de sa vie.

Pourquoi était-elle revenue ? Encore aujourd'hui, il ne le savait pas vraiment.

Son père, Solkar, était mort. Sans crier gare, Amanda s'était présentée au service funéraire. La cérémonie achevée, elle avait rejoint son époux, lui avait pris le bras et était rentré à la maison avec lui, comme si de rien n'était.

Ils n'avaient jamais reparlé de cette séparation.

Soupirant, Sarek ouvrit le cahier...

Spock remontait le couloir, regrettant presque de ne pas être resté avec son père. Sarek lui avait paru... si seul. Presque vulnérable...

Au souvenir de l'agonie d'Amanda, Spock se raidit.

Vulnérable ? Son père ?

Devant les quartiers de Kirk, il s'identifia et entra.

— Nous atteindrons les coordonnées du rendez-vous dans une heure trente-deux, annonça-t-il sans préambule. Que comptez-vous faire, capitaine ?

— Nous avons presque deux jours d'avance, Spock. Votre père et moi en avons parlé aujourd'hui. Il croit Kamarag derrière tout ça, et je suis de son avis. Il doit garder Peter sur Qo'noS.

— Et ?

— Et j'irai à sa rescousse. Avec de la chance, je pourrai le localiser, le libérer et revenir à bord avant même que Kamarag se présente au rendez-vous.

Spock s'était attendu à un plan de ce genre.

— Je vous accompagne, capitaine. Vous ne pouvez y aller seul.

— C'est pourtant mon intention. Je n'ai le droit d'impliquer personne dans une mission aussi... casse-cou.

— Personne hormis nous, Jim, dit Léonard McCoy, surgissant à son tour. Vous n'imaginiez tout de même pas affronter une planète entière de Klingons sans vos amis de toujours !

Kirk eut un sourire penaud.

— Après tout, contre toute une planète, trois fous ont plus de chances qu'un seul... C'est bien connu.

— Absolument ! lança McCoy. Pas vrai, Spock ?

— Exact, docteur.

Kirk écarta les mains.

— Très bien... Prochaine escale : Qo'noS. Je vous rejoins d'ici une heure dans le hangar des navettes.

CHAPITRE VIII

— On approche de Qo'noS, capitaine, rapporta Spock. Nous entrerons en orbite dans douze minutes deux secondes.

Kirk pilotait le Kepler.

— Rien dans nos senseurs ?

— Je ne détecte pas de vaisseaux militaires. Seulement des transporteurs.

Le capitaine vérifia les moniteurs. Si seulement il savait où chercher la résidence ancestrale de Kamarag ! L'hémisphère nord ou sud ? Est ou ouest ?

— Spock, serait-il possible de pirater les bases de données planétaires ?

À l'instar de ses amis terriens, le Vulcain portait une combinaison noire, idéale pour les raids nocturnes.

— Peut-être, capitaine. Quelle information souhaiteriez-vous ?

— L'adresse de Kamarag...

— Je vais m'efforcer de l'obtenir.

Spock se concentra sur ses instruments.

— Vous savez, Jim, ce sera la première fois que je verrai Qo'noS, remarqua McCoy. Durant notre détention, nous étions comme des sardines dans une boîte...

Kirk hocha la tête.

— On n'a même pas vu la planète en orbite.

— J'ai Qo'noS sur mon écran, annonça Spock.

L'agrandissement réglé au maximum, la planète s'offrit au trio d'officiers.

— Regardez ça ! souffla Kirk. J'ignorais qu'elle avait un anneau.

— C'est ce qui reste de Praxis, précisa Spock. Plusieurs fragment de lune orbitent encore autour de Qo'noS. L'anneau fait environ deux mille kilomètres et il orbite à onze mille cinq cent soixante-et-onze kilomètres de distance.

Kirk baissa les yeux sur les senseurs.

— Le système compte aussi beaucoup d'astéroïdes.

— La majorité entrera en collision avec la planète dans une cinquantaine d'années.

— Bon. Il faut éviter d'être repérés... Vous n'avez pas changé d'avis, Bones ? Toujours décidé à être de l'aventure ?

— Trop tard pour reculer, Jim !

Spock se racla la gorge.

— Piloter la navette dans cette zone sera difficile, capitaine. Les boucliers du Kepler sont d'une puissance limitée.

— Pourquoi faut-il approcher de l'anneau ? s'enquit McCoy.

— Si nous fonçons directement sur la planète, répondit Kirk, les senseurs klingons auront tôt fait de nous repérer. Spock doit vouloir utiliser l'anneau comme écran...

Du regard, il demanda une confirmation.

— Précisément, assura le Vulcain. La force gravitationnelle des débris de Praxis a troué l'anneau par endroit, ce qui nous permettra de nous faufiler.

— Comment arriverons-nous à localiser Peter ? demanda McCoy. Une planète, ce n'est pas rien, tout de même !

— Je viens de trouver les terres ancestrales de Kamarag dans les banques de données klingonnes, annonça Spock. M. Scott et moi avons modifié les senseurs pour qu'ils détectent toute forme de vie humaine.

— Une bonne chose, approuva Kirk. Mais traverser l'anneau exigera des prouesses de la part du pilote.

— Il est heureux que l'explosion de Praxis et les pluies de météorites aient forcé les Klingons à renoncer à leurs boucliers de défense planétaires, commenta Spock, les yeux rivés sur les relevés.

Quelques minutes plus tard, la navette approcha d'une large brèche dans l'anneau. Kirk augmenta la vitesse du Kepler.

Qo'noS était impressionnante. Le marron et le bleu tirant sur le vert y dominaient. Des mers azur peu profondes émaillées d'atolls hérissés de chaînes volcaniques séparaient les continents. Manifestement, Qo'noS était une planète à l'activité sismique beaucoup plus élevée que celle de la Terre.

À cette distance, les signes de civilisation paraissaient rares. Quelques taches, à l'ouest, trahissaient la présence de mégalopoles.

À l'endroit où le Kepler l'abordait, l'anneau faisait presque deux mille kilomètres de large. Mais sa densité était très diluée.

— Les boucliers tiendront-ils ? s'inquiéta McCoy.

— Assez pour qu'on traverse sans encombre, assura Kirk, espérant ne pas être trop optimiste. Pourvu qu'on n'encaisse pas de collisions importantes...

— Même si cette brèche n'abrite pas de gros fragments, capitaine, elle contient des quantités de poussière et de particules, avertit Spock. Nos boucliers ne sont pas conçus pour résister à des bombardements intenses.

Quelques instants plus tard, la navette entra dans la brèche...

— Les boucliers faiblissent, dit bientôt Spock. Capitaine, j'ai localisé Peter...

— Où ? Pouvez-vous nous rapprocher de lui ?

— Affirmatif.

Spock afficha la trajectoire idéale. Kirk la lut et la programma.

— Baisse des boucliers de quatre-vingts pour cent, annonça le Vulcain.

— Nous avons presque franchi l'anneau... Encore dix secondes...

— Boucliers hors service, capitaine.

— Nous y sommes...

Un craquement sinistre suivi d'une secousse annonça une collision.

— Bones, vérifiez la pression de l'air ! cria Kirk. Spock, prenez les commandes !

Il localisa les minuscules impacts, et vit avec soulagement le système d'étanchéité automatique entrer en fonction. Il reprit son siège.

Et constata que les commandes ne répondaient plus.

— Sacré bon sang !

— Allez-vous pouvoir atterrir, Jim ? s'enquit McCoy d'un ton faussement nonchalant.

— On va tout faire pour !

Kirk lutta contre les éléments pour garder sa trajectoire. Sombrier dans un océan ou s'écraser à des milliers de kilomètres de Peter n'avancerait personne.

Traverser les turbulences de la stratosphère ne fut pas une partie de plaisir. Enfin, la navette fut touchée par les rayons du soleil couchant.

Elle atterrit en catastrophe au milieu d'arbres immenses aux racines rouges.

Étourdi, Kirk ôta ses sangles de sécurité.

— On a réussi ! fit-il, incrédule.

Ses compagnons avaient l'air aussi ébahi que lui.

— Capitaine, conseilla Spock, ne nous attardons pas. Notre approche a pu être détectée.

— On ne pourra pas repartir avec le Kepler, soupira Kirk. Existe-t-il des spatioports à proximité ?

Devant son tricordeur, le Vulcain hocha la tête.

— À quinze kilomètres à l'ouest, il y a TengchaH.

Il mit l'instrument en bandoulière, puis prit trois fuseurs dans une armoire.

— Je vais programmer l'autodestruction, prévint Kirk.

— Laissez-nous assez de temps pour nous éloigner, Jim ! lança McCoy.

Une fois la séquence saisie et activée, le trio abandonna la navette.

Il s'enfonça dans la forêt, tandis que la nuit tombait.

Une fois engagée sur cette voie, songea Valdyr, ta vie ne sera plus jamais la même.

Il n'y aurait plus de place pour elle dans la société klingonne. Que ce soit sur Qo'noS, la planète mère, ou dans n'importe quelle colonie. Transfuge et paria, elle serait traquée comme une bête par ses semblables.

Elle ferma les yeux, cherchant à puiser en elle le courage nécessaire.

C'est la seule solution honorable. Tant pis si aucun autre Klingon dans l'univers ne peut le concevoir.

Pour la dernière fois, elle vérifia son armement. Sous une manche, elle cachait une dague à trois fourches, qu'une simple torsion du poignet libérerait. Une arbalète battait son flanc droit - son arme d'enfant favorite. Sous son plastron se nichaient deux interrupteurs de poing.

Elle prit la clé de la prison et se dirigea vers les appartements privés de son oncle. Du'Hurgh, l'ancestrale résidence de Kamarag était une forteresse massive comprenant des dizaines de salles, une multitude de corridors, et des escaliers à ne plus finir.

Valdyr s'introduisit chez son oncle, et se glissa dans son étude favorite.

L'oreille tendue, elle guettait le moindre bruit.

Rien.

Il n'y avait personne.

Dans la pièce, Valdyr fut submergée par les souvenirs. Les murs étaient décorés d'armes antiques, de tapisseries et de peintures immortalisant les meilleurs guerriers de sa lignée. Fascinée par les héros d'antan, elle se souvint de quelle voix vibrante son père évoquait leurs faits d'armes. Comme elle aurait voulu être digne d'eux !

Valdyr but du regard les scènes qu'elle ne reverrait jamais.

Le sort en était jeté.

Activant un ordinateur dont la modernité jurait dans un tel décor, elle utilisa le code privé de son père pour ouvrir une communication avec le monde extérieur. Puis elle envoya un message soigneusement formulé à Kerla, le fiancé du chancelier Azetbur. Son père avait servi sous les ordres de Kerla, avant de côtoyer Kruge. Les deux Klingons avaient été de bons amis et des alliés.

Azetbur aussi avait toute confiance en son fiancé. À première vue, le message de Valdyr paraîtrait assez anodin. Il le fallait pour que les agents le relayent. Étant la fille d'un héros, et la nièce d'un ambassadeur - rien de plus -, Valdyr n'avait aucun moyen de toucher Kerla directement.

Si ce dernier ne recevait jamais le message, tout était fini.

Peter lisait, cherchant à se changer les idées. Il n'en pouvait plus d'attendre. Oncle Jim l'abandonnerait-il vraiment à son sort ? Impossible ! Les ravisseurs ne tenaient jamais parole, surtout les fous furieux comme Kamarag.

Peter soupira. Il devait cesser de se tourmenter.

Un déclic l'alerta. Son regard vola vers le panneau d'observation.

Personne.

Un autre déclic... Peter bondit. On venait le chercher pour le conduire... à Valdyr.

Oncle Jim l'avait abandonné. C'était la fin.

La porte s'ouvrit sur... Valdyr.

Elle pointa un disrupteur sur le prisonnier.

— Êtes-vous prêt ?

Il se redressa de toute sa taille.

— Oui.

D'une torsion du poignet, elle lui lança un autre disrupteur. Il l'attrapa gauchement, puis baissa un regard ébahi sur l'arme.

— Que se passe-t-il ?

— Chut... Soyez prêt à vous en servir. Un long et périlleux trajet nous attend. Vous devez rester près de moi, Pityr.

Il sourit de toutes ses dents.

— Essayez de m'en empêcher, pour voir !

Ils s'engagèrent dans un couloir interminable. Peter n'avait aucune idée de leur destination.

Après un quart d'heure à remonter des corridors et des escaliers, Valdyr fit

halte, se tourna vers son compagnon et lui murmura à l'oreille :

— Voilà venu le moment critique. Sortir des donjons est assez facile. Mais pour pénétrer dans les tunnels, il faut gagner le cœur du domaine. Nous devons redoubler de prudence. Et être prêts à nous battre.

— Je vous suis.

Elle ouvrit une porte, lui faisant signe de rester caché. Elle allait l'inviter à la rejoindre dans le hall spacieux quand deux gardes apparurent.

— Valdyr ! lança l'un d'eux. Karg te cherche. Il veut que tu déjeunes avec lui. Dépêche-toi.

Elle se rembrunit.

— Parce que Karg le veut, Malak, je dois obéir ? Je ne suis pas un targ dressé, et je me moque des ordres du séide de mon oncle !

Peter soupira. Ce n'était pas le moment de se colleter avec ces gorilles !

Malak se contenta de ricaner.

Soudain, il s'arrêta et renifla l'air.

— Sens-tu une odeur bizarre ? demanda-t-il à son compagnon.

Tous deux prirent un air suspicieux.

Bon sang ! pesta Peter.

Il n'avait plus pris de bain depuis une semaine... Se laver à l'éponge n'était pas l'idéal.

De plus, les humains et les Klingons n'avaient pas la même odeur corporelle...

— Qui peut sentir quoi que ce soit quand Karg hante les parages ? cracha Valdyr.

Malak gloussa.

— Petite peste ! Tu n'as pas changé... Tu sais, ton frère me manque beaucoup. Si Karg avait une once de sagesse, il se chercherait une autre femme... Ne te complique pas davantage la vie et cours plutôt le rejoindre. Viens, Darj, nous avons du travail.

Les gardes s'éloignèrent. Le danger écarté, Valdyr rouvrit la porte.

— Vite ! Il n'y a plus une minute à perdre ! Karg va partir à ma recherche si je n'arrive pas...

L'agrippant par la manche, elle l'entraîna jusqu'à un énorme meuble.

— Le passage secret est derrière. Vous semblez assez mince pour...

— Je savais bien qu'il y avait une mauvaise odeur ! tonna une voix colérique.

Les fugitifs firent volte-face. Darj les tenait en respect, arme pointée.

— Si Malak n'a que mépris pour notre commandeur, je suis loyal à Karg, ajouta Darj. Valdyr, écarte-toi de ce meuble.

L'air penaud, la Klingonne obéit... et brandit son arbalète de poche. Le carreau s'enfonça dans la gorge du soldat.

Vive comme l'éclair, Valdyr détroussa le cadavre de son arme et de divers petits objets. Puis elle poussa le guerrier mort vers le meuble.

— Aidez-moi, Pityr !

Le cadet se secoua et bondit. Tous deux fourrèrent Darj dans l'armoire. Cela fait, ils se glissèrent derrière. Valdyr passa la première, allumant une lampe de poche.

— Nous voilà en sécurité, au moins pour quelque temps. Le seul qui connaisse ces passages secrets est mon oncle, et il est absent. Karg en ignore tout. L'idiot peut fouiller la demeure de fond en comble, il ne sera pas plus avancé. Avant qu'on retrouve le cadavre de Darj, nous serons loin.

— Mais combien de temps faudra-t-il se terrer ici ?

— Jusqu'à la nuit tombée seulement. Ensuite, nous quitterons la résidence.

— Ces tunnels mènent vraiment à l'extérieur ?

— Ils datent de plusieurs siècles ; des armées entières s'en servaient lors de conflits ou d'émeutes. Il y a des dizaines de pièces assez grandes pour abriter des escadrons. Nous y serons en sécurité. Une fois dehors, il faudra gagner le spatioport le plus proche. Car cette fois, on nous cherchera partout.

Ils atteignirent une salle assez confortable et s'y enfermèrent.

— Mon frère aîné et moi jouions beaucoup là, dit Valdyr. On s'y cachait loin de nos nourrices. On se racontait des histoires, on rêvait de notre avenir...

Peter se souvint que ce frère était mort.

— Il doit beaucoup vous manquer.

— Oui... Il tenait surtout de mon père. Il me traitait plus comme un petit frère que comme une sœur. J'ai l'impression que son âme flotte entre ces murs...

Peter la regarda. Elle venait de tuer un de ses semblables. Elle renonçait à tout pour le sauver. Que pouvait-il lui dire après ça ?

— Je... j'aurais voulu le connaître. J'aime à croire que... nous aurions trouvé un terrain d'entente...

Valdyr se tourna vers lui.

— Mon frère et mon père approuveraient ce que je fais. Ils comprendraient que je me bats pour Qo'noS et pour l'avenir de mon peuple.

— J'en suis sûr. Vous avez choisi une voie très difficile, Valdyr - bien plus ardue que le combat.

Un silence embarrassé tomba. Puis...

— J'ai envoyé un message à Azetbur, souffla Valdyr. Une fois qu'elle le lira...

— Quand l'avez-vous envoyé ? Que dit-il ?

Elle expliqua qu'il était adressé à Kerla, le vieil ami de son père, et récita son contenu. Ainsi, aucun agent des communications ne devrait avoir la puce à l'oreille.

— Je sais que ça prendra plus de temps... Mais j'ignore à quel point.

Autrement dit, ça pouvait durer des heures - à condition qu'aucun responsable zélé n'intercepte le message avant de le soumettre à qui de droit.

— Le chancelier vous récompensera, Valdyr.

Elle se détourna, sombre.

— J'ai trahi ma famille. Azetbur me sera peut-être reconnaissante mais...

L'honneur du clan nous est précieux, Pityr. Je ne saurai recevoir de récompense pour ce que j'ai fait. Je serai déshonorée... exilée. Au moins, je serai en paix avec ma conscience. Nul ne pourra m'enlever ça. Ni Karg, ni Kamarag... Personne.

Il admira son courage et sa résolution.

— Valdyr... Je veux vous remercier. Tant que je vivrai, vous aurez une place

dans ma famille... Pour ce que ça vaut.

— Alors j'espère que je vivrai assez longtemps pour rencontrer votre oncle, Pityr. J'ai tellement entendu parler de James Kirk... Voir si la légende correspond à l'homme ne manquera pas d'intérêt.

Peter souriait quand il avisa une marque sur le cou de la jeune femme. Il effleura la contusion.

— Que s'est-il passé, Valdyr ?

Elle sursauta et s'écarta. Dans la pénombre, elle sembla rougir.

— C'est juste... Ce n'est rien...

— Karg ! réalisa Peter. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

— C'est sa marque, oui ! s'emporta Valdyr. Il a voulu qu'ainsi, tous sachent à qui j'appartenais ! J'ai lutté, mais... Il était trop fort.

Peter explosa.

— Je donnerais cher pour me trouver dix minutes face à ce salaud !

Elle lui décocha un regard intrigué.

— Ça vous gêne, cette marque ?

— Mais... évidemment ! bafouilla-t-il, sidéré. Il vous a malmenée ! Personne ne devrait se comporter ainsi.

Elle éclata d'un rire léger.

— Oh, Pityr... Les humains sont décidément amusants ! Si j'en avais la force, je remettrais Karg à sa place. Et ça pourrait alors être un bon mariage. Mais comme je suis petite, il a tous les avantages sur moi.

— La force physique n'a rien à voir dans l'histoire, Valdyr. Nul ne devrait vous maltraiter. Un point, c'est tout.

— Je vois. Et parce que Karg m'a touchée, vous êtes fâché contre moi ?

— Bien sûr que non ! C'est Karg qui me rend furieux !

— Assez... pour vous battre ?

Valdyr parla si doucement qu'il comprit aussitôt la gravité de la question, derrière son apparente simplicité. Le regard plongé dans le sien, il réalisa pour la première fois qu'aucune barrière ne les séparait plus. Ils étaient seuls.

Il chercha ses mots.

— Pour nous, le combat est le dernier recours. On cherche toujours des alternatives aux confrontations violentes. Mais... ce salaud... Oui, Valdyr. Si j'en ai l'occasion, je combattrai Karg pour toi.

Elle écarquilla les yeux, comme si elle avait du mal à en croire ses oreilles.

Hésitant, elle souffla :

— Pityr... Les abricots, c'est quoi ?

Il cilla ; dérouté. Puis il se souvint lui avoir dit qu'elle sentait bon l'abricot... Il sourit.

— Un fruit terrestre délicieux. Il mûrit lentement, c'est pourquoi il est rare et cher. Son parfum est délicieux. Il suffit d'en placer une coupe dans une pièce pour qu'elle embaume ! Ma grand-mère les cultivait. On adorait ça.

— Et... Je sens comme eux.

— Oui.

Se penchant vers elle, il la huma ostensiblement. Puis il effleura ses joues de ses lèvres, attentif à ne pas briser le charme.

— Que... fais-tu ?

— Je t'embrasse... (Il déposa de petits baisers le long de son menton, remontant vers la commissure des lèvres.) Les Klingons s'embrassent-ils ?

— Oui...

— Que désires-tu, Valdyr ? Veux-tu que je te touche ?

— Je veux qu'un seul mâle porte les mains sur moi ! (Craignant s'être mépris, il s'écarta légèrement.) C'est Pityr Kirk... un humain ! Et un guerrier...

Elle paraissait aussi étonnée que lui.

Comme libéré, Peter la prit dans ses bras et pressa ses lèvres contre les siennes.

Le baiser se transforma vite en étreinte passionnée.

Valdyr l'étreignit à son tour avec une fougue qu'il trouva exaltante.

— Hlja ! souffla-t-elle entre deux baisers. MevQo', Pityr...

Aucune puissance au monde ne l'obligerait à s'arrêter !

Quand ils s'écartèrent un peu, elle éclata de rire et lui mordit le menton.

Poussant un petit cri, il la mordit aussi. L'instant suivant, ils tombèrent sur la couchette, s'arrachant leurs habits... avant de tomber par terre avec de grands éclats de rire.

Kirk atterrit sur le dos, Valdyr juchée à califourchon sur lui.

— J'aime ça ! jubila-t-elle. Pityr Kirk, tu m'apprendras ces baisers humains !

Elle rit à gorge déployée.

Il la délogea et inversa leurs positions.

— D'accord, Valdyr-oy. Et tu m'apprendras... ?

Il n'avait aucune idée sur ce qu'il pouvait demander en échange.

Les yeux pétillants, elle lui toucha la joue.

— Tout, Pityr-oy. Je t'enseignerai tout.

Il se pencha sur elle, impatient de commencer leurs leçons...

— Ambassadeur Sarek ?

La voix du commandeur Uhura trahissait son anxiété. Le Vulcain haussa un sourcil et activa l'intercom.

— Sarek à l'inter, commandeur.

— J'ai un message pour vous. D'après les codes, il viendrait de Freelan...

— Vraiment ?

— Tous les codes sont corrects, ainsi que la fréquence... Mais quelque chose sonne faux. Je pense que sa véritable origine est ailleurs, Freelan étant un relais pour brouiller les pistes.

Sarek hocha la tête.

— Voilà qui ne me surprend guère, commandeur. Transmettez-moi ce message, je vous prie. Si c'est possible, cherchez sa source réelle sans éveiller les soupçons.

— Compris, ambassadeur.

L'instant suivant, un Freélien s'afficha sur l'écran.

— Bonjour. Ici, l'ambassadeur Sarek. À qui ai-je l'honneur de parler ?

— Ici Taryn, répondit la voix mécanique. Ambassadeur... Je dois vous prier de me rencontrer dans le cadre d'une affaire urgente.

— Où souhaiteriez-vous qu'on se retrouve ? Comme vous savez, je ne suis pas sur Vulcain.

— J'avais espéré vous revoir sur notre station orbitale, comme d'habitude.

— Quand ?

— Aussitôt que possible.

— Ce sera difficile... Mon vaisseau a été détourné pour patrouiller dans la Zone Neutre. Donc, avant que l'Entreprise achève sa mission, je ne pourrai rien pour vous. Pourquoi désiriez-vous me voir ?

— Il s'agit des accords commerciaux du mois dernier concernant le kivas. Mon gouvernement est revenu sur certains points. Je dois vous prier de renégocier ces traités.

Sarek feignit la surprise.

— Comment ? Je pensais que vous aviez toute autorité pour parlementer avec moi. Constaté que vous n'avez plus l'appui de votre gouvernement est... navrant.

Quand Taryn répondit, la colère perça derrière son débit mécanique.

— Je vous assure, ambassadeur, qu'il s'agit d'un malentendu. Je n'ai pas perdu le soutien de mes supérieurs, loin s'en faut. J'ai tout pouvoir pour négocier au nom de mon gouvernement.

— Votre gouvernement ? Lequel ? s'enquit Sarek, non sans une pointe de sarcasme.

— Que voulez-vous dire ?

— Mes excuses... Je suis assez las et confus. Le poids des ans doit me rattraper, pour reprendre un aphorisme humain... Un instant, j'ai cru parler à quelqu'un d'autre... Un diplomate nommé Nanclus. Vous ne l'avez jamais connu, bien sûr. Il a été exécuté le mois dernier pour haute trahison.

— Quand pouvons-nous nous revoir ?

— Je l'ignore. Il me faudra consulter les officiers du vaisseau. Je vous recontacterai en fin de journée.

— Je serai peut-être en conférence... Mon attaché prendra votre message, ambassadeur.

— Très bien. Longue vie... et prospérité, Taryn.

Ce dernier coupa la communication sans répondre.

Uhura revint en ligne.

— Ambassadeur Sarek, j'avais raison... La véritable origine de cet appel est un secteur romulien de la Zone Neutre. Les coordonnées sont à quelques jours d'ici.

Sarek s'inclina avec grâce.

— Je vous remercie de votre diligence, commander. Un constat peu surprenant mais... (Ses lèvres s'incurvèrent légèrement)... fascinant.

À bord du Shardarr, le commander Taryn retira son masque freélien et se

tourna vers Savel.

— Il sait tout. Et il me défie ouvertement. Il n'y a plus de doute possible.

L'ambassadeur doit mourir. Le plus tôt sera le mieux.

Taryn contacta Poldar et lui ordonna de se diriger vers l'Entreprise.

— Nos vaisseaux de tête sont encore à une demi-journée de notre position, commander, déclara le centurion.

— Qu'allez-vous faire ? souffla Savel.

Taryn lui lança un regard énigmatique.

— Retarder les choses. Pousser l'Entreprise à me traquer... jusqu'à ce que le gibier devienne chasseur !

Savel le fixa de ses grands yeux tristes.

Où est Soran ? S'il meurt... J'en serai la cause...

— Pityr, lui chuchota Valdyr à l'oreille, nous devons partir...

Euphorique, Peter Kirk grommela. Combien de temps était passé ?

— Pityr, il faut y aller.

— Encore quelques minutes...

Elle soupira.

— Une ou deux. Mais pas plus, 'Iwoy...

L'humain lui caressa le dos, palpant des os différents des siens. Puis il prit conscience des contusions qui lui couvraient le corps.

Sans parler des morsures...

Il se passa la langue sur ses lèvres, savourant le goût cuivré de leurs sangs mêlés.

Il serra Valdyr contre lui, puis l'embrassa encore. Malgré la dureté du sol où ils reposaient, Peter aurait voulu ne plus jamais bouger.

— Quelle heure est-il ?

— Le milieu de la nuit, expliqua-t-elle, se relevant et reprenant sa lanterne. Les soldats que mon oncle a laissés avec Karg devraient être las de nous avoir cherchés depuis midi.

Elle se rhabilla et rajusta son armure. Peter la vit sourire.

— Ils étendront les recherches jusqu'à la route de TengchaH Jav, le spatioport le plus proche. Même si Karg était assez malin pour se douter que nous n'avons pas quitté le domaine, ils doivent être très discrets. Kamarag a recommandé qu'on ne fasse rien de nature à alerter les autorités.

Peter se rhabilla à son tour.

— Alors quel est ton plan ?

— Nous remonterons les tunnels et sortirons dans les bois, près de la route sud. Ensuite, nous marcherons jusqu'au spatioport en continuant de nous cacher. Il y a neuf kilomètres environ.

— Peut-on me localiser ici ? Après tout, je suis le seul humain !

Elle tapota une paroi.

— Il y a tant de sélonite dans ces murs que les rayons des senseurs ne peuvent pas les traverser. Pour ces machines, nous n'existons pas.

— Et une fois hors des souterrains ?

— J'ai un petit traceur pour toi, qui émettra de faux signaux. Les senseurs te prendront pour un Klingon de plus... Les soldats portent ces traceurs quand ils veulent être retrouvés après les combats et avoir des funérailles décentes.

— Et si on nous voyait ?

Il se tapota le front d'un geste éloquent.

— J'ai une cape, que j'ai cachée ici pour toi.

Elle ouvrit un tiroir sous la dalle.

— Tu as pensé à tout, Valdyr... Et une fois au spatioport ?

— Il faudra tromper les patrouilles et franchir les portes de sécurité. Ensuite, dénicher un vaisseau... Tu t'enfuiras de Qo'noS...

— Nous nous enfuirons de Qo'noS, tu veux dire. (Il la prit par les épaules.) Tu m'accompagnes sur Terre, n'est-ce pas ?

Valdyr eut un sourire triste.

— C'est ce que j'espérais aussi... Mais j'ai réfléchi, Pityr... Soyons réalistes. Une Klingonne, exilée sur Terre ? Comment vivrais-je là-bas ? Je serais une paria, entourée de gens qui haïssent mes semblables.

— Qui parle de rester sur Terre ? protesta le jeune homme. Il y a toujours les colonies. Dans certaines, personne ne ferait attention à toi !

— Et ta carrière dans Starfleet ?

— Écoute, en prison, j'ai réfléchi aussi. Un fait est certain : je ne suis pas James T. Kirk ! Et je ne le serai jamais. Je veux être moi-même. Je n'ai pas l'étoffe des héros. Valdyr-oy... Pense au sort qui t'attend si tu restes ! Ton oncle...

— Ne t'inquiète pas, Pityr-oy. Il ne m'aura pas. Je mourrai par le Heghba', mon honneur sauf !

Elle parlait du suicide rituel...

— N'y pense même pas ! s'écria Kirk, horrifié.

— En te secourant, j'ai trahi les miens. Si je veux retrouver mon honneur perdu, je n'ai pas le choix.

— Ne parle pas ainsi ! protesta Peter. Il n'en est pas question. Je ne te laisserai pas faire ! Tu devras d'abord me...

Il s'arrêta, rendu fou par la peur.

— La dernière fois que nous nous sommes battus, je t'ai vaincue lui rappela-t-elle doucement. Tu étais à bout de forces, je sais bien... Ce sera moins facile...

Pressant une joue contre la sienne, Peter la serra dans ses bras. Était-ce une véritable capitulation ? Au moins, elle savait qu'il lutterait de toutes ses forces pour l'en empêcher.

— Partons, il le faut, chuchota-t-elle.

Elle le guida de nouveau le long de couloirs poussiéreux aux méandres incompréhensibles.

Enfin, ils atteignirent un tunnel menant à une vieille échelle en bois dont les barreaux se perdaient dans les ténèbres.

Valdyr grimpa la première jusqu'à une trappe.

Ils se faufilèrent à l'extérieur.

Dans la pénombre, la forêt où ils se trouvaient ne paraissait pas différente de celles de la Terre, avec ses grands arbres, ses sous-bois et son humus... Au grand jour, la couleur des feuillages et leur texture souligneraient les différences.

Peter leva les yeux... et découvrit, stupéfait, l'anneau de Qo'noS avec, par endroits, ses allures de pont brisé...

Valdyr jeta le manteau sur les épaules du jeune homme et lui tendit son traceur.

— Mets ta capuche, recommanda-t-elle, et ne traînons pas.

James T. Kirk suivait une piste, tous les sens en éveil. La nuit, sa vue était presque meilleure que le jour.

Après plusieurs détours dictés par la prudence, le petit groupe approcha enfin d'une clairière.

— Sommes-nous encore loin du domaine de Kamarag ? demanda Kirk à Spock. J'ai perdu mon sens de l'orientation...

— Nous y voilà, capitaine.

Ils écartèrent des buissons, découvrant la vaste propriété où se dressait le manoir aux allures de forteresse. Des champs de protection modernes renforçaient les respectables murailles.

— Il se passe des choses, dirait-on..., murmura Kirk.

Des lueurs déchiraient la nuit ; des soldats visiblement sur les dents couraient un peu partout.

— Peter n'est plus là, annonça Spock, les yeux baissés sur son tricordeur.

— Alors où est-il ? s'étonna Kirk. Lui a-t-on fait quitter la planète ?

Kamarag avait-il décidé d'annuler le rendez-vous ? Et d'exécuter son otage sans plus attendre ?

— Peter a disparu, dit Spock. Néanmoins, ça ne veut pas dire qu'il a quitté Qo'noS... Les formations rocheuses de la région contiennent de la sélonite, le matériau des boucliers de camouflage. Il rend les relevés impossibles.

— On avait besoin de ça ! grogna Kirk.

— Je continue de scanner les parages, on ne sait jamais, conclut Spock.

— Je n'avais plus refait d'excursion comme ça depuis Yellowstone, soupira

McCoy.

Il prit dans sa sacoche une gourde et des rations alimentaires.

Les trois officiers marquèrent une pause.

— Fascinant, souffla Spock après quelques instants. Je détecte quelque chose de... confus. J'ai cru avoir repéré Peter, mais les relevés humains ont... fusionné avec des signaux klingons.

Kirk bondit.

— À quel endroit ?

— Au nord, à l'autre bout de la propriété.

— Est-il possible que Peter ait un brouilleur ? lança McCoy.

— On n'a pas de meilleure piste, en tout cas, dit Kirk.

— C'est possible, répondit Spock. Capitaine, d'après mes indications, ces

personnes se dirigent vers le spatioport... à pied. Il semblerait que votre neveu ne vous ait pas attendu ; Jim. Et qu'il ait réussi à s'échapper.

Kirk sourit.

— La jeunesse ! Aucune considération pour ses aînés !

— Et maintenant ? s'enquit McCoy.

— Direction le spatioport. (Kirk consulta son chrono mesureur.) Vous voyez ce véhicule, garé à côté des portails de sécurité ?

— Oui, capitaine, répondit Spock.

— Pourriez-vous mettre les fils sous tension ?

— Oui.

— Bien. Allons-y... en douceur. Nous avons... quarante-cinq minutes devant nous.

Les trois officiers approchèrent de leur objectif sur la pointe des pieds. À trente mètres, ils s'accroupirent dans des haies. Le conducteur et le garde bavardaient non loin de là.

— Prêt, Spock ? souffla Kirk.

— Prêt, capitaine.

Kirk compta les secondes. Le moment attendu arriva : derrière le trio, dans la forêt, une explosion fit vibrer le sol. Des flammes rouges et jaunes trouèrent la nuit.

— En avant ! cria Kirk.

Spock s'était déjà élancé. Le garde ne comprit jamais ce qui lui arrivait... Il s'écroula, inconscient.

Le conducteur se tourna vers l'agresseur, un cri d'alarme aux lèvres. Kirk le prit à revers, l'assommant avec son fuseur.

Les trois officiers s'engouffrèrent dans le véhicule.

— Vous voulez que je conduise ? lança Kirk.

— Sauf votre respect, capitaine... non, dit Spock avec fermeté. J'ai analysé les manettes à l'aide de mon tricordeur. Je préfère conduire. Je me souviens trop de notre mésaventure sur Iota...

Kirk gloussa. Spock n'eut aucune peine à faire démarrer l'engin.

— Jim, comment diable saviez-vous ce qui allait se passer ? s'étonna McCoy.

— Le Kepler vient d'exploser... Vous vouliez qu'on ait le temps de s'éloigner...

Vous voyez, je vous ai écouté ! Et ça nous a fourni une merveilleuse diversion. Spock, dans combien de temps attendrons-nous le spatioport ?

— Quinze minutes, capitaine, pas moins. La route est assez cahoteuse et sinueuse. Je suis navré.

Kirk sourit.

— L'important est d'arriver avant que mon neveu s'envole.

— Compris, capitaine.

Spock écrasa le « champignon ».

Peter et Valdyr traversèrent la forêt pendant plus d'une heure avant d'en atteindre l'orée.

De là le spatioport était visible.

Les fugitifs sondèrent le périmètre de sécurité de TengchaH - la première

embûche à surmonter.

Valdyr prit dans sa poche un petit engin.

— Ce portail est programmé pour admettre toute identification valide, dit-elle à son compagnon. Voilà celle de Darj...

Peter la suivit. Le portail s'ouvrit. Ils se dirigèrent rapidement vers la zone non-militaire du complexe. Avec de la chance, ils trouveraient une navette privée sans surveillance, son équipage parti en permission...

— Si nous pouvions dégoter un vaisseau de contrebandiers ! lança Peter. Je le piloterais sans peine. Quels autres points de contrôle faut-il franchir ?

— Une enceinte interne, avant les pistes civiles d'atterrissage. Elle n'est pas toujours gardée. Sinon...

Valdyr tapota son arbalète de poing.

— Il doit y avoir un autre moyen... Il suffirait de distraire le garde...

Elle fit volte-face, le regard furibond.

— Rien qu'une seconde ! insista le jeune homme. Pendant qu'il répondra à tes questions, je me faufile par derrière pour l'assommer.

— Es-tu certain de réussir ? Nous n'aurons pas de seconde chance.

— On ne va pas ergoter dix ans...

À contrecœur, la Klingonne hocha la tête.

— Une fois à l'intérieur, il faudra vite choisir un vaisseau. Ils sont tous protégés, naturellement...

— Je devrais pouvoir casser les codes. Adolescent, j'ai appris à violer les séquences informatiques. Et la plupart des cargos, surtout les vieux modèles, ne disposent pas de systèmes de sécurité dernier cri.

— Ce serait... (Valdyr s'arrêta.) Des lumières ! Un véhicule arrive ! Viens, cachons-nous !

Elle l'entraîna derrière des piles de caisses, où ils s'accroupirent, osant à peine respirer.

— C'est un des véhicules de Kamarag, chuchota Valdyr. Ils ont réussi à nous localiser !

Les fugitifs s'armèrent de leur disrupteur. Trois personnes vêtues de noir émergèrent du véhicule. L'une d'elles ne cessait de jeter des coups d'œil à un instrument - sans doute un senseur ou un tricoloreur.

Valdyr serra la main de son compagnon à lui en faire mal.

Sous les yeux attentifs de Peter, le plus costaud du trio chuchota quelque chose à ses compagnons, tous assez minces. Il y avait quelque chose de vaguement familier chez l'inconnu - visiblement le chef. De plus, ils n'avaient pas la carrure de Klingons, et la forme de leur visage...

— On doit les tuer du premier coup, murmura Valdyr. Ou ç'en est fini de nous.

Peter hocha distraitement la tête, regardant le trio se rapprocher de leur cachette.

— Attends, laissons-les venir... On ne peut pas se permettre de les rater.

Tous deux visèrent. Puis le cadet baissa son arme, les sourcils froncés. Trop de

détails bizarres... Le plus grand des inconnus entra soudain dans un rayon de lumière... Peter aperçut une oreille pointue et une arcade sourcilière familières.

S'apercevant que Valdyr allait tirer, il lui saisit le poignet en criant. Déroutée, la Klingonne le regarda sans comprendre. Peter bondit à découvert et appela à mi-voix :

— Oncle Jim ! C'est moi, Peter !

Le capitaine s'immobilisa, stupéfait.

— Peter !

Le jeune homme lui sauta au cou.

— Messieurs, intervint Spock avec froideur, je suis navré de vous rappeler que le temps nous est compté.

— Pour une fois, je suis d'accord avec lui, Jim, renchérit McCoy. À ce stade, il serait détestable de se laisser surprendre.

— Entendu, lâcha le capitaine, s'écartant de Peter.

Soudain, il blêmit. Tous pivotèrent vers Valdyr, qui émergeait de sa cachette, disrupteur au poing.

— Valdyr est avec moi ! lança Peter. (Il prit la jeune femme par un bras, lui chuchotant :) Range ton arme. Capitaine James T. Kirk, docteur Léonard McCoy, capitaine Spock... Voilà Valdyr. Sans elle, je ne serais pas devant vous. Elle m'a aidé à m'évader. Elle est... de notre côté.

Peter rougit. Son oncle le dévisagea, cherchant à comprendre à demi-mot.

Valdyr toisa le capitaine.

— Ainsi... Voilà la fameuse figure légendaire de Starfleet.

Kirk eut l'air quelque peu gêné.

— Hum... Je ne suis pas en uniforme, vous savez...

Spock tendit une main pour prendre un objet glissé dans la ceinture de Peter.

— Je suppose que Valdyr vous a fourni la cape, l'habit et le traceur ?

Le jeune homme hocha la tête.

Le Vulcain examina l'instrument.

— Voilà la source du brouillage. Elle nous a presque empêchés de vous repérer.

— Ça a suffi contre les séides de Kamarag, expliqua Peter.

— J'imagine. Une chance que la technologie de la Fédération soit plus avancée...

McCoy flanqua un coup de coude à Spock, qui se tut aussitôt. Le docteur en appela à son charme suave.

— Quoi qu'il en soit, nous vous sommes très reconnaissants, Valdyr. N'est-ce pas, Jim ?

— Bien sûr. Merci à vous d'avoir secouru mon neveu. Entre autres choses..., ajouta-t-il avec un regard pointu pour le jeune homme.

— Bon, reprit McCoy, il s'agirait de ne pas prendre racine...

— Valdyr vient avec nous, annonça Peter. Où est votre vaisseau ?

Spock se racla la gorge.

— Nous n'en avons plus.

— Il faut en voler un ? Nous étions venus justement pour ça !

— Hum... Valdyr, demanda McCoy avec onctuosité, connaissez-vous les lieux ?

— Les navires de commerce et les vaisseaux stellaires sont de ce côté, répondit-elle, désignant le sud-ouest. Les bâtiments militaires sont dans un hangar souterrain, à l'abri des météorites.

— J'espérais trouver un cargo, dit Peter.

— Oublions ça, fit Kirk. Il nous faudra un navire muni de boucliers de camouflage si nous voulons nous en tirer en un seul morceau... Un Oiseau de Proie serait idéal.

Peter en resta bouche bée. Était-il fou ?

Valdyr hocha la tête.

— Les soldats de mon oncle ne s'attendent pas à ce que nous volions un vaisseau impossible à piloter à deux.

— Votre oncle... ? répéta Jim Kirk.

Peter soupira.

— Kamarag...

Les trois officiers de Starfleet restèrent silencieux. Valdyr se redressa de toute sa taille.

Un Terrien a-t-il jamais fait des présentations aussi désastreuses dans l'histoire de l'humanité ? se demanda Peter, accablé.

Le groupe monta dans le véhicule et partit vers un deuxième portail, à un demi-kilomètre de là : l'accès à la zone militaire.

À l'approche du complexe, Valdyr pointa un index en direction d'une allée. Spock se gara dans la pénombre, en vue du portail. À voix basse, le groupe tint un conseil de guerre.

— Il y a deux gardes, dit Valdyr.

— On peut les éliminer sans peine, déclara Kirk. Fuseurs sur anesthésie. Spock et moi longerons la ligne de défense...

— Jim, coupa McCoy, vous serez à découvert. Ne croyez-vous pas qu'on vous verra ?

Kirk réfléchit aux options envisageables.

— Les chances qu'on approche des gardes sans être vu sont approximativement de..., commença Spock.

— Pitié ! maugréa McCoy.

Le Vulcain haussa un sourcil.

— Il y a une façon plus simple, annonça Valdyr. Donnez-moi un de vos fuseurs. Je jouerai les faibles femmes... (Elle foudroya du regard Peter, qui se fendit d'un sourire enjôleur.) Ils ne se méfieront pas d'un être menu comme moi. Arrivée près d'eux, je les assommerai avant qu'ils aient le temps de donner l'alarme.

Kirk acquiesça ; Spock tendit son arme. Quand elle fut descendue du véhicule, Jim se tourna vers son neveu.

— Tu lui fais confiance, Peter ?

Il hocha la tête.

— Valdyr a tout abandonné pour moi. Afin de me sauver la vie, elle n'a reculé

devant aucun sacrifice. Et je suis amoureux d'elle !

Il soupira à cœur fendre.

Un long silence régna dans le véhicule. McCoy ouvrit de grands yeux. Spock fut soudain passionné par ses souliers... Peter déglutit avec peine.

Quelle mouche l'avait piqué de s'épancher ainsi devant tout le monde ?

— Le sait-elle ? souffla le capitaine.

— Hum... Nous tenons beaucoup l'un à l'autre... Mais nous n'avons pas eu le temps de nous parler...

— Elle est arrivée devant le portail, annonça Spock.

Les quatre hommes regardèrent la Klingonne approcher des gardes en ondulant des hanches.

Ce que dit Valdyr captiva les guerriers. Naturellement, un spatioport si modeste ne devait pas souvent connaître autre chose que la routine... On s'y ennuyait ferme la plupart du temps...

Valdyr s'arc-bouta soudain et montra les dents. Le premier Klingon l'agrippa par sa natte, cherchant à la plaquer contre lui. L'autre lui mordit le cou.

Furieux, Peter attrapa la poignée de la porte, prêt à bondir.

— Une minute, dit Spock.

L'instant suivant, les gardes s'effondrèrent, l'air abasourdi. Avec une moue de dégoût, Valdyr cracha sur celui qui l'avait empoignée puis commença à traîner les corps dans la guérite.

— On y va ! lança Jim, sortant le premier.

Spock aida la Klingonne à dissimuler les gardes.

Peter prit son amie par les épaules.

— Ça va, Valdyr ?

Elle poussa un grognement écœuré.

— J'ai dû supporter les mains de ces veQ-nuj sur moi ! Je regrette déjà de ne pas les avoir tués !

— Valdyr...

À contrecœur, elle rendit son arme à Spock.

Une sirène déchira l'air. Sous les pieds du groupe, le sol vibra. Au loin, sur la piste d'envol, de petites silhouettes entouraient un modeste vaisseau.

— On dirait un Oiseau de Proie miniature, dit Kirk.

— Tout à fait, confirma Valdyr. C'est une navette armée, rapide et manœuvrable, dont l'équipage est de trois à six membres.

— Exactement ce que le docteur a prescrit ! jubila McCoy. Il suffit de grimper dedans...

Peter secoua la tête.

— Ôtez-vous ça de la tête. D'ici, je vois déjà trois membres d'équipage et quatre techniciens de maintenance. On n'a pas une chance sur mille !

Kirk soupira.

— Probablement pas.

Mais son ton en disait long sur ses intentions.

— Une faible femme ne vous obtiendra pas cette navette, l'avertit Valdyr.

— Non. Et trois fuseurs plus deux disrupteurs ne suffiront pas. Ils n'ont pas une grande portée. S'envoler, éviter les poursuites, traverser l'anneau...

— Ce qu'il est en train de dire, madame, traduit McCoy, c'est qu'on y va quand même... Sitôt qu'il aura fini de nous expliquer que c'est impossible !

Une alarme retentit. Les Klingons postés près de la navette levèrent les yeux, cherchant à voir ce qui se passait. Les fugitifs s'accroupirent. Valdyr désigna le portail automatique que Peter et elle avaient franchi.

Plusieurs véhicules arrivaient. Des Klingons armés de disrupteurs en sortirent et firent exploser le portail.

— Les hommes de Karg ! Ils nous ont retrouvés ! souffla Valdyr.

— Plutôt que de rester discrets, ils ont décidé de passer à l'assaut pour nous reprendre !

— Restez accroupis ! lança Valdyr. Que personne ne vous voie !

Jetant son disrupteur à Peter, elle bondit à découvert, dague brandie. En klingon, elle cria à l'équipage de l'Oiseau de Proie :

— Des ennemis viennent voler votre vaisseau ! Défendez-vous !

Avec un rugissement, les guerriers foncèrent vers les envahisseurs, armes au poing. Valdyr se mêla à eux.

— Non ! cria Peter.

Son oncle l'empêcha de bondir derrière elle.

— Elle vient de gagner un temps précieux. Avec nos trois fuseurs, nous n'aurions rien pu faire ! Il faut embarquer sans tarder.

— Elle va se faire tuer ! Je refuse de l'abandonner !

— Spock ! ordonna le capitaine.

— Peter, je vous en prie... (Le Vulcain lui prit un bras.) Je ne voudrais pas devoir vous porter...

Non loin de là, la mêlée faisait rage.

— Vite ! cria McCoy.

Peter calcula ses chances de se dégager sans y perdre le bras... À peu près nulles.

Jim, McCoy, Spock et le jeune homme foncèrent vers l'objectif. En se tordant le cou, Peter tenta d'apercevoir Valdyr dans la mêlée.

En pure perte.

S'il la quittait ainsi, il ne la reverrait jamais. Et il ne pourrait plus vivre en paix avec lui-même...

— Spock ! supplia-t-il. Ils vont la tuer !

Le Vulcain se radoucit - sans ralentir l'allure.

— Une fois à bord du vaisseau, nous pourrons peut-être la sauver.

Peter se rappela que les Vulcains ignoraient le mensonge... il pria pour qu'il y ait là-dedans un fond de vérité...

Les couinements des disrupteurs cessèrent. Peter aperçut des cadavres ; les vainqueurs visaient les fugitifs.

Une voix familière beugla :

— HALTE, HUMAINS !

— On peut encore y arriver ! cria Kirk.

— Halte ! répéta Karg. Ou on tue cette maghwl !

Un rayon de disrupteur percuta le sol à quelques mètres de Spock et de Peter.

Le suivant faillit faucher les jambes de McCoy.

Spock s'arrêta.

— Jim ! s'époumona le docteur. Ils nous ont à portée de tir !

Le capitaine fit halte à son tour et se retourna.

Les vainqueurs approchèrent.

— Spock ! protesta Peter. Lâchez-moi !

— Promettez-vous de ne rien faire d'idiot ?

Le jeune homme hésita.

Spock haussa un sourcil.

— Peu importe. C'était une question stupide. Après tout, vous êtes un Kirk...

Il le lâcha.

— Ils ont tué l'équipage et les techniciens, murmura McCoy.

Peter sentit le cœur lui manquer... Karg les avait tous à sa merci, Valdyr, oncle Jim, lui... Il devait avoir la poisse ! Oncle Jim ne s'était-il pas sorti comme une fleur de situations bien pires ?

Karg approcha à son tour, tirant Valdyr par les cheveux. Du sang couleur magenta maculait le visage de la jeune femme.

— Kamarag va triompher ! jubila Karg. Il doit avoir du mal à dénicher sa proie dans l'immensité du cosmos. À son retour, il trouvera James T. Kirk, son misérable neveu, son ordinateur à pattes de Vulcain et son boucher de docteur ! Vous allez tous payer vos crimes contre Qo'noS !

— Peste ! maugréa McCoy. Ça ne va pas recommencer !

— Je n'ai commis aucun crime contre Qo'noS, répliqua Kirk. Je venais à la rescousse du fils de mon frère, également innocent. De plus, après que je lui ai sauvé la vie à Khitomer, le chancelier Azetbur m'a invité à visiter votre monde quand je voudrai. (Les soldats bronchèrent. Le capitaine les regarda.) Le chancelier ignore encore tout de votre trahison. Si vous abandonnez immédiatement Kamarag, vous pouvez...

— Azetbur est notre ennemie ! s'emporta Karg.

Plusieurs guerriers s'agitèrent, se lançant des regards en coin. D'autres, ne parlant pas le standard, cherchaient à comprendre ce qui se passait.

Peter eut une idée. Ces hommes n'étaient peut-être pas tous des traîtres. Il venait toujours un temps où les bons soldats remettaient en question des ordres injustes...

Reconnaissant Malak, Peter vit qu'il avait pris la petite dague de Valdyr.

— Un imposteur prétend nous gouverner ! fulmina Karg. Azetbur est...

— ... Désignée par son père, coupa Peter en klingon, et sa nomination a été ratifiée par le Haut Commandement. Elle est votre dirigeante. À la tête de l'Empire,

en toute légalité, elle lutte pour sauver votre planète mère !

Tous les yeux se tournèrent vers Peter. D'un bras, il désigna l'anneau : les débris en orbite autour de Praxis.

— Regardez le symbole de votre inévitable destruction ! Vous le savez tous : sans l'aide de la Fédération, Qo'noS est condamnée. Votre flotte est cantonnée sous terre à l'abri des pluies de météorites. Combien d'entre vous ont été endeuillés à cause de ces phénomènes ? Est-ce ainsi que des guerriers veulent mourir ? Écrasés par le veQ tombé du ciel ?

Kirk, le docteur et Spock fixaient le jeune homme avec des yeux ronds. Leurs traducteurs universels leur permettaient de comprendre la harangue, sans rien enlever à leur admiration. Plusieurs soldats observaient leur chef à la dérobée, se demandant visiblement à quoi on jouait...

— Azetbur collabore avec la Fédération pour vous assurer un avenir, souligna Peter. Elle ne s'enlise pas dans le passé comme ce qoH ! (Il désigna Karg.) Il suffit pourtant de lever les yeux pour voir ! Comme vous tous, Azetbur lit dans le ciel les changements qui y sont inscrits. Des changements inévitables pour que les Klingons et Qo'noS survivent ! Votre chancelier veut assurer un avenir à ses compatriotes - pas seulement à ceux qui sont assez riches pour s'abriter dans des forteresses ! Votre chancelier est d'une loyauté admirable. Offrez-lui la vôtre en retour ! Azetbur le mérite. Ne la trahissez pas !

Ce n'était pas un mauvais discours, réalisa le jeune homme. Il venait sûrement de convertir plus d'un Klingon à ses vues !

— Écoutez-le ! implora Valdyr. Treregor vous a appris que l'humain savait se battre. Il a vaincu deux soldats ! Peter Kirk est de la trempe des guerriers, comme vous. Il parle avec son cœur.

— Silence, lam be' ! éructa Krag, lui décochant un direct.

Valdyr bloqua l'attaque et lui flanqua un coup de coude dans le ventre. Elle accompagna sa riposte d'un uppercut au visage.

Mais Karg ne l'avait pas lâchée. Fou furieux, le juron aux lèvres, il tira une dague de sa ceinture et la poignarda à l'abdomen, retournant la lame dans la plaie.

Les yeux écarquillés, Valdyr ne laissa échapper aucun cri.

Elle lui cracha au visage.

Karg la lâcha et recula. La jeune femme s'effondra, les mains sur sa blessure.

Les témoins de la scène étaient pétrifiés. Comment leur commander pouvait-il avoir la stupidité de tuer la nièce de Kamarag ?

— Non ! cria Peter, se précipitant.

McCoy bondit en même temps, tricornard au poing. Il le recalibra à toute vitesse, marmonnant des paroles incompréhensibles.

La Klingonne rouvrit les yeux, à peine consciente.

— Pityr...

— Valdyr ! Tiens bon ! Lutte comme la guerrière que tu es ! Ne renonce pas !

— Pityr... ? Tu dois fuir...

— Écoute-moi et tout ira bien. Oh, Dieu, docteur, faites quelque chose ! Valdyr,

il faut que tu vives ! Il le faut ! Je t'aime. Tu m'entends ? Je t'aime !

Un sourire flotta sur les lèvres de la jeune femme. McCoy pressa une hyposeringue contre son cou.

— Tu... m'aimes ? hoqueta-t-elle. C'est vrai ?

— Je le jure !

— On ne pleure pas, Pityr... Mais... on sait aimer... Tu es mon partenaire. Et je t'aime... aussi.

Ses paupières se fermèrent ; sa tête roula en arrière. Jurant comme un charretier, McCoy lui administra autre chose.

— Bones ? souffla le capitaine Kirk.

Frénétique, le docteur secoua la tête.

Une marée d'émotions violentes submergea Peter, faisant voler en éclats tous ses barrages mentaux. Fou de colère et de chagrin, il se leva lentement... et se tourna vers Karg.

— Fiston, attends, souffla encore Kirk.

Peter l'ignora.

Brandissant un poing maculé par le sang de Valdyr, il gronda en klingon :

— Que celui d'entre vous qui a encore une once d'honneur me donne sa dague.

Ainsi, je pourrai châtier ce traître !

— Vous me défiez ? fit Karg, incrédule.

— C'est son droit, intervint Malak. Valdyr a dit qu'il est son partenaire.

Il lança à l'humain la dague de la jeune femme.

— C'est un bon jour pour mourir, déclara Peter avec un sourire carnassier.

— Non ! s'écria Kirk.

Spock le retint par un bras.

— Jim, c'est un problème de culture.

— Bon sang, Spock !

— Et c'est la décision de Peter.

Karg bondit sur son adversaire. Le cadet dévia l'attaque et blessa le Klingon au front. Du sang coula sur son œil droit.

Peter lui entailla une oreille, une main, une joue...

Les coupures humiliantes firent perdre toute prudence au guerrier. Il revint à la charge.

Peter lui égratigna le cou.

Karg se reprit et attendit son adversaire de pied ferme. Cette fois, il le blessa au bras. L'humain fit abstraction de la douleur et trancha les lanières de cuir sur le côté droit de l'armure klingonne.

Beuglant de colère, Karg se rua sur Peter, qui fit un pas de côté, tel un matador. Il frappa au passage le cou de taureau du Klingon, lui engourdissant le bras droit. Karg riposta par un coup de poing. Peter lui décocha un direct au menton et lui agrippa les cheveux.

— Les humains appellent ça la « mort par humiliation ». C'est ma façon de venger Valdyr...

D'un coup de dague, il trancha les longues mèches noires du Klingon.

Les soldats qui faisaient cercle rirent aux éclats.

Enragé, Karg ne se maîtrisa plus et fonça sur l'humain. Peter esquiva avec grâce, lui portant un coup redoutable sur la nuque. Les yeux du Klingon roulèrent dans leurs orbites. Il s'écroula dans la poussière.

La soif de vengeance du cadet était loin d'être assouvie. Il voulait que Karg se relève et continue le combat.

Il entendait le découper en rondelles, méthodiquement, puis l'équarrir comme une pièce de boucherie.

— Achève-le, jeune Kirk ! cria Malak. C'est ton droit ! Si tu le laisses en vie, il sera déshonoré !

Peter leva sa dague ; un silence de mort tomba.

— Pityr..., fit une voix.

Il se tourna vers elle ; Valdyr lui tendait un bras.

— Bon sang ! pesta McCoy. Viens ici, fiston et dépêche-toi !

Peter lança un regard à Malak.

— Karg ne mérite aucune considération. Ce traître a brutalisé des faibles. Qu'il vive accablé par la honte.

Laissant là le vaincu, il rejoignit Valdyr.

Il lui prit la main et la serra.

— Pityr... Tu t'es battu pour moi ?

— Et j'ai gagné. Avec ta dague.

— Mon guerrier...

Elle sombra de nouveau dans l'inconscience.

McCoy continuait de se battre contre la mort avec acharnement. Mais sa patiente avait perdu beaucoup de sang.

— Bones, demanda le capitaine Kirk, s'en tirera-t-elle ?

Le docteur ne répondit pas.

— C'est l'homme qui a tué le chancelier Gorkon ! accusa un soldat. Et il va achever sous nos yeux la nièce de Kamarag !

— Jamais de la vie ! s'insurgea McCoy.

L'épisode lui revint en mémoire. C'était la première fois qu'il perdait un patient par manque de connaissances. Le pire souvenir de sa vie...

Après Rura Penthe, il s'était juré que ça ne se reproduirait plus.

Spock s'adressa au groupe.

— Depuis le décès du chancelier, le docteur McCoy a étudié à fond la physiologie klingonne. Il est tout à fait qualifié pour sauver cette femme.

— Il est bien connu que les Vulcains ne mentent pas, fit Malak.

Tout le monde croit-il encore à cette fichue légende ? s'étonna McCoy in petto.

Il referma la plaie et appliqua une mousse stérile.

— Guerriers, continua Spock, sachez une chose : vous servez loyalement Kamarag - qui ignore avoir été influencé par un télépathe étranger... Ses pensées et ses plans ne lui appartiennent plus. Il est devenu une marionnette.

Pétrifiés, les Klingons se regardèrent.

Spock poussa son avantage.

— Sinon après trois ans de silence, pourquoi Kamarag aurait-il soudain mis au point l'enlèvement de Peter Kirk afin d'attirer James Kirk à sa perte, alors que le capitaine venait de sauver la vie de votre chancelier ? Nul d'entre vous ne s'est-il posé de questions ? Le manque d'honneur d'une telle machination ne vous a-t-il pas frappé ?

Malak se fit le porte-parole de ses frères d'armes.

— Tout comme Valdyr, depuis le début, nous avons des doutes... Mais nous sommes loyaux à Kamarag, et ce depuis des générations. Devant la réalité, nos certitudes s'envolent. Nous n'avons plus de réponses. Nos frères ont péri ou ont dû tuer des guerriers contre lesquels ils n'avaient rien...

Il désigna d'un geste les membres d'équipage et les techniciens abattus.

— Si nous pouvons quitter Qo'noS et trouver Kamarag, précisa Spock, nous espérons lui prouver qu'il est sous une influence néfaste.

Malak hocha la tête.

— Les Vulcains ne mentent pas... Je vous crois. Docteur, pouvez-vous sauver Valdyr ?

McCoy s'essuya le front.

— Son état est stabilisé... tout juste. Si je la téléportais à bord de l'Entreprise...

— Faites-le ! décréta Malak. Prenez l'Oiseau de Proie. Sauvez Valdyr. Et Kamarag, si vous le pouvez. Ainsi, j'aurai accompli mon devoir.

Il défia ses compagnons du regard. Aucun autre Klingon ne broncha.

Le Vulcain se pencha et prit la femme inconsciente dans ses bras.

Le groupe trotтина en direction du petit vaisseau.

— Spock, dit Peter, j'ai besoin de votre tricordeur.

Le Vulcain hocha la tête. Peter prit l'appareil et saisit plusieurs commandes sur le clavier miniature, à la recherche de la bonne séquence. Avec un sifflement d'air pressurisé, la rampe d'accès s'abaissa. Kirk passa le premier, impatient de s'installer sur la passerelle.

Le Vulcain déposa Valdyr sur un siège capitonné avant de rejoindre son capitaine. McCoy s'accroupit, vérifiant que l'état de sa patiente restait stable. Puis il inspecta la minuscule cabine. Le vaisseau n'avait-il pas son propre médikit, avec des drogues et des équipements klingons appropriés ?

— Dites-moi la vérité, docteur, demanda Peter.

McCoy hésita.

— Il y a de graves lésions internes. Mais avec son énergie et sa volonté... Elle a une bonne chance de s'en tirer.

Le jeune homme esquissa un pauvre sourire. Jim apparut derrière lui.

— Peter, nous allons avoir besoin de toi.

— À vos ordres, capitaine.

Avec un dernier regard pour Valdyr et McCoy, le cadet gagna à son tour le poste de pilotage.

Bien, songea le docteur. Avec le gamin hors de mes pattes, je vais pouvoir me mettre au travail...

À la surprise de Peter, Spock s'installa à la console des phaseurs, laissant la navigation au cadet.

La navette prit son envol.

Une voix dure sortit de l'intercom, exigeant de connaître le plan de vol du vaisseau, son numéro d'enregistrement et une demi-douzaine d'autres informations à produire avant de quitter un spatioport.

Les Klingons et la bureaucratie ! Peter trouva le rapprochement ironique.

— Peut-on s'en sortir par un bluff ? demanda le capitaine à son équipage.

— Je parle bien le klingon, oncle Jim, répondit Peter, mais je n'ai pas les bonnes réponses.

— Ni moi, capitaine, ajouta Spock.

Kirk coupa l'intercom.

— Bien...

— On a de la compagnie, rapporta Peter d'une voix tendue. Deux croiseurs.

— Où sont ces fichus boucliers d'invisibilité ? grommela Kirk en examinant le clavier couvert de symboles klingons. Sur le Bounty, Scotty avait tout étiqueté en standard !

Peter se pencha par-dessus l'épaule de son oncle.

— Le troisième bouton à votre gauche, avec un symbole rouge.

— Il est possible, capitaine, que les autres vaisseaux puissent identifier notre signature énergétique et nous localiser malgré notre camouflage, avertit Spock.

— On ne risque rien à essayer, fit Kirk, poussant le bouton.

Une légère vibration s'en suivit. L'écran principal révéla une vue brouillée de la planète, comme à travers un voile.

La navette avait presque quitté l'atmosphère quand un des vaisseaux la rattrapa.

— Ils nous ont dans leur collimateur ! annonça Peter.

Spock ajustait sa mire lorsqu'une première salve secoua la navette.

— Droit au but ! cria Peter. Notre bouclier a perdu quatre-vingts pour cent d'énergie. Encore un coup comme celui-là et nous n'aurons plus jamais de problèmes !

— Que se passe-t-il ? fulmina McCoy. Oh non... Sa plaie s'est rouverte !

Il allait intervenir, instruments en main, quand une autre secousse faillit le déséquilibrer.

— Encore une plaisanterie comme ça et je ferais aussi bien de balancer ma patiente par le premier sas venu !

Il dut tenir Valdyr pour l'empêcher de glisser.

— Je suis un docteur, sacré nom de nom ! Pas un foutu jongleur !

— Spock ? lança Kirk sans tourner la tête. Je vais pousser jusqu'à la vitesse de pointe...

— Compris, capitaine, dit Spock d'une voix au calme surnaturel. Visée... Cible verrouillée... Feu !

Le petit Oiseau de Proie vibra sous la force de l'explosion.

— Bien joué, Spock ! exulta Kirk. Ils seront forcés d'abandonner la poursuite et d'atterrir en manuel. Peter, localise une grande brèche dans l'anneau et programme une trajectoire de traversée.

Le jeune homme s'affaira.

— Trajectoire programmée, monsieur, annonça-t-il peu après avec une assurance toute professionnelle.

— Bien...

Jim procéda à quelques menues corrections par ordinateur. Le vaisseau fila vers la brèche choisie.

— Un croiseur en approche par la poupe ! cria Peter.

— Spock, vous vous rappelez ce qui est arrivé au Kepler ? demanda Kirk.

— Oui, capitaine.

Le petit vaisseau s'engouffra dans la brèche, longeant d'énormes blocs de granit.

— Maintenant, Spock !

— Déclenchement des phaseurs arrière.

Les puissants rayons pulvérisèrent les blocs en orbite, projetant une pluie de débris sur le croiseur.

— Capitaine, leurs boucliers n'ont pas résisté ! exulta Peter. Ils abandonnent la poursuite !

Le Vulcain hocha la tête.

— Nous traquer au prix de leur vaisseau n'en valait pas la peine. Même des Klingons peuvent comprendre ça. Éminemment logique.

— Avez-vous tous fini de bringuebaler cette boîte à sardines ? s'insurgea McCoy.

Les trois hommes se regardèrent, exaspérés.

— Oui, docteur, assura Jim. Va le rejoindre, Peter, si le cœur t'en dit. Spock et moi nous occupons du reste.

Reconnaissant, le jeune homme hocha la tête et se leva.

— Comment va-t-elle, docteur ?

— Moins bien encore, je le crains, admit McCoy. Par bonheur, j'ai mis la main sur cet étrange kit médical. Si vous m'aidiez à traduire ce qu'il y a de marqué ?

Le docteur passa l'instrument au-dessus de la femme inconsciente ; Peter traduisit ce qu'il pouvait, recourant essentiellement à la phonétique. Aucun terme ne lui était compréhensible.

Hochant la tête, McCoy avait au moins l'air, de comprendre. Il trouva une seringue et piqua Valdyr dans le cou.

Elle rouvrit les yeux.

— Pityr...

— Il est là, devant vous, assura McCoy. Ne bougez pas. Parlez-lui, fiston.

Peter prit la main de la Klingonne, choqué de la trouver si affaiblie.

— Mon guerrier... Tu sais aussi... parlementer en vrai diplomate... Azetbur...

n'aurait pas mieux fait !

Le jeune homme rougit de fierté. Il savait en quelle estime Valdyr tenait le chancelier.

— Il est aussi éloquent que son oncle, ma jeune dame, renchérit McCoy.

La Klingonne fronça les sourcils.

— Pityr... N'oublie pas de prévenir Jim Kirk... pour Kamarag.

— Il sait déjà tout, Valdyr.

— Non ! J'ignore quelle est... la force de sa flotte... Il ne faut pas que... Kirk fonce dans ce traquenard !

— Je l'avertirai, Valdyr. Tu dois te reposer. Ne t'agite pas ainsi.

— Pityr-oy... Embrasse-moi ! Si je meurs, que ce soit au moins... avec le goût de tes lèvres... sur ma bouche !

— Il n'est pas question de mourir ! S'il le faut, je lutterai contre la mort. Et je gagnerai !

Il l'embrassa doucement.

— Hlja ! MevQo, Pityr...

Elle sombra dans l'inconscience.

— Tout va bien, assura McCoy.

Le cadet soupira de soulagement.

— Appelez-moi si elle revient à elle.

Peter retourna à son poste et avertit son oncle à propos de la flotte de Kamarag.

— Ne t'inquiète pas. L'Entreprise sera prévenu à temps, dit Kirk.

— Et ensuite ?

Son oncle haussa les épaules.

— Il y aura bien deux ou trois vaisseaux de la Fédération dans les parages... Je contacterai Scotty.

— La base stellaire la plus proche est à deux jours de distance, rappela Peter, morose.

— Ne t'en fais pas. Nous trouverons un moyen, affirma Kirk, cherchant à le rassurer. Au fait, tu étais diablement éloquent, mon gaillard !

— Merci, oncle Jim.

Le capitaine se tourna vers les deux autres hommes.

— Joli petit vaisseau, pas vrai ? Comment allons-nous le baptiser ?

— Il a déjà un nom, lança Peter. Il est peint sur la coque. Je l'ai remarqué avant d'embarquer. Nous sommes à bord du Taj.

Spock parut pensif.

— Ironique...

— Ça veut dire quoi ? s'enquit Jim Kirk.

— « Dague », répondit Peter.

Personne ne fit de commentaire.

CHAPITRE IX

Des heures plus tard, James T. Kirk atterrit dans le hangar des navettes de l'Entreprise. Une équipe médicale, Scott, Uhura et Sarek constituaient le comité d'accueil.

Valdyr fut prestement prise en charge, McCoy et Peter l'accompagnèrent. Kirk les regarda disparaître avec un pincement au cœur.

Son neveu, amoureux d'une Klingonne ?

D'évidence, ce n'était pas une tocade. Les deux tourteraux avaient-ils un avenir ? Une chance d'être heureux ?

Comment savoir ?

Dix minutes plus tard, de nouveau en uniforme, le capitaine se rendit dans la salle de conférences où l'attendaient ses officiers. Comme toujours, Spock avait une présentation impeccable. À le voir, on n'aurait jamais cru qu'il venait de jouer à cache-cache sur Qo'noS pendant quinze heures.

Kirk s'assit et commença par son ingénieur en chef.

— Monsieur Scott, au rapport.

— Eh bien, capitaine, une chose est certaine : il se trame du vilain ! Ça va barder, c'est moi qui vous le dis ! Il y a une demi-heure, nos senseurs ont reçu de drôles d'impulsions émanant d'un seul quadrant. On a entendu des bips suspects à peu près toutes les cinq minutes. Le secteur en question est la Zone Neutre Romulienne.

— Qu'indiquent les senseurs ? demanda Kirk. Pourrait-il s'agir de la flotte de Kamarag ?

— Oh non, ce n'est pas assez important... Les impulsions sont si brèves qu'on ne peut rien en tirer. Ce n'est pas petit non plus. À première vue, ce serait de la taille d'un vaisseau.

— Il ne peut s'agir d'un phénomène naturel ?

— Non, capitaine. Je pencherais pour un navire sous bouclier d'invisibilité. Il le lève juste le temps qu'on repère sa présence, puis il change de position. Et ainsi de suite. Il reste dans un secteur bien défini.

— Un Oiseau de Proie, conclut Kirk. (Scott acquiesça.) Klingon ?

— Possible, dit Spock, étudiant les données du problème sur son écran. Mais je ne crois pas. Les traces ioniques diffèrent de celles que dégagent des vaisseaux klingons.

— Et ce n'est pas tout, ajouta Uhura. Dès que nous avons repéré ces signaux, nos communications longue distance ont été brouillées. On ne peut plus envoyer de messages subspatiaux, monsieur.

Kirk réfléchit.

— Montrez-moi ça...

Scott fit apparaître un schéma en 3D sur la table de conférence. Kirk l'étudia en finissant son café.

— Qu'en pensez-vous, Spock ?

— J'aimerais l'examiner plus en détail...

Sarek aussi étudia le schéma.

— Qu'arriverait-il si nous nous rapprochions ? demanda-t-il à mi-voix.

— On peut toujours essayer, répondit Kirk. Monsieur Scott, commander Uhura, retournez sur la passerelle pour superviser les manœuvres. Scotty, voyez quelles traces ioniques notre visiteur laisse dans son sillage. Uhura, tâchez de déterminer la portée de leur brouilleur.

— À vos ordres, capitaine.

— Bien, monsieur.

Peu après, Kirk ordonna au navigateur de mettre le cap vers le dernier bip enregistré.

— Regardez ! dit Uhura dans l'intercom.

Un autre bip apparut, venant de plusieurs centaines de kilomètres.

— On dirait un jeu, lâcha Kirk. On veut nous attirer dans la Zone Neutre.

— Un jeu..., répéta Sarek. En effet !

Ses longs doigts racés volèrent sur le clavier de l'ordinateur.

Sous les yeux de Kirk, le schéma en 3D céda la place à un autre...

— Un échiquier, ambassadeur ? fit Kirk, incrédule.

— Oui, répondit Sarek, ses yeux noirs brillant de satisfaction. Et je reconnais la partie. Taryn est aux commandes de ce vaisseau. Ces coordonnées sont la réplique des coups qu'il joua récemment. Un gambit vulcain... Tout s'explique. J'aurais dû comprendre plus tôt.

— À supposer que vous ayez raison, que viendrait faire là ce fichu Taryn ? s'étonna Kirk.

— C'est moi qu'il veut, capitaine. Il sait que j'ai tout compris. Lors de notre dernier entretien, je l'ai provoqué à dessein, cherchant à le faire réagir... Comme durant nos parties d'échecs. Il a décidé de relever le gant. Il a récemment gagné en employant le gambit T'Nedara... Voyez ? ajouta le Vulcain, désignant une série de coups signalés en rouge. Ce sont les coordonnées exactes de cette partie.

— Combien de coups a-t-il joué en tout ? demanda Spock, fasciné.

D'autres points étaient apparus sur le schéma, corroborant la théorie paternelle.

— La partie fut acharnée. Nous avons joué plusieurs centaines de coups chacun.

— En êtes-vous certain, ambassadeur ? s'étonna Kirk. Quelle autre preuve avez-vous que c'est bien Taryn ? Pourquoi vous avait-il contacté ?

— Il voulait que je le rejoigne sur Freelan. J'ai refusé et je l'ai provoqué. Sa colère a percé son camouflage.

— Mais s'il était sur Freelan il y a quelques heures...

— Non, capitaine. Le commandeur Uhura a confirmé que le message avait pour véritable source la Zone Neutre Romulienne. Le système de Freelan l'a simplement relayé.

Sarek marqua une nouvelle localisation sur l'écran.

— La prochaine position, prédit-il.

Sur ordre du capitaine, l'Entreprise bougea. Le bip suivant apparut sur les coordonnées prévues par l'ambassadeur. Kirk secoua la tête.

— Supposons que vous ayez raison. Que cherche Taryn ?

— Il serait certainement surpris que j'aie compris son petit jeu. Son unique but est de nous attirer en territoire ennemi... en nous éloignant du lieu du rendez-vous.

Kirk se tourna vers l'image d'Uhura et de Scotty, qui suivaient la conversation depuis la passerelle.

— Commandant, avez-vous découvert la portée de leur brouillage ?

— Oui, monsieur. Il est de l'ordre d'une demie année-lumière. Nous devons nous éloigner pour transmettre un message.

— Formidable..., maugréa Kirk. La base stellaire 8 est à deux jours de distance. Et voilà que nous ne pouvons plus communiquer.

— Capitaine, intervint Scotty, je ne comprends pas pourquoi les Romuliens cherchent à nous éloigner, si ce sont eux qui nous ont attirés là. Ça n'a pas de sens !

— Au contraire, répliqua Sarek, puisque les Romuliens veulent la guerre entre la Fédération et l'Empire Klingon. Pour que Taryn se soit donné tant de peine, c'est qu'il désire que Kamarag et sa flotte violent l'espace de la Fédération sans rencontrer de résistance.

— Tout juste, dit Kirk. En fait, l'enlèvement de Peter était presque secondaire. Les Romuliens ont exacerbé la haine que me vouait Kamarag. Non content de s'attaquer à la Fédération, il a décidé que je devais mourir.

— Une déduction logique, capitaine, commenta Spock.

Sarek avait les yeux rivés sur le schéma aux ramifications croissantes.

— Il faut les empêcher de brouiller nos fréquences subspatiales, dit-il. Nous devons alerter Starfleet Command... et le président.

— Pourquoi ? demanda Kirk. Starfleet, afin d'obtenir des renforts, certainement... Mais pourquoi le président ?

— Taryn sait que je sais... Il veut m'empêcher de tout révéler à Ra-ghoratrei ou à l'amiral Burton.

— Il est heureux que vous ayez programmé un message, observa Spock.

— Sur votre suggestion, mon fils. Cependant, il ne s'activera pas à temps pour empêcher une invasion.

— Alors ? demanda Kirk, se massant le front.

— Que voulez-vous dire, capitaine ? s'enquit Sarek.

— Vous m'avez convaincu que nous avons affaire à des Romuliens, dirigés par Taryn. Tant qu'ils ne violent pas la Zone Neutre, je n'ai pas le droit de les poursuivre. D'autant que Kamarag est en route... Alors que faire ?

— Notre objectif demeure inchangé, Kirk. Il faut réunir des preuves

irréfutables sur la véritable nature de Freelan et sur le complot romulien... Pour cela, je dois me rendre à bord du vaisseau de Taryn et lui parler.

— Une minute, ambassadeur... Que voudriez-vous faire sur un navire ennemi ? À supposer que je vous donne mon aval... Ce qui est hors de question. Vous téléporter à bord d'un vaisseau sous bouclier ? Ce serait un suicide.

— Je suis prêt à courir le risque, capitaine. Permettez-moi d'insister !

— Qu'espérez-vous donc ? s'emporta Kirk.

— Deux choses. D'abord, surprendre notre ennemi. Si je me munis de senseurs et d'enregistreurs miniatures, ce sera déjà une preuve. Ensuite, si Taryn apprend que la Fédération est sur ses gardes, il consentira peut-être à négocier la libération des otages vulcains... Au moins ceux qui voudraient quitter Freelan.

— Et pourquoi se plierait-il à vos vues ?

— Parce que je viens de réaliser un fait que j'aurais du comprendre depuis longtemps... Taryn a intérêt à ce que ces Vulcains vivent.

Kirk jeta un regard à Spock.

Que diable se passait-il ?

Il soupira.

— Très bien, ambassadeur... Mais qu'importe aux Romuliens que la Fédération soit avertie ?

— Tout leur plan repose sur l'avantage de la surprise, capitaine, répondit Spock. Et sur l'attaque des Klingons, une diversion tactique précieuse. Starfleet ne pouvant lutter sur tous les fronts à la fois, la victoire serait acquise aux Romuliens. Mais si notre flotte est mobilisée à temps, et si le conflit avec les Klingons est évité, ils n'auront plus aucune chance de nous vaincre.

— Précisément, ajouta Sarek.

— Entendu..., fit Kirk. Mais ambassadeur, preuve ou pas preuve, je ne peux vous autoriser à vous téléporter chez l'ennemi. Starfleet me rôti­rait vif !

— Kirk, vous avez votre devoir, j'ai le mien, insista Sarek. Je ne reculerai devant rien pour empêcher une guerre... ou pour sauver mes compatriotes.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard. Jim secoua la tête.

— Je suis navré, ambassadeur. C'est trop risqué. D'autant qu'il est difficile de localiser précisément le vaisseau de Taryn.

— Mais si ! dit Spock. Si l'ambassadeur peut prédire sa prochaine localisation, il m'est possible de programmer le téléporteur.

Kirk regarda de travers son officier scientifique.

Puis il soupira de nouveau.

— Qu'en pensez-vous, Spock ?

— Tout dépend des intentions de mon père, capitaine.

— Kirk, insista Sarek, je connais Taryn depuis soixante ans. Je pense pouvoir prédire ses actions et ses réactions assez précisément pour l'aborder au mieux de nos intérêts.

— Vous serez abattu à vue, ambassadeur !

— Pas si je me matérialise sur la passerelle, capitaine. Taryn ne me condamnera

pas à une exécution sommaire avant de m'avoir écouté. Dès lors, je négocierai... Et s'il refuse d'accéder à mes vues, comme vous disiez... Je suis prêt à prendre le risque.

— Capitaine, annonça Spock, je me porte volontaire pour l'accompagner.

À les voir ainsi, jamais on n'imaginerait qu'ils sont père et fils... Ces Vulcains ! songea Kirk.

— Capitaine, ajouta Spock, dès que vous nous aurez téléportés, vous devrez profiter de la diversion pour vous éloigner assez de leur brouilleur et transmettre nos informations.

Kirk hésita.

— Très bien.

Les minutes suivantes passèrent en un éclair. Le chef des téléportations aurait une seconde pour trouver la localisation idoine et transférer les Vulcains sur la passerelle ennemie... pas dans l'espace...

— Cet enregistreur fonctionne automatiquement, expliqua Spock à son père tandis qu'ils arrivaient en salle de téléportation.

Il épingla l'instrument miniaturisé entre deux gemmes de la tunique de cérémonie vulcaine.

— L'Entreprise captera ses transmissions. Si Taryn est à bord, sans son camouflage habituel, ça sera déjà une preuve suffisante.

— Très bien, résuma Kirk. Je capte votre enregistrement, je file en vitesse d'impulsion, puis j'avertis Starfleet et le président. Et ensuite ? Il faudra bien que je revienne intercepter Kamarag. Et vous deux dans tout ça ?

— Dès votre message envoyé, capitaine, allez au rendez-vous prévu, répondit Sarek. Si tout s'est déroulé comme prévu, je vous contacterai pour que vous nous rameniez à bord. Sinon... Nous serons déjà morts, j'imagine.

Kirk soupira.

Spock et Sarek s'installèrent sur les plots de téléportation.

— Énergie, ordonna le capitaine.

Sarek vit la salle se dissoudre autour de lui...

Une autre prit forme sous ses yeux.

Ils avaient réussi ! Ils étaient bien à bord du vaisseau de Taryn !

Sur la passerelle, très précisément...

Des hoquets de stupeur et des exclamations étouffées saluèrent leur apparition. Puis une haie de disrupteurs entoura les intrus.

Si j'ai tort, et que je me suis trompé sur le compte de Taryn, songea l'ambassadeur, Spock et moi vivons notre dernière minute...

Aucune salve d'énergie ne faucha les Vulcains.

Sarek embrassa la passerelle du regard. Nettement plus exigüe que celles des vaisseaux de la Fédération...

Des Romuliens en uniforme tenaient les intrus en respect.

Des Romuliens en uniforme ? s'étonna Sarek. Pas tous, loin de là...

Des Vulcains ! Neuf officiers, pour être précis.

Il n'y avait aucun doute possible ; leurs émanations psychiques ne pouvaient se

contrefaire. Sur sa planète, comme tout Vulcain, Sarek avait appris à en faire abstraction.

Mais ici, sur un vaisseau ennemi ?

— Que se passe-t-il ? aboya quelqu'un en romulien.

Malgré des millénaires de schisme, le vulcain et le romulien gardaient en commun une accentuation et une fluidité caractéristiques. Seuls le vocabulaire et la syntaxe s'étaient grandement démarqués.

— Qui êtes-vous ? demanda un homme.

— Vous le savez, commander, répondit Sarek.

L'individu qui lui faisait face devait être Taryn.

Oui... Tout concordait. Ses yeux brillaient d'arrogance ; il avait des traits taillés à la serpe évoquant un faucon. Et il portait l'uniforme d'un commander romulien.

La jeune femme qui se tenait près de lui, les yeux ronds, n'était pas armée.

— Commandant Taryn ? continua Sarek. Et... Savel, je présume ? Mon attaché, Soran, m'a dit combien il avait aimé jouer avec vous. Permettez-moi de vous présenter mon... associé, le capitaine Spock.

À la mention de Soran, l'ambassadeur remarqua une lueur dans le regard de Savel. L'information pourrait être utile ultérieurement.

— Que faites-vous là ? s'insurgea Taryn, la voix rauque de colère. Comment osez-vous... envahir ainsi mon bord ?

— J'ai reconnu votre tactique aux échecs, Taryn, déclara Sarek. Le gambit de T'Nedara. Un système de jeu vulcain. Je l'ai pris comme une invitation tacite.

Taryn bondit de son fauteuil, empoignant son disrupteur. Mais il s'arrêta et inspira à plusieurs reprises...

— Peut-être ai-je été trop malin. Je ne pensais pas que vous feriez le lien avec nos parties d'échecs...

— Comment aurais-je pu manquer de le faire, Taryn ? C'était une des rares fois où vous avez gagné.

Sarek exulta presque. Taryn avait enfin réagi à l'usage de son prénom, et il venait de mentionner leurs parties sur Freelan - dûment enregistrées dans les archives diplomatiques.

Il tenait enfin sa preuve !

La paierait-il de sa vie ?

Dépêchez-vous, Kirk... Partez, envoyez votre message et revenez...

— Pourquoi vous être jeté dans la gueule du loup, Sarek ? s'enquit Taryn. Vous n'imaginez tout de même pas repartir d'ici ?

— Je viens négocier la libération des Vulcains résidant sur Freelan. La Fédération sait tout. La guerre dont vous rêviez n'aura pas lieu. Si vos forces engagent les hostilités, Starfleet est prêt à vous donner la réplique... Nous savons tous deux que l'Empire Romulien n'est pas encore de taille à se mesurer à une Fédération puissante, toujours alliée aux Vulcains...

Sarek regarda les officiers qui le cernaient - ses compatriotes.

— Pour finir, il n'y aura aucun conflit avec les Klingons, ajouta-t-il avec fermeté.

— Pourquoi pas ? s'écria Savel.

Spock prit la parole.

— Parce que le capitaine Kirk a réussi à libérer son neveu. Même si Kamarag détruit l'Entreprise, Starfleet est prévenu. L'ambassadeur sera rapidement arrêté. Azetbur ne soutient pas les renégats de son espèce. Votre plan est un échec.

— Assez ! cria Taryn. Quelle est la véritable raison de votre présence, Sarek ? Pourquoi sacrifier votre vie ainsi ? Qu'espériez-vous y gagner ?

— La libération de mes compatriotes, répéta l'ambassadeur. Vous êtes le commandant en chef de l'opération freélienne. Vous n'avez de comptes à rendre qu'au Praetor. Il vous suffit d'un mot pour que les Vulcains puissent partir - ceux qui le désirent, en tout cas. Avant que le sang coule, l'Entreprise les emmènera loin de Freelan.

— Que le sang coule ? s'écria Savel, ignorant le regard noir de Taryn. Que voulez-vous dire, ambassadeur ?

— Réfléchissez, Savel..., répondit Spock. Une fois que la Fédération saura toute la vérité, que fera le Praetor au sujet de Freelan ?

— Si on s'en tient aux précédents, continua Sarek, il « sauvera les meubles », pour reprendre une expression humaine. Il abandonnera la colonie, ne laissant aucune trace compromettante derrière lui. La preuve la plus tangible restant les individus tels que vous...

— D'une certaine façon, ajouta Spock, les Vulcains de Freelan peuvent être considérés comme des prisonniers de guerre. Que vous ayez grandi là ne change rien au terrorisme et à la piraterie dont se sont rendus coupables les militaires romuliens. Avez-vous étudié l'histoire ?

Elle acquiesça.

— Les prisonniers de guerre retournent-ils chez eux sains et saufs après une si longue détention ?

— Aucun exemple ne me vient à l'esprit, lâcha Sarek.

Il promena son regard sur les visages fermés des jeunes officiers vulcains.

— Il est bien plus prudent de les tuer ou de les laisser mourir.

— Est-ce la vérité, Vadi ? demanda Savel, pleine de détresse. Le permettriez-vous ?

— S'il ne fait rien, c'est ce qui se produira, affirma Spock.

— Taryn, continua Sarek, si nous n'emmenons pas les nôtres loin de Freelan, ils ont toutes les chances d'être considérés comme un échec et éliminés. Voulez-vous qu'un massacre pèse sur votre conscience ? Que le sang de votre propre peuple rejaille sur vos mains ?

— Mon propre peuple..., répéta Taryn d'une voix atone. Je ne comprends pas.

— Mais si ! insista Sarek. Vous êtes aussi vulcain que moi... ou qu'eux. Ou qu'elle...

Un lourd silence tomba sur la passerelle.

Sarek surprit de la stupeur dans les prunelles de son fils.

Seule Savel n'en trahit aucune.

Elle sait, songea l'ambassadeur.

Pâle, Taryn secoua la tête.

— Non ! cria-t-il.

— Allons, fit Sarek d'une voix douce. Nier la vérité est illogique. Continuerez-vous à rejeter votre héritage, sachant ce qu'il en coûtera à nos compatriotes ?

Revenus du choc, les jeunes officiers chuchotèrent entre eux.

— À supposer que vous disiez vrai, dit Taryn, pourquoi libérerais-je les Vulcains de Freelan ? Ce serait une trahison !

— Si vous ne le faites pas, vous vous rendrez coupable d'un génocide, riposta Spock. Est-ce ce que vous voulez pour eux ? Leur emprisonnement et leur exécution ?

— Pour Savel aussi ? renchérit Sarek.

— Non ! cria Taryn, déchiré. Je refuse de trahir mon peuple d'adoption. Je suis Romulien, pas Vulcain ! J'ai voué ma vie au service du Praetor ! Mon sang vulcain est un simple accident de naissance ! Il ne signifie rien pour moi.

— Et Savel non plus ? demanda Sarek.

Comment faire plier Taryn sans l'amener du même coup à perdre la face devant son équipage ?

— Nous nous connaissons depuis longtemps, ajouta l'ambassadeur. Je suis prêt à combler votre plus cher désir, en échange de la libération des prisonniers.

— Comment ? fit Taryn, visiblement dépassé.

— Vous voulez me vaincre, n'est-ce pas ? Depuis des décennies, vous ne rêvez que de ça.

Sarek se savait sur le fil du rasoir. Mais il n'avait plus le choix.

— Un dernier défi, Taryn. Votre ultime chance de me battre. Si je l'emporte, vous les libérez. Et vous vous engagez à tout faire pour sauver les prisonniers vulcains. Si je perds... Votre flotte est en chemin, n'est-ce pas, Taryn ? Le temps joue contre moi. C'est votre allié. Une partie prendra plusieurs heures. Voulez-vous parier que votre flotte vous rejoindra avant la fin ?

— Une partie d'échecs, Vulcain ? ricana Taryn. Êtes-vous fou ? Des vies sont en jeu ! Alors, êtes-vous prêt à jouer selon les règles de l'art ?

Spock et Sarek comprirent aussitôt de quoi il retournait.

— Je suis disposé à tout tenter pour sauver les prisonniers, Taryn. J'ai du courage à revendre, comme disent les humains ! (Il fit une pause dramatique.) Et vous ?

La surprise passée, Taryn eut un sourire de prédateur.

— Vous me surprenez, vieil homme... Personne n'avait osé douter de mon courage...

Il se leva. Plus élancé et musclé que Sarek, il avait bien trente ans de moins.

— Très bien, ambassadeur... Je vous défie ! Par les antiques coutumes du Toriatal. T'kevidors a skelitus dunt'ryala aikriian paselitan... Toriatal.

C'était du haut vulcain.

Taryn se campa devant son adversaire.

— Vous voulez leurs vies, Sarek... Alors battez-vous ! Gagnez, sinon la vôtre et celle de votre fils seront perdues !

Le défi était si ancien qu'il restait commun aux Vulcains et aux Romuliens. Le Toriatal était antérieur à la Réforme de Surak.

En ces temps lointains, deux nations dévastées par les guerres pouvaient désigner des champions chargés de les représenter dans un ultime affrontement.

Pendant le duel, toutes les hostilités devaient cesser.

Durant le Toriatal, aucun vaisseau romulien n'ouvrirait le feu.

Sarek réfléchit encore. N'y avait-il aucun autre moyen ? Dans toute épreuve physique, Taryn était quasiment assuré de la victoire. Il bénéficiait de sa relative jeunesse et d'un excellent entraînement martial.

— Très bien. Si vous me battez, ambassadeur, je m'engage à libérer les Vulcains désirant quitter Freelan. Ou à tout faire pour. Et je renoncerai à mes plans. Ça vous convient ?

Sarek acquiesça.

— Si je gagne, continua Taryn, votre vie et celle de votre fils m'appartiendront. Ma flotte s'emparera de l'Entreprise.

— Je suis prêt à courir ces risques. Mais en toute logique, je ne saurais mettre en péril la vie de mon fils.

— Mes enchères sont beaucoup plus élevées que les vôtres, ambassadeur, fit remarquer Taryn. Un défi est un défi. Acceptez-vous mes conditions ?

Sarek prit une longue inspiration.

Les besoins du plus grand nombre...

C'était au-dessus de ses forces. Secouant la tête, il ouvrit la bouche...

— Acceptez, souffla Spock sans tourner la tête. À ce stade, nous n'avons plus rien à perdre.

Sarek bomba le torse.

— Très bien, commander. J'accepte le Toriatal.

— Le choix des armes me revient.

— Entendu.

Les jeunes officiers murmurèrent d'anticipation.

Seule Savel était perturbée.

— Non, Vadi ! souffla-t-elle.

L'arrogance de Taryn le pousserait-elle à choisir le combat à mains nues ? L'ambassadeur était un expert en arts martiaux vulcains, le tal-shaya compris. Ainsi, il aurait une chance de gagner. Car même s'il connaissait les armes traditionnelles, il ne s'était plus battu en duel depuis des années.

À mains nues, il y avait aussi une bonne chance d'éviter que le sang coule.

— Je choisis le senapa, ambassadeur, déclara Taryn, un léger sourire aux lèvres. Le senapa... La plus redoutable des armes antiques. Un combattant pouvait survivre à deux coupures... Trois, et c'était la mort quasi assurée.

— Je vais me préparer, dit Sarek.

— Je vous aiderai, annonça Spock.

Son père hocha la tête.

— Rendez-vous dans quinze minutes, ambassadeur, conclut Taryn. Savel vous

guidera jusqu'au gymnase.

Dans un coin du gymnase du Shardarr, Spock débarrassa son père de sa tunique de cérémonie et la suspendit au mur. Il arrangea les plis avec soin afin que les pans portant les bijoux soient face à la zone de combat, dont Poldar et Tonik délimitaient le périmètre.

— Combien de temps faudra-t-il à Kirk pour qu'il envoie son message et revienne ? souffla Sarek à son fils.

— Une heure environ. Vous n'êtes pas en condition d'affronter une telle épreuve.

— J'ai conscience de mes limites. Mon seul objectif est de tenir assez longtemps... Si je suis blessé, l'estimable docteur McCoy pourrait me sauver.

— L'antidote au poison du senapa se trouve uniquement sur Vulcain, rappela Spock. Il ne figure pas dans l'approvisionnement standard des vaisseaux... Je n'aime pas ça. Taryn a tous les avantages sur vous : la jeunesse, la taille et sans nul doute la vitesse.

— Ne crois pas que ça m'aie échappé, ironisa Sarek. Malheureusement, le choix des armes lui revenait.

— À quand remonte votre dernier entraînement ?

— À plusieurs mois... Avant la maladie de ta mère...

Sarek sentit l'appréhension de son fils. Elle faisait écho à la sienne. À la première coupure, il serait gagné par un engourdissement mortel, devenant une proie facile à achever...

Dès que Taryn gagna la zone de combat improvisée, Sarek se leva. Comme le voulait la tradition, les duellistes avaient seulement gardé leur pantalon.

Le centurion Poldar présenta les senapas aux deux adversaires. Avec une révérence moqueuse, Taryn invita Sarek à se servir le premier.

L'ambassadeur étudia les armes. Elles semblaient identiques. Une lame incurvée au tranchant effilé, une poignée en croix protégeant les phalanges du poison...

Sarek prit la première en éprouvant l'aplomb avec dextérité.

Poldar fit signe aux témoins, Spock et Savel, de quitter le terrain. Sarek se mit en garde, bien campé sur ses pieds.

— Que le duel commence ! lança Poldar en vulcain.

Aussi vif et silencieux qu'un le-matya, Taryn bondit. Sarek évita le pire d'un cheveu.

Le périmètre était carré, pas rond, donc d'autant plus dangereux. Si un combattant se laissait acculer dans un angle, son sort était pour ainsi dire réglé. Car le premier qui dépassait les limites de deux pas était exécuté.

Sarek prenait soin de rester au centre.

Il se livra à quelques moulinets expérimentaux avec le senapa. Un siècle plus tôt, il réussissait à le lancer en l'air et à le rattraper d'une main.

Un siècle plus tôt...

Ayant pris la mesure de son adversaire, Taryn revint à l'attaque. Il feinta à droite pour mieux frapper à gauche.

Sarek ne s'y trompa pas. Mais esquiver l'essouffla légèrement. Taryn sourit.

— Sortez du périmètre, vieillard, railla-t-il. Vous vous ferez une fleur...

— Personne ne vous a dit qu'insulter l'adversaire était le propre des lâches et des butors ?

Taryn bondit. S'effaçant, Sarek lui fit un croc-en-jambe. Le commander réussit à transformer sa chute en roulade ; il retrouva l'équilibre avant que Sarek en profite. Mais l'arrogance de Taryn se teinta de respect.

Sarek planifiait sa tactique quand il vit son adversaire écarquiller les yeux... et triompher d'une joie mauvaise. Au même instant, il sentit une légère brûlure au flanc gauche. Baissant les yeux, il découvrit une coupure. Le poison ne tarderait pas à faire effet...

Le Vulcain fit appel à son expertise en bio-contrôle et en bio-rétroaction. Le poison se répandait déjà... La quantité, infime, suffirait à amoindrir ses réflexes. Au prix d'une concentration féroce, il parvint à ralentir sa circulation sanguine.

C'était tout ce qu'il pouvait faire.

Las d'attendre, Taryn revint à la charge, manquant égorger l'ambassadeur. Sarek se baissa et riposta par un coup de coude au menton. Taryn le frappa à la jambe, lui coupant le souffle.

Sarek chassa la nausée en inspirant à fond.

— Vous vous battez mieux que je ne croyais, ambassadeur, admit Taryn. Mais vous livrez un combat perdu d'avance et vous le savez. Sortez du carré et je vous promets une mort rapide et honorable. Pourquoi prolonger inutilement cette épreuve ?

Il a raison ; il faut qu'on en finisse, songea Sarek. Il avança, feignant une grande faiblesse du côté gauche - non qu'il eût beaucoup à se forcer.

Droitier, il visa maladroitement l'épaule de Taryn. Comme prévu, le commander bondit à gauche, prêt à administrer le coup de grâce. Sarek pivota, lança le senapa en l'air...

... et le rattrapa de la main gauche.

Oubliant que son flanc gauche était entièrement vulnérable, Taryn était encore baissé quand Sarek le frappa à deux reprises.

Deux coupures.

Assez de poison pour abattre un homme dans la force de l'âge.

Hoquetant, Taryn s'écarta sans quitter le périmètre. Il baissa des yeux incrédules sur ses plaies. Puis il regarda Sarek, qui tenait toujours l'arme de la main gauche.

— De mieux... en mieux..., vieil homme... Achève-moi donc.

— Je refuse de tuer un ami. Déclarons le duel terminé. Je ne désire qu'une chose : les prisonniers.

— Vous pensez... que je veux... leur mort ? Jamais...

— Non, assura Sarek. Arrêtons ça. Avec l'aide d'un docteur, nous pouvons survivre tous les deux. C'est l'ami qui vous le demande...

— De grâce, Vadi ! s'écria Savel, n'y tenant plus.

— Non ! rugit Taryn, se ruant sur l'ambassadeur. Sarek para l'ultime volée de

coups. Les lames se brisèrent. Taryn tourna de l'œil et s'effondra.

Horrifié, Sarek découvrit une troisième coupure sur les phalanges du commandeur.

Trois... C'était fatal.

Il s'accroupit près de lui.

— Qu'on amène un docteur sur-le-champ !

— Je... l'interdis..., hoqueta Taryn, les yeux fermés. Poldar... prenez le commandement et... faites le nécessaire...

— C'est promis, commandeur.

— On peut encore le sauver ! protesta Sarek. Vite, un médecin !

Même quand Savel ajouta sa voix à celle de l'ambassadeur, le centurion tint bon, décidé à respecter la dernière volonté de Taryn.

— Savel, Spock, persuadez-les, ordonna Sarek.

Puis il mit les mains sur la tête du blessé et trouva d'instinct les points de contact psychique. Il fusionna avec Taryn, lui apportant ses forces vitales et le maintenant en vie au mépris du danger.

La fusion mentale s'approfondit. L'esprit de Taryn et celui de Sarek ne firent plus qu'un. L'ambassadeur vécut le passé du pseudo-Romulien... La naissance des enfants... le mariage... les promotions... les parties d'échecs... les alliances politiques et les inimitiés redoutables...

Sarek était obligé de s'investir toujours davantage afin de garder Taryn en vie. De l'adolescence de ce dernier, il passa à son enfance...

Sarek découvrit que Taryn n'avait rien oublié...

Ils vécurent ensemble l'horreur de ces lointains souvenirs.

Sarek était Taryn - un Taryn âgé de quatre ans et nommé Saren. Il voyageait à bord de la frégate commerciale de ses parents. À l'époque, les navires vulcains disparaissaient mystérieusement dans ce quadrant de la galaxie. La piraterie et les enlèvements, sans doute. Les esclavagistes orions étaient partout à l'affût. Les histoires de viols, de pillages, de meurtres et d'asservissement rivalisaient d'atrocités.

La frégate fut soudain immobilisée par un rayon tracteur ; un vaisseau inconnu surgit de nulle part.

Les parents de Saren crurent prendre la bonne décision.

Plutôt que de se laisser réduire en esclavage, ils se battraient à mort. Si elle se refusait à eux, ils forceraient leur cœur à s'arrêter de battre. C'était aussi simple que ça. Leur bio-contrôle le leur permettait. Leur fils partagerait leur sort. Il n'était pas question de l'abandonner aux mains d'esclavagistes. Même la mort était préférable.

— Saren..., dit sa mère, lui tendant les bras. Viens ici.

— Viens, Saren, ajouta son père. Prends nos mains.

D'instinct, le garçon sut qu'il se préparait du vilain. Tremblant, il secoua la tête.

— Allons, s'impatienta le père. Ne laisse pas tes émotions l'emporter sur la logique. La peur ne fait pas partie de nos vies. Veux-tu te comporter comme un lâche ?

— Non..., gémit l'enfant, se mettant à pleurer malgré lui.

Les Vulcains ne versaient pas de larmes ! Ils ignoraient la frayeur. Pourtant, c'était plus fort que lui...

— Saren, ordonna le père, viens immédiatement !

La frégate subit une secousse, quelque chose se connectant au sas. La mère cria qu'il fallait se dépêcher. Les Vulcains s'armèrent de fuseurs anesthésiants.

Piètre défense contre des disrupteurs.

— Saren ! Donne-moi la main ! ordonna le père.

— Non ! J'ai peur !

L'enfant éclata en sanglots et s'enfuit. Devant le sas, qui commençait à tourner, la peur de l'inconnu fut plus forte que celle de ses parents.

Mais il était trop tard.

Les pirates entrèrent. L'enfant fut immédiatement paralysé. Impuissant, il vit un Romulien désintégrer son père. Sa mère s'écroula, foudroyée par un arrêt cardiaque avant que les agresseurs l'empoignent...

Sarek comprenait beaucoup mieux Taryn, à présent.

Pourquoi être accusé de lâcheté lui était insupportable.

Pourquoi il l'avait défié ainsi.

Le commander avait refoulé ses souvenirs au plus profond de son esprit. Ils ne ressurgissaient que dans ses cauchemars.

Vous n'étiez qu'un enfant en bas âge, dit mentalement Sarek. Vous n'êtes pas responsable de ce drame. Vous ne pouviez rien faire. Sachez-le, admettez-le... et laissez votre peine s'envoler...

Finalement libéré de sa culpabilité et de sa terreur, Taryn n'aspira plus qu'à une chose : mourir.

Sarek se cramponna à leur fusion mentale avec une dangereuse insistance.

La mort ? s'étonna-t-il. Est-ce donc cela ?

L'instant suivant, il comprit ce qui se passait : un rayon de téléportation...

Dans la salle de téléportation, James T. Kirk regarda le docteur McCoy et son équipe lutter pour stabiliser l'état de l'agonisant.

Accroupi près du blessé, Sarek était visiblement en contact psychique avec lui...

Soudain, il s'effondra.

Dans la mêlée organisée de l'équipe médicale, Spock prit la parole avec un calme incongru.

— Tous deux souffrent d'empoisonnement, docteur. Du senapa. Reproduire l'antidote n'est peut-être pas impossible.

Empruntant son stylet à un technicien, il griffonna un diagramme et une formule chimique.

— En voilà la composition.

McCoy fourra le bloc-notes entre les mains du technicien, qui fonça vers le laboratoire.

— Que savez-vous d'autre, Spock ? Cette saloperie empêche le sang de véhiculer l'oxygène !

— Les guérisseurs recommandent des transfusions sanguines pour combattre le

mal.

— Bien. Qu'on prépare l'infirmierie. Du sang vulcain de type Q positif, c'est assez commun. On devrait avoir de bonnes réserves.

— Mais... c'est un Romulien ! protesta Kirk. Ou alors... Aurai-ils les mêmes groupes sanguins que les Vulcains ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua McCoy. En attendant, ce type est bien vulcain, Jim.

Spock hocha la tête.

— Vous allez encore jouer les donneurs pour votre père, Spock ! lança le docteur. Préparez-vous.

— Je suis prêt.

— Ils sont assez stabilisés pour qu'on les transporte. Infirmière, apportez-moi ces brancards antigrav, voulez-vous !

— S'en sortira-t-il, Bones ? demanda Kirk.

— Un peu tôt pour le dire. Peut-être. Ces Vulcains sont résistants... en plus d'être têtus comme des mules.

Il jeta un regard en coin à Spock.

Kirk suivit les brancards dans la coursive. À mi-chemin de l'infirmierie, Uhura le contacta.

— Capitaine Kirk... Vous êtes demandé sur la passerelle immédiatement.

Jim activa l'intercom le plus proche.

— Ici Kirk. Que se passe-t-il, commander ?

Chekov répondit :

— Monsieur, je capte des signaux sur nos senseurs à longue portée. Dix vaisseaux en tout. Ils viennent de la Zone Neutre et se dirigent vers nous.

— J'arrive, dit Kirk.

Kamarag n'aurait pas plus mal choisir son moment...

CHAPITRE X

— Juste à temps, maugréa Kirk en s'installant sur son siège, un œil sur le chrono. J'imagine que pour un diplomate, la ponctualité est un must...

— Pardon, capitaine ? demanda Chekov, pivotant sur son fauteuil.

— Rien, monsieur Chekov. Au rapport.

— Dix vaisseaux arrivent de la Zone Neutre Klingonne, monsieur.

— Quand seront-ils là ?

— Dans trois minutes six secondes.

— Quel type de vaisseau est-ce ?

— Quatre croiseurs et six Oiseaux de Proie.

Le cœur de Kirk lui manqua. Au contraire des petits Oiseaux de Proie, les croiseurs klingons étaient de taille contre l'Entreprise. Quelle tactique adopter ? Fuir jusqu'à l'arrivée de renforts ? Non... Dès que l'ennemi franchirait la Zone Neutre, il se séparerait afin de fondre sur le maximum de colonies.

— Uhura, tentez de contacter le vaisseau de Kamarag.

— Oui, monsieur.

À la surprise de Kirk, le HoHwi accepta le contact. Les traits épais de l'ambassadeur klingon s'affichèrent sur l'écran. Dès qu'il vit Kirk, son regard noir brilla de haine...

— Kirk, gronda-t-il, comment osez-vous ? Nous n'avons rien à nous dire ! À moins que vous vouliez me supplier de vous rendre... Ça me plairait assez pour vous consentir quelques minutes de grâce...

Il eut un sourire mauvais.

Malgré sa colère, Kirk adopta un ton calme et raisonnable.

— Ambassadeur, nous devons parler. Suspendez votre attaque, car vous êtes sous une influence étrangère. L'ambassadeur Sarek, en détient la preuve. En la circonstance, si j'explique tout au chancelier Azetbur, je suis sûr que...

— Kirk, assassin et menteur ! Vous avez enlevé ma nièce ! Votre neveu a attaqué mon meilleur officier, Karg ! Quand je libérerai Valdyr, elle vous torturera tous les deux. On verra lequel criera le premier !

Il se tourna et ordonna à ses officiers :

— Désarmez l'Entreprise. Je veux les Kirk vivants, c'est compris ?

Où ai-je déjà entendu ça ? songea le capitaine, presque amusé. On dirait le méchant d'un roman à quatre sous...

Kamarag coupa la communication.

— C'est aussi bien, maugréa Kirk.

— Nous voilà l'unique vaisseau en travers de leur route, commenta Chekov.

— On va leur livrer combat, jura Kirk. Commandant Uhura, ouvrez des fréquences longue portée. Voyons si un autre capitaine klingon a plus de bon sens...

— Fréquences ouvertes, monsieur.

— Je suis le capitaine James T. Kirk, commandant de l'Entreprise. Vous devez tous avoir entendu parler de moi. Je suis récemment devenu un de vos alliés. Sur mon honneur d'officier de Starfleet, je vous jure que vous suivez un commander placé sous une influence mentale étrangère. Kamarag n'a plus de pensée indépendante. Si vous suspendez l'attaque et vous abstenez de violer l'espace de la Fédération, j'interviendrai personnellement en votre nom auprès du chancelier Azetbur. L'ambassadeur Sarek de Vulcain prendra également votre défense. En la circonstance, le chancelier graciera certainement ceux d'entre vous qui refuseront d'aller plus loin. Je vous demande de reconsidérer vos actes. Voulez-vous vraiment trahir votre gouvernement en suivant un fou ? Kirk, terminé.

Les vaisseaux étaient presque à portée de feu. Aucun ne quitta la formation d'attaque. Les Oiseaux de Proie étaient groupés par trois, flanqués par les croiseurs.

— Eh bien, ça valait le coup d'essayer..., soupira Kirk.

— Capitaine, on nous contacte ! s'étonna Uhura.

— Les Klingons ?

— Non... les Romuliens !

— Sur écran.

Un officier en uniforme apparut sur l'écran.

— Je suis le centurion Poldar.

— Et moi, le capitaine Kirk.

— Je sais. Mon commander m'a ordonné de respecter la parole donnée à l'ambassadeur Sarek. En conséquence, je place mon vaisseau à votre service. Je suis prêt à me battre à vos côtés.

Kirk consulta le schéma tactique. Le Shardarr était venu se positionner derrière le navire de la Fédération.

— J'apprécie votre aide, centurion. Dommage que les chances restent inégales.

— J'ai des ordres, capitaine Kirk. Vous découvrirez que nous savons nous battre aussi bien que vous.

Il coupa la communication.

— Phaseurs et torpilles à photons armés, ordonna Kirk. À mon signal, ouvrez le feu sur le HoHwi.

— À vos ordres, capitaine.

Les Klingons se déployèrent pour encercler les navires de la Fédération et de l'Empire Romulien. Kirk savait que toute manœuvre d'évasion se limiterait à quelques centaines de milliers de kilomètres carrés, au plus.

Les yeux rivés sur l'écran tactique, il ordonna :

— Feu, monsieur Chekov !

Deux rayons mortels jaillirent dans l'espace.

— Légers dégâts à leurs boucliers avant, capitaine, annonça Chekov.

Le vaisseau amiral riposta. L'Entreprise vibra violemment.

— Baisse de vingt pour cent des boucliers tribord, capitaine.

Par l'enfer, on y est ! songea Kirk.

Manquait plus que ça ! grommela mentalement Léonard McCoy. Une autre sacrée nom de bataille navale, avec mon infirmerie pleine à craquer !

Allongé près de son père, Spock voulut se rasseoir. Il avait déjà donné trop de sang. Pâle et chancelant, il lutta pour se remettre debout.

— Et où croyez-vous aller comme ça, Spock ? s'irrita McCoy.

— La bataille est engagée, docteur. Je dois me rendre à mon poste.

Avec un sourire mauvais, McCoy sortit d'une poche la seringue spécialement préparée à l'intention de son patient.

— Il y a vingt-six ans, je vous ai dit que mes malades ne s'en allaient pas en pleine opération, Spock...

Il enfonça la seringue dans le bras droit du Vulcain, qui retomba sur le lit-diagnostiqueur, inconscient.

— Verrouillez le HoHwi et tirez, Chekov !

— Torpille à photons lancée, capitaine !

Kirk retint son souffle... avant de pianoter sur ses accoudoirs, fou de frustration. À la dernière seconde, le vaisseau klingon avait évité la torpille.

— Cible ratée, capitaine, fit Chekov, penaud.

Le Shardarr fit feu à son tour, pulvérisant l'aile d'un Oiseau de Proie.

— Bien joué, centurion ! chuchota Kirk, alors que l'Entreprise essayait un nouveau coup.

— Baisse de cinquante pour cent des boucliers avant, capitaine ! rapporta Chekov.

On est mal barré..., maugréa Kirk.

— Lieutenant, manœuvre d'évasion. Cinq-zéro-six point quatre !

L'Entreprise vira de bord, mais un rayon atteignit la soucoupe. La passerelle vibra.

— Un Oiseau de Proie se prépare à tirer, capitaine ! avertit Chekov.

À l'étonnement général, l'ennemi parut se cabrer comme un étalon nerveux et canarda le navire de Kamarag.

— Capitaine, on nous contacte !

— Capitaine Kirk ? Ambassadeur Sarek ? dit une voix au fort accent klingon. Ici le commander Keraz du BaHwil'. Je requiers votre intervention auprès du chancelier... À supposer que mes hommes et moi survivions. Je me battraï à vos côtés jusqu'à la mort !

— Heureux de vous l'entendre dire, fit Kirk.

Virant gracieusement de bord, l'Oiseau de Proie rompit la formation et rejoignit les deux vaisseaux attaqués.

— Commandant Keraz, commander Poldar, restez derrière nous et utilisez vos boucliers afin d'augmenter la puissance des nôtres, dit Kirk. Voyez si vous ne pouvez pas éliminer certains ennemis pour nous...

Les commanders signalèrent leur accord. Quelques instants plus tard, le Shardarr et le BaHwil' ouvrirent simultanément le feu.

Les disrupteurs de Keraz firent exploser un autre Oiseau de Proie.

Kirk secoua la tête.

C'est le combat le plus fou auquel j'ai jamais été mêlé... Des Fédérés, des Klingons et des Romuliens alliés contre un escadron de renégats klingons ? Jamais je n'aurais cru me battre un jour aux côtés de Romuliens et de Klingons !

Sous le feu du HoHwi, l'Entreprise trembla de nouveau, tel un étalon qu'on cravache.

— Boucliers avant à moins soixante pour cent, capitaine !

Sur l'écran, Kirk vit que le HoHwi s'était rapproché du Shardarr.

— Communication de vaisseau à vaisseau, Uhura ! Fréquence réservée au Shardarr !

— Entendu, capitaine.

— Centurion Poldar, faites feu sur Kamarag dans trente secondes. Coordonnées sept-six-trois point neuf. À mon signal... Allez ! Chekov, verrouillez le vaisseau amiral par tribord et ouvrez le feu. Coordonnées de la cible, sept-six-six point deux.

— À vos ordres, capitaine !

Comme escompté, le HoHwi esquiva... entrant dans la ligne de mire du Shardarr à l'instant où celui-ci attaquait à son tour.

— Capitaine, il a perdu toute maniabilité ! cria Chekov.

— Verrouillez et tirez, Chekov !

Les phaseurs entrèrent en action, privant le vaisseau amiral de toute sa puissance de feu.

Trois au tapis, reste sept, pensa Kirk.

Une autre secousse frappa l'Entreprise.

— Capitaine, nous avons perdu nos boucliers avant, annonça Chekov. Encore un coup et nous sommes morts.

— Chekov, visez ce vaisseau et tirez à mon signal.

— À vos ordres, capitaine !

Kirk ouvrait la bouche pour donner ce qui pouvait être son ultime ordre quand un spectacle inattendu lui coupa le souffle.

Les senseurs à longue portée montraient l'arrivée d'une flotte immense venant de la Zone Neutre Klingonne !

Des dizaines et des dizaines de vaisseaux...

— Capitaine, on nous contacte, dit Uhura.

— Sur écran, commander.

Une voix bourrue et familière s'éleva tandis que s'affichait sur l'écran un visage bien connu.

— Kirk ? Ici le général Korrd. Le chancelier m'informe que notre ancien ambassadeur vous pose problème ?

— Eh bien, général... On peut dire ça.

Korrd grommela.

— Que votre Vulcain se charge des armes ! C'est un Hu'tegh de sacré tireur !
D'un coup d'œil sur l'écran tactique, Kirk constata que les renégats s'égayaient en tout sens.

Il s'aperçut qu'il était trempé de sueur.

— Kirk ?

— Oui, général ?

— Une chasse exaltante m'attend. Souhaitez-moi bonne chance ! Korrd, terminé.

Secouant la tête, le capitaine coupa la communication.

Les officiers ne savaient pas s'ils devaient pleurer ou rire, triompher ou éclater en imprécations.

Chekov marmonnait en russe.

— Par l'enfer..., soupira Kirk. On l'a échappée belle !

CHAPITRE XI

À son réveil, Sarek constata que les brûlures du senapa avaient disparu.

Exercer son bio-contrôle n'était pas nécessaire.

Il se trouvait à bord de l'Entreprise, à l'infirmerie. Spock dormait près de lui.

Les souvenirs affluèrent. Le duel contre Taryn... le retour à point nommé sur l'Entreprise... les efforts de McCoy pour sauver le Romulien... la transfusion sanguine... Spock lui avait de nouveau donné son sang.

Comme tant d'années auparavant...

L'ambassadeur se rassit et activa l'intercom pour appeler un infirmier.

Quelques instants plus tard, il ouvrit un des petits cahiers rouges de sa femme que l'homme était allé lui chercher. Il tourna les pages...

7 décembre 2267

Sarek est sauvé... Le docteur McCoy l'a opéré à cœur ouvert. Les mots ne sauraient exprimer mon soulagement. J'ai vraiment cru que j'allais le perdre. Oh, Sarek... Si tu n'étais plus là, j'ignore comment j'aurais la force de continuer à vivre... Je ne pourrais pas. Grâce au ciel, la désolation ne m'accable pas. Les dieux, la destinée, la bonne fortune... Si une force gouverne le cosmos, qu'elle reçoive toute ma gratitude.

Car pour la première fois depuis dix-huit ans, nous avons été une vraie famille. C'était merveilleux. J'avais perdu l'espoir que ces deux têtes de mule se réconcilient... Ils m'ont tous deux taquinée avec leur logique, une même lueur espiègle dans l'œil...

Ce soir, McCoy a accepté que nous dînions à l'infirmerie, avec un invité d'honneur. Quel charmeur que ce capitaine Kirk ! (Et il joue à la perfection de ses atouts...)

Une merveilleuse soirée. Je suis lasse, mais je n'ai pas envie de dormir. Je veux profiter encore de ces moments euphoriques... Mon mari et mon fils sont de nouveau en bons termes.

La famille... Quel mot génial ! En existe-t-il de plus beau dans notre langue ?

Après tant d'années de rancœur... Pourvu que leur réconciliation dure. Ils sont tous deux si rigides, si guindés ! Surtout Sarek.

Aujourd'hui, la chance nous a souri. La tragédie a été évitée de justesse. Aurais-je vraiment haï mon fils s'il avait laissé mourir son père plutôt que de confier son commandement à un autre ? Ou aurais-je fini par lui pardonner ?

Grâce au ciel, la question restera sans réponse...

Amanda n'avait pas écrit davantage ce soir-là. Pensif, Sarek referma le journal. Ces réflexions restaient valables trente ans après.

Amanda... Que devrais-je faire maintenant ?

En réalité, Spock ne dormait pas. Respirant doucement, il avait conscience que son père lisait un des cahiers de sa mère.

Il vit Sarek reposer le cahier avec un soupir.

L'officier en second repensa aux événements de la veille, et au duel contre Taryn. Spock avait cru que la dernière heure de Sarek était venue. Mais son énergie et sa combativité avaient impressionné Spock.

Il ignorait que son diplomate de père maîtrisait à ce point les techniques martiales. Et une fois Taryn vaincu, Sarek n'avait pas reculé devant une fusion mentale pour tenter de l'arracher à la mort.

Spock se raidit. Sarek n'avait jamais partagé ses pensées avec lui... Mais avec un étranger hostile, il n'avait pas hésité...

Tandis que McCoy faisait la tournée de ses patients dans une pièce adjacente, Spock eut une forte impression de déjà-vu.

Amanda était venue dans ses quartiers le supplier de donner son sang à Sarek. Et il avait refusé.

Au nom du devoir.

Au souvenir de la réaction maternelle, Spock porta une main à sa joue. Amanda n'y était pas allée de main-morte en le giflant...

Le devoir.

À force de répéter ce mot, il en devenait presque obscène..., perdant tout son sens.

Spock avait jugé et condamné Sarek pour ce que lui-même avait fait vingt-six ans plus tôt...

Je suis navré, mère...

Avait-il vraiment davantage évolué que son père ?

— Spock...

Il rouvrit les yeux et croisa le regard de l'ambassadeur.

— Ça va ?

— Oui. Et vous ?

— Assez bien. Mais j'ai soif. Et je me sens faible.

Spock se leva et versa à boire à son père.

Sarek s'assit et but.

— Et toi, mon fils ?

— Je vais bien, assura Spock.

— La flotte klingonne ?

— L'Entreprise a combattu le vaisseau de Kamarag, épaulé par le commandeur Poldar, du Shardarr, puis par Keraz. Le capitaine est venu me voir il y a quelques heures. Azetbur a promis une amnistie à Keraz.

— Et Kamarag ?

— Son vaisseau était endommagé. Il aura sans doute préféré la mort au déshonneur.

L'ambassadeur hocha la tête.

— La perte d'une vie est toujours regrettable. Dans le cas présent, ça valait pourtant mieux. L'état de Taryn semble stabilisé.

— Oui, il dort paisiblement. Demain, il pourra reprendre son poste. Après son duel contre vous et votre fusion mentale, il doit avoir changé.

— Il m'est reconnaissant, bien sûr. Et il apprécie d'avoir recouvré son héritage vulcain grâce à notre lien psychique. Son passé devait le hanter. Quand il a affronté ses phobies, elles ont perdu tout ascendant sur lui.

— Qu'advient-il maintenant des Vulcains de Freelan ?

— Taryn nous escortera jusque là-bas. Tous ceux qui le voudront partiront à bord de l'Entreprise.

— Et Taryn ? Viendra-t-il avec nous ?

— Non, répondit Sarek. Taryn retournera sur Remulus pour affronter le Praetor. Il n'a rien dit, mais je le sais.

— Il sera exécuté pour haute trahison.

— Il croit que c'est son devoir. Après ce que je viens de faire, qui suis-je pour interdire à autrui d'accomplir son devoir au mépris des conséquences ?

Les Vulcains se regardèrent sans ciller. Spock reprit la parole d'une voix rauque.

— Père... À propos de ce que j'ai dit après l'oraison funèbre de mère...

Il chercha ses mots.

— Oui, mon fils ? (Avant que Spock continue, il leva une main.) J'ai beaucoup réfléchi à tes paroles. Je veux espérer que mes actes n'ont pas hâté la fin d'Amanda. Tes accusations concernant mon manque de courage face à la maladie et à la mort, n'étaient peut-être pas dénuées de fondement, Spock.

— Et j'ai peut-être eu tort, père... Je sais maintenant que la fin était inévitable. Le docteur McCoy a admis que c'était une question de jours. Et ce n'est pas tout.

— Oui ?

— Quand j'ai affirmé que mère n'avait pas pu trouver la paix de l'esprit... C'était exagéré...

Sarek haussa un sourcil.

— J'étais en colère, avoua Spock. À la fin... elle s'est détendue. Elle a même souri.

Sarek hocha la tête. Après un long silence, il souffla :

— Merci, mon fils. Tes paroles ont beaucoup de valeur pour moi.

Valdyr regarda le docteur McCoy vérifier la régénération de ses tissus cellulaires. Elle portait une curieuse tenue deux pièces de couleur bleue. C'était confortable, mais fragile. Le docteur releva la tunique pour palper son abdomen.

Elle grimaça.

— Ça fait mal ? s'enquit l'humain.

— Bien sûr que non !

Comme si un Klingon digne de ce nom pouvait admettre avoir mal ! McCoy ne dissimula pas son amusement. Malgré elle, Valdyr se détendit.

— Eh bien... En fait, ça me démange.

— Ça ne durera pas. Dans un jour ou deux, vous aurez tout oublié.

— Comment le pourrais-je avec cette peau toute pâle et si... douce ?

— Vos propres cellules auront tôt fait de reprendre le dessus. On ne voudrait pas que vous ayez l'air d'un vieux rafiot rafistolé !

Peter entra et hésita.

Tombait-il mal ?

McCoy lui fit signe d'approcher.

— Cela dit, Valdyr, les mâles humains apprécient un peu de douceur, vous savez...

Peter esquissa un sourire.

— Pas lui, assura Valdyr avec autorité.

Le jeune homme s'empourpra.

— Je vois que tu t'es bien remise !

— Elle tient la forme, dit McCoy. Sa robuste constitution est une petite merveille médicale. J'imagine que vous venez me priver de ma patiente favorite, fiston ?

— Oui, monsieur. Valdyr, tes quartiers t'attendent. Il est temps que tu cèdes ce lit à quelqu'un qui en a besoin.

James Kirk entra.

— La moitié de mon équipage doit être entre vos mains, Bones... Comment allez-vous, Valdyr ?

Elle ne répondit pas.

Kirk l'informa en personne du suicide de son oncle. Un grand signe de respect auquel elle fut sensible.

Personne ne broncha quand elle poussa le hurlement funèbre rituel.

Valdyr commença à penser que les humains n'étaient pas si faibles qu'il y paraissait.

— Nous étions sur le point d'aller inspecter les quartiers de Valdyr, oncle Jim. McCoy m'a dit qu'elle pouvait quitter l'infirmerie aujourd'hui.

Kirk acquiesça.

— Valdyr, le chancelier Azetbur désire vous parler.

— Vraiment ? s'étonna la jeune femme.

Le capitaine se campa devant un panneau mural et saisit une séquence sur le clavier de commande.

Un Klingon apparut sur l'écran.

— Informez le chancelier que Valdyr est prête à l'écouter.

Le cœur de la jeune femme battit la chamade.

Le chancelier Azetbur apparut. Sa noblesse et sa force de caractère crevaient l'écran.

— Chancelier..., murmura Valdyr, fascinée.

Azetbur sourit.

— C'est un honneur de vous parler, Valdyr. Et un plaisir.

Un honneur ?

— Chancelier... J'ai trahi...

— Absurde ! Peu d'entre nous auraient su faire preuve de plus d'honneur ! Vous

avez tout risqué pour sauver Qo'noS. Et votre pari a été payant. Vous avez préservé votre famille de la honte et de la ruine. Qo'noS n'oubliera jamais. Durant votre convalescence, je me suis entretenue avec des gens qui vous connaissent bien. Ils m'ont parlé de vos rêves d'avenir.

Valdyr regarda Peter, qui lui fit un clin d'œil.

— Je m'assurerai personnellement qu'il soit aussi brillant que celui de Qo'noS... Vous avez une âme de chef, Valdyr. Comptez sur moi pour que votre potentiel se réalise. Vous recevrez une formation de diplomate sous ma tutelle et sous ma protection. L'Empire a besoin de personnes de votre trempe. Nous ne pouvons plus régler nos problèmes comme par le passé. Il faut des guerriers capables de triompher par la parole, non par l'épée. Vous êtes notre avenir, Valdyr.

— Chancelier... Vous me couvrez d'honneur. Je ne sais que répondre.

— Vous avez mérité les plus grandes distinctions. Kirk m'a informé qu'il était en mission pour la Fédération. Le général Korrd dépêchera un équipage pour ramener le Taj sur notre planète. Il a pour instructions de vous conduire devant moi, afin que nous débattions de votre avenir. Devenez forte et puissante, Valdyr ! À bientôt.

Elle coupa la communication.

La jeune femme resta un moment sans réaction. Elle s'était résignée à une existence de paria... À présent...

— Peter... Vous lui avez parlé de moi ?

— J'ai dit la vérité. J'ai évoqué tes rêves... N'est-ce pas ce que tu désirais ?

Valdyr s'interrogea. Après tout ce qui s'était passé, était-ce encore son plus cher désir ?

— Mais... si je reprends des études...

Elle se tourna vers Kirk. Était-ce ainsi que le capitaine entendait la séparer de son neveu ?

Elle ne savait plus que penser.

— Valdyr, dit Kirk, on vous offre une chance unique. Vous êtes très jeune ; ça pourrait engager toute votre vie. Réfléchissez avant de vous décider.

— Allons, Jim, intervint McCoy, ces gamins ont besoin de rester seuls.

Les deux hommes sortirent.

Peter s'assit près de Valdyr.

— Si j'accepte, Pityr, nous serons séparés... Est-ce cela que tu veux ? Que je te quitte ?

— Te souviens-tu du jour où je t'ai expliqué à quel point tout le monde voulait que je suive les traces de mon oncle... ? Tu as dit...

— Qu'on s'attendait aussi à ce que je me marie pour avoir des enfants et passer ainsi le reste de mon existence à planifier leur ascension sociale... Je me souviens.

— À t'écouter, Valdyr, c'était un sort pire que la mort. Laisse passer cette chance et tu n'en auras pas d'autre. Si tu m'épouses et que tu mettes au monde mes enfants, tu travailleras à leur avenir. Un jour, tu te réveilleras en réalisant que tu n'as pas, en définitive, échappé au sort qu'on te réservait sur Qo'noS... Et ce jour-là, tu seras accablée.

Cette prédiction sonna Valdyr comme un direct au plexus solaire. Mais pourquoi diable devait-elle renoncer à Pityr Kirk ?

— Pourquoi nos vies ne pourraient-elles se rapprocher ? Pour quelle raison devrais-je rester sur Qo'noS et toi sur Terre ?

Il l'enlaça.

— Pour l'instant, nous n'avons guère le choix. Mais les choses peuvent s'améliorer. Nous ferons tout pour ça. Il faudra être fort et supporter notre séparation. Savais-tu que les parents de Spock ne sont pas de la même espèce ?

— Je l'ignorais.

— Sa mère était humaine. Et son père est un diplomate... Ce que j'essaie de dire, c'est qu'ils ont passé beaucoup de temps séparés. Elle était professeur. Et elle restait à la maison pour s'occuper de leur fils.

— Je comprends mieux... Mais quel rapport avec... ?

— ... Nous ? Ils ont vécu de longues années heureux, même s'ils n'étaient pas toujours ensemble. C'était une belle union. La mère de Spock vient de mourir alors que Sarek était en mission.

— Il est difficile de faire son devoir quand le malheur frappe...

— Oui, mais Sarek est vulcain. Valdyr, les gens entretiennent des relations riches et fiables sans être toujours ensemble. En fait, ils sont parfois longuement séparés.

— Si d'autres réussissent, pourquoi pas nous ?

Peter haussa les épaules.

— C'est ça... Si un Vulcain peut rester marié à une humaine malgré le temps et l'espace... de quoi sera capable une Klingonne ?

Elle se serra contre lui.

— Tu me manqueras affreusement, Pityr.

— Nous trouverons un moyen d'être ensemble, Valdyr, promit-il. Il suffit de s'armer de patience...

Ils quittèrent l'infirmierie.

Les deux jours suivants, l'Entreprise fit route vers Freelan, escorté par le Shardarr. À la lisière du système de Freelan, les vaisseaux abandonnèrent la vitesse d'impulsion. Sarek accompagna Taryn en salle de téléportation.

Le commandeur était tout à fait rétabli. Pour la première fois, Sarek put le dévisager.

— Quelle a été la réaction générale quand vous avez libéré les prisonniers ? s'enquit l'ambassadeur.

Taryn bomba le torse.

— Je reste le commandeur en chef de la flotte. Les Vulcains de Freelan désireux de commencer une nouvelle vie se rassemblent. On les téléportera en sécurité. Ambassadeur, vous m'avez promis que Savel serait sous votre protection.

— Je lui donnerai tous les avantages qu'il m'est possible d'offrir à quelqu'un...

Taryn se détendit un peu.

— Très bien. Je dois partir. Savel ne devrait pas tarder.

— Taryn... Venez avec nous. Vos Vulcains auront besoin d'être guidés, vous avez raison. Vous resteriez leur chef et... nous pourrions continuer nos parties d'échecs...

Le commandeur romulien eut l'ombre d'un sourire.

— Pour que vous puissiez encore me battre ? Je regrette. Mon devoir est de ramener le Shardarr sur Romulus, et de subir les conséquences de mes actes.

— Vous savez quel sort vous réservera le Praetor.

— Naturellement. Mais je n'ai pas le choix, Sarek. Je suis et je reste un officier romulien. Donc, je mourrai comme j'ai vécu.

Sarek soupira.

— Je ne m'attendais pas à moins de votre part. Mais je devais d'essayer...

Taryn hocha la tête et prit place sur un plot de téléportation.

Il fit un salut vulcain.

— Longue vie et prospérité, Sarek...

Il disparut dans un arc-en-ciel de lumière.

Dans la salle de téléportation du Shardarr, Taryn retrouva Savel.

— Je ne veux pas que vous partiez, Vadi ! Laissez-moi vous accompagner sur Romulus. Je témoignerai et peut-être comprendra-t-on mieux vos agissements.

Le commandeur eut un faible sourire.

— Comprendre ? Le Praetor ? Savel, j'ignorais que tu pouvais plaisanter...

— De grâce, Vadi !

— Savel, contrôle-toi. Tu es une Vulcaine, placée sous l'égide de l'illustre Sarek. Il m'a promis de veiller sur toi jusqu'à ce que tu prennes la place qui te revient dans la société. Tu dois penser à l'avenir.

— Vous êtes vulcain aussi ! Venez avec nous...

Il secoua la tête.

— Non, je suis romulien. Sur Romulus, je ferai avec fierté mon dernier rapport.

Beaucoup de jeunes officiers vulcains embrigadés par les Romuliens s'étaient téléportés sur l'Entreprise. Mais un pourcentage surprenant des plus âgés, dont le centurion Poldar, préférait accompagner Taryn.

— De plus, ajouta le commandeur, l'ambassadeur aura besoin d'aide pour gagner la confiance des rapatriés. Et eux aurons besoin d'un guide. Savel, tu es toute désignée pour ce rôle.

— Qu'advient-il des autres ?

Une cinquantaine de Vulcains avait choisi de rester sur Freelan : ceux qui avaient épousé des Romuliennes.

— Ils devront vivre en Romuliens. Mon plan est un échec... Je ne serais pas surpris que le Praetor fasse évacuer la colonie. Ma déroute aura des répercussions dans l'Empire pendant plusieurs années. voire des décennies...

— Que décidera le Praetor ?

— Ce que décident toujours les Romuliens face à l'adversité : il fera machine arrière et rongera son frein... L'Empire est patient, Savel. Voilà pourquoi il résiste si bien au temps. Il attendra une meilleure occasion de frapper.

— Si seulement la paix pouvait être acquise, chuchota Savel.

Taryn leva un sourcil ironique.

— Ce n'est pas demain la veille, j'en ai peur. Allons, il est temps...

Savel afficha un calme de façade... Mais son regard trahissait sa détresse.

Elle prit place à son tour sur un plot de téléportation.

Taryn lui fit le salut romulien.

— Adieu, vadia-lya.

Elle imita un salut vulcain, qu'elle avait vu faire à Sarek.

— Paix, Vadi... paix et... (Elle ne put continuer. Parler de « longue vie » en la circonstance eût été ridicule.) Adieu...

— Transmets mon bon souvenir à Soran, Savel.

La jeune femme disparue, le commander inspira à fond et quitta la salle sans un regard en arrière.

— Dans le hangar des navettes de l'Entreprise, Peter Kirk et Valdyr se firent leurs adieux au pied de la rampe d'accès du Taj. Non loin, des officiers klingons les observaient avec intérêt.

Aussi s'abstinrent-ils de s'étreindre.

— Tu seras chez toi bien avant moi, Valdyr... Oncle Jim m'a enfin présenté à Sarek. L'ambassadeur nous donnera accès au réseau diplomatique pour mieux communiquer. Je veux tout savoir de ce qui se passe dans ta vie, Valdyr... Promets-moi.

Elle acquiesça.

— Sur mon honneur ! Tu devrais faire pareil !

— C'est juré.

— Alors... bon voyage, Pityr. Tu passeras les épreuves haut la main. Tu as vécu bien pire, après tout.

— Oui, mais tu m'épaulais. Ta présence m'inspirait et me rendait plus fort...

Adieu, Valdyr-oy. Pussions-nous nous revoir très vite...

— Adieu, Pityr-oy. Nous ferons tout pour ça.

Elle le salua du poing, en digne guerrière. Puis elle tourna les talons et entra dans la navette.

Entendant annoncer que le hangar allait se dépressuriser, le jeune homme vida les lieux.

Sans un regard en arrière.

CHAPITRE XII

Assis sur un divan des quartiers réservés aux personnalités de marque, Sarek relisait un passage du journal de sa femme.

Il s'agissait du jour où Amanda avait appris le décès de son beau-père...

5 avril 2249

Je viens de recevoir un communiqué de T'Pau, m'apprenant que Solkar est mort hier. C'était le dernier parent proche de Sarek, après Spock, bien sûr... Spock qu'il a déclaré vrekasht.

Combien Sarek doit se sentir seul... Après ce qu'il a fait, il le mérite. Néanmoins, avec du recul, on remet les choses en perspective...

Cette année a été plutôt bonne, en définitive. Reprendre mon métier d'enseignante fut une joie. En raison de ma notoriété, j'ai eu droit aux meilleurs postes. Voir mes étudiants étendre leurs horizons a été une gratification sans pareille.

Vivre à San Francisco tandis que Spock était à l'Académie de Starfleet n'a rien gâté non plus. J'ai pu me rapprocher de mon fils.

Comme de mes parents... Tante Matilda est décédée cette année ; elle était plus jeune que papa.

J'ai réalisé que les auteurs de mes jours n'étaient pas éternels. Moi non plus, d'ailleurs...

Ni Sarek.

Étrange comme la mort remet tout en perspective. Il est temps de rentrer chez moi. Cadet de deuxième année, Spock partira de plus en plus souvent en mission. Apprendre à côtoyer tant d'humains n'a pas été facile pour lui. Il s'est enfin fait quelques amis.

Il n'a plus vraiment besoin de moi. Il lui faut la compagnie des jeunes de son âge.

Quand j'ai demandé à T'Pau comment Sarek était ces jours derniers, elle m'a dévisagé avec ses sempiternels airs dominateurs... Mais sa réponse m'a surprise.

— Tu demandes comment va Sarek, Amanda ? Depuis un an que tu t'es exilée, tu n'as jamais posé la question. Pourquoi maintenant ?

— Parce que Sarek doit pleurer son père disparu, T'Pau. Je... m'inquiète pour lui.

— Tu as raison, Amanda. Sarek pleure Solkar... Mais il te pleure cent fois plus.

Sa franchise m'a déconcertée.

— Vraiment ? ai-je murmuré, le cœur serré.

— Assisteras-tu au service funéraire, Amanda ? En ce cas, je retarderai la

cérémonie jusqu'à ton arrivée chez toi.

Chez moi.

T'Pau parlait de Vulcain comme de ma patrie... À une étrangère ! Je me suis souvenue de tant de choses... La beauté, la désolation, la fournaise... Les bras de Sarek autour de moi, notre chaleur physique pas plus intime que notre lien matrimonial...

Pour la première fois en un an, j'ai cherché en moi l'empreinte psychique de mon époux. Elle était là, bien sûr, en latence... Si quelque chose était arrivé, je l'aurais immédiatement su.

Mais j'étais trop courroucée pour chercher à contacter Sarek. D'autant que mes capacités en la matière sont limitées.

Mais j'ai senti sa présence. Et ce que j'ai perçu m'a fait monter les larmes aux yeux.

T'Pau ne s'est pas détournée d'un spectacle si navrant. Quand je me suis reprise, elle a simplement demandé :

— Reviendras-tu à la maison, Amanda ?

J'ai acquiescé.

Elle me donna la date, le lieu et l'heure du service funéraire avant de couper la communication.

Maintenant... Je dois plier bagages et partir. Il me reste quelques heures.

Sarek, je reviens. J'ai beaucoup appris - notamment qu'en te punissant, c'est moi que je châtais aussi.

Ça n'en vaut plus la peine.

Te connaissant comme je te connais, tu ne parleras jamais de mon exil sur Terre. Notre vie commune reprendra comme si de rien n'était. Sinon que notre fils ne fera plus partie de notre cellule familiale.

Puis-je vivre avec ça ? Je le crois. Si je suis capable de te pardonner, j'ai bon espoir que Spock et toi vous réconciliez un jour.

Je dois me dépêcher... Mon vaisseau ne m'attendra pas...

Sarek referma le journal. Relire tout cela était pénible... Que n'aurait-il pas donné pour effacer cette année de solitude !

Il prit le cahier suivant et continua sa lecture.

14 mars 2285

Je n'ai plus écrit depuis trois jours, car je peux à peine tenir la plume... J'ai mal partout, mais chaque fois que je m'allonge et que je ferme les yeux, des images insoutenables me torturent.

Je reprends mon journal... parce que ne rien faire est pire que tout.

Existe-t-il un Dieu ? Comment a-t-Il pu permettre une telle chose ?

Mon fils est mort. Spock... Je tremble comme une feuille avec l'impression qu'un géant serre mon cœur dans son poing à l'en faire éclater... Spock, mort ? Ça semble impossible. Je m'entête à croire à une erreur. Starfleet nous recontactera et s'excusera... Spock aurait dû me survivre de cent ans ! Pourquoi ? Mon enfant... Comment cela a-t-il pu arriver ?

Je sais comment. Malgré mes émotions, je me suis apitoyée sur ce pauvre Jim

Kirk... Il ignorait comment nous le présenter. Après tant d'années ensemble, Spock était son meilleur ami. Il ne cachait pas sa peine...

Sarek n'a pas versé une larme. Je l'ai presque haï. Comme s'il n'éprouvait pas de chagrin... Un instant, j'ai eu une terrible envie de le frapper...

Par bonheur, je n'en ai rien fait.

Je ne me le serais pas pardonné.

Sarek tire un vague réconfort de savoir que Spock est mort en faisant son devoir. Il s'est sacrifié pour ses collègues. Un héros, selon le terme humain. Le vulcain moderne n'a pas d'équivalent.

Pour moi, aucune consolation n'existe. La nuit dernière, j'ai sangloté. Sarek a tenté de m'apaiser par sa seule présence.

Il a du chagrin, c'est sûr. Pourtant j'ai le sentiment que celui d'une mère à qui on arrache son enfant est plus fort que tout.

Illogique ? Peut-être. Mais c'est la vérité.

Spock, mon fils... Si seulement tu étais mort sur Vulcain ! Ton katra aurait pu être sauvé et préservé dans le Hall des Anciens. Si...

L'élégante écriture s'arrêtait là. Sarek savait pourquoi. Il se souvenait très bien de l'après-midi où sa femme avait fait irruption dans son bureau, les yeux rougies...

— Sarek ! Et le katra de Spock ? S'il a pu le confier à quelqu'un de confiance, il n'a peut-être pas péri avec son enveloppe charnelle... Il reste un espoir !

Sarek se détourna de son terminal d'ordinateur.

Amanda continua d'une voix haletante :

— D'après James Kirk, notre fils savait qu'il allait à une mort certaine... Il a certainement cherché quelqu'un à qui confier son katra avant de mourir ! C'était un bon télépathe. Il a dû agir très vite.

— Mais Kirk n'a pas mentionné...

— Kirk est humain ! Il peut ignorer qu'il détient un katra vulcain ! Oh, Sarek, s'il y a une chance... on ne doit pas la laisser passer ! Nous parlons de l'essence de notre fils ! Ce que les humains appelleraient sans doute son âme !

Sarek réfléchit.

— Une déduction fort improbable, Amanda, répondit-il. Si on s'en tient au scénario décrit par Kirk, le vaisseau était en grand danger. Sa destruction semblait imminente. Spock n'a pas eu le temps de fusionner mentalement avec son capitaine avant de courir vers la salle des machines.

— Une fusion en règle n'est pas nécessaire, et tu le sais ! Notre fils était un télépathe bien entraîné. Plusieurs fois, il a partagé ses pensées avec celles de Kirk. Un instant lui aurait suffi !

Sarek se surprit à espérer, Amanda remarqua aussitôt son changement d'expression.

— Tu dois retourner sur Terre et rencontrer Kirk. Ainsi, tu en auras le cœur net. Je sais que Spock a trouvé un moyen !

L'ambassadeur se leva et contacta l'esprit de sa femme.

Les espoirs d'Amanda devinrent ceux de Sarek.

— Je me rendrai sur Terre, promit-il. Je parlerai à Kirk. Si nécessaire, je sonderai ses pensées pour découvrir la vérité.

Amanda lui sourit.

— Merci, Sarek. Je sais que j'ai raison... Mon cœur ne peut se tromper. L'essence de notre fils subsiste quelque part...

— Si son katra a survécu, je le retrouverai, promit solennellement Sarek. Et je le ramènerai sur Vulcain. Afin qu'il soit en paix.

Sarek releva les yeux. En un sens, Spock devait effectivement la vie à la détermination d'Amanda.

Je dois donner ce journal à Spock. Mon fils mérite de le lire, et de mieux comprendre la femme que fut sa mère... Malgré notre lien, j'ignorais certaines choses sur Amanda...

Si seulement elle vivait toujours ! Que de choses il pourrait continuer à partager avec elle !

Mais la mort était implacable. Au contraire des Vulcaines, Amanda n'avait aucun avenir vérifiable après son décès.

Les humains n'avaient pas de katra.

Si Amanda avait été vulcaine... Si Kadura n'avait pas été attaqué... Sa mort n'aurait pas été une fin si brutale, irrémédiable coupure de leur lien matrimonial...

L'ambassadeur n'avait jamais regretté que sa femme soit une humaine. Hélas, le temps les avait rattrapés, volant leur bonheur...

Sarek poussa un autre soupir.

Vulcaine, Amanda n'aurait pas été Amanda...

Il reprit sa lecture, passant au dernier cahier de la défunte.

17 septembre 2293

Franchement, Sarek m'inquiète. Depuis qu'on a diagnostiqué mon mal, chaque jour est une épreuve pour moi. Mais surtout pour lui. Il me cache sa peur. Le seul réconfort que je puisse encore lui offrir, c'est de le laisser croire que je ne remarque rien...

18 septembre 2293

Sarek est parti aujourd'hui négocier la libération de Kadura, une planète tombée entre les mains de renégats. Le président de la Fédération l'a prié d'intervenir. Sarek n'a pas eu le choix. Utiliser ses talents pour le bien d'autrui est toute sa vie. Je le comprends. Dans la galaxie, il n'a pas son pareil et j'en suis très fière.

Cela dit, il va terriblement me manquer. J'aurais tant voulu qu'il reste près de moi...

Chaque heure est pire que la précédente. Après toutes ces années, Dieu sait si je devrais être habituée à ses absences, mais... La peur me ronge et je suis seule...

Allons, Amanda ! Quand il le fallait, tu as toujours su faire face...

Et puis, il y a notre lien.

N'étant pas télépathe, je ne le perçois pas aussi bien que je devrais.

Néanmoins, Sarek est toujours avec moi.

Le reverrai-je jamais ?

Je crains que non.

Difficile d'organiser mes pensées pour les coucher par écrit...

Difficile de me concentrer... Je suis si lasse.

Plus tard.

Spock... Lui aussi m'inquiète. Il a un regard tourmenté et des lèvres si pincées qu'on dirait une lame de couteau... Derrière son chagrin de me voir si diminuée, je sens la colère qui gronde...

Contre la Grande Faucheuse ? La vieillesse et la déchéance ? Des émotions naturelles... N'était que mon fils est vulcain. Tout le monde a sa faiblesse, paraît-il. On dirait que je suis celle de mon enfant.

Spock en veut à son père.

Comment arriver à lui faire accepter la situation ?

Accepter et pardonner, comme je l'ai appris au fil des ans ?

Trop fatiguée pour continuer...

19 septembre 2293

Heureuse d'avoir fait promettre à Sarek de lire mon journal ! Il comprendra un jour ce que j'ai pensé et ressenti à la fin de ma vie. Serai-je encore de ce monde demain ? Assise dans ma chambre, je promène le regard sur les choses chères à mon cœur... Me voilà enfin en paix. Si Spock pouvait partager cela avec moi...

Si j'avais la force de lui faire comprendre l'homme qu'est son père... Spock ne lui pardonne pas de m'avoir quittée.

Quel étrange retournement... D'ordinaire, c'est Spock qui m'explique, le comportement vulcain ! Je me souviens encore de la gifle que je lui ai administré quand il a refusé de donner son sang à Sarek, sur l'Entreprise... La seule fois où j'ai levé la main sur mon fils. Spock... Tu m'as pourtant comprise alors ! Pourquoi ne le peux-tu pas aujourd'hui ?

Ne hais pas ton père ainsi !

Aime-le comme moi. Comprends-le, comme moi.

Sarek... Tu lis ces lignes. Je le sais. Fais-les aussi lire à ton fils. Celles-là au moins, sinon toutes les autres. Montre-les-lui. Ça vous aidera peut-être tous deux...

Il reste tant de choses à dire et à faire. J'aimerais me promener dans mon jardin. Mon endroit favori...

Sarek, je voudrais y rester après ma mort.

Je suis trop fatiguée...

Sarek... Je sens ta présence, au fond de mon esprit.

Si je pouvais te revoir, te toucher... rien qu'une fois encore...

Les poings serrés, Peter Kirk s'efforça en vain de se détendre.

Il respira posément et avança. Les portes de la passerelle coulissèrent.

L'équipage se mit au garde-à-vous. Peter le regarda à peine, tant il était concentré sur l'épreuve qui l'attendait.

Le moment de vérité avait sonné.

— Repos, ordonna Kirk, prenant place aussi naturellement que possible sur son

siège de capitaine.

Comment croire qu'il avait réussi à ce point ? Il commandait l'Entreprise !

Quand son officier de probation le lui avait dit, Peter avait cru à une plaisanterie.

— Localisation actuelle, navigateur ?

— Secteur 3414, en approche de la Nébuleuse de la Boucle, capitaine, répondit une voix familière.

Peter releva la tête, voyant son équipage pour la première fois. Il savait qu'il serait entouré d'officiers de valeur, bien sûr, mais...

— Commandant Chekov... Je ne pensais pas vous voir aujourd'hui.

— Eh bien, nous étions dans les parages..., sourit le Russe.

Le lieutenant S'Bysh était au pilotage, le commander Uhura aux communications, le docteur McCoy se tenait derrière le fauteuil du capitaine...

— Officier en second, rien à signaler ?

— Pas cette fois, monsieur..., répondit Spock.

Peter secoua la tête. Rêvait-il ?

Les cadets assez « chanceux » pour arriver jusqu'au Kobayashi Maru, l'épreuve finale, devaient souvent se contenter d'autres cadets et d'officiers frais émoulus de l'Académie. Il n'était pas inhabituel qu'un équipage renommé, à l'occasion d'une escale, fasse passer le test de simulation.

Mais s'il existait un précédent où l'équipage d'un vaisseau de classe Constellation avait joué le jeu, Peter n'en avait jamais entendu parler ! Les officiers expérimentés avaient pour rôle de pousser le candidat dans ses derniers retranchements, histoire de voir de quel bois il se chauffait.

Et surtout de vérifier si le candidat était assez sûr de lui pour ne pas écouter les conseils de son entourage, le moment venu.

Mais là... !

Peter balaya la passerelle du regard. Où se cachait oncle Jim ?

Par l'enfer, c'est rien qu'un test, mon gars ! Ça ne peut pas être pire que surfer sur l'anneau de Qo'noS, ou s'enfuir de la prison de Kamarag !

Alors pourquoi tant de nervosité ?

— Je reçois une transmission, monsieur, annonça Uhura. Elle est... brouillée...

— Sur ampli, lieutenant.

— Entreprise, m'entendez-vous ? demanda une voix féminine aux forts accents slaves. Ici le Kobayashi Maru...

— Ne pouvez-vous pas améliorer la réception, commander ?

— J'ai déjà fait le maximum, capitaine. Le message a traversé la Nébuleuse de la Boucle pour nous parvenir. C'est un miracle qu'on entende quelque chose...

— Nous avons une fissure dans notre réacteur de matière/antimatière, continua l'inconnue. Notre système de maintenance est également défectueux. Nous avons dû éjecter notre carburant...

— Kobayashi Maru, quelles sont vos coordonnées ? demanda Uhura.

La transmission faiblit encore.

— 3417 point 6. Nous sommes à cinq cent mille kilomètres de la Nébuleuse de la Boucle du Cygne. Nous dérivons... Nos batteries nous maintiendront en vie encore une heure... je répète... une heure. Après, trois cent soixante-deux vies seront perdues. Entreprise, m'entendez-vous ? Il nous reste à peine une heure...

— Monsieur Chekov, pouvez-vous afficher un schématique de la position du Kobayashi Maru ?

— Oui, monsieur.

Un graphique apparut sur l'écran principal.

L'Entreprise fonçait vers une nébuleuse.

Derrière, le navire en perdition dérivait.

Peter fronça les sourcils. C'était un nouveau scénario. À l'exception de l'appel au secours, tout le reste avait changé. Il fallait sauver des vies et non plus simplement tirer un vaisseau d'affaire.

— Chekov, où est la Zone Neutre Klingonne ?

L'écran afficha une image du secteur.

— À trois parsecs, annonça Chekov.

— Bien... Programmez la trajectoire optimale la plus rapide, en frôlant au plus juste la nébuleuse. Quand atteindrons-nous l'objectif ?

Chekov fit de rapides calculs.

— Dans quinze minutes, monsieur. Vitesse optimale, si près de la nébuleuse... pas plus du facteur deux.

— Si je puis me permettre, capitaine, intervint Spock, nous pourrions réduire ce temps de dix minutes dix-huit secondes en traversant la nébuleuse à la vitesse de distorsion facteur un.

Peter examina le schématique. C'était vrai. Alors pourquoi l'idée le mettait-il mal à l'aise ?

— Nous sommes le seul vaisseau du secteur, continua Spock. La Zone Neutre Klingonne est assez éloignée pour ne présenter aucune difficulté. Traverser la nébuleuse serait un gain de temps appréciable.

Peter serra les dents.

— Tout ça est vrai, Spock. L'ennui, c'est que cette traversée nous rendrait aveugles, sourds, muets et impuissants. Même les boucliers seraient inutilisables. Je ne sais pas pourquoi, ajouta-t-il avec un petit sourire ironique, la perspective me rend nerveux...

« Lieutenant S'Bysh, suivez la trajectoire calculée par M. Chekov, en contournant la nébuleuse au plus près. Vitesse facteur deux.

« Spock, envoyez dans la nébuleuse une balise équipée d'un senseur à longue portée, afin qu'elle nous transmette des éléments sur les conditions existant de l'autre côté. Elle nous aidera à mieux localiser le Maru, et nous signalera à temps d'éventuels problèmes.

Spock obéit.

— Salle des machines !

— Oui, monsieur, répondit Scotty.

Quelle surprise...

— Scotty, dans moins d'une demi-heure, il faudra téléporter à bord plus de trois cents personnes...

— Impossible, capitaine ! À supposer qu'on utilise tous les téléporteurs, il faudrait...

— Ceux du fret, Scott. Ne pourrait-on pas les régler sur des coordonnées biologiques ?

— Eh bien..., hésita Scott.

— Utilisez tous les hangars de fret avec l'ensemble de votre personnel. Il faut téléporter ces gens très vite. Un réservoir matière-antimatière flotte quelque part dans les parages, prêt à exploser. On ne pourra pas s'en approcher. Il faut être prêt dans dix minutes.

— Dix minutes ? protesta l'Écossais. Mais, capitaine... !

— Vous perdez du temps, Scott !

— Nous longeons la nébuleuse, monsieur, rapporta Chekov.

— Du nouveau du côté du Maru, Uhura ? s'enquit Peter.

— Je n'arrive plus à le joindre, capitaine.

— Balayage de longue portée, Chekov. Des signes de présence ennemie ?

L'officier haussa les épaules, parfaitement indifférent.

— Rien, monsieur. Il n'y a aucun rapport mentionnant une présence hostile dans ce quadrant.

— Vraiment ? murmura Peter dans sa barbe.

Tout ça sonnait archi-faux. Où se planquaient les fichus Klingons ? C'était trop facile !

— Monsieur Spock, des nouvelles de notre balise ?

— Oui, capitaine. Les données affluent.

— À l'écran.

Une nouvelle image se forma, d'où la nébuleuse avait disparu. Logique. Devant la balise s'étendait le cosmos. Un vaisseau dérivait.

— On approche de l'autre extrémité de la nébuleuse, monsieur, annonça Chekov.

— Trajectoire et vitesse, capitaine ? demanda S'Bysh.

Peter ne quitta pas des yeux l'écran en apparence si innocent.

— Lieutenant Uhura, aucune nouvelle du Kobayashi Maru ?

— Rien, monsieur. Les fréquences sont ouvertes mais...

— À moins que les communications aient été détruites, avança Spock. Si nous augmentons la vitesse, capitaine ? Nous sommes toujours au facteur deux...

Peter le coupa d'un geste.

— Pilote, arrêt des machines.

S'Bysh hésita avant d'obéir.

— Capitaine, les minutes sont comptées ! s'insurgea McCoy. Ces gens respirent leurs dernières bouffées d'oxygène !

— Ces gens, informa Peter d'une voix tendue, sont l'appât d'un traquenard tendu à l'Entreprise. Monsieur Chekov, quelle est notre position par rapport à la Zone

Neutre Romulienne ?

— Nous la longeons, monsieur.

Ah ! Ah ! Ils ont failli m'avoir ! Un peu plus et je la violais avant de m'en apercevoir...

Poussant Chekov, le jeune homme pianota sur sa console.

Des données défilèrent sur l'écran principal, à la vue de tous.

— Vérifiez cela. Cinq anomalies entourent le Maru, caractérisées par une signature énergétique bien spécifique... Celle que dégagent des vaisseaux sous boucliers d'invisibilités.

« On se sert du Kobayashi Maru pour nous tendre une embuscade. Alerte jaune. Ils sont là, n'est-ce pas, Spock ?

Chose étonnante, le Vulcain hésita.

— Les relevés confirment ces anomalies...

Il vérifia encore.

McCoy bondit.

— Et ces gens alors ? On ne peut pas les abandonner à leur sort, capitaine !

— Telle n'est pas mon intention, docteur, assura Peter déboutonnant sa veste.

— Capitaine, qu'est-ce qui vous fait penser que ces anomalies sont des vaisseaux romuliens ? s'enquit Spock.

Peter passa sa veste sur le dossier de son siège.

— Puisque nous sommes à la lisière de la Zone Neutre Romulienne, et sur le point de signer la paix avec les Klingons, j'en déduis que nous avons affaire à des croiseurs romuliens... La taille concorde. Appelez ça une intuition, Spock, mais nous allons en avoir le cœur net. (Il activa l'intercom.) Scott, qu'un des techniciens programme le synthétiseur en vue de produire deux lirpas vulcaines. Docteur, vous me les apporterez.

— Des lirpas ? (McCoy sursauta.) De quoi parlez-vous donc ?

— Des lirpas, monsieur ? renchérit Scotty dans l'intercom.

— C'est un ordre, messieurs !

McCoy grommela et quitta la passerelle.

— Des lirpas ? répéta Spock, incrédule.

— Scott ! Où en êtes-vous avec ces téléporteurs ? demanda Peter.

— On est presque au point.

— Faites vite. Dans deux minutes, à mon signal...

Il coupa la connexion avant que l'Écossais ait le temps de protester.

— Pardonnez-moi, capitaine, dit Spock de son ton le plus caustique, mais si vous vous croyez en présence d'ennemis romuliens, ne devrions-nous pas activer nos boucliers ?

— Non. Nous ne serons pas à portée de feu avant trois minutes. Si d'autres « anomalies » se présentaient et approchaient, vous lèverez immédiatement nos boucliers. C'est compris ?

— Oui, monsieur.

— Entreprise, dit une voix haletante dans l'intercom, nos batteries ont des

fuites. Il nous reste moins de dix minutes d'oxygène...

Des parasites couvrirent l'appel.

— Lieutenant Uhura, envoyez un message au Maru concernant le protocole standard d'évacuation. Tous leurs hommes d'équipage devront avoir revêtu des combinaisons ou s'être protégés avec des champs de force.

McCoy reparut, traînant deux lourdes lirpas.

Déconcerté, il les tendit au jeune capitaine.

— Commandant Uhura, continua Peter, ouvrez une fréquence en direction des coordonnées brouillées. Préparez-vous à lancer un message.

Il sourit à son équipage. Les officiers devaient le croire fou ! Il l'était peut-être, car il commençait à voir le côté amusant de la situation. Il affrontait un véritable défi. S'il n'arrivait pas à téléporter en sécurité le personnel en perdition, tout aurait été vain.

Mais en attendant...

— Fréquences d'appel ouvertes, monsieur, dit Uhura, échangeant un regard résigné avec Spock.

— Ici le capitaine Peter Kirk. Je m'adresse au commander de la flotte qui encercle le Kobayashi Maru. Nous avons conscience du piège que vous nous tendez. Franchement, commander, votre embuscade est une insulte. En réponse à cet affront, je vous le dis : T'kevoidors a skelitus dunt'ryala aikriian paselitan... Toriatat. (Spock sursauta.) Selon vos propres coutumes, commander, vous êtes tenu de relever le défi.

Simulation ou pas, Peter était aussi tendu que s'il affrontait un véritable ennemi. Le sang bourdonnait à ses oreilles.

Le programme essaie de déterminer comment réagir à mon défi.

— Capitaine, on nous contacte ! lança Uhura. C'est le commander romulien...

— Sur écran, lieutenant.

La passerelle d'un croiseur apparut.

— Qui êtes-vous pour lancer un tel défi ? demanda le commander holographique. Vous qui n'êtes qu'un humain ! Rien ne m'oblige à répondre.

— Si ! répliqua Peter. La loi est claire. Quiconque lance le défi du Toriatat ne peut être ignoré. Aucun chef ne peut se le permettre. Auriez-vous peur d'affronter un humain ?

— J'accepte le défi.

— Le choix des armes me revient. Ce sera un combat à la lirpa.

— Capitaine, plusieurs vaisseaux romuliens nous ont dans leur ligne de mire, annonça Spock.

— Violerez-vous votre propre loi, Romulien, en ouvrant le feu sur nous après que je vous ai défié ? s'indigna Peter. Déshonorerez-vous votre propre héritage ? Tant que le duel n'est pas arrivé à son terme, tous les combats sont suspendus !

Le commander tourna la tête pour parler à quelqu'un.

Spock haussa les sourcils.

— L'armement ennemi... est désactivé, monsieur.

— Spock, téléportez-moi à ces coordonnées. Pendant le duel, M. Scott et vous

vous porterez au secours du Kobayashi Maru. Dès que les réfugiés seront en sécurité, vous foncerez au cœur de la nébuleuse. Les Romuliens ne vous y poursuivront pas.

— Êtes-vous fou ? s'écria McCoy. Le commander va vous hacher menu pendant que ses vaisseaux s'entraîneront au tir au pigeon avec nous !

— Pas du tout, assura Peter. Pendant le Toriatal, comme je l'ai dit, tous les combats sont suspendus. Mais rien n'empêche de secourir des gens et de fuir.

— Capitaine, protesta Spock, je ne peux pas vous laisser faire ça ! Que vous perdiez ou que vous gagniez, vous courez à la mort. C'est un suicide.

— Spock, vous savez qu'il n'y a pas d'issue pour moi. Nos vaisseaux sortiront intacts de cette mésaventure et c'est tout ce qui compte. Mon rôle est d'y veiller. Quitte à sacrifier ma vie.

Empoignant les lirpas, il activa l'intercom.

— Chef des téléportations, envoyez-moi directement sur la passerelle ennemie. (Il transmet les coordonnées, vérifiées par Chekov.) Énergie !

Qu'allait-il se passer maintenant ? Allait-on vraiment le téléporter ailleurs ? Devrait-il livrer combat pour de bon ?

— Une minute ! cria une voix furibonde. (Les portes de la passerelle coulissèrent.) Lumières !

Le commander Kyle Anderson entra.

— Que diable se passe-t-il ici ? Cadet, d'où sortez-vous ces « anomalies » et ces signaux énergétiques ? Tout ça est hautement irrégulier !

Prêt à se battre, Peter eut du mal à retourner si brutalement à la réalité.

Il posa ses armes et gagna la console de Chekov.

— Voyez plutôt, monsieur : les anomalies sont difficiles à repérer, mais les signatures énergétiques donnent...

— C'est impossible ! protesta le commander, sans baisser les yeux. Personne ne peut repérer un vaisseau sous bouclier d'invisibilité !

Spock se racla la gorge.

— Sauf votre respect, commander, j'ai peur que le cadet Kirk ait raison. À bord de l'Entreprise, je l'ai familiarisé avec les recherches que M. Scott et moi menions sur la question. Nous en sommes encore au stade expérimental, mais, durant notre évasion de Qo'noS, le cadet Kirk a eu l'occasion d'observer les signatures électromagnétiques de vaisseaux klingons.

— Je vois... Mais ça n'explique pas vos absurdités sur les duels romuliens, cadet ! En situation réelle, l'ennemi vous aurait pulvérisé avant que vous ayez fini d'agiter ces... choses... sous son nez !

Une fois de plus, Spock vola à la rescousse de Peter.

— Sauf votre respect, monsieur, ce défi remonte à la haute antiquité vulcaine. Il est antérieur aux réformes de Surak et au schisme. C'est pourquoi les Romuliens le respectent toujours. Le cadet Kirk a été fort avisé. Même son haut vulcain était parfait.

— Mouais... Et les Romuliens seraient obligés de cesser le feu le temps que le cadet affronte leur chef ?

Spock acquiesça.

Anderson sourit.

— Par l'enfer ! On dirait que vous avez déjà passé trop de temps dans l'espace, cadet Kirk ! Ce test est conçu pour des aspirants inexpérimentés ! On le modifiera avant que le pauvre bougre suivant prenne votre place. Pour l'heure... Vous voilà le second Kirk à vaincre notre simulation... Et vous n'avez même pas eu à reprogrammer l'ordinateur pour ça !

Il lui tendit la main. Peter la serra chaleureusement.

— Monsieur, les Romuliens l'auraient tué ! protesta Chekov.

— Il aurait tout de même sauvé son vaisseau et l'équipage du Kobayashi Maru sans coup férir ! dit une voix familière.

Peter se tourna pour voir arriver son oncle.

— Un capitaine doit être prêt à se sacrifier à tout moment, rappela James Kirk. Félicitations, Peter. Un sacré test !

Tout le monde sortit. Resté seul avec son neveu, Kirk lui tapota l'épaule avec fierté.

— Je savais que tu réussirais !

— Les derniers événements m'ont beaucoup inspiré...

— C'est évident. Ça n'enlève rien au fait que tu as su garder la tête froide. Tu feras un grand capitaine, mon garçon.

Peter secoua la tête.

— Avec tout le respect que je te dois, oncle Jim... je requiers dès aujourd'hui un changement d'affectation pour intégrer le Corps Diplomatique de Starfleet. L'ambassadeur Sarek a bien voulu me recommander. Après mes récentes aventures, j'ai compris que c'était ma véritable voie.

Kirk dévisagea le jeune homme.

— Libre à toi, Peter. Je respecte ton choix, car c'est une décision difficile. Mais dis-moi... la perspective de passer des jours à parlementer avec les Klingons ne t'a sûrement pas influencé ?

Peter éclata de rire.

— Disons que je compte me spécialiser dans la langue et la culture klingonnes !

Tous deux sortirent à leur tour.

— Tu lui écris, fiston ?

— Oui... Et j'ai une réponse chaque semaine. Valdyr aime ses études. Elle suit des cours de perfectionnement en standard !

— Quand vous vous reverrez, vous ne devriez plus avoir de problème linguistique...

Ils débouchèrent sur la grande place, au pied des tours étincelantes de Starfleet.

— Quand nous nous reverrons, répondit Peter, espérons que beaucoup de problèmes seront du passé, oncle Jim. Nous ferons tout pour les résoudre, tu peux me croire.

James Tibérius Kirk sourit.

— Les intérêts personnels et le devoir marchent rarement main dans la main.
Peter hocha la tête.

— Mais quand ça arrive... c'est géant !

— Je vous souhaite tout le bonheur possible.

— Merci, oncle Jim. Venant de vous, ça me touche énormément.

— Enfin... Tu aurais fait un sacré capitaine, mon garçon. C'est moi qui te le dis !

Peter rayonna de fierté.

Kirk aurait difficilement pu lui faire un plus beau compliment.

— Merci, oncle Jim.

Jim lui flanqua une claque amicale dans le dos puis accéléra le pas.

— Allons, tout le monde nous attend... ambassadeur Kirk !

Peter haussa les épaules, embarrassé.

— Ambassadeur Kirk..., répéta son oncle, pensif. Ça sonne bien, non ?

Sur Khitomer, dans la nouvelle salle de conférences, se pressaient des émissaires venus de dizaines de planètes... Mais pas un Freélien n'était là, cette fois.

Seuls les mondes membres du Conseil de Sécurité de la Fédération connaissaient la vérité.

Durant les semaines qui avaient suivi la libération des Vulcains, les tensions galactiques s'étaient apaisées. Les chefs de la Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre, Lisa Tennant comprise, avaient été arrêtés puis inculpés de piratage de données informatiques, et de l'enlèvement de Peter Kirk.

Ses meneurs mis hors d'état de nuire, la Ligue retournerait à son statut d'organisation confidentielle et inoffensive.

L'opération d'Azetbur contre ses dissidents lui valait la confiance de la Fédération. La seconde conférence de Khitomer en était le résultat.

Des savants venus de centaines de planètes avaient été priés de se joindre aux délégués gouvernementaux afin de conseiller la Fédération sur la meilleure solution à apporter au problème klingon.

Ce jour-là, les sessions portaient sur l'explosion de Praxis et ses conséquences. Le lendemain, on passerait aux possibilités d'aide économique.

Spock était un des représentants de Starfleet. Chercher avec ses confrères des solutions scientifiques aux problèmes de Qo'noS était un défi stimulant.

Après les diverses interventions, tandis que les savants conversaient par petits groupes, Spock chercha son père dans la salle. Depuis son arrivée, la veille, il ne l'avait pas vu.

— Une bonne session aujourd'hui, n'est-ce pas, capitaine Spock ?

Le Vulcain se retourna, découvrant Pardek, le délégué romulien. Que l'Empire envoie un émissaire en remplacement de Nanclus n'avait pas manqué de le surprendre. Mais les Romuliens excellaient à parler de paix tout en préparant la guerre.

— J'en conviens, dit Spock.

Pardek était plus âgé que lui, avec des traits plutôt épais et d'épaisses arcades sourcilières. Assez râblé, il avait tout du vétéran.

— C'est un honneur de vous rencontrer, capitaine Spock. On parle beaucoup de

vous dans l'Empire... depuis longtemps.

Amusé par la prudence cauteleuse du personnage, Spock haussa un sourcil.

— Vraiment ?

— Mon gouvernement vous connaît bien, votre père et vous. Surtout à la lumière des récents événements.

— Lesquels ont été... stimulants.

— Indéniablement. Au fait... Qu'est devenue l'organisation radicale qui faisait du raffut sur Terre depuis quelque temps ? Ce groupe de xénophobes ? Ils ne font plus guère parler d'eux.

Spock décocha un regard ironique à Pardek sans que ce dernier s'en émeuve.

— La Ligue pour la Pureté Humaine de la Terre s'est singulièrement assagie, en effet. Les adhésions fondent comme... neige au soleil. Étrange, n'est-ce pas ?

— En effet... Capitaine, si nous en reparlons à l'occasion ? Officieusement, vous comprenez...

— Pourquoi pas ? De quoi, au juste ?

Pardek hésita.

— Le nom de Sarek est sur toutes les lèvres. Celles du Praetor y compris.

— Voilà qui ne me surprend guère. Un ami de mon père est parti rejoindre le Praetor. Peut-être le connaissez-vous ?

— C'est possible. Nous parlons d'un militaire ?

— Oui. D'un haut grade.

Pardek détourna le regard.

— L'imparfait serait plus approprié, capitaine.

— Ah... Cela me peine.

— Mais ça ne vous surprend pas.

— Non.

— C'est regrettable, admit Pardek après un silence. Il était aussi mon ami.

— Vraiment ?

— Oui. Je le connaissais depuis longtemps. Et je ne parviens pas à le condamner. Il valait mieux laisser partir ceux qui le désiraient.

— Mais certains sont restés. Se serait-on livré sur eux à des représailles sanglantes, comme je l'ai entendu dire ?

— Non, capitaine, assura Pardek. Aucune tragédie ne s'est produite. Ceux qui ont préféré rester se sont mêlés à la population en brouillant les pistes pour plus de sûreté. En la circonstance, les autorités n'ont pas cherché à les traquer. Nous parlons de Vulcains qui ont fondé des familles parmi nous. Le Praetor peut comprendre ça. L'opinion publique compte pour lui, comme pour tout chef d'État.

— C'est compréhensible. Ces individus dont nous parlons...

— ... tout à fait officieusement...

— ... ont vraiment réussi à se fondre dans la population romulienne ?

— Avec succès, je vous assure. La vitesse à laquelle ça s'est fait est d'ailleurs remarquable. La plupart ont modifié leur patronyme, et ils n'auront qu'à garder un profil bas pour vivre en paix. Ils élèveront leurs enfants, vieilliront... mèneront des

vies ordinaires de citoyens de l'Empire. Avec le temps, plus rien ne les distinguera de véritables Romuliens.

— Le Praetor ne cherche pas à les démasquer ?

— Pas du tout. Tant qu'aucun ne posera problème, tout se passera bien.

— Fascinant, murmura Spock. Qui sait de quelle façon cet... amalgame...

affectera votre peuple, dans les années à venir...

— Je me suis posé la même question.

— Peut-être n'est-ce pas si étonnant, après tout. Par le passé, nous n'étions qu'un seul et même peuple.

— Il y a des millénaires ! souligna Pardek. Néanmoins... des liens culturels subsistent.

— En effet.

Assister au duel au senapa avait prouvé à Spock que les Vulcains et les Romuliens étaient les deux faces d'une seule médaille.

— Nous en reparlerons.

— Avec plaisir, Spock. Après mon retour sur Romulus... si nous restions en contact ? Par correspondance ?

— J'en serais honoré.

— Spock ?

Se retournant, celui-ci vit Sarek fendre la foule dans sa direction.

Il présenta son père au délégué romulien, puis prit congé.

Ensemble, ils quittèrent le centre de conférences.

Sarek apprécia le simple plaisir de marcher au côté de son fils. Leur réconciliation était trop fragile pour qu'il exige davantage.

— Pour une première journée, les négociations ont été fructueuses, dit l'ambassadeur.

Ils déambulaient le long de pelouses impeccables, sous un ciel azur. À l'est, le soleil se couchait.

— J'en conviens, dit Spock. Il semble possible de sauver Qo'noS du pire. La destruction de l'anneau sera une entreprise colossale... Mais dans le temps qui nous est imparti, c'est envisageable.

Sarek acquiesça. Puis la curiosité fut la plus forte.

Comment présenter les choses ?

— Je ne m'attendais pas à ce que les Romuliens délèguent quelqu'un...

— J'admets que ça m'a surpris. Cela fait trois semaines que l'Entreprise a ramené les Vulcains prisonniers sur leur monde. Père, comment vont-ils ? Les efforts pour les rééduquer sur l'éthique du contact mental donnent-ils des résultats ?

— Leurs professeurs sont optimistes. Surtout depuis que Savel est devenue leur chef. Elle utilise ses dons à bon escient afin d'aider les siens. La dernière fois que je l'ai vue, elle m'a fait part de ses intentions : devenir une guérisseuse et travailler comme thérapeute mentale... Ces nouveaux venus s'adapteront à notre société et y prospéreront !

— Je le crois aussi. Durant le voyage de retour sur Vulcain, j'ai passé beaucoup

de temps à parler avec Savel. Elle a un grand potentiel. Elle m'a impressionné.

— Pas autant que Soran...

Spock leva un sourcil.

— Vraiment ? Lui retourne-t-elle ses sentiments ?

— J'en ai l'impression.

— Soran est célibataire, n'est-ce pas ?

— Oui. Ses parents ne tenaient pas aux mariages traditionnels. Une tendance croissante, d'ailleurs, ajouta Sarek, pensif.

— Alors Soran est libre.

— Pour le moment. Bientôt, gageons que cela aura changé.

Spock haussa un sourcil, aussi amusé que son père.

Ils admirèrent le coucher de soleil.

— Pardek m'impressionne aussi, je l'avoue, ajouta Spock. Il a l'intelligence d'un visionnaire.

Sarek regarda son fils. Pourquoi lui offrait-il cette ouverture ?

— Vraiment ? Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Notre conversation, ce soir.

Sarek leva un sourcil.

— Et sur quoi portait-elle, si je puis le demander ? Vous sembliez absorbés...

— Nous l'étions. Cela a commencé par la LPHT. Puis continué, officieusement, avec les Vulcains restés sur Freelan...

Spock résuma sa conversation avec Pardek.

— Que le Praetor ait décidé d'ignorer leur existence est une bonne chose, dit Sarek. Pardek a-t-il fait allusion à Taryn ?

Spock acquiesça.

— Il est mort, père. Je regrette de devoir vous en informer.

— Je m'y attendais...

— Était-ce de son sort dont vous parliez quand je suis arrivé ?

— Curieux, père ?

— Je l'admets.

— Pardek s'étonnait de la surprenante adaptation des Vulcains à la société romulienne. J'ai souligné que nous formions à l'origine un seul peuple. Le redeviendrons-nous un jour... ?

Sarek ne cacha pas sa consternation.

— Mon fils... Tu n'es pas sérieux ?

— Pourquoi pas ? s'obstina Spock. Nous allons conclure la paix avec les Klingons. Pourquoi pas avec les Romuliens ?

— Tu évoques... une fusion entre nos deux cultures ?

— Oui... Même si ce serait... difficile...

L'ambassadeur soupira.

— Spock... Mon fils, as-tu idée de l'irréalisme dont tu fais preuve ? On parle des Romuliens ! Ils se sont tellement détachés de nos idéaux qu'il n'y a plus de terrain d'entente possible, je t'assure. J'en veux pour preuve leurs actes sur Freelan !

Considère aussi la perfidie de Nanclus !

— Considérez le courage de Taryn, répliqua Spock. Sa réaction face à un défi remontant à la plus haute antiquité. Au point qu'il subsiste dans nos deux sociétés.

— Taryn était vulcain.

— Il est mort en Romulien, fidèle à sa vision de l'honneur et du devoir.

Sarek soupira.

— Spock... Spock... Ton dévouement à la paix galactique est à ton crédit. Mais cette notion même est... ridicule.

— Je ne le crois pas. Je veux explorer ce concept avec Pardek, pas avec vous. Votre esprit est fermé, père.

Les yeux de Sarek lancèrent des éclairs.

— Comme tu voudras, répondit-il froidement. (Le souvenir d'Amanda l'incita à adopter un ton plus conciliant.) Peut-être n'as-tu pas tort, Spock... À quoi bon aborder un sujet sur lequel nous ne serons jamais d'accord ? Si nous parlions d'autres choses... au dîner ?

Aussi froid que son père, Spock se radoucit pourtant en croisant son regard.

— Vous avez raison. Les sujets de conversation ne manquent pas. Très bien. À tout à l'heure.

Ils rebroussèrent chemin tandis que les ombres s'allongeaient.

ÉPILOGUE

Le lever de soleil, sur Vulcain...

Seul dans le jardin d'Amanda, Sarek guettait les premières lueurs de l'aube. Les étoiles brillaient au firmament. La sœur géante de Vulcain était couleur cendre.

Dans les montagnes près de Gol, l'aube était retardée d'une heure six minutes en raison de la Gardienne.

Sarek avait assisté à plus d'un lever de soleil sur T'Rukh. L'atmosphère de la planète jumelle charriait d'énormes quantités de poussière et de SO₂ générées par ses volcans. Elles capturaient l'éclat rubicond de Nevasa pour en faire un voile diaphane.

Sarek prit délicatement une urne sculptée dans de la pierre blanche.

Les yeux levés, il l'ouvrit. L'étoile apparut soudain, se démarquant de T'Rukh. Le ciel s'éclaircit.

Nevasa émergea de son éclipse quotidienne.

Les étoiles s'estompèrent.

Elles reviendront. Cette nuit, elles brilleront de nouveau. Elles nous survivent toujours...

L'aube.

Il était temps.

Sarek inclina l'urne, laissant tomber une partie des cendres sur le sol.

Il changea d'endroit et recommença. Il versa des cendres sur sa paume et serra un instant le poing.

C'est la dernière fois que je la touche...

Affranchi de T'Rukh, Nevasa incendiait déjà Vulcain.

Un jour nouveau...

Il y a un temps pour gagner, et un temps pour perdre, disait souvent Amanda.

Sarek vida l'urne sur la terre du jardin et sur ses plantes venues de tant de mondes...

Adieu, Amanda...

L'ambassadeur referma l'urne.

Puis, à pas lents, il quitta le jardin silencieux.

F I N

POSTFACE

À l'heure où j'écris ces mots, dix ans se sont écoulés depuis la publication de mon premier roman, Le Fils du Passé. En dix ans, j'ai eu l'occasion de rencontrer nombre de fans et de vedettes qui ont contribué à la pérennité de Star Trek.

Beaucoup de plaisir... et de gratification.

Une convention Star Trek, c'est comme retrouver une réunion de famille.

En écrivant Sarek, j'ai exploré la planète Vulcain et ses habitants davantage que par le passé. Je me sens privilégiée... et heureuse. Comme si j'avais enfin atteint une zone jadis inaccessible entre mes omoplates artistiques pour gratter une bonne démangeaison... Franchement, depuis que j'ai vu Un Tour à Babel, en 1967, je brûlais d'écrire ce qui s'est vraiment passé le jour où Spock annonçait à son père qu'il ne voulait pas entrer à l'Académie Vulcaine des Sciences.

C'était l'occasion ou jamais de gratter ce qui me démangeait depuis vingt-six ans !

Sarek est mon premier roman paru après le décès de Gene Roddenberry. Le Grand Oiseau de la Galaxie savait que je travaillais sur une histoire concernant la vie de Sarek. Et, selon mes éditeurs, il y était favorable.

Gene manquera à tous ceux qui aiment Star Trek. Il est juste et réconfortant que Star Trek soit comme un legs : celui de sa vision du futur.

Chaque fois que je publie un nouveau roman Star Trek, des gens m'écrivent pour me demander si j'ai d'autres cordes à mon arc. La réponse est oui. À ce stade de ma carrière, Star Trek représente un cinquième de ma production littéraire. Mes romans disponibles actuellement incluent Starbridge, Silent Dances (écrit en collaboration avec Kathleen O'Malley) Shadow World (écrit en collaboration avec Jannean Elliott), Serpent's Gift (avec Deborah A. Marshall), Silent Songs (aussi écrit en collaboration avec Kathleen O'Malley). La suite de Silent Dances, sortira en juin 1994. J'ai également collaboré avec André Norton à deux romans de fantasy : Gryphon's Eyrie et Songsmith.

Sarek est mon quatrième roman Star Trek. En plus du Fils du Passé, j'ai écrit une suite : Retour à Sarpeidon. Puis j'ai visité La Nouvelle Génération et écrit Eyes of the Beholders.

Publierai-je d'autres romans Star Trek ? Pour l'instant, je n'ai rien de prévu. Sarek est mon plus long livre à ce jour, et un des plus stimulants. Mais sait-on jamais ?

Avant de conclure, j'aimerais remercier tous les lecteurs qui m'ont écrit (sans oublier l'enveloppe timbrée pour la réponse, bénis soient-ils !) pour me dire combien ils

aimaient me lire, que ce soit dans Star Trek, en science-fiction ou en fantasy.

Répondre me prend parfois du temps, alors soyez patients, de grâce. Puissiez-vous tous vivre longtemps et prospérer !

Ann C. Crispin

Octobre 1993